Volumes précédents de la série

LES LUMIÈRES EN HONGRIE,
EN EUROPE CENTRALE
ET EN EUROPE ORIENTALE

Colloques de Mátrafüred
sous la présidence de Béla Köpeczi, de
l'Académie hongroise

Actes du premier colloque : 3-5 novembre 1970.
Sous la direction de E. Bene
1971. 125 pages. Relié toile

Actes du deuxième colloque : 2-5 octobre 1972.
Sous la direction de E. Bene et I. Kovács
1975. 190 pages. Relié toile
ISBN 963 05 0884 2

Actes du troisième colloque :
28 septembre-2 octobre 1975.
Sous la direction de E. Bene et I. Kovács
1977. 355 pages, 34 planches. Relié toile
ISBN 963 05 1323 4

Actes du quatrième colloque :
20-25 octobre 1978.
Sous la direction de E. Bene
1981. 115 pages . Relié toile
ISBN 963 05 2785 5

Actes du cinquième colloque :
24-28 octobre 1981.
Sous la direction de I. Kovács
1984. 411 pages, 15 tableaux, 2 cartes. Relié toile
ISBN 963 05 3502 5

Distributeur :
KULTURA
Société Hongroise pour
le Commerce Extérieur
Boîte postale 149, H-1389 Budapest

ISBN 963 05 4379 6 (Akadémiai Kiadó)
ISBN 2-222-04091-4 (CNRS)

DÉBUT ET FIN DES LUMIÈRES EN HONGRIE, EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE

DÉBUT ET FIN DES LUMIÈRES EN HONGRIE, EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE

Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 Octobre 1984

AKADÉMIAI KIADÓ · BUDAPEST
ÉDITIONS DU CNRS · PARIS

DÉBUT ET FIN
DES LUMIÈRES EN HONGRIE,
EN EUROPE CENTRALE
ET EN EUROPE ORIENTALE

Actes du Sixième Colloque des Lumières de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

Faisant partie d'une série de colloques internationaux qui réunissent régulièrement, depuis 1970, les plus éminents dix-huitiémistes du monde entier, le Sixième Colloque de Mátrafüred s'est proposé d'étudier les problèmes de périodisation dans les pays de la région concernée. Quant au commencement de l'âge des Lumières, les participants ont insisté sur la nécessité de distinguer entre « préparation » et « débuts » dans l'analyse des phénomènes qui inaugurent une nouvelle époque. Quoi qu'une crise des Lumières se manifestât à la fin du siècle, il faut toutefois constater que l'héritage du mouvement éclairé reste vivant tout au long du XIXe siècle, et même de nos jours.

Pour commémorer le bicentenaire de la mort de Diderot, des historiens de la littérature français, hongrois et polonais se sont penchés sur son œuvre, et plus particulièrement sur sa fortune dans les pays d'Europe centrale et orientale.

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

ÉDITIONS DU C. N. R. S., PARIS

DÉBUT ET FIN DES LUMIÈRES EN HONGRIE, EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE

Sixième Colloque

SOCIÉTÉ HONGROISE D'ÉTUDE DU XVIIIe SIÈCLE
COLLOQUES SUR LES LUMIÈRES EN HONGRIE,
EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE

sous la présidence de

BÉLA KÖPECZI

Académie des Sciences de Hongrie

DÉBUT ET FIN DES LUMIÈRES EN HONGRIE, EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE

Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred

20-25 octobre 1984

AKADÉMIAI KIADÓ
Maison d'Édition de l'Académie
des Sciences de Hongrie, Budapest

ÉDITIONS DU CNRS
15, Quai Anatole France
Paris 75007

1987

507444

Publié par

ILONA KOVÁCS
Institut d'Études Littéraires
(Académie des Sciences de Hongrie)

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

ISBN 963 05 4379 6 (Akadémiai Kiadó)
ISBN 2-222-04091-4 (CNRS)

© *Akadémiai Kiadó, Budapest 1987*

PRINTED IN HUNGARY

M. TUD. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
Könyvleltár 2153/87. sz.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des participants au Colloque 9

Discours inaugural par Béla Köpeczi 13
In memoriam Albert Soboul (1914-1982) par Éva H. Balázs 15

THÈME A: Les débuts des Lumières

Rapports

Béla Köpeczi : Les débuts des Lumières 21
Éva H. Balázs : Les débuts des Lumières en Europe du Sud 29

Discussion

Paul Cornea : « Luminişme » et « Lumières », « préparation » et « début » 37
Ferenc Bíró : Distinction entre « préparation » et « débuts » . 45
Lajos Hopp : A propos de la notion de « Frühaufklärung » ... 47
Imre Wellmann : Sur la question de la préparation des Lumières en Hongrie 53
Gabrijela Vidan : La naissance des Lumières en Dalmatie et à Dubrovnik : « l'école de Zanović » et ses risques 61
Teresa Kostkiewiczowa : Le début des Lumières en Pologne et le problème de la langue nationale 73
Edna Hindie Lemay : La référence à la Pologne à l'Assemblée constituante en France, 1789-1791 81
Derek Beales : Sur les débuts des Lumières autrichiennes ... 95
János Pelle : L'opinion publique des Lumières 99
Maria Flandrin : La sociabilité au siècle des Lumières. L'exemple des salons littéraires en France et en Pologne .. 105
Michèle Mat : Aspects du mirage polonais dans le roman et le théâtre français des prodromes révolutionnaires à la Restauration 111

Marianne Mikó : « Le bon Turc » 119
Mieczysław Klimowicz : État et perspective des recherches sur la périodisation de la littérature des Lumières polonaises .. 129
Sergueï Touraeff : Des limites chronologiques des Lumières 141

THÈME B : La fin des Lumières en Europe Centrale et Orientale

Rapport

Domokos Kosáry : La fin d'une époque : la crise des Lumières en Hongrie 147

Discussion

Youri Lotman : Les grandes idées des Lumières 155
Hedvig Szabolcsi : La fin des Lumières et les arts 167
Zofia Libiszowska : La fin des Lumières en Pologne 173
Paul Cornea : Une fin qui ne cesse de finir 179
Éva Ring : Différentes conceptions de la transformation sociale en Pologne et en Hongrie à la fin du XVIIIe siècle 185
Zofia Sinko : La période finale des Lumières polonaises..... 205
Zdzisław Libera : Le rôle de la *Société des Amis des Sciences* dans l'histoire des Lumières tardives en Pologne 215
Loudmilla Németi-Charguina : La préparation, les débuts et la fin des Lumières en Russie..... 223
Peter Vodopivec : Le problème de la « fin » des Lumières dans les régions slovènes et en Autriche intérieure 229
Zsuzsa Rényi : Orientation anglaise en Hongrie, du siècle des Lumières à l'ère des Réformes..... 241
Béatrice Fink : Benjamin Constant devant le sens du littéraire 245

Bicentenaire de la mort de Diderot

Philippe Roger : L'invention d'une forme : l'écriture matérialiste du *Rêve de D'Alembert* 257
Olga Penke : Diderot et les Lumières hongroises. La fortune littéraire et politique de l'*Histoire des Deux Indes* 265
Mieczysław Klimowicz : Diderot dans le théâtre des Lumières polonaises 275

Annexe

JÓZSEF PÁL : Les idées poétiques du néo-classicisme idéaliste . 285
ISTVÁN GYÖRGY TÓTH : L'alphabétisation des paysans en Transdanubie occidentale au temps des Lumières 293
TÜNDE MIKES : La correspondance de deux historiens hongrois du XVIIIe siècle : Daniel Cornides et Martin Felmer 301
FERENC SZABADVÁRY—ÉVA VÁMOS : Antal Ruprecht, savant éclairé, fondateur de la minéralogie hongroise 307

Discours de clôture par BÉLA KÖPECZI 315

LISTE DES PARTICIPANTS

Angleterre

BEALES, DEREK
(Sidney Sussex College, Cambridge)

Autriche

ADRIENSSEN, CHRISTINE
(Vienne)
KLINGENSTEIN, GRETE
(Université de Graz)

Belgique

MAT, MICHÈLE
(Université Libre de Bruxelles)

France

FLANDRIN, MARIA
(Centre National de la Recherche Scientifique, Paris)
H. LEMAY, EDNA
(Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris)
MICHAUD, CLAUDE
(Université d'Orléans)
ROGER, PHILIPPE
(New-York University)

H. Balázs, Éva
(Université de Budapest)
Benda, Kálmán
(Institut d'Etudes Historiques, MTA — Académie des Sciences de Hongrie, Budapest)
Bíró, Ferenc
(Institut d'Etudes Littéraires, MTA, Budapest)
Hopp, Lajos
(Institut d'Etudes Littéraires, MTA, Budapest)
Kalmár, János
(Université de Budapest)
Karafiáth, Judit
(Institut d'Etudes Littéraires, MTA, Budapest)
Király, Nina
(Université de Budapest)
Kosáry, Domokos
(Institut d'Etudes Historiques, MTA, Budapest)
Kovács, Ilona
(Institut d'Etudes Littéraires, MTA, Budapest)
Köpeczi, Béla
(Ministère de la Culture, Budapest)
Mikes, Tünde
(Université de Budapest)
Mikó, Marianne
(Université de Budapest)
Nagy, Péter
(Université de Budapest)
Németi-Charguina, Loudmilla
(Institut d'Etudes Littéraires, MTA, Budapest)
Pál, József
(Université de Szeged)
Pelle, János
(Maison d'Editions Kossuth, Budapest)
Penke, Olga
(Université de Szeged)
Rényi, Zsuzsa
(Institut d'Etudes Historiques, MTA, Budapest)
Ring, Éva
(Centre d'Etudes Est-Européennes, MTA, Budapest)
Szabadváry, Ferenc
(Musée de la Technique, Budapest)

Szabolcsi, Hedvig
(Institut d'Histoire de l'Art, MTA, Budapest)
Tóth, István György
(Institut d'Etudes Historiques, MTA, Budapest)
Vámos, Éva
(Musée de la Technique, Budapest)
Vörös, Imre
(Université de Budapest)
Wellmann, Imre
(Musée de l'Agriculture)

Pologne

Klimowicz, Mieczysław
(Université de Wrocław)
Kostkiewiczowa, Teresa
(Institut d'Etudes Littéraires, PAN — Académie des Sciences de Pologne, Varsovie)
Libera, Zdzisław
(Université de Varsovie)
Libiszowska, Zofia
(Université de Łódz)
Sinko, Zofia
(Institut d'Etudes Littéraires, PAN, Varsovie)

RDA

Kortum, Hans
(Institut Central d'Histoire Littéraire, DAW — Académie des Sciences de la RDA, Berlin)

RFA

Bauer, Roger
(Université de Munich)

Roumanie

Paul Cornea
(Université de Bucarest)

Union Soviétique

LOTMAN, YOURI
(Université de Tartou)
TOURAEFF, SERGUEÏ
(Institut Gorki de Littérature Mondiale)

USA

FINK, BÉATRICE
(Université de Maryland)

Yougoslavie

VIDAN, GABRIJELA
(Université de Zagreb)
VODOPIVEC, PETER
(Université de Lioubliana)

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DISCOURS INAUGURAL

PAR
BÉLA KÖPECZI

Chers collègues,

C'est pour la sixième fois que nous nous réunissons à Mátrafüred afin de discuter des problèmes des Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et Orientale.

Il y a trois ans, en 1981, la discussion a porté sur deux thèmes : l'homme des Lumières et l'enseignement. Les Actes viennent d'être publiés avec le concours du CNRS, ce qui permettra leur meilleure diffusion en France et peut-être ailleurs aussi.

Nous avons consacré plusieurs débats à un thème passionnant : l'absolutisme éclairé, et nous pouvons maintenant annoncer que le recueil d'études tant attendu paraîtra l'année prochaine.* L'un des directeurs du volume « Absolutisme éclairé », le très regretté Albert Soboul ne peut plus se réjouir de sa parution. Il y a écrit des études substantielles sur certains aspects de ce phénomène historique, et il nous a beaucoup aidés dans la mise au point du manuscrit tout entier. En sa personne nous avons perdu un ami dévoué et un chercheur passionné, qui a contribué à rendre intéressants et instructifs les débats de nos colloques et qui, en dehors de ce cadre, a également beaucoup fait pour faire avancer l'étude des Lumières et de la Révolution française. Nous serons fidèles à sa mémoire, et je propose que les Actes consacrent une nécrologie à sa personne et à ses activités.**

Pour le colloque de cette année nous avons choisi comme thème *les débuts et la fin des Lumières*. Je crois qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de périodisation, mais d'un problème plus général : la place des Lumières dans l'histoire, avec ses variations dans les différentes régions de l'Europe, et l'apport de ce courant idéologique à l'histoire de l'humanité.

Dans le cadre de ce Colloque nous allons aussi commémorer le bicentenaire de la mort de Diderot en examinant surtout son influence en Europe Centrale et Orientale.

*Depuis, il a paru : *Absolutisme éclairé*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985.

**V. la nécrologie de Madame Éva H. Balázs dans ce volume, pp. 15-17.

Enfin je salue très chaleureusement tous les collègues qui ont bien voulu accepter notre invitation et qui ont pu venir à Mátrafüred : anciens et nouveaux amis qui, j'espère, trouveront ici une atmosphère de libre discussion et une cordialité franche qui nous est propre depuis 1970. Je vous souhaite des discussions fructueuses et un bon séjour dans notre pays déjà familier pour beaucoup d'entre vous.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

IN MEMORIAM ALBERT SOBOUL (1914—1982)

C'est à Albert Soboul que nous rendons hommage, c'est d'Albert Soboul que nous écrivons, mais c'est toujours à Marius que nous pensons. S'il permettait à quelqu'un de l'approcher — et c'était certainement le cas pour ses amis hongrois — dans le feu de la conversation, il lui offrait facilement le « tu » familier et désormais il signait ses dédicaces et ses lettres par Marius.

C'est à la fin des années 50 que Marius est venu pour la première fois en Hongrie. Invité par l'Institut d'Etudes Historiques de l'Académie, il s'intéressait surtout aux travaux de Kálmán Benda et aux Jacobins hongrois, mais réflexion faite on ne se trompera pas en affirmant qu'il voulait voir ce qui se passait en Hongrie. Les événements de 1956 avaient secoué et bouleversé la Parti Communiste Français dont Marius était un fils toujours mécontent et toujours fidèle. Après ses partenaires d'alors, Kálmán Benda et László Zsigmond, l'éventail de ses amis hongrois s'élargit rapidement : tous ceux qui pendant leur séjour à Paris allaient lui rendre visite, qu'ils fussent historiens de la littérature ou historiens, avaient droit à un dîner exquis et une conversation encore plus savoureuse à sa table au Dôme. Il y en eut qui furent invités dans son appartement « de famille » où l'on rencontrait Madame Soboul psychiatre et la fille du couple qu'au cours des années nous vîmes grandir. Mais dans la plupart des cas nous allions dans son légendaire appartement « de travail », 110, rue de Notre-Dame-des-Champs. C'est là que se rédigeait la Revue, le periodique de la Révolution française, fondé par Mathiez et repris par Georges Lefèbvre, le maître de Soboul. C'est là qu'il écrivait, qu'il travaillait, qu'étaient admis ses élèves qui venaient consulter le directeur de la chaire de la Révolution française de la Sorbonne. Avec les années qui passaient, cet appartement devint de plus en plus son quartier général, le théâtre principal de sa vie qui fut entièrement placée sous le signe du travail, des tâches qu'il accepta et qu'il assuma consciencieusement. Tout en payant un tribut d'admiration à la beauté et à l'esprit, Soboul ménagea dans sa vie une place centrale au travail : la création et en même temps l'aide qu'il apportait aux créations des autres furent pour lui le but ultime des choses.

Les colloques des Lumières organisés à Mátrafüred, le volume *Absolutisme éclairé* qui y fut lancé, bénéficièrent également de cette attitude centrée sur le travail et de cette disposition à se dépenser pour d'autres.

C'est en 1972 que nous eûmes pour la première fois le plaisir de l'accueillir à Mátrafüred, de le voir lire et écouter nos textes et prendre la parole à propos des problèmes des Lumières en Europe Centrale et Orientale. Il s'intéressait naturellement aux constatations des conférenciers hongrois, polonais et roumains relatives à son propre domaine de recherches. Il attira l'attention sur la « convergence d'une évolution intérieure et d'influences extérieures » et prit position à propos d'une question restée ouverte, à savoir de situer la fin de l'époque des Lumières. Il était d'avis que la période d'entre 1780 et 1815/20 relevait encore des Lumières et refusait d'adopter certaines catégories de l'histoire de la littérature (préromantisme) qui allaient à l'encontre de sa périodisation. C'est à Mátrafüred qu'il acheva la rédaction du « numéro hongrois » des Annales, qui parut en 1973 avec des études et des comptes rendus de livres hongrois. Ayant constaté que ce périodique se retrouve sur les rayons de toutes les bibliothèques de chaires universitaires du Japon à l'Australie, de l'Union Soviétique au Canada, nous avons pu mesurer l'importance de ce geste. La Hongrie a des amis dans d'autres pays également, mais aucune revue historique paraissant en une langue mondiale n'a encore consacré un numéro entier à la présentation des résultats hongrois.

Dans les années qui suivirent, nous nous consacrâmes à la mise au point du volume *Absolutisme éclairé,* tantôt à Leipzig, tantôt à Vienne ou à Budapest. Soboul y était pour beaucoup si bon nombre de chercheurs, dont plusieurs étaient ses vieux amis qu'il tenait en haute estime, comme le Soviétique Ado, l'Italien Diaz, les Allemands Markov et Kossok, le Norvégien Tønesson ayant déjà participé au bicentenaire Voltaire—Rousseau organisé en 1978 à Paris, prirent intérêt et contribuèrent à notre volume qui n'en devint que plus riche et de caractère plus international. Sa publication se fit, hélas, attendre. Les travaux de la publication et non en dernier lieu l'activité inlassable de Soboul-Marius qui ne cessait de corriger et d'embellir le texte français, de même que le perpétuel va-et-vient du manuscrit entre les pays firent que le volume conçu en 1975 vit le jour en 1985. Il est probable que s'il avait pu le voir paraître, Soboul aurait, sur certains points, discuté son contenu définitif. *Habent sua fata libelli* — ce n'est pas dans son contexte d'aujourd'hui, mais avec un recul de l'historiographie que le livre pourra être jugé et témoigner de l'atmosphère ouverte et infiniment amicale d'une coopération intellectuelle et scientifique : du climat de Mátrafüred. Que Soboul soit revenu tous les deux-trois ans aux colloques des Lumières n'est pas un hasard. Il pouvait y discuter à sa guise, frapper la table de son poing, quitte à s'asseoir ensuite avec ses partenaires de discussion au repas du soir ou à trinquer avec eux sous les voûtes des caves de vin de Gyöngyös.

Depuis 1980 nous savions que son cœur auquel sa passion du travail n'accordait aucun répit était fatigué, qu'il avait signalé son besoin de repos. Mais Soboul était un intrépide. Il ne quitta pas l'appartement se trouvant au quatrième étage d'une maison à la lisière du Quartier Latin. Ses cours à la Sorbonne commençaient comme avant, sans une minute de retard, et les samedis après-midi il écoutait avec une attention inchangée les comptes rendus des conférenciers de son séminaire de doctorat.

Marius regardait, observait ses jeunes adeptes à travers la fumée de la cigarette interdite. C'était toujours lui qui prenait l'initiative. Dans des conversations qui ne craignaient pas d'aborder les questions essentielles et délicates il rapprochait ses amis français et étrangers.

Aux dîners qu'ils prenaient dans les petits ou dans les grands restaurants, les Hongrois rencontraient souvent des historiens français, polonais, italiens, brésiliens et japonais. Jeunes et vieux, tous étaient les bienvenus chez Soboul, pourvu qu'il pût les estimer sur le plan professionnel. Il avait des visiteurs de tous les continents, et lui non plus ne déclinait aucune invitation. Il passait pour un classique vivant. En 1981 il fut invité en Chine. Il voulait voir de ses yeux la réalité chinoise. Il y alla, fit pendant deux mois des conférences à Pékin, tout comme à Sidney au cours de son dernier long périple.

Il se consuma. Mais c'est avec l'échine toujours droite, plein de sérénité et d'amitié pour la vie, défendant sa chaire et son périodique presque à corps perdu, qu'il franchit le pas de sa condition de classique vivant vers l'immortalité.

L'historien est jaugé par le temps. Toutefois nous ne croyons pas nous tromper en appréciant notre ami. Il ne lui était plus donné de participer au dernier colloque de Mátrafüred. Mais il était parmi nous. Et nous, les membres de la vieille génération et nos élèves — ses protégés et ses fidèles — nous avons le sentiment que sa disparition a rendu plus pauvre non seulement la vie intellectuelle de la France. Nous sommes fiers de pouvoir dire que Soboul, notre compagnon en tant qu'auteur et directeur de publication, membre d'honneur de l'Académie Hongroise des Sciences était aussi des nôtres...

Éva H. Balázs

THÈME A

LES DÉBUTS DES LUMIÈRES

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

RAPPORTS

LES DÉBUTS DES LUMIÈRES

(Esquisse pour une discussion)

PAR
BÉLA KÖPECZI

1. Il est toujours difficile de saisir la genèse d'une tendance idéologique, et cela est particulièrement vrai pour les Lumières. Je vous rappelle que nous avons défini les Lumières comme une tendance idéologique qui peut influencer toutes les sphères de l'activité humaine dans une période donnée. Quand, en 1972, Roland Mortier nous a proposé de discuter de l'unité et de la diversité des Lumières, il a énuméré un certain nombre de corollaires qui caractérisent les Lumières en Europe Occidentale, mais nous avons pu constater qu'ils sont également valables pour l'Europe Centrale et Orientale. Dans le domaine politique, il a mis en relief l'idée de la nécessité du renforcement de l'Etat et la naissance de l'économie politique. En religion : la position défensive de l'orthodoxie. En éthique : la modification de l'idée du bonheur, associée au savoir et à l'amour de l'humanité. Sur le plan scientifique : le recul de la métaphysique au profit de l'épistémologie et l'importance de la philosophie de la nature. Dans la littérature : la primauté de la littérature d'idées sur la pure fiction, le discrédit de l'imagination et le déclin de la poésie, l'extension de la notion de la littérature, l'annexion du domaine scientifique par celle-ci. Au point de vue de l'idéologie : le cosmopolitisme, mais aussi la naissance du nationalisme moderne. Tous ces changements, tous ces idéaux nouveaux reflètent le rôle déterminant de la pensée critique dans les différents domaines, c'est-à-dire la lutte contre l'ancienne idéologie dominante.

Si nous essayons d'analyser la naissance de ces corollaires, il faut tenir compte de deux facteurs qui sont étroitement liés, mais qui peuvent se trouver en décalage. Il s'agit des parallélismes et des contradictions de l'histoire des idées et de l'évolution économique et sociale. On admet généralement que les Lumières sont liées à la formation d'un nouveau système économique, social et politique, qui veut rompre avec le féodalisme. Cependant, il ne faut pas s'imaginer que le développement des différentes formes de conscience ou d'idéologie soit nécessairement déterminé par le niveau ou le degré de cette évolution générale.

C'était Jacques Roger qui a attiré notre attention sur le fait que, en ce qui concerne la science moderne, le commencement des Lumières pourrait être situé à la fin du XVIe siècle, dans une Europe très variée aux points de vue politique, social et religieux. Il a cité entre autres l'exemple de la Pologne de Copernic, qui précède l'Italie de Galilée et l'Allemagne de Kepler, et l'exemple de l'Angleterre qui, avec

Gilbert et Newton, devance la France de Viète et de Mariotte. Le facteur commun qui explique le développement dans ces cas divers est le préjugé favorable des pouvoirs envers les sciences qu'ils considèrent comme un moyen de faire progresser la technique et l'économie, idée empruntée à la Renaissance, c'est-à-dire à un stade antérieur de l'évolution intellectuelle. Cependant, la rupture entre la science moderne et celle du passé ne devient consciente que vers la fin du XVIIe siècle, en France par la « querelle des Anciens et des Modernes » et en Angleterre par la philosophie de Locke.

La complexité des rapports entre idées et réalités peut être examinée aussi dans l'évolution des idées politiques. Du point de vue idéologique, la monarchie absolue de Louis XIV s'appuie sur Machiavel et la science politique de la Renaissance, bien que sa théorie officielle ait été formulée par Bossuet. La doctrine de l'absolutisme éclairé, formulée par les « philosophes », tout en essayant d'introduire certaines réformes économiques, juridiques et culturelles, continue la tradition de la monarchie absolue. L'absolutisme éclairé n'est pas accepté en France puisqu'il ne correspond plus à la situation économique et sociale, mais il peut bien servir de base idéologique aux tentatives de rattrapage en Europe Centrale et Orientale, et même Méditerranéenne, malgré le retard non seulement sur la France du XVIIIe siècle, mais aussi sur celle de Louis XIV. Ces tentatives sont vouées à l'échec à cause du décalage qui se manifeste entre la théorie et la situation économique et sociale de ces régions de l'Europe, mais elles représentent tout de même une étape dans la modernisation.

Avec tout cela nous avons voulu dire que les idées précèdent souvent les changements économiques, sociaux et politiques, mais elles ne peuvent pas être appliquées dans n'importe quelles conditions. Pour l'aube des Lumières cela veut dire que les idées ont souvent un rôle primordial, c'est-à-dire qu'elles paraissent d'abord dans la philosophie, dans les sciences ou dans la littérature, et dans la plupart des cas, elles ne trouvent un champ d'application que bien plus tard.

2. Quant à l'aube des Lumières, nous voilà devant une autre difficulté qui concerne l'interprétation même du contenu et de l'influence des Lumières. La périodisation par siècles a donné l'impression que tout le XVIIIe siècle pouvait être identifié avec les Lumières et que le siècle qui l'avait précédé, n'avait rien à voir avec celui-ci. Récusant cette conception, Paul Hazard a introduit une période de transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, qu'il a appelée « crise de la conscience européenne » (1935). Cette période s'étendait de 1680 à 1735.

Cependant, de quelle « crise » s'agit-il? L'Angleterre après la grande révolution et surtout après la « glorieuse révolution » a connu des changements de structures économiques et politiques qui ont favorisé une relative tolérance religieuse, l'essor des sciences appliquées et l'apparition d'une nouvelle philosophie. Là, la crise a commencé plus tôt et elle a été suivie par le changement de la réalité.

Hazard identifie la crise intellectuelle de la France qui s'est manifestée après la révocation de l'édit de Nantes, avec celle de la conscience européenne. On peut dire en effet que la diffusion du cartésianisme et avec lui le renforcement de l'esprit critique, surtout dans le domaine de la science et de la religion, l'avantage accordé

aux œuvres du classicisme français sur celles de l'Antiquité dans « la querelle des Anciens et des Modernes » ont certainement préparé le terrain pour les Lumières. Bayle, Fontenelle, Saint-Evremond ont exposé des idées qui seront celles de Voltaire et de Diderot et des encyclopédistes en général. Cependant il serait faux de prétendre que ces idées aient été acceptées par de larges couches de la société et que le terrain ait été propice déjà au début du XVIIIe siècle à leur application.

A propos de la crise, Hazard met en relief le progrès de l'hétérodoxie, la querelle des jésuites avec les jansénistes et les quiétistes. La question se pose si l'hétérodoxie peut être vraiment considérée comme un signe avant-coureur des Lumières. Le jansénisme ou le quiétisme sont des courants mystiques ou au moins de piété qui n'admettent pas l'esprit critique en matière de religion. L'opposition commune de la bourgeoisie parlementaire et des jansénistes au pouvoir central ne doit pas nous induire en erreur. Les jansénistes combattirent les « philosophes », et Voltaire ne les épargna pas non plus. Il y a certainement une sorte d'interpénétration, au cours du XVIIIe siècle, entre « philosophie » et religion, mais au lieu de l'attribuer aux progrès de l'hétérodoxie, il faut plutôt y voir l'influence de la « philosophie » qui a amené les gens d'Eglise à s'accommoder de certaines idées du déisme et du théisme. Evidemment, le jansénisme du bas clergé a pu nourrir un certain mécontentement social et politique, et de ce point de vue il pouvait contribuer à la radicalisation de certaines couches sociales, mais il ne s'agit là que d'une influence indirecte de l'hétérodoxie.

Le même problème revient à propos d'un livre d'Eduard Winter intitulé *Frühaufklärung* (Berlin, 1966), c'est-à-dire *Lumières précoces,* qui veut prouver qu'en Europe Centrale et Orientale on trouve chez les Germaniques et les Slaves, entre 1650 et 1750, des tendances qui ont préparé les Lumières. La lutte contre le confessionnalisme, c'est-à-dire contre une Eglise liée à l'absolutisme, doit être considérée, selon lui, comme une marque des Lumières. Il s'agit avant tout du piétisme à l'intérieur des Eglises protestantes et du jansénisme au sein de l'Eglise catholique. Winter parle aussi de l'influence de Leibniz, de Pufendorf et de Wolf, ainsi que de la science moderne, née en Europe Occidentale, de la politique éclairée d'un Eugène de Savoie ou du tsar Pierre Ier comme autant de preuves de la *Frühaufklärung* qui embrasse tout un siècle et englobe des phénomènes fort disparates. Nous ne saurions admettre cette conception, bien qu'elle contienne des éléments valables qui nous amènent à reconsidérer les débuts des Lumières dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale.

De tout cela nous devons déduire qu'il faut faire une distinction très nette entre certaines tendances qui peuvent influencer d'une façon indirecte les Lumières d'une part, et d'autre part, celles qui y participent directement; entre les idées de l'idéologie ancienne qu'on essaie de rajeunir et les idées neuves; entre tentatives sporadiques et efforts de synthèse, entre phénomènes individuels et idées qui ont connu une certaine diffusion grâce à l'évolution économique, sociale et politique.

3. Si nous acceptons l'idée selon laquelle la préparation des Lumières ne coïncide pas avec ses débuts, dans ce cas, pour l'Angleterre, comme l'a confirmé Christopher Hill dans son ouvrage intitulé *The Intellectual Origins of the English Revolution*

(1965); la préparation commence à la fin du XVIe siècle et les débuts doivent être situés après la « glorieuse révolution ». De ce point de vue l'Angleterre a devancé tous les autres pays et elle a exercé une influence sur l'Europe avec l'instauration de la monarchie constitutionnelle, avec les libertés civiques et la tolérance religieuse relative, avec la physique de Newton et l'application des découvertes scientifiques, avec le développement de l'économie et *aussi* avec une nouvelle conception de la sociabilité et de la manière de vivre bourgeoise. Outre Newton, les noms les plus souvent cités en Europe sont ceux de Locke et de Pope qui diffusent ces idées.

Je pense que si nous parlons de l'évolution des idéologies, nous ne devons pas perdre de vue l'incidence de la réalité sur le développement des idées; or, le modèle réalisé par l'Angleterre pouvait servir d'exemple. Voltaire l'a fort bien compris quand il a écrit ses *Lettres philosophiques* ou *anglaises* (1734), mais cette découverte avait déjà été faite avant lui par la littérature du refuge ou par Saint-Evremond. En France les réalités économiques, sociales et politiques ne permettaient pas une pure et simple imitation du modèle anglais, mais cet exemple pouvait devenir un point de référence pour tous ceux qui désiraient des réformes. Ceci est vrai même dans le cas de Montesquieu qui signale avec ses premières œuvres les débuts des Lumières en France et qui, dans sa pensée politique, relie la tradition d'un féodalisme idéalisé aux innovations de la monarchie anglaise. L'influence prépondérante de la philosophie de Descartes dans les sciences marque les premières décennies du XVIIIe siècle en France, mais savants et écrivains s'efforcent de connaître la physique de Newton, expériences et publications se succèdent à partir de 1715, et dans les années trente on peut déjà parler du triomphe de sa conception.

Le radicalisme en matière religieuse, trait caractéristique des Lumières françaises, est annoncé par le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle paru en 1697, qui précède et inspire le courant sceptique né au début du XVIIIe siècle.

Tout cela nous incite à dire que les débuts des Lumières en France vont du début du siècle jusqu'aux années 1740, période qui a été considérée par Jean Fabre comme celle de la négation du passé, de la destruction de certaines conventions et de certains préjugés, de l'éclosion de l'esprit critique.

Nous avons brièvement passé en revue les cas anglais et français pour prouver que même en Europe Occidentale il y a non seulement diversité des Lumières mais aussi décalage dans leur apparition. Si nous admettons que l'Angleterre se trouvait à l'avant-garde des Lumières, nous devons reconnaître en même temps que dans des domaines essentiels (économie et politique), la France, était en retard. Le problème du décalage dans la diffusion des Lumières se pose non seulement pour l'Europe Centrale et Orientale, mais aussi en Europe Occidentale. Bien entendu, il est hors de doute que la partie centrale et orientale de l'Europe, de même que sa partie méditerranéenne se trouvait en retard non seulement sur l'Angleterre, mais aussi sur la France, mais il faut également noter que le problème du rattrapage ne concerne pas uniquement les périphéries. Ainsi, il faut bien réfléchir sur ce qu'on appelle évolution organique, schéma qu'on voudrait appliquer surtout à l'histoire de l'Europe Centrale et Orientale pour expliquer les contradictions du passé et du présent.

4. Au début du XVIIIe siècle, avec la paix d'Utrecht, nous assistons à la naissance des grandes puissances : à côté de la France et d'une Espagne en déclin, ce sont l'Angleterre, la Russie et la Prusse qui « émergent » et qui exercent une influence décisive sur l'évolution du monde et surtout sur celle de l'Europe. Cette nouvelle situation est importante du point de vue de la diffusion des Lumières en Europe Centrale et Orientale. En effet, dans les pays de cette partie du continent, l'idée d'une politique de réformes venues d'en haut s'impose dès l'époque de la monarchie centralisée qui lutte contre l'anarchie féodale et aussi pour une certaine modernisation. A cette époque le modèle français paraissait le plus propre à être suivi, et les Habsbourg, les électeurs de Brandebourg, les tsars de Russie, et même les princes des petits Etats ont essayé de l'imiter. Pierre Ier était le premier à introduire avec succès des réformes de caractère économique, politique et culturel dans un pays arriéré. Par là il a prouvé qu'une évolution lente, dite organique, n'était pas la seule voie à suivre, et qu'une modernisation accélérée était également possible pour rattraper le retard historique. Ce n'est pas l'effet du hasard si Voltaire l'avait considéré comme une sorte de précurseur du prince éclairé. La Prusse s'est inspirée de l'exemple de la monarchie absolue dans le domaine militaire et administratif. En ce qui concerne la monarchie de Léopold Ier, on ne peut parler que de tentatives de centralisation qui ont été réalisées surtout dans les provinces héréditaires.

La diffusion de certaines idées des Lumières a été favorisée par les tendances de centralisation et de modernisation, enterprises par les monarchies. Faute de bourgeoisies assez puissantes qui eussent pu servir leur dessein, les monarques étaient obligés de s'appuyer sur l'armée, la bureaucratie et certaines couches minces de la classe dirigeante pour introduire des réformes de portée très limitée. La résistance nobiliaire a pu empêcher l'application de ces réformes qui d'ailleurs ne tenaient souvent pas compte des réalités économiques, sociales ou nationales des pays peu homogènes. Tout de même, après la paix d'Utrecht et la formation des nouvelles puissances, les tendances de modernisation se sont manifestées avec vigueur et elles ont favorisé la diffusion des Lumières. Les débuts des Lumières en Prusse doivent être situés après l'avènement de Frédéric II, qui chérissait l'idée d'un Etat puissant. Au point de vue intellectuel, sa politique n'était pas préparée de l'intérieur, malgré la philosophie de Leibniz ou la théorie politique de Christian Wolf, vulgarisée par Gottsched et combattue par les piétistes. Le roi de Prusse devait importer la culture philosophique, politique et scientifique française pour justifier le caractère éclairé de son règne pendant lequel il a procédé surtout à des mesures militaires, administratives et juridiques. Ce n'est qu'après 1760 que les Lumières deviennent proprement allemandes avec Klopstock, Lessing et surtout avec Herder et Gœthe.

En Russie, après la mort de Pierre Ier, les forces féodales ont essayé de renforcer leurs positions et la politique de réformes a été abandonnée. Il n'y a qu'une petite minorité d'aristocrates qui, avant 1760, ont pu avoir accès aux œuvres des philosophes grâce à leur connaissance de la langue française. Ainsi l'activité de Pierre Ier ou d'un Lomonossov sur le plan culturel peut être considérée comme la

préparation des Lumières russes, mais elle ne représente pas pour autant ses débuts. C'est à partir du règne de Catherine II qu'on peut parler du commencement des Lumières en ce pays. Ce qui distingue les Lumières russes des Lumières d'Europe Occidentale et même Centrale, c'est l'intérêt porté au problème social et avant tout paysan. La littérature satirique et polémique d'un Novikov, d'un Polenov, d'un Desnitski vers la fin des années 60, témoigne de cette orientation. D'ailleurs, celle-ci ne constituait, bien entendu, que l'une des tendances dominantes des Lumières russes, puisqu'on peut aussi parler d'une tendance aristocratique qui cherchait le compromis entre un certain réformisme et le conservatisme de la classe dirigeante. Voltaire et Diderot étaient en contact avec ce courant et c'est ce qui explique leur attitude face aux réformes projetées par Catherine II, la Sémiramis du Nord, réformes qui concernaient surtout le droit pénal, mais qui n'ont pas amélioré les conditions insupportables des serfs. Après le soulèvement de Pougatchev, on assiste au renforcement de la réaction nobiliaire, ce qui veut dire que les Lumières en Russie englobent une courte période de vingt-cinq ans, et qu'à partir de 1775 elles sont contraintes de quitter le domaine politique et de se limiter à la sphère culturelle.

On peut donc constater que les débuts des Lumières ne coïncident pas dans les différentes régions et les pays concernés. Faut-il en conclure que le rythme de la diffusion des idées nouvelles a exigé un laps de temps de vingt à vingt-cinq ans, allant de l'Ouest vers l'Est? Nous pouvons observer une certaine régularité dans ce décalage, régularité liée aux rapports de forces politiques et sociales.

5. Cette même régularité peut être observée aussi dans le cas de la monarchie des Habsbourg et surtout dans celui de la Hongrie. On sait que, à partir des années 70, l'absolutisme éclairé de la cour de Vienne a pu imposer des réformes préconisées et approuvées par les adeptes des Lumières. Cette tendance a été préparée non seulement par des facteurs idéologiques extérieurs, c'est-à-dire par l'influence des philosophes français, mais aussi par des mouvements d'idées engendrés, par l'évolution interne. Les caméralistes autrichiens, comme Heinrich Gottlob von Justi ou Karl Anton von Martini, ont marqué par leur activité les années soixante, et tout en s'inspirant du colbertisme et de la théorie de Wolf, ils ont jeté les bases de la nouvelle politique économique, juridique, administrative et culturelle. Cet absolutisme éclairé a cherché à renforcer la centralisation d'un Etat hétérogène du point de vue national et procéder à une modernisation qui ne touchât pas à la structure sociale, bien que la cour ait essayé d'améliorer la situation des serfs. Il est intéressant de noter que dans cet Etat multinational un Sonnenfels a propagé la conception culturelle de Gottsched et qu'il a contribué en 1761 à la fondation de la *Deutsche Gesellschaft* à Vienne, fait qui prouve qu'en Europe Centrale et Orientale le problème national se posait d'une façon générale en même temps chez oppresseurs et opprimés. Ainsi les Lumières ont débuté à Vienne dans les années soixante, même si certains éléments de la nouvelle tendance s'étaient déjà manifestés avant cette date.

En ce qui concerne la Hongrie, il faut signaler tout d'abord une tentative précoce de réformisme liée à la guerre d'indépendance du début du XVIIIe siècle, dirigée contre la centralisation des Habsbourg et conduite par le prince François II

Rákóczi. L'activité du prince et ses écrits théoriques, ainsi son *Traité de la puissance*, que nous venons de publier dans ses versions latine et française, prouvent qu'il a essayé de procéder à la modernisation de la Hongrie sur la base d'un compromis entre le système des Etats et Ordres d'une part et un absolutisme national de l'autre. Cette tentative ayant échoué, la noblesse hongroise a conclu un compromis avec les Habsbourg aux termes duquel elle a pu conserver ses privilèges, et en échange elle a reconnu la royauté héréditaire des Habsbourg.

Les premiers réformistes hongrois paraissent dans les années 60, mais les premiers véritables représentants des Lumières ne se manifestent qu'au début des années 70 surtout avec György Bessenyei et les autres membres de la garde hongroise de Marie-Thérèse. A Vienne ils ont l'occasion de faire la connaissance de la littérature française, mais aussi des ouvrages d'un Lessing, d'un Klopstock, d'un Wieland ou d'un Kleist. L'aristocratie hongroise, qui s'est intéressée déjà avant cette date à la littérature française, s'est contentée d'admirer les grandes œuvres du classicisme ou les tragédies de Voltaire, mais elle n'a pas accepté les idées politiques des Lumières françaises. Les premiers adeptes des Lumières se sont contentés d'adopter les idées de Montesquieu sur la séparation des pouvoirs pour les concilier avec le maintien d'un féodalisme modernisé. Domokos Kosáry dans son ouvrage magistral sur la culture hongroise du XVIIIe siècle (*Művelődés a XVIII. századi Magyarországon*, 1980) a parlé à ce propos des Lumières des Etats et des Ordres, tout en comparant l'évolution hongroise à celle de la Pologne. Sans nier ces ressemblances, qui expliquent le caractère très modéré de ce réformisme, on doit tout de même remarquer une différence fondamentale entre les deux attitudes : le réformisme nobiliaire hongrois se trouvait pris entre l'absolutisme éclairé, considéré comme étranger, et une noblesse réactionnaire qui se posait comme le défenseur des intérêts nationaux. Au commencement, ce conflit n'était pas encore manifeste et surtout il n'était pas général : l'absolutisme éclairé a apporté des réformes qui ont été considérées comme favorables pour une partie de la noblesse dite nationale, notamment l'édit de tolérance de Joseph II, qui mit fin à la discrimination à l'égard des protestants. C'est ainsi que le Voltaire de la *Henriade* a pu devenir un héros aux yeux des protestants hongrois. Cependant, la situation s'est compliquée dès le moment où l'absolutisme éclairé a essayé de toucher aux privilèges de la noblesse. Noblesse catholique et protestante s'unissait pour défendre ses prérogatives.

Sous l'influence des Lumières allemandes, les premiers adeptes hongrois des Lumières ont cherché à promouvoir la langue et la culture nationales avant la promulgation de l'édit de Joseph II sur l'introduction obligatoire de la langue allemande dans l'enseignement et dans l'administration. Tout en s'appuyant sur une idéologie nationale ancienne, la noblesse réactionnaire s'est servie de cette mesure pour s'opposer aux réformes non seulement linguistiques, mais aussi économiques de l'absolutisme éclairé. C'est ainsi que les joséphistes hongrois se trouveront entre deux feux et seront finalement sacrifiés par la cour de Vienne qui, effrayée par la Révolution française, abandonnera le programme de l'absolutisme éclairé et concluera un nouveau compromis avec la noblesse.

Je voulais retracer le chemin de l'évolution des idées pour affirmer que dans les années 70, première phase des Lumières en Hongrie, ce sont surtout les problèmes de la religion et de la culture nationale qui ont intéressé les esprits. Cela ne veut pas dire que certains adeptes des Lumières n'aient pas été sensibles aux questions économiques, juridiques ou administratives (certains ont même adhéré au joséphisme), mais déjà dans une phase plus avancée des Lumières hongroises.

*

Arrivé aux termes de cette brève analyse, il faut constater la différence entre la préparation et les débuts des Lumières, le décalage qui existe entre les diverses régions de l'Europe et la diversité du contenu des Lumières dans leur phase première dans les différents pays.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES DE BASE

Hazard, Paul: *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1935.

Winter, Edouard: *Frühaufklärung*, Berlin, 1966.

Szauder, J.: A XVIII. századi magyar irodalom és felvilágosodás kutatásának feladatai (Les objectifs des recherches sur la littérature et les Lumières hongroises du XVIIIe siècle), in *Itk*, 1969.

Kosáry, D.: *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (Culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980.

Köpeczi, B.: *A francia felvilágosodás* (Les Lumières françaises), Budapest, 1986.

Hill, Christopher: *The Intellectual Origins of the English Revolution*, Londres, 1965.

Cf. les Actes des Colloques des Lumières de Mátrafüred: *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale*, Budapest, 1972, 1975, 1977, 1980, 1984.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LES DÉBUTS DES LUMIÈRES EN EUROPE DU SUD

PAR
ÉVA H. BALÁZS

Me rattachant à l'exposé de Monsieur Köpeczi, je me propose de retracer en grandes lignes les problèmes relatifs à la chronologie des progrès des Lumières dans le Sud européen. Dans cette région, les Lumières ont frayé leur chemin avec un certain retard par rapport à l'Ouest et au Nord de l'Europe, et avec un programme différent. Car il s'agit ici, à mon sens, de retard et de programmes différents, et non d'état arriéré et d'emprunts. C'est que les Lumières ne se propageaient pas à sens unique : les échanges étaient réciproques au XVIIIe siècle, puisque chaque nation ou presque y apportait une contribution active. Les Anglais étaient redevables de nombre de leurs idées à des Français et à des Hollandais; les Français, à des Anglais et à des Hollandais; tous devaient beaucoup à l'Europe Centrale, pour ne mentionner ici que le nom de Comenius, Puffendorf et Leibniz. Bien entendu, les Espagnols, les Portugais et les Italiens en ont aussi profité, et ces derniers ont apporté de précieuses armes pour enrichir l'arsenal idéologique des Lumières.

Le Sud de l'Europe comprend des régions atlantiques et méditerranéennes. Or, il est évident que le facteur géographique n'a pas joué ici un rôle déterminant : ce sont non les régions ouvertes vers le Nouveau Monde, mais les zones méditerranéennes qui adoptent les premières les idéaux des Lumières. La diffusion des nouveaux idéaux et besoins est précédée, dans le Sud-Ouest aussi bien que dans le Sud-Est, d'une augmentation des tensions internes à ces sociétés dont les causes peuvent être politiques ou sociales. L'on sait que le programme des Lumières n'était pas le même dans les monarchies nationales et dans les Etats regroupant des ethnies différentes. Ceci vaut aussi pour le Sud de l'Europe où le catholicisme constitue un autre facteur déterminant. Tout en étant sensible à certains aspects protestants de l'idéologie des Lumières, le Sud est surtout attiré par le rayonnement intellectuel de la France catholique. La primauté de l'influence française est donc due en premier lieu non pas à la proximité géographique ou à la parenté linguistique, ni à l'attrait du style français, mais à une attitude générale commandée par un catholicisme inconditionnel. En outre, les problèmes économiques sont envisagés ici dans une tout autre optique, puisque, pour des raisons différentes dans le Sud-Ouest et le Sud-Est, ces pays n'ont pas adopté au siècle précédent la politique économique mercantiliste.

Je me propose donc de limiter l'examen des Lumières dans les pays du Sud européen aux questions suivantes :

1. S'agit-il d'un pays catholique ou d'un pays qui admet aussi d'autres confessions?
2. S'agit-il d'une monarchie nationale, d'un Etat multinational, ou d'un pays sans unité territoriale?
3. Le mercantilisme est-il toujours d'actualité?
4. Est-il opportun d'y formuler des principes physiocratiques, ou le sera-t-il au milieu du siècle?
5. Y possède-t-on une langue nationale suffisamment souple?
6. Quelle est la situation sociale des partisans des Lumières?

1. L'on sait que les pays des péninsules ibérique et italienne sont habités par des catholiques. Les tribunaux de l'Inquisition y sont toujours en place et le goût de la discussion, propre au siècle des Lumières, comporte des dangers sérieux. Cependant le mouvement de contestation à multiples orientations se propage dans ces pays — en Italie dès la fin du XVIIe siècle —, épargnant, il est vrai, les dogmes fondamentaux, solidement ancrés. Il est très révélateur qu'on trouve un bon nombre d'ecclésiastiques parmi les adeptes des Lumières et les mécènes encourageant ceux-ci. Hommes d'Eglise et laïcs critiquent de concert la hiérarchie ecclésiastique, la censure et la mainmorte, servant ainsi des causes nationales et politiques contraires aux intérêts de Rome. Contrairement à leurs voisins du Nord, les rationalistes et les déistes se font rares dans ces pays. Les *Cartas eruditas y curiosas* du professeur bénédictain Feijoo, personnalité marquante des premières Lumières d'Espagne, encouragent le développement des sciences de la nature dans l'esprit de l'*Aufklärung*, tout en gardant une forte empreinte religieuse. La lutte contre la Compagnie de Jésus est commune aux Espagnols, aux Italiens et aux Portugais. C'est la situation politique qui décide de l'ordre de leur réussite : le Portugal, Etat arriéré, la supprime le premier en 1759, devançant aisi la France même. La Compagnie est abolie en Espagne en 1767, tandis que l'Italie, de même que les pays de l'empire des Habsbourg, doit attendre la décision du Pape. Dans ces pays, l'affirmation de la tolérance revêt donc la forme d'une lutte contre les institutions de l'intolérance religieuse. On combat l'Inquisition et les jésuites, on réclame l'indépendance des chefs d'Eglise vis-à-vis de Rome. La tolérance religieuse à l'égard des Juifs ne préoccupe que les Portugais, étant donné que leur pays est le seul où la question juive soit toujours d'actualité.

2. L'histoire de l'Europe Centrale révèle combien les conflits nationaux internes sont susceptibles de freiner les progrès des Lumières. Ces conflits suscitent l'opposition de l'une des parties concernées et entravent la réalisation des réformes proposées.

La péninsule des Apennins est en principe le pays des Italiens. Cependant la complexité des dépendances politiques et l'accession des dynasties étrangères au pouvoir par suite de traités de paix ont abouti à une situation extrêmement confuse. Le Royaume de Naples, qui a fait partie pendant un laps de temps de l'empire des Habsbourg, vient de passer sous la domination des Bourbon d'Espagne. La paix de Rastatt a donné la Lombardie à l'Autriche, et après l'extinction de la maison des Médicis, l'empereur germanique, époux de Marie-Thérèse, occupe le trône de la

Toscane; son fils Pierre Léopold lui succédera en 1765. Bien que les dynasties étrangères gouvernent par l'intermédiaire d'hommes d'Etat italiens, la confiance manque et à Naples et à Parme. L'harmonie est absente entre politiques et savants même lorsque ceux-là adoptent tous les idéaux des Lumières. Situés au milieu de la péninsule, les Etats pontificaux sont l'un des points névralgiques des conflits nationaux. C'est Naples qui leur porte les premiers coups sérieux. Pietro Giannone, auteur d'une *Istorie civile del Regno di Napoli* doit s'enfuir à Vienne, persécuté par l'Inquisition. Il meurt en prison à Turin en 1748, mais ses écrits marqueront toute une génération qui alliera le tempérament méridional aux argumentations juridiques dans la lutte contre la censure ecclésiastique.

En Italie les problèmes nationaux se manifestaient sous une forme toute particulière. Le conflit entre Naples et la Sicile est bien connu. Or, l'événement le plus spectaculaire a été la révolte de la Corse contre la domination génoise. Les révoltés ont trouvé leur chef dans la personne de Pascal Paoli, venu de l'entourage d'un ministre éclairé de Naples, et leur lutte d'indépendance, à l'époque de la guerre de Sept Ans, n'était pas à l'avance condamnée à l'échec. Les Corses espéraient en effet que le traité de paix marquant la fin de la guerre leur accorderait l'indépendance nationale. Venise, hostile à Gênes depuis des siècles, ne cachait pas sa joie devant les revers subis par son adversaire. Un contemporain corse, Cristoforo Saliceti écrivait dans ses mémoires : « En 1755 . . . M. de Paoli parut . . . Il nous fit connaître les droits des nations, le dogme de l'égalité naturelle, le charme de la liberté . . . C'était un roman dans la servitude générale de l'Europe et alors de telles idées devaient passer pour des rêves. »

Après la guerre de succession d'Espagne le calme ne se rétablit que très lentement sur la péninsule ibérique dans le premier tiers du XVIIIe siècle. Le conflit entre la Catalogne et la Castille ne cesse d'entraver les efforts des *Aufklärer*. Les académies fondées sur les modèles français fonctionnent dès les premières décennies du siècle. Jovellanos, personnalité marquante de la dernière génération des Lumières d'Espagne énumère, dans son *Elogio de Carlos III*, les mérites de Philippe V, qui a propagé la culture, fondé des académies et des bibliothèques, encouragé la littérature, et qui a appris aux Espagnols à savoir apprécier les bienfaits de l'*Illustracion*. Or, tout ceci était le résultat d'une évolution accompagnée de crises de gouvernement et de luttes internes, mettant à l'épreuve les Bourbon et leurs collaborateurs italiens et espagnols.

3. Souvent la politique économique ne correspond ni aux doctrines économiques en vogue, ni aux intérêts réels des sociétés. L'opposition entre la théorie et la pratique, déjà manifeste avant le XVIIIe siècle, devient éclatante à l'âge des Lumières dans chacun des pays du Sud de l'Europe. Alors que les Etats plus avancés de l'Occident ont déjà abandonné le mercantilisme ou veulent s'en débarrasser, hommes politiques et savants du Sud réclament une politique mercantiliste. Ils estiment — pareils en ceci à leurs confrères d'Europe Centrale et Orientale — que seule une pratique économique axée sur les exportations et le protectionnisme leur permettra de rattraper la France. C'est à Naples que l'on crée la première chaire d'économie politique en 1754 pour le professeur Antonio Genovesi, personnalité

marquante des Lumières d'Italie, qui réclame une politique économique à la fois mercantiliste et libre-échangiste. Ce dualisme caractérisera plus tard d'autres pays aussi, notamment ceux de la Monarchie des Habsbourg. Le Portugal, dont les difficultés économiques sont les plus graves en Europe, semble être le plus attiré par la doctrine mercantiliste. Ancien ambassadeur à Paris, le précurseur du mercantilisme portugais, Duarle Ribeiro de Macedo a acquis des expériences directes à la cour de Louis XIV. Son mercantilisme ne manquait pas d'actualité dans le Portugal du XVIIIe siècle, où les progrès de l'industrie moderne n'étaient guère sensibles. L'excellent homme politique, D. Luis De Cunha n'est allé guère plus loin. Il fait l'apologie de l'absolutisme éclairé dans son *Testamento politico* écrit pour José Ier. (Le titre en dit déjà long!) Juge de haut rang, plus tard ambassadeur à Paris, à Londres et à Madrid, Cunha prend conscience de la régression démographique du Portugal, qu'il attribue à l'exode pour le Brésil et à l'expulsion des Juifs et des néo-chrétiens. Porte-parole de la tolérance religieuse, il propose une politique mercantiliste et la fondation d'une compagnie de commerce. Lisbonne doit devenir un port franc, « la station de relais des nations européennes ». Bien sûr, il ne s'agit pas encore chez lui de libre-échangisme. Ajoutons encore que le néo-chrétien Ribeiro Sanches (1699-1783), étroitement lié à Cunha, a formulé dans ses ouvrages de remarquables principes de politique économique. Contraint à émigrer, il est devenu médecin de cour à Moscou (il avait obtenu son diplôme à Salamanque), puis il s'est établi à Paris. Ses écrits réclamant la création d'une banque centrale, d'un crédit bien organisé, d'un port franc, et le développement des manufactures sont marqués par l'influence de David Hume. Dans ses *Cartas sobra a educação da mocidada* il veut réformer non seulement la politique économique, mais aussi la pédagogie. Ceci, aussi bien que l'activité de L. A. Vernay, fait plutôt partie du programme culturel des Lumières.

En Espagne les hommes politiques italiens, français et espagnols des Bourbon réclamaient également le mercantilisme, préconisé aussi par les milieux savants. Le gouvernement a même autorisé l'établissement en Espagne d'experts protestants. Bien que ceux-ci n'aient pas été très nombreux, le fait même revêt une importance particulière.

4. A côté du mercantilisme, les doctrines physiocratiques trouvent aussi leurs adeptes dans les pays du Sud européen, presque simultanément avec l'apparition de la nouvelle école économique en France. Ceci doit être attribué à l'état extrêmement arriéré de certaines régions et à l'effet des changements naturels et climatiques. L'on sait que la vie économique de la France en fut aussi marquée. L'Italie du Sud et l'Espagne avaient déjà beaucoup souffert du changement de route du courant du Golfe, et l'Espagne était progressivement ruinée par le *Mesta,* c'est-à-dire par la production de laine. Aussi, pour les contemporains, l'essor agraire et le développement de l'industrie étaient-ils d'une nécessité absolue. De toute manière, le programme du développement de l'économie paysanne concordait avec la doctrine des physiocrates, et devenait plus tard la préoccupation fondamentale des *Cercles des Amis de l'Espagne*. Profitant aussi des enseignements de la première génération espagnole (Navarrete, Moncada, Ustariz, Ulloa, le marquis de Santa

Cruz), les *Amis de l'Espagne* étaient avant tout les disciples de l'*Encyclopédie*. (Avant sa condamnation par Rome, l'Inquisition espagnole avait autorisé en 1757 la lecture de l'*Encyclopédie* dans des « librerias secretas », mais avait interdit sa mise en vente.)

En Italie, la physiocratie a bientôt recruté des partisans. Certains d'entre eux ont dû cependant partager le sort du philosophe Giambattista Vico, disparu prématurément, dont l'importance a été reconnue après sa mort, mais qui ne devait avoir aucun disciple. A Naples, sous le ministère de Tanucci, le mouvement scientifique organisé par Barteleomi Intieri Celestino Galiani a abouti à la création de la première chaire d'économie politique pour Genovesi, dont j'ai déjà parlé. (Signalons ici que Genovesi n'a jamais été l'objet de la même estime que les *Aufklärer* toscans et lombards.) Or, à cette chaire créée par Intieri, Genovesi a non seulement enseigné, mais aussi fondé une école, voire même un parti. Ce fait est d'une importance capitale si l'on considère la situation économique très désavantageuse de l'Italie du Sud. De 1754 à 1769, ce groupe éclairé était en contact avec l'Académie de Florence et les sociétés savantes de Venise. Il a intégré dans son programme scientifique les enseignements des Espagnols Ustariz et Ulloa, du Français Forbonnais, de l'Anglais Child et de l'Ecossais Hume, revendiquait la création de manufactures et l'introduction du libre-échangisme. Genovesi était en même temps néo-mercantiliste et adepte de Vincent de Gournay. Survenait alors 1764, l'année de la terrible famine de Naples. Ce fléau ayant causé la mort de plusieurs milliers de personnes a amené les *Aufklärer* à repenser les problèmes sociaux, notamment la situation des paysans et des indigents. C'est alors que Genovesi s'est opposé à la politique de Tanucci. Les positions italiennes étaient défendues par l'abbé Ferdinando Galiani lors des débats sur le commerce des céréales. A la fin des années 60 le périodique intitulé *Ephémérides* des physiocrates français parle souvent de Galiani et finit par le condamner : « Oh! ce n'est pas ainsi que son compatriote M. le Marquis Beccaria traite des matières qui peuvent influer sur le bonheur de l'humanité. »

Cependant, nous devons nous garder de tomber dans l'erreur des contemporains et d'oublier que la mission des *Aufklärer* était nécessairement différente à Naples, dans l'Italie du Sud, et en Lombardie ou en Toscane.

5. Seule une langue littéraire souple permet la diffusion des nouvelles sciences. Aussi le problème du vocabulaire se pose-t-il dès le début du siècle des Lumières. Dans les pays où la littérature et la science sont cultivées dans la langue nationale depuis des siècles, où elles ne sont pas le monopole de l'Eglise et, partant, écrites en latin, les *Aufklärer* ne connaissent aucune difficulté. C'est le cas de l'Angleterre, de la France, et aussi de l'Italie. L'historiographie italienne situe la première phase des Lumières entre le dernier tiers du XVIIe siècle et 1750. Les écrivains du *preilluminismo italiano* s'appuient dans une large mesure sur leurs prédécesseurs de marque. Ils se réclament de Galilée, des anciens écrivains italiens, mais aussi des philosophes anglais, de Bacon à Newton, et des auteurs français. Le *preilluminismo* est en effet l'époque d'un renouveau conscient de l'humanisme et de la renaissance, enrichis des apports des sciences naturelles et sociales.

Par son rayonnement en Europe Centrale, Lodovico Antonio Muratori est la personnalité la plus importante de cette période. Le joséphisme lui doit beaucoup : dès le début du siècle, il a pris le parti de l'empereur contre la papauté, et a condamné la religiosité bigote. En 1703 il publie son projet sur la *reppublica letteraria d'Italia,* qui embrasserait toutes les sciences, et qui serait destinée à donner un essor à la vie intellectuelle de l'Italie entière. Publié en 1708 à Venise sous un pseudonyme, son manifeste intitulé *Delle riflessioni sopra il buon gusto nelle scienze e nelle arti* révèle encore plus nettement l'ampleur de ses ambitions. Selon lui, l'Académie à fonder doit embrasser toute la vie publique, repenser et réexaminer tous les phénomènes pour trouver les formules les plus avantageuses pour l'individu et pour la société. La notion du *bien public* est déjà présente en germe chez Muratori. Son œuvre culmine dans son *Della publica felicità aggetto dei buoni principi* (1749), dédié à l'archevêque de Salzbourg. Pendant toute sa carrière, il a cherché à renforcer la conscience nationale italienne, par l'édition des *Scriptores rerum Italicarum* en 25 volumes (Milan, 1723-1751) aussi bien que par ses écrits littéraires (7 œuvres), scientifiques (23), politiques et philosophiques (12), religieux (16) et biographiques (10).

Les partisans de l'unité italienne seront relayés par la génération des encyclopédistes cosmopolites dont la portée sera surtout sensible hors de la péninsule des Apennins. Parmi les membres du cercle *Il caffè,* c'était d'abord Beccaria qui a permis à l'Italie de prendre à nouveau des initiatives dignes de son passé culturel dans le renouveau de la pensée sociale européenne. Chacun sait que son ouvrage intitulé *Dei delitti e delle pene* a exercé une énorme influence sur la juridiction de l'Autriche, de la Prusse et de la France. Alessandri Verri avait raison de dire qu'ils étaient « quasi concittadini di tutta Europa ».

J'ai déjà parlé plus haut de la fondation des académies espagnoles. Leurs noms et programmes révèlent les multiples problèmes linguistiques et sociaux qui sollicitaient des efforts considérables dans l'Espagne des premières décennies du XVIIIe siècle. L'Académie royale a été fondée en 1713 sur le modèle des académies de Paris. Cependant, l'événement le plus important était la publication en six volumes du *Diccionario de la lingua castellana,* élaboré entre 1726 et 1739.

Les Lumières du Portugal ont été singulièrement marquées par la personnalité de Luis Antonio Verney (1713-1792). D'origine française, il a fait un long séjour à Gênes, étroitement lié à Muratori. Ses biographes insistent cependant sur son amitié avec le tout-puissant ministre Pombal, et sur sa disgrâce. De toute façon, sa carrière illustre bien la principale ambition des *Aufklärer* des pays du Sud, c'est-à-dire la volonté de libérer l'enseignement de la scolastique et de l'emprise des jésuites.

6. Il suit de ce que je viens de dire que les Lumières du Sud de l'Europe ne sont pas l'œuvre des bourgeoisies italienne, espagnole et portugaise. Tout comme en Europe Centrale et surtout en Europe Orientale, les porte-parole et les promoteurs des Lumières d'Italie, d'Espagne et du Portugal étaient en majorité des aristocrates, des nobles, assistés de quelques intellectuels. Or, l'*Aufklärung* pose aussi dans tout le Sud européen la question politique : en Italie, l'anticléricalisme, surtout dans la dernière phase des Lumières, frappe avec la dureté inexorable de l'absolutisme

éclairé. L'action politique reste néanmoins réservée aux couches supérieures. Les intellectuels, quoique réduits au rôle de figurants, réussissent souvent à donner un contenu radical aux controverses. Dans les pays du Sud, notamment en Italie, le nombre des ecclésiastiques parmi les premiers partisans des Lumières est singulièrement élevé; remarquons cependant qu'au XVIIIe siècle la cléricature est toujours une profession, et non une vocation.

Pour ce qui est de la progression des Lumières dans les pays de l'Europe du Sud, je vous propose, en guise de conclusion, la chronologie suivante : les premières manifestations, encore sporadiques, de l'*Aufklärung* du Sud, coïncident avec les débuts des Lumières en Occident et en Europe Centrale. Le réexamen, dans une optique nouvelle, des problèmes sociaux et culturels s'amorce déjà dès la fin du XVIIe siècle, et se généralise dans les premières décennies du XVIIIe siècle. Des programmes, des manifestes sont lancés par des hommes politiques et des savants dont les ambitions sont similaires à celles de leurs confrères d'Europe de l'Ouest et du Nord. En raison de la situation politique des pays en question, leur anticléricalisme est beaucoup plus intransigeant, et fournira des armes efficaces pour l'arsenal du joséphisme.

Né au début du siècle, ce mouvement gagne en force dans tout le Sud européen vers 1760. Cependant, si l'on veut dater avec exactitude le début de la période suivante, il convient de donner comme point de repère la fin des années 60 et la première moitié des années 70. Ainsi nous sommes en mesure de rattacher la parution du *Dei delitti et delle pene* et l'activité de Galiani (*Dialogues sur le commerce des bleds*, 1770) aux *Elementi del commercio* de Pietro Verri, l'un des livres d'économie fondamentaux de l'époque.

BIBLIOGRAPHIE

(Dans cette bibliographie assez sommaire, je n'indiquerai que quelques ouvrages choisis un peu au hasard.)

Les ouvrages les plus importants du point de vue de l'étude des Lumières d'Italie sont ceux de F. Venturi : *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria.* Turin, 1969; *Utopia and Reform in the Enlightenment*, Cambridge, 1971; *Italy and the Enlightenment*, Londres, 1973;

J. Georgelin : *Venise au siècle des Lumières.* EHESS, Civilisations et sociétés, 41, Paris, 1980 : Chapitre XVI. *Les années 1750 : le grand tournant intellectuel et moral.* pp. 705-743.

G. Klingenstein : *Staatsverwaltung und Kirchliche Autorität im 18. Jahrhundert.* Munich, 1970.

E. Zlabinger : *Lodovico Antonio Muratori und Österreich.* Innsbruck, 1970.

A. Noyer-Weidner : *Die Aufklärung in Oberitalien.* Munich, 1957. Pour certains renseignements, cf. A. Valsecchi, A. Wandruszka, et les volumes des *Illuministi italiani* (dir. G. Giarizzo, G. Torcellan et F. Venturi).

On peut consulter avec profit le volume XII de la *Storia di Milano* : L'Età della Riforme (1706-1796), Milan, 1959.

Storia di Napoli, volume ottavo, 1971. Voir surtout : F. Venturi : *Napoli capitale nel pensiero dei riformatori illuministi*, Milan, 1975 et Giovanni Aliberti : *Economia e società da Carlo III ai Napoleonidi* (1734-1806), Rome, 1960.

J. Sarrailh : *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris, 1954.

W. Krauss : *Die Aufklärung in Spanien, Portugal und Lateinamerika*, Munich, 1973.

La thèse de doctorat sur Feijoo de mon étudiant Zoltán Halász qui a utilisé les éditions de sources de l'Université d'Ovideo, m'a été d'un apport précieux. J'ai aussi consulté les ouvrages en allemand de R. Konetzke.

C'étaient les recherches de mon étudiant Gábor Nyáry qui m'ont permis d'avoir une vue d'ensemble de l'histoire du Portugal au siècle des Lumières. Voir aussi : A. H. Oliveira Marques : *History of Portugal*, vol. 1, New York-Londres, 1972; *Dicionario de Historia de Portugal* (dirigido par Joel Serrao), 1965, vol. E-Ma. (LUZES).

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DISCUSSION

« LUMINISME » ET « LUMIÈRES », « PRÉPARATION » ET « DÉBUT »

PAR
PAUL CORNEA

J'ai suivi avec beaucoup d'attention le rapport de M. Köpeczi qui a approché son sujet, comme toujours, de face, ne faisant pas l'économie des difficultés qui surgissent dès qu'on remplace la perspective « à vol d'oiseau » sur les Lumières par une perspective circonstanciée et concrète, adaptée aux conditions spécifiques de l'Europe Centrale et du Sud-Est. J'irai dans le même sens, mais en commençant par un petit détour. Quoiqu'il soit très embarrassant de s'interroger sur ce que chacun de nous pense d'un concept aussi familier que celui des « Lumières », je crois qu'il ne serait pas inutile d'en donner un aperçu. Pour être bref et pour arriver à une « working definition », je prendrai en considération, d'abord, comme M. Köpeczi l'a déjà fait, ce que j'appellerai, faute de mieux, « le champ sémantique intertextuel » des Lumières. Ce champ sémantique, constitué depuis les grandes synthèses de Hazard et de Cassirer jusqu'à nos jours, rassemble certains éléments bien connus : rationalisme allié à l'empirisme ou au sensualisme, contrat, loi naturelle, promotion des sciences et des techniques, apologie de l'éducation, esprit critique, tolérance, anti-autoritarisme, etc. Ces éléments sont réunis — détail essentiel! — en grands ensembles structurés représentant des « Weltanschauung », des systèmes de lecture du monde et de soi-même et des idéologies.

A la suite de la grande variété des conditions économiques, sociales, politiques, intellectuelles, etc., il se peut que l'une des composantes mentionnées plus haut y soit absente, ou qu'une autre, non mentionnée, s'y ajoute et, de toute façon, que le rôle d'un élément ou d'un autre diffère d'un cas à l'autre. C'est pourquoi d'ailleurs nous n'étudions pas dans les différents pays les mêmes Lumières, mais l'*Aufklärung*, l'*Enlightenment*, l'*Illuminismo*, ou la *Prosviscenie* et ainsi de suite. Ainsi donc chaque structuration particulière du concept apporte une distribution spécifique des accents et une différente hiérarchisation des traits. Ce qui est indispensable, c'est de retrouver partout le plus petit dénominateur commun, l'« esprit » de cette totalité structurée et dynamique qui cautionne le fonctionnement du concept. Quant à cet « esprit », (car il est difficile sinon impossible de le conceptualiser d'une manière univoque) je vous propose de reprendre la définition qu'en a donnée Paul Hazard (dans *La Pensée européenne au XVIIIe siècle*) : « Les Lumières substituent à une civilisation fondée sur l'idée du devoir, les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prince ... une civilisation fondée sur l'idée du droit : les droits de la conscience

individuelle, les droits de la critique, les droits de la raison, les droits de l'homme et du citoyen. »

Le deuxième critère nécessaire à une définition, dont M. Köpeczi vient aussi de nous parler, mais sans le définir d'une façon explicite, est celui de la « fonction historique ». Comme nous savons tous, les Lumières sont liées à un contexte socio-historique déterminé, c'est-à-dire à l'époque de la transition du féodalisme au capitalisme, plus exactement — car cette transition dure plusieurs siècles — à la phase finale de la transition où la crise de l'ordre ancien acquiert une dimension spectaculaire, parfois explosive. Malgré les aristocrates ou le haut clergé qui les ont souvent assimilées, sinon incarnées, les Lumières traduisent sur le plan intellectuel les intérêts et les ambitions de la bourgeoisie, des professions libérales et d'une bonne partie de la bureaucratie étatique (surtout dans les pays de l'absolutisme éclairé). A l'Ouest, elles accélèrent le processus de la création d'une société libre, laïque, composé de citoyens égaux devant la loi, adaptée à l'économie du marché et au développement des forces de production. A l'Est, elles sont l'expression d'une idéologie de rattrapage ou de récupération, ayant pour objectif général la « modernisation », c'est-à-dire imposant au plus pressé (en fonction des conditions locales) l'introduction de réformes limitées, une prise de conscience nationale (accompagnée d'une vive effervescence culturelle), l'ouverture vers l'Europe (surtout vers la France), etc.

Si je pense que jusqu'ici mes opinions ne s'écartent pas ou ne s'écartent pas trop de l'avis général des spécialistes, je suis conscient que la thèse que je vais défendre tout de suite pourrait éveiller des oppositions. Contrairement aux conceptions traditionnelles qui recherchent l'origine des Lumières dans un transfert de modèles culturels, notamment dans la diffusion du rationalisme philosophique se propageant de l'Ouest à l'Est, comme les vagues, en cercles de plus en plus vastes mais avec de moins en moins d'intensité, j'explique l'universalité du mouvement par la *polygenèse*, ce qui signifie que je mets au premier plan, pour chaque cas particulier, le rôle des *facteurs internes*. Je soutiens que dans l'étape de transition au capitalisme, les pays en retard ébauchent à un certain moment, conformément à leurs traditions et à leur évolution, une idéologie plus ou moins articulée, orientée spontanément dans le sens des Lumières. Car celui qui est pauvre ou réduit à la pauvreté n'a pas besoin de philosophes pour inventer des slogans égalitaristes (la Bible peut lui suffire en tant que « source » d'inspiration); celui qui veut vendre ses produits fait l'expérience de l'arbitraire des seigneurs féodaux et ne doit pas apprendre dans les livres le prix de la liberté d'entreprise et du respect contractuel des engagements; et faut-il au patriote conscient du retard culturel de sa nation la lecture de Diderot ou de Condorcet pour se rendre compte des bienfaits de l'instruction? Dans des conditions objectives favorables, ces options rudimentaires, encore à la recherche d'un support théorique, s'accrochant aux « modèles » de l'Ouest, puisque ceux-ci peuvent les amener à une prise de conscience, à une définition plus « technique »de leurs propres aspirations. Il s'ensuit que loin d'être la conséquence de l'« exportation » des Lumières occidentales, les Lumières de l'Est (que j'appellerai « luminisme » pour éviter la confusion) existaient déjà, en état de « disponsibilités »

ou d'« ébauches » de germes avant que celles-là aient pu exercer leur influence. A proprement parler, ce sont ces « luminismes » qui ont « découvert » les Lumières par une adaptation sélective au lieu d'être « générés » par celles-ci par irradiation et mimétisme.

Pour illustrer ces assertions énoncées en hâte, un peu schématiquement, sans leur arrondir les angles, et surtout pour les mettre bien en lumière, j'aimerais vous donner l'exemple de l'évêque uniate roumain de Transylvanie, Inochentie Micu. Installé en 1732, obligé à abandonner son siège en 1749 et à s'exiler à Rome (où, à la suite de fortes pressions, il démissionnera de son poste en 1751), Micu a poursuivi durant son ministère une campagne énergique et sans répit pour réclamer l'extension des droits octroyés en 1701 par l'empereur Léopold Ier à une partie des Roumains qui avaient accepté une certaine association avec l'Eglise de Rome. Ces promesses n'ont jamais été tenues, à cause de l'opposition des trois nations constitutionnelles de la Transylvanie, les Hongrois, les Saxons et les Sicules. Ceux-ci craignaient la montée des Roumains (de loins les plus nombreux, représentant presque deux tiers de la population) et s'appuyaient sur un pacte médiéval (Unio Trium Nationum, 1437) pour les maintenir dans un état de « hors-la-loi » (privé de citoyenneté, sans députés à la Diète, écartés des fonctions publiques). La résistance à laquelle Micu se heurte contribue à l'exaspérer et radicalise sa position. Emporté par la logique du combat qu'il mène, ce prêtre pieux et intransigeant dans sa foi arrive à parler non seulement au nom de sa communauté religieuse mais au nom de tous les Roumains. Et aussi. il semble inverter « avant la lettre » ou, de toute façon sans aucun rapport avéré avec la pensée des philosophes, certaines idées des Lumières. C'est ainsi qu'il défend la loi naturelle et le principe d'une justice distributive (« Wider die Natur ist es portare onus publicum cum caeteris Nationibus et non sentire commodum cum ipsis »), de même que l'égalité entre devoirs et bénéfices, le droit à l'insurrection, la démocratisation du système politique (ascension aux fonctions publiques proportionnellement au poids démographique de la nation), etc. En plus, pour faire face aux porte-paroles des nations constitutionnelles qui contestent aux Roumains leurs titres de noblesse, Micu se voit contraint de recourir à son tour à l'histoire; il invoque donc l'origine romaine de son peuple et son ancienneté en Transylvanie, précédant ainsi de quatre décennies le grand mouvement « luministe » de la fin du siècle (« Şcoala ardeleană », illustrée par Samuil Micu, G. Şincai, Petru Maior, I. Budai-Deleanu, etc.). Concluant sur ces faits, David Prodan, le plus grand spécialiste roumain du XVIIIe siècle, écrit avec raison que « la lutte de Micu ne semble, en aucune manière, un produit des influences extérieures ou des sources livresques intérieures. Elle a pour origine les besoins propres du peuple roumain de Transylvanie, sa genèse est le processus même de son développement ». (Cf. *Supplex*... de D. Prodan dans les références bibliographiques.)

Vous voyez mieux à présent, je l'espère au moins, ce que je veux dire. Nous accordons trop d'importance aux livres, aux influences intellectuelles, et nous négligeons l'incidence (malgré tout, décisive) des circonstances, de la situation historique, de la réalité objective (et contraignante, précisément puisqu'elle est

« objective »). Admettre qu'une idée devrait s'expliquer toujours par une autre idée, plus ancienne, et jamais par une observation directe ou par un vécu personnel, cela me semble contraire à l'expérience la plus commune. Pourquoi alors rejeter l'hypothèse d'une sorte de « luminisme » avant les Lumières, d'une idéologie certes naïve, incohérente, lacunaire, mais orientée spontanément dans le sens rationaliste, laïque, libéral, technocratique qui, évidemment, ne peut s'accomplir et arriver à la pleine conscience de soi qu'en empruntant et en adaptant les « modèles » des pays les plus avancés?

Permettez-moi maintenant de passer au problème des « débuts ». Depuis quand peut-on parler d'un « courant » ou d'une « tendance » de type « Lumières » dans les pays roumains? Puisque — écrit Norman Hampson — « les historiens dans leur recherche des origines ont toujours tendance à repousser dans le temps le début de ce qu'ils étudient », il faut bien éviter les extrapolations fâcheuses, par exemple la confusion entre l'« aspiration » et l'« appartenance » aux Lumières, ou entre l'existence de certaines « idées » éclairées et l'affirmation d'un puissant « mouvement » qui façonne les esprits et colore l'époque. De ce point de vue, la distinction faite par M. Köpeczi entre « préparation » et « début » me semble très fructueuse. Mais comment savoir quand la « préparation » (qui peut s'étendre sur plusieurs décennies) finit en effet et quand le « début » commence? A mon avis, il faut prendre en considération deux principes : a) la *convergence des signes* (un « courant » implique une « masse » de phénomènes semblables; sans dépasser un certain degré quantitatif il n'y a jamais de nouvelle qualité); b) la *totalisation structurée* (Lumières ou Englightenment ou Aufklärung etc. ne sont pas des « sommes » d'éléments disjoints, mais des « ensembles » régis par certaines règles de cohérence).

A partir de ces principes, je pense qu'on peut situer le début des Lumières en Roumanie au dernier quart du XVIIIe siècle. Auparavant, il y a eu seulement « préparation ». Déjà dans l'œuvre de Dimitrie Cantemir, prince de Moldavie et ami de Pierre le Grand, l'un des plus brillants esprits de l'Est européen au carrefour du XVIIe et du XVIIIe siècles, on trouve des traits laïques et rationalistes (théorie de l'évolution naturelle des empires, tentative d'accorder religion et science expérimentale, énonciation de l'idée du « bien public », esprit critique dans le traitement de l'information historiographique, etc.). D'autre part, on a souvent signalé (je l'ai fait moi-même ici, à l'occasion du IIIe Colloque de Mátrafüred) l'orientation réformiste de quelques Phanariotes, dont G. Mavrocordat. Des recherches récentes ont enrichi nos informations sur l'influence de la pensée piétiste de Halle ou sur celle du courant géographique de la Staatenkunde, qui auraient fortement marqué la démarche de D. Cantemir dans sa *Descriptio Moldaviae* aussi bien que celle du Saxon Johann Filstich de Braşov, auteur d'un *Tentamen Historiae Valachicae*. Cependant, il faut éviter d'attribuer une importance excessive à ces préludes et à d'autres, auxquels, faute de temps, je ne peux pas m'arrêter, car ils restent dispersés, sans conséquences immédiates et touchent des cercles extrêmement restreints. C'est pourquoi je pense qu'il est erroné de parler d'une « époque » roumaine de *Frühaufklärung* « de trois décennies à la fin du XVIIIe

siècle », bien que des idées préilluministes existent et que leur lent cheminement au cours du temps doive être enregistré. (Je partage, soit dit en passant, les réserves de M. Köpeczi quant à la validité du concept de *Voraufklärung*, défini par Eduard Winter comme une dénomination d'« époque », parce qu'il y mêle trop de choses hétérogènes en appliquant une étiquette trompeuse sur une période complexe et contradictoire. Par contre, si le terme *Voraufklärung* est employé « comme un qualificatif stylistique » ou « idéologique », il semble aussi légitime que d'autres « constructions » munies du même préfixe : présocratique, préraphaélite, préromantique etc. Pour nuancer les choses, on a toujours besoin de mots qui suggèrent la transition, l'à-peu-près, l'antichambre.)

S'il s'agit de saisir le général, et non pas l'individuel, alors il faut se concentrer sur le dernier tiers du siècle; indubitablement, les manifestations « luministes » se multiplient, se renforcent et acquièrent une dimension spécifique dans cette période. Les défaites de la Porte devant les Russes au cours des guerres de 1768-1774 et de 1787-1792 affaiblissent l'oppression ottomane, ouvrent les Principautés Roumaines au commerce international et conduisent à l'établissement de consulats étrangers à Bucarest et à Iassy. La Porte perd son monopole sur les produits roumains se voyant obligée de payer ses achats à des prix rapprochés des prix courants. Rapidement, les superficies cultivées s'étendent, beaucoup de grands propriétaires sont entraînés vers le marché; après l'Autriche, les autres grandes puissances développent aussi leur commerce avec les Principautés; les contacts politiques et culturels avec l'Europe s'élargissent considérablement; un parti « national » se forme parmi les boyards visant l'élimination des Phanariotes et la reconquête d'une pleine autonomie roumaine. A noter aussi que la présence des troupes russes dans les Principautés marque le style de vie de la noblesse qui commence à s'européaniser en vêtements, mobilier, coutumes, modèles intellectuels. A ce titre il est significatif que les officiers russes créent une première loge maçonnique à Iassy, en 1772, et font paraître en 1790 un journal en français, intitulé « *Courier* (sic!) *de Moldavie* », le premier journal publié sur le territoire roumain.

Dans ce milieu en effervescence, les initiatives « luministes » deviennent de plus en plus nombreuses et acquièrent une signification explicite. Ainsi, aux négociations de paix qui précèdent la conclusion du traité de Kuciuk-Kainardji (1774), les députés roumains invoquent une théorie contractualiste « sui generis » sur l'origine des rapports entre la Porte et les Pays Roumains (à la fin du XIVe siècle et au début du XVe siècle les princes roumains auraient accepté la suzeraineté ottomane à la condition que soient garanties l'intégrité territoriale et l'autonomie des Principautés). On a remarqué aussi le langage nouveau utilisé dans les mémoires élaborés entre 1768-1774 et plus tard : par exemple, le mot « patrie » remplace les anciens termes « ţară » (pays) ou « moşie » (propriété léguée par les ancêtres). En 1776, le prince A. Ipsilanti promulgue une réforme de l'enseignement, qui crée une école de 12 années d'études réservée aux fils des boyards. Dans un préambule on explique que l'enseignement doit aider les gens à vivre « conformément à la raison », à connaître « la nature des choses » et à se civiliser, « parce qu'il les contraint d'employer seulement la raison et de n'avoir d'autre but que le bien commun ». Le

même Ipsilanti édicte un code de lois où l'influence de Grotius et de la doctrine «jus naturalis» est manifeste.

A partir des années 1775-1780 les «luministes» roumains de Transylvanie entrent en scène. Samuil Micu rédige deux œuvres de première importance : *De ortu, progressu conversione Valachorum...* (1774-1776) et *Brevis historica notitia originis et progressu nationis Daco-Romanae* (1788). Il publie encore une *Carte de rogacioni pentru evlavia homului chrestin* (Livre de prières pour la piété du chrétien, Vienne, 1779) — qui emploie pour la première fois l'alphabet latin — et une célèbre grammaire en collaboration avec G. Şincai : *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* (Vienne, 1780). Récemment, un chercheur de Cluj, Mircea Popa, a découvert un livre de fables ésopiques (*Alese fabule* — Fables choisies) dû à Nicolae Oţălea, paru en 1784 à Vienne, chez Joseph de Kurzböck, le même imprimeur qui a publié en 1785 le premier livre roumain d'économie domestique : *Economia stupilor* (L'économie des ruches) par I. Piuariu-Molnár. Ajoutons à cette liste qui risque de devenir encombrante deux œuvres majeures écrites au-delà des Carpathes, une *Histoire de la Valachie* en grec, rédigée par M. Cantacuzino (1776) et *Observaţii sau băgări dă seamă asupra regulelor şi orînduielelor gramaticii rumâneşti* (Observations ou remarques sur les règles et les dispositions de la grammaire roumaine), parues en 1787 en deux éditions successives à Rîmnic et à Vienne (toujours chez Kurzböck), écrites par le grand boyard et commis de l'Etat, Ianache Văcărescu.

A recenser ces témoignages et manifestations, même si on le fait au galop et suivant un parcours de crête (c'est-à-dire en négligeant de nombreux détails), l'accumulation de «signes» annonciateurs des Lumières autour des années 80 s'avère évidente. C'est — comme les mathématiciens aiment le dire — ce que j'ai voulu vous démontrer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

J'ai exposé la thèse d'un «luminisme» avant les «Lumières» dans ma communication au Congrès de Pise (1979) : Polygenèse et pluralisme des Lumières in *Transactions of the Fifth International Congress on the Enlightenment*, I, 1980.

Sur Inochentie Micu et son activité : TÓTH, Z. I., *Az erdélyi román nacionalizmus elsö százada, 1697-1792*, Budapest, 1946; PRODAN, David, *Supplex Libellus Valachorum*, IIe éd., Bucureşti, 1967; LUNGU, Ion, *Şcoala ardeleană* (L'école transylvain), Bucureşti, 1978.

Des traits «pré-illuministes» dans la pensée de Dimitrie Cantemir : JAKZS, Zs., Beiträge zu den Beziehungen des Rumänischen Kulturellenlebens mit der Deutschen Frühaufklärung, *Revue roumaine d'histoire*, 1963, n° 3; TRUŢER, Tiberiu, Aspecte inedite privind relaţiile lui Dimitrie Cantemir cu Academia din Berlin (Aspects inédits des rapports de D. C. avec l'Académie de Berlin), *Forum*, 1971, n° 10; TEODOR, Pompiliu, Dimitrie Cantemir şi preiluminismul sud-est european (D. C. et les Lumières précoces dans l'Europe du Sud-Est), *Analele Institutului de Istorie şi Arheologie*, Cluj-Napoca, 1976, XIX; BAHNER, Werner, *Ein bedeutender Gelehrter an der Schwelle zur Frühaufklärung : Dimitrie Cantemir (1673-1723)*, Berlin, 1974; ZUB, Al., Early-Enlightenment and Causality in Dimitrie Cantemir, in *Enlightenment and Romanian Society*, Cluj-Napoca, 1980.

L'idée d'une époque roumaine de Frühaufklärung à part entière a été soutenue par Pompiliu TEODOR, surtout dans *Interferenţe iluministe europene* (Interactions entre les mouvements éclairés en Europe), Cluj-Napoca, 1984.

Sur le début des Lumières dans les Pays Roumains (seulement des travaux de synthèse): PRODAN, David, *Supplex Libellus Valachorum*, Bucureşti, 1948 (IIe éd. — 1967, IIIe — 1984); BLAGA, Lucian, *Gîndirea românească în Transilvania în sec. al XVIII-lea* (La pensée roumaine dans la Transylvanie du XVIIIe siècle), Bucureşti, 1966; GHIŞE, D.—TEODOR, Pompiliu, *Fragmentarium iluminist*, Cluj, 1972; CORNEA, Paul, *Originile romantismului românesc* (Les origines du romantisme roumain), Bucureşti, 1972; PAPADIMA, Ov., *Ipostaze ale iluminismului românesc* (Les hypostases des Lumières roumaines), Bucureşti, 1975; DUŢU, Al., Iluminismul sud-est european. Reconsiderarea unei probleme de istorie culturală (Les Lumières dans l'Europe du Sud-Est. Reconsidération d'un problème d'histoire culturelle). *Revista de istorie*, 1975, n° 7; LUNGU Ion, *Şcoala ardeleană* (L'école transylvaine), Bucureşti, 1978; *Enlightenment and Romain Society*, publ. par TEODOR, Pompiliu, Cluj-Napoca, 1980; CORNEA, Paul, Probleme der Aufklärungszeit in Südest Europa, in *Aufklärung und Nationen im Osten Europas*, publ. par SZIKLAY, László, Budapest, 1983; TEODOR, Pompiliu, *Interferenţe iluministe europene*, Cluj-Napoca, 1984.

Sur les réformes de C. Mavrocordat: CONSTANTINIU, Florin—PAPACOSTEA, Ş., Les réformes des premiers Phanariotes en Moldavie et en Valachie. Essai d'interprétation, *Balkan Studies*, 1972, n° 1; PAPACOSTEA, Şerban, La grande charte de Constantin Mavrocordat (1714) et les réformes en Valachie et en Moldavie, in *Symposium. L'époque phanariote*, Thessalonique, 1974; intervention de CORNEA, Paul, in *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale, Actes du IIIe Colloque de Mátrafüred*, Budapest, 1977. Sur les réformes d'A. Ipsilanti : URECHIÀ, V. A. *Istoria şcoalelor* (Histoire des écoles), I, Bucureşti,1892; CAMARIANO-CIORAN, A., *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi* (Les Academies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs, traduction française du livre : Thessalonique, 1974), Bucureşti, 1971; GEORGESCU, V. Al., Grotius dans la culture juridique roumaine, *Revue roumaine d'histoire*, 1969, n° 2.

Le livre de Nicolae OŢĂLEA, *Alese fabule*, Vienne, 1784 a été réédité par Mircea Popa, en 1984, dans une édition fac-similé avec transcription moderne.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DISTINCTION ENTRE « PRÉPARATION » ET « DÉBUTS »

PAR
FERENC BÍRÓ

Dans son exposé, M. Béla Köpeczi a attiré l'attention sur la distinction à faire entre la préparation et les débuts des Lumières. Pour ma part, je voudrais apporter ma contribution sur ce point en ce qui concerne la Hongrie. Dans l'histoire de la littérature hongroise les débuts des Lumières coïncident, sans doute, avec les années 1770, et les arguments avancés dans le rapport de M. Béla Köpeczi peuvent être encore complétés.

C'est au cours de cette décennie que les idées propres aux Lumières (homme-machine, apologie du luxe, spinozisme) pénètrent en Hongrie et leur présence y est plus qu'épisodique. Ces idées font partie intégrante de la pensée de certains écrivains et influencent directement ou indirectement une série d'œuvres. On assiste aussi à une transformation de structures de la vie littéraire. Auparavant les écrivains n'entretenaient pas de rapports entre eux, leurs écrits étaient destinés presque exclusivement au milieu étroit où ils vivaient, ou à une organisation dont ils faisaient partie. Les écrivains des années 1770 se mettent, par contre, en rapport les uns avec les autres, ce qui aura pour conséquence, entre autres, que la forme épistolaire deviendra une des formes dominantes de cette décennie. Parfois, la moitié de l'œuvre littéraire d'un poète est constituée de lettres en vers adressées à ses correspondants. Cela coïncide avec la montée sur la scène d'un groupe d'écrivains d'origine nobiliaire, dont le chef de file, György Bessenyei et ses amis écrivains ont un prestige indiscutable même parmi les jeunes membres les plus doués et les plus cultivés de l'intelligentsia ecclésiastique (Miklós Révai, Benedek Virág, Ferenc Verseghy, Imre Kreskay, etc.). Les indications que nous avons à ce sujet sont d'autant plus significatives que les écrivains nobles étaient pour la plupart des officiers munis d'une culture moyenne. Ils savaient lire en latin et en quelques langues étrangères, le plus souvent en allemand et en français, mais n'écrivaient qu'en hongrois. Même György Bessenyei qui connaissait quatre langues et savait écrire en allemand et en français ne possédait pas trop bien son latin.

Tout ce qui vient d'être dit révèle que le prestige de la culture traditionnelle a indiscutablement diminué ; le bagage intellectuel de ces jeunes nobles reflète en effet l'influence grandissante d'une culture de type nouveau, celle des Lumières. Et c'est là justement que nous voyons le trait caractéristique le plus important des années 1770. C'est principalement durant cette décennie que le processus de reproduction

de la culture ecclésiastique du baroque tardif prend fin. Le baroque perd de ses capacités de se renouveler. A partir de ce moment, la littérature hongroise va se développer sur des bases laïques. Désormais — du moins pour ce qui est des écrivains les plus importants —, la religion déterminera certains aspects, mais non plus les fondements de leur vision du monde.

Tout cela confirme donc la thèse avancée dans le rapport de Béla Köpeczi : les débuts des Lumières hongroises datent des années 1770.

Et pourtant, si l'on veut faire une synthèse de la littérature hongroise des Lumières, on se convaincra rapidement que certains événements précédant les années 1770 doivent être pris en considération, il s'agit donc d'une histoire qu'on ne peut pas commencer par ses débuts.

Il nous semble que du point de vue de l'histoire des idées et de l'évolution de la vie littéraire et de ses structures, les années 1770 doivent être considérées comme les débuts des Lumières, alors que, envisagé dans une autre optique — et ceci est non moins négligeable —, on doit affirmer le contraire : elles marquent un point culminant, l'accomplissement d'un processus antérieur. En effet, j'ai déjà résumé l'essentiel de cette évolution. Alors qu'au cours des décennies précédentes c'était la noblesse qui subissait l'ascendant de l'Eglise (surtout des jésuites), maintenant la situation se renverse : la noblesse cultivée supplante l'intelligentsia ecclésiastique dans la direction de la vie littéraire. Il est vrai que ce changement ne touche qu'un milieu étroit et qu'il ne concerne pas le monde extérieur à la littérature : pourtant, c'est à ce moment que se forme en Hongrie la noblesse éclairée. Nous sommes particulièrement redevables aux recherches de Domokos Kosáry qui nous ont fourni une analyse approfondie de ce chassé-croisé d'ordre social au sein du mouvement des Lumières hongroises. La formation de la noblesse éclairée est l'événement capital de cette décennie, mais au lieu d'être un commencement, elle marque un aboutissement qui n'aurait pu se produire sans antécédents.

En effet, les conditions de ce changement mûrissent déjà à partir du milieu du siècle. Ses signes se manifestent dans la culture nobiliaire tout comme dans la culture de l'intelligentsia. Les frontières du monde de la noblesse — surtout de l'aristocratie — reculent, et dans les activités de l'intelligentsia ecclésiastique on repère des indices qui témoignent chez celle-ci de l'influence des aspirations de la noblesse cultivée et même de leur adhésion à ces aspirations. On peut suivre les traces de cette évolution à partir des années 1750; Ferenc Faludi est le poète et le moraliste représentatif de ce tournant important pour l'avenir de la littérature hongroise. Derrière ce changement on devine l'atmosphère et la politique de la cour de Vienne, contrainte, elle aussi, à se renouveler.

Mais c'est déjà une autre histoire. Tout en approuvant les thèses fécondes de l'exposé de M. Béla Köpeczi, dans mon intervention j'ai voulu signaler un cas spécifique; notamment que pour pouvoir établir une histoire complète de la littérature hongroise des Lumières, il faut concevoir le temps de sa préparation.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

A PROPOS DE LA NOTION DE « FRÜHAUFKLÄRUNG »

PAR
LAJOS HOPP

Au moment de la publication du 1er volume des *Actes* du Colloque de Mátrafüred on assistait à un renouvellement des discussions sur le siècle des Lumières, ou époque des Lumières. Quant à nos travaux, pendant les années de nos colloques nous avons essayé de définir, sous le signe de l'unité et de la diversité des Lumières, les traits spécifiques des Lumières de l'Europe Centrale et Orientale. Les conclusions de nos échanges de vues attestent — comme M. Köpeczi l'a affirmé dans son rapport — que dans cette zone de l'Europe, les Lumières ne commencent qu'après le milieu du XVIIIe siècle et que les débuts des Lumières ne coïncident pas, même dans les pays de la monarchie des Habsbourg, ou en Pologne et en Russie. Donc, pour étudier le siècle des Lumières en Europe Centrale et Orientale, nous devons diriger notre attention sur la période commençant par les années 1760, tandis que, selon les rapporteurs, dans la zone plus avancée de l'Europe, notamment en Angleterre et en France, cette époque a débuté vers la fin du XVIIe siècle ou dans les premières années du XVIIIe. Si l'on considère les recherches hongroises concernant le XVIIIe siècle tout entier, on constate que par rapport aux études consacrées au dernier tiers de ce siècle, les deux premiers tiers qui précèdent l'époque des Lumières en Hongrie sont restés relativement moins connus. Et un tel état de la recherche a influencé aussi les études concernant les débuts des Lumières.

Pourtant, il y a déjà longtemps qu'on a commencé à découvrir cette première période, à déceler les premières manifestations de l'esprit des Lumières et à repérer les précurseurs. Poursuivant les recherches, on a introduit, il y a plusieurs dizaines d'années, la notion de Frühaufklärung (en d'autres langues : *Wczesne oświecenie* ou *rannee prochvechtchenie, korai felvilágosodás*, etc.). De plus, certains chercheurs, en repoussant les limites du prétendu *Frühaufklärung*, essaient de découvrir quelques « germes » des Lumières au XVIIe siècle. La diversité et les traits incertains de ces « germes » de la philosophie des Lumières nous obligent à considérer avec prudence les concepts tels que « pré-Lumières » — *Frühaufklärung*, et surtout comme un ensemble de courants divers jugés importants dans la genèse des Lumières en Europe Centrale et Orientale. Pour ne pas diminuer la distance qui sépare l'époque des Lumières et la période précédente, et pour éviter la confusion causée par l'emploi du terme *Frühaufklärung* au sens large du mot, il faut insister sur la

différence entre la préparation et les débuts des Lumières. Dans le cas contraire « le décalage qui existe de ce point de vue entre les diverses régions de l'Europe », surtout l'écart chronologique entre les zones ouest et est à l'époque des Lumières, se verrait trop réduit.

Si l'on considère, sur le plan du contenu, la grande diversité des débuts du mouvement d'idées des Lumières dans les différentes zones de l'Europe, on doit observer avec la même attention le problème des précurseurs et les détails spécifiques. Comme les termes tels que *Lumières, Enlightenment, illuminazzione, Aufklärung, oświecenie, prochvechtchenie, felvilágosodás,* etc. expriment un phénomène d'ensemble, sans oublier que l'appellation dont on désigne ce phénomène a dans chaque cas individuel une connotation spécifique, il me semble que les termes comme *Frühaufklärung, korai felvilágosodás, wczesne oświecenie,* etc. impliquent pour ce phénomène de culture dans chaque cas une spécificité certaine (nationale, géographique, culturelle, etc.).

C'est p.ex. les cas d'une tendance de recherche, représentée notamment par E. Winter, que M. Köpeczi a mentionné pour contester les conclusions de son livre intitulé *Frühaufklärung* (1966). Il ne faut pas oublier qu'un des premiers articles de Winter s'intitulait *Der Jansenismus in den Sudetenländern.*[1] L'auteur qui était professeur d'histoire de l'Eglise et de philosophie à Prague, puis à Vienne, à Halle et enfin à Berlin, poursuivit des recherches très étendues et instructives mais aussi déroutantes du point de vue de l'histoire de la civilisation de l'Europe Centrale et Orientale. Quant à ses sources, elles sont d'origine slave et allemande et ne sont que pour une mince part littéraires. Son sujet principal est la lutte continuelle des idées réformatrices contre la théologie traditionnelle, et l'infiltration des Lumières dans les Eglises catholique, protestante, et orthodoxe orientale. M. Winter y a souligné le rôle de l'intelligentsia ecclésiastique laïcisée. Une décomposition, une polarisation interne au sein de l'idéologie ecclésiastique l'a rendue de plus en plus ouverte au monde séculier et à la philosophie laïque. Les expressions de la polémique sur la morale chrétienne commencent à s'imprégner de pensées sociales, politiques et culturelles. Mais ce qui n'est pas tout à fait clair, c'est de savoir comment et quand on peut constater l'apparition des premières idées des Lumières dépassant déjà le rationalisme cartésien, la dévotion piétiste et le concept unioniste. Il reste encore à la recherche à expliquer la longue durée de la discussion entre la littérature apologétique et les penseurs laïcisés d'une part, et ceux qui attaquent le système théologique en dehors des Eglises, de l'autre. Donc, la pénétration des idées des Lumières dans les Eglises est encore sujette à caution. Ce qui fait naître des difficultés particulières, c'est qu'on surestime souvent le rôle de ces « germes » dans la naissance des Lumières.

Signalons, d'entrée de jeu, un problème particulier à propos des courants du catholicisme réformateur et de l'hétérodoxie dans cette zone, qui résulte d'un trait spécifique de l'évolution sociale de ces pays, y compris la Hongrie : c'est qu'en l'absence d'une intelligentsia nombreuse et bien formée, la fonction de l'élite

[1] Prononcé au Congrès des Sciences historiques à Zurich et édité à Paris en 1938.

culturelle a été remplie dès le début du XVIIIe siècle par une couche de l'intelligentsia ecclésiastique laïcisée. Un pareil sujet a déjà été discuté, avec la participation du Prof. Winter lors d'une session à Eger (en 1971) où il a parlé du problème du catholicisme réformateur dans le contexte de la monarchie des Habsbourg et des Lumières *(Die Frühaufklärung in der Donaumonarchie)*. Le problème a gardé toute son actualité après la parution de *Barock, Absolutismus und Aufklärung in der Donaumonarchie* (Wien, 1971). (Je n'ai pas l'intention de m'étendre aux autres études de M. Winter concernant la *Spätaufklärung*, qui appartiennent plutôt au thème B.)

Une autre tendance de recherche aussi est représentée en Hongrie, grâce aux travaux d'I. Révész,[2] et de T. Esze.[3] C'est un chapitre de la philosophie morale protestante, renforcée par la théorie de remontrances et, selon l'opinion des auteurs, par la première période des Lumières, qui sort déjà du sein de l'Eglise, et est marquée par les luttes commencées dans les années 1730 de l'hétérodoxie réformée.[4] On pourrait continuer avec B. Zolnai,[5] et d'autre part, on doit citer le nom de Z. Ogonowski, un spécialiste polonais, qui a essayé d'éclaircir dans son livre[6] le rapport entre le coccinianisme et les Lumières.

Sans entrer dans les détails, on peut accepter toutes les réserves du rapporteur contre les conclusions non prouvées jusqu'à l'évidence. Il y a un doute sur le bien-fondé de ces conclusions, à mon sens prématurées, qui identifient les Lumières avec des idées en germe et des intentions isolées.

Dans le volume de la série éditée par E. Winter[7] on trouve des études comme celle de L. Kudibach : *Die Frühaufklärung in Polen*, et celle de B. Zolnai : *Über die Frühaufklärung in Ungarn*, ce dernier se penchant sur les œuvres de Rákóczi. Dans son rapport M. Köpeczi a mentionné brièvement la tentative précoce de réformisme de Rákóczi. Quant à Zolnai, il souligne deux éléments : « Rákóczi, der Zeitgenosse Bayles, sicherte durch seine Toleranz einen Platz in der Geschichte des europäischen Geistes. » (p. 155) « Fürst Rákóczi kann als ein Vorläufer der jansenistisch-josephinischen Kirchenreform betrachtet werden. » (p. 161) Donc Rákóczi, qui a

[2] Entre l'orthodoxie et les Lumières. Tolérance et intolérance dans le protestantisme calviniste des XVIe—XVIIIe siècles en Hongrie, in *Nouvelles études historiques*, Budapest, 1965.

[3] A Heidelbergi Káté története Magyarországon a XVIII. században (L'histoire du Catéchisme de Heidelberg en Hongrie au XVIIIe siècle), in *Studia et Acta Ecclesiastica*, t. I, Budapest, 1967.

[4] Cf. KESERŰ, B. et URBAN, W., Stan badan nad heterodoksja na Węgrzech. Próba ujęcia bibliograficznego (L'état actuel des recherches sur l'hérédoxie en Hongrie. Essai d'approche bibliographique), in *Wokółdziejów i tradycji arianizm*, Warszawa, 1971; SZAUDER, J., A XVIII. századi magyar irodalom és felvilágosodás kutatásának feladatai (Les objectifs des recherches sur la littérature et les Lumières hongroises du XVIIIe siècle), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1969, pp. 141, 143, 157.

[5] Ungarn und die Erforschung des Jansenismus, in *Deutsch-slawische Wechselseitigkeit in sieben Jahrhunderten*, Berlin, 1956; du même auteur, *A janzenizmus kutatása Közép-Európában* (Les recherches sur le jansénisme en Europe Centrale), Kolozsvár, 1944, I.

[6] *Socyanizm a Oświecenie* (Socinianisme et Lumières), Warszava, 1966.

[7] *E. W. Tschirhaus und die Frühaufklärung in Mittel- und Osteuropa. Quellen und Studien zur Geschichte Osteuropas*, Band VII, Berlin, 1960.

expulsé les jésuites du pays et a essayé de rétablir la paix religieuse renversée par la politique intolérante de l'absolutisme qualifié de « confessionnel » par Winter, et a subordonné l'affaire de la religion aux impératifs de la guerre d'indépendance de la première décennie du XVIIIe siècle, peut être considéré comme écrivain politique préoccupé par des pensées sociales, une grande figure de la période qui précède les Lumières en Hongrie et en Transylvanie. Il est vrai que Zolnai a parfois exagéré la signification et l'influence spirituelle de certaines lectures de Rákóczi, mais le situe dans les années précédant le début des Lumières. « Franz Rákóczi II., Fürst von Siebenbürgen (1675-1735), und das politische, geistige und religiöse Leben in Ungarn konnten von den Bewegungen der europäischen Frühaufklärung nicht unberührt bleiben. » (p. 154). Mais depuis, on n'a pas défini les caractéristiques de *Frühaufklärung* attribuées à cette période, ni celles de l'œuvre de Rákóczi. On peut lire encore dans l'article de Zolnai une appréciation de l'activité littéraire du chambellan du prince : « In Mikes Weltzugewandtheit spürt man die Aufklärung. » (p. 164) A notre avis, l'auteur des *Lettres de Turquie* ne dépasse pas non plus les limites du début des Lumières. Pour nos recherches, l'emploi de la notion de *Frühaufklärung*, notion peu exacte, s'avère problématique et il vaudrait mieux l'éviter ou l'employer dans un sens plus précis et chercher à donner une définition plus exacte des débuts ou de la genèse des Lumières.

Pour terminer, je voudrais mettre en évidence la nature de la pensée littéraire de K. Mikes en m'appuyant sur son propre texte écrit en 1723. Il suivit son prince exilé, d'abord en Pologne (1711-1712), ensuite en France (1713-1717) et enfin en Turquie (1717-1761). La « raison », une intelligence naturelle, une sagesse nourrie par ses lectures surtout françaises, une méditation interne, voilà quelques traits de sa pensée rationnelle. C'est aussi ce qui entre en conflit avec l'orientation religieuse de sa vision du monde, surtout quand il fait la connaissance des enseignements du déisme.

L'écrivain que tourmente son destin personnel, et qui doit faire face aux rigueurs d'un long exil, soulève des problèmes d'une portée générale : « . . .je ne vois décidément qu'incertitudes dans mon sort, mais ici, aussi bien qu'ailleurs, il faut bien nous abandonner à la volonté de Dieu, et ne raisonnons pas comme ces impies qui croient que Dieu ayant créé l'univers, a laissé le monde aller comme il peut, et qu'il ne s'occupe pas des petites choses; un peu comme l'horloger qui, ayant fait une montre, la remonte et la laisse marcher comme elle veut. Un chrétien ne doit pas croire cela, à qui l'Evangile a appris que Dieu a le même soin du pauvre que d'un roi et que tout dans notre vie se déroule selon sa volonté. » Mais cette profession de foi chrétienne, cette fidélité à sa foi, ne sont pas sans problèmes pour lui. « Si nous pensions autrement, il faudrait croire aussi qu'il n'y a pas d'autre monde, et que ce monde n'a été créé que pour les grands seigneurs, pour les riches; ceux des couches inférieures et les pauvres n'existent que pour ces gens-là, comme dans l'eau les petits poissons pour les gros, et comme les animaux pour tirer les fardeaux. Que Dieu ne permette pas que nous puissions croire de telles choses, et que sur ce point nous ne soyons des chrétiens que de nom; car moi, je crois que Dieu a soin de moi autant que d'un roi, et qu'il veille à ma vie, à mon sort, comme à celui du plus riche; il est vrai

qu'au plan du monde, ceux-là sont dans une meilleure situation, mais puisque nous sommes des chrétiens, tout ce que nous devons dire c'est que la volonté de Dieu soit sur nous. »[8]

Ainsi Mikes, à sa manière, en arrive à la grande question de son temps : le monde tel qu'il est, le monde, tel que la religion l'enseigne, et tel qu'il le voit de ses yeux, est-il bon? Les expériences qu'il a de la société le remplissent d'amertume: sans avoir la foi dans l'au-delà, la société féodale apparaît d'une injustice criante. La condamnation, pour des raisons morales, de la politique fondée sur les intérêts des puissants, concerne aussi le problème essentiel de la morale religieuse : « où est donc la chrétienté, l'Evangile n'a-t-il donc été trouvé que pour le peuple? » — s'écria l'écrivain qui d'ailleurs, voit souvent les défauts du démocratisme biblique.[9] Nombreux sont ses exemples qui montrent que la motivation de ceux qui cherchent leur profit, c'est-à-dire des princes, des rois, des grands seigneurs, des riches, des privilégiés de la noblesse, est loin d'être l'enseignement évangélique. Mettant le doigt sur l'essentiel, il écrit dans un texte traduit par lui : « Le Tien et le Mien, voilà le ressort de toute chose parmi les hommes . . . la différence entre le Tien et le Mien est à l'origine de toutes les querelles, de toutes les avarices. . . »[10] Il est question même des privilèges nobiliaires, attaqués plus ou moins ouvertement depuis la Renaissance, et qui constituent le plus grand grief d'une classe ascendante : « car si la noblesse est formée des fils de familles occupant le rang le plus élevé, et si le titre de noblesse est donné en récompense d'un comportement respectueux de la morale », il est inconcevable « que la plus belle partie des chrétiens soit à ce point corrompue . . . il aurait mieux valu que la plus grande partie de la noblesse soit originaire de familles d'un rang inférieur ». Et enfin, encore un avertissement à l'adresse de la morgue nobiliaire : « Ne te mets pas au-dessus des autres en raison de ta noblesse et ne méprise pas ceux qui ne sont pas nobles. »[11]

Même si cette critique de la société naît sous le couvert de la morale chrétienne, et se termine par le compromis biblique, au-delà des considérations d'éthique chrétienne, c'est l'attitude critique qui mérite notre attention. Les contradictions de la société féodale apparaissent nettement dans la pensée de cet écrivain qui envisage d'abord les choses sous l'angle de la morale pour aboutir à des conclusions sociales. On peut dire que la question morale et sociale essentielle, celle des contradictions entre la société des classes et les véritables valeurs morales, a commencé à occuper l'esprit de plusieurs écrivains hongrois dans la première moitié du XVIIIe siècle.

Le rationalisme de Mikes, à mi-chemin entre le passé et l'avenir, ouvre des perspectives prometteuses pour une philosophie sociale. La pensée rationnelle de Mikes et sa prise de conscience sociale dans un sens moderne, sa façon de voir l'histoire et sa vision du monde ne peuvent être considérées comme la manifestation d'une philosophie de l'histoire dûment élaborée, même si, à beaucoup d'égards,

[8] 51e lettre, *Œuvres complètes*, Budapest, 1966, I, p. 83.
[9] 39e lettre, *op. cit.*, I, p. 62.
[10] *Op. cit.*, 1970, t. III, pp. 879-1749.
[11] *Op. cit.*, 1974, t. IV, p. 206.

elles témoignent d'un éloignement des vieilles conceptions conservatrices du monde baroque. L'étude attentive du changement essentiel, du processus de son évolution idéologique exige encore un travail d'analyse approfondi, et pour avoir une vue d'ensemble de la vision du monde de l'écrivain, il est indispensable de tirer au clair les connexions internes de l'ensemble de l'œuvre de Mikes, et de les examiner d'un point de vue comparatif. Le passage du rationalisme du XVIIe siècle au rationalisme du XVIIIe, dont la naissance ne peut être séparée des circonstances qui l'ont précédée, s'accompagne de phénomènes de transition, et ce à une époque qui marque déjà le début des Lumières. Le raisonnement de Mikes montre bien l'inévitable cheminement de la pensée d'un homme formé par le cartésianisme et doté d'un « esprit raisonné ».

Si son raisonnement avait été poussé jusqu'aux dernières conclusions, il aurait dû aboutir à la négation de la vision du monde théologique, et arriver à une synthèse de l'empirisme et du rationalisme éclairé — à la philosophie des Lumières. Dans la pratique, il a été amené à soulever les problèmes d'une nouvelle philosophie de la société. Si l'on supprime dans l'univers l'intervention divine, quelles lois naturelles et sociales permettront d'édifier un monde nouveau, plus juste? La réponse à donner allait devenir un problème brûlant, du point de vue de la société, de la conception du monde, problème autour duquel devaient se cristalliser les discussions idéologiques au cours du long processus d'élaboration de la philosophie des Lumières.

La conception théocentrique de l'univers propre à Mikes fit que ce dernier, tout comme les autres hommes de lettres de son pays, ses contemporains, n'adopta pas, et ne transplanta pas en hongrois les conceptions déistes, sceptiques ou athées. A cet égard, l'opinion du rapporteur vaut aussi pour Mikes : les idées ne peuvent pas être appliquées dans n'importe quelles conditions.

Généralement admis comme un terme philosophique, le rationalisme que la littérature consacrée à Mikes utilise souvent à propos de lui et qu'on applique à des phénomènes souvent différents par leur contenu, demande à être examiné d'une manière plus nuancée. Il ne fait aucun doute que la notion de rationalisme rattachée à l'œuvre de Mikes ne doit pas être assimilée au rationalisme éclairé qui s'oppose au rationalisme théologique, né de la tradition scolastique et fidèle au rationalisme philosophique d'Aristote.[12] Le nouveau rationalisme — positif, éclairé — qui imprègne la philosophie du XVIIIe siècle est en premier lieu une conquête des Lumières anglaises et françaises; il rejette la doctrine de la révélation, ce qui lui a également valu le nom de rationalisme anti-chrétien. Sur ce point précis, le rationalisme de Mikes se rattache encore nettement au rationalisme philosophique à contenu théologique traditionnel de l'âge du baroque tardif.

[12] Cf. Hopp, L., Pensées littéraires et sociales de Kelemen Mikes, chambellan de F. Rákóczi, *Acta Litteraria*, 1976, t. 18, pp. 321-348.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

SUR LA QUESTION DE LA PRÉPARATION DES LUMIÈRES EN HONGRIE

PAR
IMRE WELLMANN

En adoptant la distinction entre préparation et début des Lumières établie par M. Béla Köpeczi, je voudrais contribuer à la discussion du premier problème en attirant l'attention sur les efforts et les résultats d'un savant hongrois aux connaissances multiples, dont j'ai esquissé les activités d'organisateur dans le domaine des sciences, lors de notre dernier colloque.

En 1735 une œuvre scientifique de grande envergure vit le jour à Vienne sous le titre de *Notitia Hungariae novae historico geographica*; ce premier volume fut suivi, jusqu'en 1742, de trois autres, le tout représentant près de 2800 pages *in folio*. Leur auteur fut Mathias Bél,[1] un pasteur luthérien de Pozsony (aujourd'hui Bratislava, Tchécoslovaquie), capitale de la Hongrie à l'époque. L'ouvrage suscita un très grand intérêt dans toute l'Europe Centrale et Orientale non seulement par son aspect extérieur impressionnant, mais aussi en raison de l'objectif ambitieux que l'auteur s'était fixé : donner une description historico-géographique de la Hongrie proprement dite, en présentant chacun de ses comitats avec ses dispositions naturelles, ses localités — y compris l'histoire des plus importantes d'entre elles —, sa population — embrassant l'économie, la manière de vivre et les coutumes de celle-ci —, son administration, etc. Plus originale semblait encore la méthode que Bél et ses collaborateurs s'étaient proposé de suivre : parcourir toutes les parties du pays et fonder leur description historico-géographique sur la mise à jour la plus complète des sources d'histoire locale et sur une expérience personnelle acquise sur les lieux.

Les milieux scientifiques d'Europe Centrale et Orientale qualifièrent eux-mêmes l'entreprise de Bél d'exploit qui ferait date, lorsque parut, en 1723 à Nuremberg, dans un volume séparé, le projet détaillé de celle-ci, comprenant quelques parties

[1] BÉL, Matthias, *Notitia Hungariae novae historico geographica divisa in partes quatuor ... regionis situs, terminos, montes, campos, fluvios, lacus, thermas, cœli solique ingenium, naturae munera et prodigia, incolas variarum gentium atque harum mores, provinciarum magistratus, illustres familias, urbes, arces, oppida et vicos propemodum omnes, singulorum praeterea ortus et incrementa, belli pacisque conversiones et praesentem habitum fide optima, adcuratione summa explicat ... Accedunt Samuelis Mikovinii mappae singulorum comitatuum methodo astronomico-geometrica concinnatae*, t. I—IV, Viennae, 1735—1742; t. V. (inachevé), sine anno, t. V, 2e éd., Budapest, 1893.

déjà achevées en guise d'échantillon.[2] Mais ce fut surtout dans la classe dominante de la Hongrie féodale que le projet de ce pasteur d'origine paysanne et sa méthode, susceptible de révéler au grand public l'état des propriétés de la noblesse, fit beaucoup de bruit et suscita beaucoup d'aversion. En effet, si, durant la période précédente, Rákóczi avait pu faire régner, au cours de sa guerre d'indépendance, une certaine tolérance religieuse, et avait promis aux serfs qui luttaient à ses côtés l'affranchissement et la condition de paysans libres, l'évolution prit une tout autre direction à partir de 1711 : la Contre-Réforme et la ré-féodalisation firent des progrès irrésistibles dans tout le pays. Le compromis qui rapprochait le souverain Habsbourg et les Etats et Ordres hongrois laissa se déployer librement l'oppression des protestants d'une part, la réaction seigneuriale poursuivant implacablement l'expropriation et la spoliation des serfs, d'autre part.

Dans ces conditions il n'est pas surprenant que Mathias Bél devînt vite l'objet d'attaques concertées. Déterminé à poursuivre sa grande entreprise scientifique, il ne voyait d'autre issue que de chercher à obtenir l'approbation et le soutien du pouvoir officiel. Mais celui-ci ne lui fut pas accordé sans conditions : il était obligé d'envoyer ses manuscrits terminés pour obtenir l'avis des comitats concernés, et ensuite pour une supervision au Conseil de Lieutenance Hongrois et à la Chancellerie Royale Hongroise. Par conséquent, il se voyait obligé de tenir compte de l'opinion des comitats, organisations territoriales de la noblesse, ainsi que de celle des autorités centrales et, partant, de faire des concessions aux intérêts de la classe possédante et de se soumettre, sur le plan politique, aux exigences de la Cour.[3]

Lors de ses études universitaires, faites à Halle, Bél était devenu un piétiste convaincu et avait adopté une foi intime et active, pleine de tolérance et étrangère aux subtilités des disputes théologiques sur les dogmes.[4] Mais il n'eut pas la possibilité de donner expression à ses idées tolérantes, notamment en montrant dans son ouvrage la tranquille coexistence des catholiques et des protestants au sein de la population, car il avait reçu la consigne de ne même pas effleurer le problème de la religion, alors que celle-ci avait un rôle décisif dans la vie du peuple. On lui avait signifié qu'il devait s'abstenir de décrire les coutumes populaires qui, disait-on, seraient dérisoires et indignes d'un travail scientifique.

Toutefois, l'intervention incompétente des critiques n'atteignit que partiellement son but. Sans doute les dirigeants de la Contre-Réforme réussirent-ils pour la plupart à faire omettre des volumes parus de la *Notitia* toute prise de position en faveur de la tolérance religieuse, idée si avancée par rapport à l'époque, et ces

[2] BÉL, Matthias, *Hungariae antiquae et novae prodromus, cum specimine, quomodo in singulis operis partibus elaborandis versari constituerit auctor*, Norimbergae, 1723.

[3] WELLMANN, Imre, Bél Mátyás (Mathias Bél), in *Történelmi Szemle* (Revue Historique), 1979, pp. 386–389.

[4] WELLMANN, *Történelmi Szemle*, 1979, p. 383. — BÉL, Mátyás, *Magyarország népének élete 1730 táján* (La vie du peuple de la Hongrie vers 1730), sélectionnés par WELLMANN, Imre, Budapest, 1984, pp. 7-8.

passages durent être supprimés même dans les parties classées et ordonnées aux fins de publication par l'auteur, et qui restèrent sous forme de manuscrits au moment de sa mort survenue en 1749, vu les difficultés de publication. Mais la description de la vie du peuple pouvait être maintenue et embrasser sans discrimination toutes les ethnies qui vivaient sur le territoire du pays. Bél considérait chaque individu comme citoyen de ce pays, pour qui la Hongrie était sa patrie au même titre que pour les membres de la classe régnante — alors que la noblesse revendiquait pour elle seule d'être « regnicola », c'est-à-dire citoyen de la patrie ayant le privilège de jouir des droits et de devenir l'objet d'un travail historiographique.[5]

L'esprit tolérant de Bél et de ses collaborateurs, leurs idées rejetant l'idéologie féodale traditionnelle et affirmant la nécessité d'un développement rapide des sciences au nom de la Raison, ne pouvaient être conservés dans leur intégralité et sans amputations que dans les manuscrits qui échappaient à la censure de la noblesse, de l'Eglise catholique et de l'Etat. Particulièrement intéressantes sont à cet égard les études séparées, rattachées à la description historico-géographique de la Hongrie et traitant de l'agriculture et de la viticulture du pays, ainsi que des coutumes et de la condition des serfs.[6]

Comment la classe dominante féodale apparaît-elle à travers l'analyse critique de Bél et de ses collaborateurs? La domination turque et les guerres intestines une fois terminées, la Hongrie a connu une longue période de paix après 1711. La noblesse, ayant reconnu son incapacité à défendre toute seule le pays, faisait porter l'essentiel des charges du service militaire par une armée régulière recrutée parmi les paysans et entretenue également par eux.[7] Comme Bél le constate, une grande partie des nobles considèrent, même à cette époque, que la seule occupation digne de leur condition est de vivre de leurs revenus, de faire l'acquisition des biens non pas à la sueur de leur front, mais au risque de leur vie et de celle d'autrui, c'est-à-dire en répandant du sang à la guerre. Il leur paraît tout à fait futile d'attendre que la terre porte ses fruits, alors qu'une intempérie peut, à n'importe quel moment, anéantir tous les espoirs qu'on y attache. La vie rurale leur déplaît profondément, ils dénigrent les besognes qu'on accomplit dans les campagnes, et ils méprisent ceux qui les exécutent : les paysans, ceci à tel point qu'ils les considèrent presque comme des bêtes et non comme des êtres humains. Ils ne recherchent que le luxe et s'approvisionnent de toute chose à l'étranger et s'y procurent même les biens que le pays leur offre en abondance. Il ne peut en résulter que l'endettement et une misère dorée.

Quant à l'autre partie de la noblesse, elle se contente d'une vie rustique et se refuse à tout changement dans les habitudes que ses ancêtres lui ont léguées. Mais cela signifie aussi qu'elle tourne le dos à tout ce qui est science ou culture; en effet, se retirant dans l'espace étroit de leur village, beaucoup d'entre eux laissent s'atrophier

[5] WELLMANN, *Történelmi Szemle*, 1979, pp. 387-388. — BÉL, *Magyarország, op. cit.*, pp. 20-21.
[6] WELLMANN, *Történelmi Szemle*, 1979, pp. 390. — BÉL, *Magyarország, op. cit.*, pp. 22-23.
[7] L'article 8 de la loi 1715.

leurs beaux talents. Leur attachement aux traditions implique aussi qu'ils ne s'occupent pas assez du bon rendement de leurs terres, mais l'abandonnent pratiquement au gré de la nature, et ceci à une époque où l'évolution occidentale esquisse déjà les contours d'une agriculture fondée sur des connaissances professionnelles. Tout absorbés qu'ils étaient par les guerres, leurs prédécesseurs avaient pourtant à l'esprit la bonne gestion de leurs domaines en les confiant à des gens compétents; les descendants, eux, tout en passant leurs journées dans l'oisiveté, engagent des régisseurs ignorants et incapables, et font exécuter tous les travaux champêtres par des serfs astreints à la corvée. Il n'est donc nullement étonnant que la récolte soit faible, et ils ont tort d'en rendre responsable la terre ou le temps, puisque ce sont eux-mêmes qui sont la cause de tous ces maux. Peu à peu, ils consomment tout ce que les générations précédentes avaient accumulé, et pour redresser leurs revenus diminuant sans cesse, ils cherchent à soutirer de plus en plus aux paysans, ce que leurs ancêtres n'avaient pas besoin de faire. Ayant établi ce bilan peu flatteur, Bél n'hésite pas à lancer aux seigneurs terriens un avertissement sérieux : qu'ils fassent attention à ne pas gaspiller dans leur fainéantise tout ce qui était l'objet de la fierté de leurs ancêtres. Et en même temps il leur rappelle que la richesse leur impose aussi des devoirs : rien n'est plus digne d'un homme riche que d'utiliser ses biens de manière qu'ils profitent aussi aux autres.[8]

En contraste avec cette critique acerbe dirigée contre la noblesse, on constate, de l'autre côté, une compréhension profonde de la condition paysanne, la volonté ferme d'y porter remède. A l'opposé de la vie des seigneurs ayant des biens de tout genre en abondance, Bél montre la pauvreté des paysans en décrivant leur régime alimentaire, leur habillement, leur habitat et leurs équipements ménagers et de travail. D'autre part, il rejette l'argumentation de ceux qui veulent imputer tout cela à l'état d'esprit arriéré des paysans et à leur répugnance pour le travail. Il ne nie pas que le peuple est prisonnier de certaines superstitions et préjugés, mais il les condamne au nom de la raison; et bien qu'il soit théologien et homme d'Eglise, il n'a pas peur d'affirmer qu'à la piété populaire se trouvent mêlées un certain nombre de superstitions. Il ne nie pas non plus que les exploitations paysannes sont également exposées aux caprices de la nature, mais souligne que les paysans n'ont ni le temps, ni les moyens d'expérimenter des procédés plus avancés. Dans d'autres conditions, ils ne manqueraient pas de zèle, et ils seraient même laborieux, mais comme on le sait, dans la plus grande partie du pays les terres sont assez fertiles pour fournir, sans demander d'efforts particuliers, tout ce qu'il faut pour leurs besoins personnels et, dans la plupart des cas, pour s'acquitter de leurs charges en nature; mais de toute façon, ils n'auraient pas la possibilité d'écouler leurs excédents à un prix convenable. Leurs plaintes sont justes : ils ont beau entreprendre de longs voyages pour aller au marché des localités plus importantes dites villes, là ils doivent s'accomoder du prix dérisoire qu'on leur propose pour leurs produits : parfois ils peuvent à peine acheter une paire de sandales pour une charretée de blé. Bél est

[8] WELLMANN, *Történelmi Szemle*, 1979, pp. 387-388. — BÉL, *Magyarország*, *op. cit.*, pp. 53, 467, 43, 25-26, 29, 205, 468, 115, 62, 61, 268.

convaincu qu'une amélioration des conditions du marché et un commerce mieux organisé accroîtraient considérablement le zèle des paysans au travail.

Ce qui pèse encore plus lourd sur l'économie et même sur toute la vie des paysans, c'est qu'ils se voient souvent privés de leurs terres et lestés de charges qui sont bien plus grosses que les prestations coutumières, justes. Le plus insupportable de tous ces fardeaux est l'obligation d'aller travailler gratuitement sur la réserve seigneuriale, et ce sous la direction de personnes qui ne sont compétentes ni pour les travaux à exécuter ni pour leur organisation, qui ne savent que leur donner des coups, car on a le droit de battre les serfs si l'on trouve qu'ils ne travaillent pas bien; leur condition rappelle donc nettement celle des esclaves. Et pourtant il y a des gens qui s'élèvent déjà contre ce régime du travail traditionnel pratiqué sur les terres seigneuriales, et démontrent que la productivité du travail agricole est beaucoup plus grande s'il est exécuté par des paysans libres et non pas par des serfs fournissant leur corvée.[9]

C'est à propos d'un problème particulier que Bél montre clairement que les mesures prises par la noblesse pour restreindre encore davantage la marge de liberté laissée aux serfs ne sont pas seulement inefficaces, mais leur application forcée risque de provoquer une résistance paysanne qui comporterait de graves menaces pour la classe dominante. En effet, on avait interdit aux paysans de faire la chasse dès le début du XVIe siècle sous prétexte que celle-ci les détournait des travaux sur les champs et dans les vignes et leur donnait envie de négliger les fêtes de l'Eglise, ce qui était un crime contre Dieu et, en même temps, portait atteinte aux revenus du seigneur. Toutefois, cette loi, constate notre auteur, n'a pas pu être appliquée, à cause surtout de la résistance de ces habitants pauvres des villages dont l'existence était dans une grande mesure tributaire de la cueillette, de la pêche et notamment de la chasse pratiquées sur les champs communaux. Devant la force de la loi coutumière et de la pression populaire, même la loi écrite devait s'effacer. Et quand les grands féodaux ont essayé de mettre à nouveau des barrières rigoureuses à la chasse des roturiers, ils devaient finalement abandonner leur projet par peur de la révolte violente de ces paysans qui étaient prêts à défendre leurs libertés au risque même de leur vie.[10]

En parlant de la condition des serfs, Mathias Bél se prononce, dans son étude sur le servage qui complète la *Notitia,* pour la liberté complète de l'homme. Ici son raisonnement mérite d'être cité intégralement : « La jouissance d'une liberté complète doit être comptée parmi les plus grands bonheurs du monde, et cet état doit passer avant même le bien-être matériel. Il serait difficile à quiconque de nier ce fait, à moins de risquer l'apparence que, gouverné par les impératifs de sa condition d'esclave il ne s'est jamais rappelé la nature supérieure de ses origines. Car je vous

[9] BÉL, *Magyarország, op. cit.*, 23, 160, 118, 27, 92, 175-179, 183, 420-421, 145, 213, 171, 236, 294, 350, 359, 370, 443-444, 404, 24, 119, 133, 169, 167. — BÉL, Matthias, *De publica œconomia Regni Hungariae* (manuscrit), Ráday Gyűjtemény (Collection Ráday), Budapest, K. O. 10.

[10] BÉL, *Magyarország, op. cit.*, pp. 23-24, 296, 298-299, 327.

demande : quel comble de la Fortune aux mille visages nous fait dire de quelqu'un qu'il est heureux? De quel plaisir serait-on envahi à la délectation d'une chose, si exceptionnelle que soit son ampleur, si on est empêché d'en jouir à sa guise et si, à l'encontre du penchant naturel et général de tout homme, on se voit soumis à la dure domination d'un autre? . . . Quoique le fruit d'or de la liberté puisse compter à bon droit pour un trésor inappréciable, et qu'on la considère comme la chose la plus chère parmi toutes, à mesure que se multipliait le genre humain, il était pourtant impossible d'empêcher que beaucoup, et de conditions diverses, ne se séparent de leur liberté, soit sans contrainte aucune, soit contre leur gré, et ne se trouvent soumis à la domination d'autres qui étaient autrefois leurs égaux, et ceci tantôt conditionnellement, tantôt en servitude complète et perpétuelle. Vous en seriez surpris, honorables lecteurs? Eh bien, je m'étonne moi-même de ce fait, d'autant plus que la soumission de l'homme signifie un avilissement de l'image de Dieu, ce que je ne peux que déplorer avec toute la tristesse de mon cœur. »[11]

Il n'est que trop naturel que ces idées de Mathias Bél et de ses collaborateurs soient restées confinées dans des manuscrits dans la Hongrie de la Contre-Réforme et de la réaction féodale; par ailleurs, Bél lui-même n'espérait faire paraître son œuvre sur le servage que sous un pseudonyme. Bien entendu, cet état des choses rendait impossible toute propagation un peu plus large de cette idéologie de tendance bourgeoise et anti-féodale qui avait trouvé son expression dans les œuvres de Bél. Dans ce contexte social et religieux, ses prises de position ne pouvaient se faire entendre qu'en partie. Mais grâce à ses disciples et adeptes, son legs spirituel réussit à survivre pendant les décennies du baroque tardif, pour devenir un élément organique du renouveau spirituel en gestation qui devait triompher des traditions du féodalisme.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler finalement que Mathias Bél et ses collaborateurs participèrent aussi d'une certaine manière au développement vertigineux des sciences naturelles de cette époque. Même s'ils n'ont pas entièrement rejeté l'opinion traditionnelle, soi-disant étayée par les faits, qui affirmait que dans les vignes de Tokaj apparaissent parfois des grains d'or sur les pousses de raisins, ils ont toutefois adopté l'attitude critique qui osait mettre en doute les assertions même d'auteurs antiques jouissant d'une autorité absolue, en donnant préférence à l'étude des causes qui pourraient provoquer l'apparition de l'or sur les ceps de vigne. Ils ne se contentèrent pas des anciennes explications disant tantôt que derrière cette génération extraordinaire d'or l'on devait rechercher l'action mystique de forces cachées, tantôt que c'était une volonté miraculeuse de la nature ou que tout ceci découlait de l'influence transcendente des astres. A l'avis de Bél, une telle argumentation signifierait un retour aux qualités occultes, alors que lui préfère rejoindre ceux qui se refusent à s'étonner de quoi que ce soit, mais veulent étudier les causes de chaque phénomène d'une manière approfondie. Pour cette

[11](Carpathii, Ianii), *De servitute Hungarica, proœmium* (manuscrit), Esztergomi Főszékesegyházi Könyvtár (Bibliothèque de la Basilique d'Esztergom), T. P. V. k. 1.

raison, son collaborateur soumettra une certaine quantité de vin à une distillation réitérée et conçue d'après un plan précis afin de connaître non seulement ses composants, mais aussi pour déterminer les proportions relatives de ceux-ci et démontrer à la base solide de cette analyse la caractéristique du vin examiné.[12]

La Hongrie de l'époque, qui servait de terrain aux activités de Mathias Bél, n'était pas encore mûre pour les idées qui lui auraient permis d'œuvrer à un avenir meilleur. Mais tout ce qui était principe directeur et ligne de conduite pour Bél dans ses activités : la tolérance religieuse, sa prise de position nette contre l'ordre social du féodalisme, sa lutte contre les préjugés et superstitions, une pensée scientifique fondée sur la raison et l'expérimentation méthodique lui confèrent une place respectable parmi les précurseurs des Lumières en Hongrie.

[12] BÉL, *Magyarország*, *op. cit.*, pp. 27, 125, 382, 403, 437-438.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA NAISSANCE DES LUMIÈRES EN DALMATIE ET A DUBROVNIK : « L'ÉCOLE DE ZANOVIĆ » ET SES RISQUES

PAR
GABRIJELA VIDAN

> J'étais content de voir quelques germes de philosophie dans l'âme d'un Croate; je me plaisais à l'échauffer : ce n'est que par le frottement que les idées s'éveillent. Il y a peut-être parmi ces Croates des Newton, des Montesquieu, qui mourront sans se connaître, parce qu'une éducation, une circonstance, un hasard, ne les auront pas développés. (Guibert en 1773[1])

Il ne fait pas de doute que ce sont souvent des circonstances fortuites qui entraînent des changements profonds et que ce n'est que l'étude systématique des micro-événements qui permettra le dépistage des lames de fond provoquant les véritables révolutions. Ainsi d'une éducation, d'un hasard, dirions-nous opportuns, ou de « l'école de Zanović » qui aurait aidé la jeunesse de Dubrovnik à s'ouvrir aux « germes de philosophie » et aux nouvelles aspirations du siècle des Lumières finissant.

En choisissant notre sujet : la description d'un procès intenté en 1776 pour irréligion et impiété contre un noyau de jeunes libres penseurs à Dubrovnik, nous aurons l'occasion de procéder à un éclairage, non en faisceau, mais en halos concentriques, qui aidera à mieux saisir la signification, riche en sous-entendus, de cette date dans l'histoire intellectuelle et sociale de Dubrovnik et de la Dalmatie. L'analyse des micro-Lumières à Dubrovnik — point de convergence de nombreux apports particuliers et de faits sociaux et politiques bien spécifiques — étroitement liée à l'influence de « l'école de Zanović », nous obligera à procéder par des associations diverses qui nous replongeront dans le contexte intellectuel français de l'époque.

Notre communication comprend trois parties : dans un premier temps, nous essaierons de faire revivre le climat intellectuel, moral et social de Raguse (Dubrovnik) des années 1770 et de définir en quoi le terme « les Lumières », avec

[1] Voir GUIBERT, G. A. H, *Journal d'un voyage en Allemagne fait en 1773*, 2 vol., Paris, 1803, vol. II, pp. 94-95. Spécialiste de la tactique militaire, le jeune comte de Guibert, alors âgé de 29 ans et ami intime de Mlle de Lespinasse, entreprendra un voyage à travers l'Europe. Il consacrera près de 70 pages à la Croatie et à sa juridiction militaire sans pour autant négliger la vie et les mœurs de cette population frontalière.

toutes ses implications, peut fonctionner dans le contexte de cette petite république aristocratique et conservatrice, très catholique et faisant partie de la ceinture méditerranéenne et méridionale de l'Europe. C'est pourquoi nous nous référerons à un abondant rapport du consul français Alexandre Le Maire, adressé à ses supérieurs à Versailles en 1766 et envoyé à la suite de son séjour à Raguse. Dans un second temps, nous décrirons les rebondissements du procès intenté contre les disciples de Primislav Zanović, un ami de Casanova ou plutôt son semblable, son frère, à beaucoup d'égards. Enfin, dans un troisième temps, nous essaierons de dégager les implications directes et indirectes de ce procès, et par là même, ses prolongements et l'émergence des Lumières en Dalmatie à la fin du XVIIIe siècle.

Bien que la situation à Dubrovnik ne soit pas identique à celle que l'on rencontre ailleurs en Dalmatie, alors sous la domination de Venise, il est possible tout de même de dégager certaines conclusions communes concernant Raguse et la Dalmatie tout entière. Le comte L. de Vojnović (par la suite Voïnovitch) n'écrivait-il pas : « entre la Dalmatie vénitienne et Raguse, il y eut un lien commun poétique national, une sorte de carbonarisme intellectuel de symboles peu nombreux mais éloquents »?[2]

Depuis longtemps déjà, la notion des Lumières s'applique non seulement à une époque qui peut s'étendre — suivant les régions — des dernières décennies du XVIIe siècle jusqu'à la fin de la première moitié du XIXe siècle,[3] mais encore cette notion recouvre-t-elle « une attitude plutôt qu'un programme (culturel ou philosophique), un faisceau d'idées adaptables aux situations les plus diverses de préférence à une doctrine nettement articulée »[4]. Enfin cette notion floue revêt aussi les contours de synthèses ouvertes d'un siècle multicolore et contradictoire, s'il en fut, pour reprendre les termes de Dominique Bourel (dans son rapport de synthèse de la section 1 du Ve Congrès de la SIEDS).[5] Les Lumières en Dalmatie et à Raguse reflètent mieux que beaucoup d'autres les apparitions marginales de ces mêmes contradictions qui se résolvent en situations de compromis ou d'inauthenticité.

Pourquoi ces difficultés d'ajustement ou de rattrapage inapproprié? D'une part, et pour ne parler que des belles-lettres, il existe une littérature nationale où l'héritage de la Renaissance pèse encore très lourd et d'autre part, il y a une adhésion complète (un peu comme en Espagne et en Pologne, pour prendre deux cas géographiquement très éloignés) à la tradition latine classique, à la langue latine et à un catholicisme inconditionnel. Autant d'éléments qui bloquent la poussée des innovations du siècle des Lumières — dans le domaine des sciences naturelles et

[2] Voir VOJNOVIĆ (VOÏNOVITCH), Comte L. de, *La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave (1797-1917), une contribution à la paix européenne*, Genève-Bâle-Lyon, 1917, p. 15.

[3] Voir BAHNER, Werner, Quelques problèmes épineux de la périodisation du siècle des Lumières, in *Transactions of the Fifth International Congress of the Enlightenment*, CXC/109, Session 1, The Voltaire Foundation, Oxford, 1980, p. 147.

[4] Voir CORNEA, Paul, Polygenèse et pluralisme des 'Lumières', in *Transactions of the Fifth International Congress of the Enlightenment*, CXC/14, Session 2, The Voltaire Foundation, p. 205.

[5] Voir la note 3, *ibid.*, p. 198.

sociales, des belles-lettres et dans la vie intellectuelle en général — autant d'instances culturelles qui s'inscrivent en faux contre les idées d'actualité, de laïcité et de « permissivité ». Autre point important : dans les pays sans capitale ou dans les capitales sans universités, ce qui est le cas de nos contrées sud-slaves, dans les pays, les régions où les différents groupes nationaux n'ont pas encore le droit de façonner leur propre histoire et puis de l'écrire — car ils dépendent de plusieurs puissances qui les gouvernent —, il est difficile même de tenter de passer sa propre histoire au crible d'une réflexion critique et plus difficile encore d' y faire place à d'éventuelles nouvelles visées. Il faut croire que, aussi longtemps que d'autres façonnent votre histoire et que vous n'êtes pas — en tant que groupe national — capable de la *faire* vous-même, puis de la repenser, on ne peut guère s'attendre à la poussée des Lumières. Nous verrons à quel point cela déchire et éloigne les nationaux qui ne se sentent plus ni nécessaires, ni attachés donc à leur patrie. Certains d'entre eux restent fidèles à l'idée de la patrie et à l'esprit de l'Ancien Régime; d'autres, par contre, se détachent de leur patrie et émigrent pour embrasser les idées révolutionnaires.

Enfin, une dernière raison, et non des moindres, ralentit les processus novateurs redevables aux Lumières : c'est que l'incroyance et l'impiété sont insoutenables et d'autant plus hardies comme attitudes dans une situation où l'Eglise catholique sent constamment la menace insidieuse d'une autre religion, en l'occurrence de l'Islam, voire de l'Eglise grecque orthodoxe. Le rationalisme cartésien s'implantera difficilement à Raguse[6] et sera mal vu par les autorités, tout comme le déisme, pour ne rien dire de l'athéisme.

Voilà, dirions-nous, très brièvement, les caractères spécifiques du climat intellectuel, social et politique du moment, en Dalmatie et à Raguse, à l'époque de la naissance de leurs Lumières.

Il ne fait pas de doute que les contradictions politiques, sociales et économiques des pays d'Europe Occidentale qui vont s'aggravant sont, elles, porteuses des Lumières dans les Etats indépendants : elles sont en moindre partie l'élément moteur dans les pays sans bourgeoisie et sans indépendance propre. Raguse, diriez-vous, est une république aristocratique indépendante, soit, mais elle connaît le même malaise que Venise, sa rivale; un malaise essentiellement économique, et toutes les deux manifestent une résistance acharnée aux Lumières.

Dubrovnik connaît aussi un déclin évident sur le plan de l'activité littéraire. Nous savons qu'au XVIIIe siècle — et ceci davantage qu'à d'autres époques — la littérature est le dénominateur commun de tous les efforts intellectuels et que c'est elle qui représente l'essor spirituel d'un milieu. Or, au XVIIIe siècle, il y a à

[6] Nous savons que les premières adaptations et traductions des textes de Descartes parviennent à Raguse en 1739, quand un jeune médecin, Jean-Baptiste Pagani (1718-1804), de retour de Malte, rapporte ses notes, *Cartesiana Philosophia scritta in Melita anno Dni 1739, Pars tertia : Physica*. Léguées à la République par l'auteur, ces notes, toujours inédites, se trouvent à la Bibliothèque de Dubrovnik. Voir BAZALA, Vladimir, *Pregled hrvatske znanstvene baštine* (L'héritage scientifique croate : une mise au point), Zagreb, 1978, pp. 252-253.

Dubrovnik relativement peu d'écrivains marquants; les nombreuses traductions et adaptations de Molière en langue slovène, illyrique ou croate, qui datent toutes du XVIIIe siècle, constitueront cependant une activité intéressante. L'universalité de Molière donne certes à penser, mais pousse, peut-être, moins à agir. Quant aux meilleurs esprits, ils se sont retranchés dans une littérature élitiste et classique : ils écrivent presque exclusivement en latin. Ou alors, s'ils veulent communiquer leurs idées, prendre part aux débats intellectuels du jour, ils choisiront la langue italienne pour se faire entendre plus loin. Nombre de Ragusains et de Dalmates éclairés s'exprimeront en italien car ils croiront que leur idiome national n'est pas assez souple pour traduire les nouvelles préoccupations du jour.[7]

Un rapport, unique en son genre, car écrit un peu sous forme de pamphlet, nous permettra de faire l'anatomie du climat intellectuel à un moment précis de l'histoire du déclin de Raguse; c'est le rapport du consul français Alexandre Le Maire[8] qui y a passé huit ans (de 1757 à 1765). Dès 1759, l'astronome Rudjer Boskovič devra intervenir à Versailles, à la demande expresse du Sénat de Dubrovnik, pour faire rappeler le consul. En 1763 le Sénat accusera Le Maire d'avoir fourni à des jeunes Ragusains *La Pucelle* de Voltaire et *De l'esprit des lois* de Montesquieu. En 1765, les Ragusains se débarrasseront de lui, mais Le Maire aura préparé sa vengeance pour toutes les humiliations qu'il avait connues : le rapport!

Si Le Maire est un informateur plutôt partial, il n'en est pas moins un excellent observateur. Bien que ce rapport soit essentiellement centré sur des questions politiques, Le Maire reconstitue le climat intellectuel, l'état de l'enseignement tant public que privé, les goûts littéraires... Il analyse, entre autres, avec minutie le système de recrutement du clergé, sujet qui nous intéresse plus particulièrement puisque l'éducation en dépend quasi totalement. De naissance le plus souvent obscure voire même bâtarde, souligne Le Maire, formé pour ses fonctions et muni de privilèges, le clergé reste entièrement dépendant du Sénat, autorité suprême de la République. L'archevêque lui-même « doit être entièrement dévoué aux magistrats, et ne pas se livrer aux mouvements d'indépendance, que la dignité de sa place, jointe à une naissance honnête, pourrait lui inspirer ».[9] Ce clergé, très docile, compte de

[7] Le cas n'est pas isolé dans le monde slave; les Tchèques, par exemple, se sont longtemps servis du latin ou de l'allemand, et leur grand slaviste Josef Dobrovský (1753-1829) doutera même de la possibilité de se servir du tchèque à des fins scientifiques. D'après ZORIĆ, Mate, Romantički pisci u Dalmaciji na talijanskom jeziku (Ecrivains romantiques dalmates de langue italienne), *Rad*, n° 357 (Œuvres) de l'Académie Yougoslave des Sciences et des Arts, Zagreb, 1971, p. 366.

[8] Le rapport fut publié pour la première fois en 1881, grâce aux soins de Š. LJUBIĆ dans les *Starine* (Anciens fonds) XIII, Zagreb, pp. 39-118. Sur les difficultés encourues par Le Maire, voir JELAVIĆ, Vj., O dubrovačko-francuskim odnosima u god. 1756-1776 (Des relations entre Raguse et la France entre 1756 et 1776), *Glasnik Zemaljskog muzeja* (Organe du Musée territorial de Bosnie et Herzégovine), XVI, Sarajevo, 1904, pp. 513-553, en particulier p. 527 et sqq. Les mortifications qu'il avait essuyées étaient nombreuses : à savoir dans un texte envoyé en 1763 au duc de Praslin, le Sénat accuse le consul de propager, outre des livres interdits, des mœurs dissolues parmi la jeunesse ragusaine. Les Ragusains en place iront jusqu'à inciter leurs citoyens à crier des injures à la tête du consul français et même à lancer un méprisable et dangereux : *Ecce venerunt filii Belial* à la vue de Le Maire et de ses compatriotes.

[9] Voir *Starine* XIII, 1881, p. 70.

nombreux membres : « La ville fourmille de prêtres et de religieux, qui ne font autre chose que de dire des messes, et montrer à lire aux enfants; chaque artisan a un précepteur, qui le sert pour peu de choses, afin d'avoir libre entrée dans sa maison. »[10] Mais ces prêtres sont ignorants, au dire de Le Maire, et paresseux, en dehors de quelques exceptions.[11] N'oublions pas cependant avec lui l'excellent collège des jésuites de Raguse. Le Maire ne porte pas de jugement de valeur sur le collège, mais il remarque que les jésuites « sont bien rentés » et qu'ils absorbent une bonne partie des revenus du pays ».[12] Ce collège forma pendant très longtemps les hommes les plus cultivés de la République avant que ces derniers n'aillent poursuivre leurs études à Padoue, à Florence et à Rome. Le célèbre mathématicien et astronome ragusain, Rudjer Bosković, fut d'abord élève du collège de sa ville natale.[13]

Mais revenons à Le Maire et à ses observations quant à la population ragusaine. Il énumère bon nombre de ses défauts, depuis son orgueil, sa ruse, jusqu'au goût inné pour la médisance et la satire; cependant il relève au moins un trait positif chez la population : la pratique religieuse, raisonnable, modérée et dénuée de toute hypocrisie. Un jugement de valeur intéressant certes, et formulé de façon nuancée :

> On pratique à Raguse avec beaucoup de régularité tous les devoirs extérieurs de la religion. On est exact à la messe, on y fréquente les sacrements, on y parle de Dieu et des mystères avec respect, on n'y entend point de ces prétendus esprit forts, qui se moquent indécemment de ce qu'il y a de plus sacré; mais on n'y est point bigot ni mangeur d'images. L'on n'y voit point, comme en d'autres pays, de ces pratiques superstitieuses, de ces miracles à la douzaine et de ces fraudes pieuses, qui dégradent la religion. Le Ragusain a assez de bon sens pour ne pas donner dans les petitesses sur une matière aussi relevée, et il entend facilement raillerie à ce sujet. Il est bon chrétien, ou il le paraît.[14]

On voit aisément que Le Maire marque des points sur deux tableaux : il ne plaît, ni ne déplaît, outre mesure, ni au lecteur croyant ni au lecteur incroyant. Ses supérieurs, pouvaient être l'un et l'autre à Versailles. Trois années à peine avaient passé entre les désagréments que lui avaient causés le Sénat auprès du duc de Praslin, et Le Maire devait s'en souvenir lorsqu'il écrivit dans son rapport à propos des jeunes Ragusains : « Ils font plus de cas de la littérature française que de tout autre. Quelques-uns apprennent la langue pour pouvoir lire des livres français;

[10] *Ibid.*, p. 89.
[11] *Ibid.*, p. 99.
[12] *Ibid.*, p. 50.
[13] Le Maire admet cependant que les Ragusains « ont de l'esprit, et beaucoup de dispositions aux sciences », il cite « le père Roger Boscovich jésuite et l'abbé Benedetto Stai, qui sont actuellement vivants, dont l'un a rang parmi les plus fameux astronomes, et l'autre est renommé pour les deux ouvrages qu'il a composés, où les systèmes de Descartes et de Newton sont revêtus de l'harmonie et des fleurs d'une poésie latine très élégante » (*ibid.*, p. 97).
[14] *Ibid.*, pp. 101-102.

mais ils lisent sans choix, sans goût et sans fruit. Le plus grand nombre croupit dans l'ignorance et dans la paresse; leur éducation consiste à apprendre un peu de latin. »[15]

Quoiqu'il en soit, il y eut à Dubrovnik d'autres précepteurs que ces prêtres ignorants, il y eut d'autres fournisseurs de livres dangereux que ces incommodes consuls de France, enfin il y eut d'autres pratiques religieuses que celles décrites par Le Maire comme étant régulières. Il y eut « de ces prétendus esprits forts », il y eut l'« école de Zanović ».

Pour ceux qui connaissent les sujets des chroniques scandaleuses de la seconde moitié du XVIIIe siècle, il se peut qu'ils se souviennent d'une « Affaire Zanović » vers 1772, assez spectaculaire, une affaire de faux et d'escroquerie financière dont les victimes furent deux braves commerçants hollandais et dont les fauteurs furent deux frères, Primislav et Stjepan Zanović. Après cette affaire — à laquelle ils échappèrent de justesse — Stjepan s'adonna surtout aux belles-lettres[16] et aux belles femmes, alors que l'aîné, Primislav, se mit pendant quelques années à semer la libre pensée à Raguse. Cette ville lui offrit l'hospitalité sur la demande instante du respectable père des jeunes Zanović, riche gentilhomme terrien de Budva et de la région des Paštrovići,[17] demande faite auprès du Sénat de la République.

Aux lecteurs des *Mémoires*[18] de Casanova, Primislav Zanović n'est pas un inconnu : aussi, en guise de données sur le personnage, né en 1745, qui fit ses études en Italie, eut l'expérience des plaisirs faciles et des gains illicites, retenons ce qu'en dit le mémorialiste en 1770 :

> « Sauf un goût trop prononcé pour la dépense, je retrouvai dans ce jeune homme mon propre portrait quand j'avais quinze ans de moins, et je le plaignis de me ressembler si bien, parce qu'il était loin d'avoir mes ressources. »

Casanova saisit très bien la difficulté d'être, l'insoutenable légèreté de l'être, de ce fils de gentilhomme qui

> « avait une sorte de bon sens assez rare : celui de ne jamais parler de sa personne. En revanche, il était intarissable sur l'article de sa sauvage patrie; mais c'était surtout pour la tourner en ridicule, et il s'y entendait fort bien. Il nous fit beaucoup rire avec la description de ses domaines, dont

[15] *Ibid.*, p. 97.

[16] Sur Stjepan Zanović, écrivain, voir notre étude : Un voltairien négligé : Stjepan Zanović, *Studia romanica et anglica zagrabiensia*, vol. XXVIII, 1-2, 1983, pp. 3-23.

[17] Disons aussi qu'il pouvait être question d'une sorte de pression politique ou de chantage, car les habitants de cette région causaient assez de soucis à Raguse, à en croire Le Maire qui les décrit comme « hommes d'armes, exerçant la profession de pirates » et qui « en veulent surtout aux Ragusains ». Edition citée, p. 63.

[18] CASANOVA, *Mémoires*, 4 vol., Paris, 1909, vol. IV, p. 497.

une partie était située sur le territoire hongrois, une autre en Russie, et la troisième en Turquie,[19] de sorte qui'il trouvait parmi ses vassaux trois langues, trois cultes et trois gouvernements différents. »

Premisla, ou plutôt Primislav, s'installera donc à Dubrovnik en 1773 après la frauduleuse « Affaire Zanović », après avoir été expulsé par la police vénitienne, comme l'explique Casanova, laquelle jugeait « convenable de le renvoyer dans sa patrie », c'est-à-dire dans l'Albanie vénitienne où se trouvaient Budva et le refuge paternel, mais où il n'était pas non plus en sécurité, puisque cette zone dépendait de la juridiction vénitienne. Or Primislav, « qu'effrayait toute accointance tartare et dalmate, se mit à courir les aventures, de concert avec son frère ».[20] Là, Casanova se trompe : Primislav se *réfugia* à Dubrovnik pour y dépenser à son aise les 30000 florins volés aux marchands hollandais. Il y prêcha la libre pensée, l'impiété et le libertinage. Si Raguse l'avait su, elle aurait résisté aux prières du respectable père Zanović. Or, à Raguse le jeune Primislav est à l'abri des foudres de la Sérénissime et des dards de la Porte ottomane, voire même de la répression du Sénat, comme nous le verrons bientôt.

Trois ans durant, Primislav sera précepteur *(maestro di casa)* dans une excellente famille bourgeoise pour parachever l'éducation du jeune Nikola Remedelli, âgé alors de 24 ans. Celui-ci est le fils du consul de Raguse, détaché à l'époque à Smyrne (Asie Mineure), mais désireux d'assurer à son fils une éducation moderne — il est à supposer qu'il ne voulait plus de ces prêtres ignorants dont parlait Le Maire, et en outre les jésuites avaient dû quitter leur poste en 1773.[21]

Cette éducation moderne aurait pu, semble-t-il, se poursuivre encore quelque temps et faire tache d'huile parmi les Ragusains riches ou pauvres, si une jeune femme illettrée n'avait pas été outragée par l'infidélité sans vergogne de son mari, dont elle parla en confesse : Marie Vendramini, épouse d'un simple ouvrier — ni l'un ni l'autre ne savent lire et écrire — se rendit au diocèse, sur le conseil de son confesseur, dénoncer son mari pour cause d'infidélité d'abord, et pour cause d'impiété ensuite. Tout doucement, l'écheveau se dévida, la déposition s'avérait de plus en plus intéressante, l'interrogée ne se rendant pas compte de la portée des

[19] Ceci se passe pendant la guerre russo-turque (1768-1774) au cours de laquelle s'éveillèrent les sympathies de l'Europe pour les peuples soumis aux Turcs. Les Monténégrins étaient le seul peuple en Europe à avoir le courage de soutenir ouvertement Catherine II dans cette guerre contre les Turcs. Raguse, par contre, s'était proclamée neutre dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres...

[20] *Mémoires*, vol. IV, p. 496.

[21] Le Maire ne mentionne pas la présence des piaristes à Raguse. Ils seront ceux qui prendront la relève en matière d'enseignement, une fois les jésuites obligés de partir. Leur éducation sera plus moderne, elle tiendra davantage compte des mathématiques, des découvertes scientifiques du jour, notamment de Newton, de l'histoire et de la langue vernaculaire. R. Bošković écrira en 1777, dans une lettre envoyée de Paris, qu'il est heureux de voir que l'enseignement au collège de Raguse est maintenant confié aux piaristes (*prelati delle Scuole Pie*, Bošković dit « skolopi »). Voir DEANOVIĆ, Mirko, Jedanaest Boškovićevih pisama iz Francuske (Onze lettres de Bošković envoyées de France), *Gradja* (Documents) I, Zagreb, 1950, p. 10. Comme si l'« école de Zanović » avait assuré l'intérim...

propos qu'elle répétait.[22] Elle se bornait à rapporter des bouts de phrases de son mari qui se moquait de l'existence de Dieu, qui mettait en doute le paradis, l'enfer, le diable, comme autant d'inventions destinées à faire peur aux enfants, les saints sacrements, et qui refusait le jeûne, la confession, la communion. Vinrent ensuite les dépositions du mari, faites dans un langage direct, brutal, marqué d'omissions, pour des raisons de décence, puis celles des amis de Nikola Remedelli, et ce fut toute la jeunesse dorée de Raguse qui y passa. Tel le jeune patricien Marin Zlatarić, âgé alors de 23 ans, qui fera plus tard une carrière de poète religieux. Tel un autre fils de l'aristocratie ragusaine, Toma Bassegli, âgé alors de 20 ans, qui embrassera les idées joséphistes et proposera des *Plans de réforme de la République de Raguse*,[23] sans succès et se causant beaucoup d'amertume. Tous les inculpés du procès avouent avoir été en liaison avec le comte Zanović, l'inspirateur, semble-t-il, de ce cercle d'individus de mauvaise vie (il est question à plusieurs reprises de parties de débauche) et de mauvaise foi. Nombre d'entre eux se servent de l'expression l'« école de Zanović »; « to je skula Conte Zannovich », ou « To su ti dokumenti tvoga meštra od doma, to jes Zannovića », etc.

Dans une déposition nous apprenons que Zanović fournissait à ses élèves des livres interdits, notamment ceux de Rousseau et de Salvator Rosa. Malheureusement pour nous, l'inculpé dit qu'il y avait d'autres auteurs dont il ne connaissait pas le nom. D'autre part, il est particulièrement intéressant de voir la procédure même de l'interrogatoire et le procès-verbal qui en résulte : le greffier rédige *en latin* les données : « Die XVII[a] Octobris 1776. Maria uxor Vincentij Vendramini, aetatis suae annorum XXIV... etc », les questions sont adressées *en italien*, langue de l'enseignement : « Qual motivo vi ha indotto a denunziare la sud-a cosa? » Sur quoi Marie répond *en croate* : « Bila sam usilovana od dva ispovjednika za ovo sve pripovidjet biskupu... » (Marie avoue avoir été poussée à dénoncer son mari par deux de ses confesseurs.)

De toute manière les interrogatoires révélèrent à l'archevêque Nicolaus Pugljesi qu'il y avait à Raguse un noyau de jeunes gens qui avaient été incités à se moquer des saints sacrements, qui refusaient de croire en Dieu et aux mystères de l'Eglise. Il y avait certes de la vantardise et de l'audace juvénile à répéter que jurer contre Dieu, ne pas se découvrir à l'église, n'étaient pas des péchés, sans parler des signes de croix faits sur certaines parties du corps. Une phrase qui revient à plusieurs reprises et qui est ouvertement impie est celle où il est question du monde en tant que l'œuvre du

[22] C'est Djuro KÖRBLER qui, en 1912, publiera le texte quasi intégral de ce procès avec une étude sur la famille Remedelli dans *Gradja za povijest književnosti Hrvatske* (Documents pour une histoire de la littérature croate), vol. 7, Zagreb, 1912, pp. 1-48. L'étude a pour titre : « Zanovićeva škola » u Dubrovniku, istraga protiv mladića Nikole Remedellija zbog bezvjerstva 1776. godine (« L'école de Zanović » à Dubrovnik, enquête contre un jeune homme nommé Nikola Remedelli, accusé d'impiété en 1776). Djuro Körbler laissera à plusieurs reprises des blancs et mettra des points de suspension dans les textes des dépositions, surtout dans celles des époux Vendramini.

[23] Il existe plusieurs manuscrits encore inédits de la plume de Bassegli; ses *Plans* sont rédigés en français et sont conservés aux Archives de la ville de Dubrovnik. Nous citons encore quelques noms de « bonnes » familles : Ivo Maskarić, Djivo Stella, Frano Zamagna, Djova Luka Zuzzori (KÖRBLER, article cité, p. 30.); Sig-r Michele Luca di Bona, Antonio Cingria, Marino Catafjo (article cité, p. 32).

hasard et non pas celle de Dieu; « ovi je svijet izošo *a caso* » (ce monde est sorti du hasard). Il est clair que Primislav Zanović avait entrepris d'éloigner son élève de la foi, et par la suite Niko Remedelli en avait fait de même avec ses amis et compagnons de plaisir. Quant au jeune homme du peuple, Vendramini, qui devait assurer leurs liaisons avec les filles, il avait fini par devenir un des leurs sur le chapitre de la foi.

Ce qui peut étonner, c'est qu'après ce scandale, il se produisit peu en matière de châtiment. Ce n'est qu'*après* le bannissement de Primislav Zanović, en octobre 1776, que commenceront les interrogatoires, *très* exactement le 27 octobre. Une fois de plus, Primislav l'avait échappé belle. Et quel fut le destin de son élève, Nikola Remedelli dont on n'a pas à rapporter toutes les audaces? En attendant la révision du procès, exigée par le Sénat qui voulait prouver la culpabilité de l'accusé, le jeune homme qui, il est vrai, avait nié pratiquement tout lors du dernier interrogatoire, s'enfuit en Italie chez son oncle, qui était professeur de théologie à Bologne. Nikola fut jugé et condamné par contumace par le Sénat en janvier 1777. Il devait être, suivant une proposition, mis dans un sac et jeté en haute mer; suivant une autre, emprisonné pour une période de 6 ans et puis exilé à vie. Il y en eut d'autres, mais aucune des propositions ne devait être retenue. Après plusieurs rebondissements de l'affaire, mais sans conséquences fâcheuses, Nikola retourna à Dubrovnik en 1781 pour y vivre en bon et honnête citoyen, époux heureux d'une jeune femme noble de Bologna, Adelhaïde Ancari.

Quand on pense au terrible supplice du jeune Chevalier de La Barre, âgé de 18 ans en 1766 (l'année du rapport de Le Maire), accusé de ne s'être pas découvert au passage d'une procession et d'avoir mutilé un crucifix, on peut comparer l'autorité des pouvoirs, tant ecclésiastiques que publics, à Abbeville et à Paris, à celle de Raguse.

A Dubrovnik, le châtiment des coupables fut le suivant : Nikola, une fois rentré de son exil *volontaire*, dut passer en prison 6 mois en tout; quant aux autres inculpés, jeunes gens de bonne famille, il semble que le Sénat ait réussi à tout faire oublier et à mettre *ad acta*. Ce qu'on reprochera à Toma Bassegli plus tard, c'est son mariage, considéré comme mésalliance, avec la fille du célèbre naturaliste Ignaz Born; on lui reprochera de même d'avoir proposé au Sénat (après 1792) d'interdire pour des raisons d'hygiène, les inhumations dans les églises et d'autres suggestions réformistes. Point de mention de ses péchés de jeunesse.

Cette clémence du Sénat pour les inculpés du procès contre l'« école de Zanović » peut s'expliquer, bien entendu, comme signe de sa faiblesse interne, mais aussi comme refus de s'incliner devant les autorités religieuses. Rappelons-nous comment Le Maire insiste sur la dépendance de l'archevêque vis-à-vis du Sénat, et comment sa naissance obscure, son peu de fortune personnelle le rendent entièrement soumis et « esclave de la république ». Ce sont les membres du Sénat « qui imposent des lois à l'archevêque, (qui) dictent les sentences de l'officialité, (qui) . . . règlent la discipline et (qui), à part les dogmes de la foi, gouvernent l'Eglise ».[24]

[24] Rapport de Le Maire, édition citée, p. 71 et suivantes. N'est-ce pas exactement ce qui s'était produit en 1776-1777?

Il est clair que le Sénat craint l'ingérence de la cour de Rome par la voie des hommes d'Eglise et qu'il fait tout pour rester indépendant. Le Sénat, explique Le Maire, joue la soumission, « promettant beaucoup, et ne tenant rien ». Remontons plus loin et voyons le même jeu en 1744; peut-être que ceci expliquera les différentes réactions devant l'« école de Zanović ». Depuis le début de l'année 1744,[25] le cardinal Albani envoyait de Rome des lettres à l'adresse du Sénat où, après les formules de politesse et les compliments d'usage au sujet de ses mérites pour la sauvegarde de la sainte foi, il évoquait le danger que présentaient les franc-maçons à Dubrovnik. Comme le Sénat ne réagissait pas au premier avertissement, une seconde lettre vint de Rome avec des détails plus précis. Il s'agissait du patricien Marin Sorgo Sorkočević qui, sous prétexte de tenir une académie, organisait des réunions dans sa demeure où se répandaient des idées d'incrédulité parmi les jeunes et où se lisaient des livres interdits.

Même après ce deuxième avertissement (décembre 1744), le Sénat n'entreprit rien contre Marin Sorgo et attendait la mi-juin 1745 pour répondre au cardinal Albani qu'il n'y avait *ni* franc-maçons, *ni* libres penseurs à Raguse. Le patricien Sorgo ne fut donc aucunement inquiété.

Faut-il conclure que les Lumières furent à Dubrovnik le privilège exclusif de l'élite? Il semble bien que ce soit là un trait commun à beaucoup de pays. Mais dans nombre de contrées du Sud de l'Europe, cette élite était encore plus réduite, ses droits encore plus exclusifs et quasiment privés de toute possibilité d'osmose avec le milieu où elle vivait. Aussi les Lumières ne se répandaient-elles pratiquement pas.

Par un jeu subtil d'allégeances et d'obligations réciproques, le très conservateur Sénat de Dubrovnik laissait faire aux siens ce qui était condamnable et punissable dans des milieux bien plus libéraux; quant aux pouvoirs ecclésiastiques, ils étaient, plus qu'ailleurs, soumis à toute une série d'obédiences et de dépendances séculières.[26] En vain, l'officialité (le diocèse) essayait-t-elle de régler la discipline morale, de dicter des mesures contraignantes, de légiférer sur le plan des pratiques religieuses, le Sénat pouvait trancher à sa guise, impunément semble-t-il, et c'est ce qui se produit en 1745, comme en 1777. Ce laxisme, cette « permissivité », firent en sorte que même le Sénat ne réussissait plus à dicter et à édicter. Ainsi en 1782, il essaiera en vain d'interdire les discussions sur les dogmes de l'Eglise et sur ses mystères, en vain décidera-t-il de fermer pour une année entière les portes du théâtre. Les Ragusains pensent à haute voix et surtout critiquent le système périmé de leur gouvernement. Les échos de la Révolution française y seront décisifs et

[25] Voir l'étude de KOVAČ, K., Zanovićeva škola i framasunstvo u Dubrovniku (L'école de Zanović et la franc-maçonnerie à Dubrovnik), *List Dubrovačke biskupije* (Organe de l'évêché de Dubrovnik), 1913, XIII, 5, pp. 55-57; et celle de KOVAČEVIĆ, Božidar, Slobodna misao u Dubrovniku (La libre pensée à Dubrovnik), *Misao* (La Pensée), Belgrade, 1923, V, 91, pp. 1405-1410.

[26] Et il est possible que l'absence de bigoterie dont parlait Le Maire (voir notre citation à la note 14) soit la conséquence de l'absence du pouvoir réel des milieux ecclésiastiques. Quant à l'absence de « prétendus esprits forts » (le mot est de Le Maire), il se peut bien qu'en tant qu'étranger très curieux, donc très importun, il ait été privé du privilège d'en savoir davantage sur la vie privée des Ragusains, toujours si méfiants.

fracassants. Et n'oublions pas que c'est l'armée napoléonienne triomphante (et accueillie en liesse) qui mettra fin à la liberté de la République de Raguse!

Essayons cependant de conclure provisoirement et de voir dans quelle mesure les dates 1776 et 1777 du procès intenté à l'« école de Zanović » marquent un jalon significatif dans la périodisation des Lumières dans le Sud de l'Europe. Faut-il parler des Lumières ou d'une étape décisive de sa lente et difficile maturation?

Un fait est certain : les Lumières à Dubrovnik et en Dalmatie se manifestent rapidement sous des formes explosives et coïncideront vite avec les mots d'ordre de la Révolution française, lesquels charrient dans ces contrées nombre d'idées de l'âge philosophique. Le climat essentiellement conservateur et répressif réussira à maintenir sous pression plus longtemps qu'ailleurs les « quelques germes de philosophie » qui auraient pu se fructifier sur ce sol ingrat.

La date de 1776 et du procès intenté à l'« école de Zanović », procès assez ridicule en soi puisqu'il fut sans aucun effet, pourrait bien marquer les débuts d'une remise en cause générale d'une critique rationnelle des idées en cours, de la croyance religieuse, du gouvernement local (de Dubrovnik) ou territorial (de la Dalmatie vénitienne). En deux mots, on réclame l'indépendance vis-à-vis des pouvoirs religieux et autres. Autre événement perturbateur : en 1776, une réfutation en règle du *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortis, sortie de la plume d'Ivan Lovrić, parut à Venise. Agé de 22 ans — il mourait un an plus tard —, ce jeune étudiant de médecine à Padoue, originaire de la Dalmatie continentale (la fameuse Morlaquie) réagissait assez vivement contre la vision de l'abbé concernant les mœurs primitives morlaques. L'ouvrage a pour titre *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi de Viaggio in Dalmazia del Signor Abate Alberto Fortis*. Ce fut le ton de polémique qui irrita le plus le célèbre abbé.

Dans les deux cas, les événements de 1776 tournent au profit de la jeune génération qui, sous l'effet des circonstances, de la réalité, et bien moins sous l'influence des livres, d'une éducation systématique, ou d'une idéologie cohérente, témoignera peut-être pour la première fois d'une insubordination consciente aux autorités en place.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LE DÉBUT DES LUMIÈRES EN POLOGNE ET LE PROBLÈME DE LA LANGUE NATIONALE

PAR
TERESA KOSTKIEWICZOWA

Le début des années quarante du XVIIIe siècle voit apparaître diverses manifestations qui témoignent de l'animation dans le domaine de la vie sociale et culturelle. C'est à cette date qu'on lie d'habitude la naissance des Lumières polonaises, considérées comme une époque culturelle qui se distingue par un ensemble de tendances philosophiques et artistiques propres, mais correspondant aussi en même temps au mouvement intellectuel d'Europe Occidentale. Dans différents milieux (avant tout aristocratiques et monastiques, mais aussi bourgeois) et différents centres à la cour et dans certaines villes (comme p. ex. Toruń et Gdańsk), l'effort est commun : on veut préparer le pays, sombré dans le chaos des excès du républicanisme nobiliaire et le marasme intellectuel de l'époque saxonne, à des réformes politiques, sociales et culturelles radicales. Ces initiatives présentaient, au début, le caractère d'actions individuelles, entreprises les unes indépendamment des autres, par des esprits éclairés, conscients des périls qu'entraînait la situation à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Elles avaient cependant un trait en commun : elles visaient, en premier lieu, à la transformation de la conscience sociale, à l'éducation de la société nobiliaire et de sa mentalité, afin que celle-ci comprît les idées nouvelles et acceptât les nouveaux principes de l'ordre social.

C'est pourquoi les premières tentatives de réformes revêtaient le caractère d'initiatives culturelles dont le but était d'imprimer un nouvel élan à la vie intellectuelle, de propager les lettres et de transformer de fond en comble le système de l'enseignement. En voici quelques exemples :

— l'ouverture de la première bibliothèque publique nationale en 1747, grâce aux démarches de Józef Andrzej Załuski;

— l'essor, aux environs de 1754, de la presse d'information, scientifique, morale, et littéraire moderne, dû à l'activité de Józef Andrzej Załuski, Józef Aleksander Jabłonowski et Mitzler de Kolof, leur collaborateur;

— l'apparition, à partir de 1756, d'imprimeries appartenant à des bourgeois et l'essor des maisons d'édition (Mitzler de Kolof, Groll);

— l'organisation, à partir de 1746, de concours littéraires et scientifiques liés aux événements de la vie sociale;

— la fondation par Stanisław Konarski en 1740 du *Collegium Nobilium*, école qui inaugura la réforme du système de l'enseignement afin d'assurer la formation d'une élite gouvernante savante et ayant le sens de la responsabilité.

Aux processus amorcés dans les années quarante succédèrent des événements qui se situent dans la phase mûre des Lumières polonaises, telles que la fondation du théâtre national, professionnel et public en 1765, la création des revues et des maisons d'édition les plus importantes, la création de l'*Ecole des Cadets* par Adam Kazimierz Czartoryski, la réforme de l'enseignement dans les collèges jésuites, et enfin, l'institution de la *Commission d'Education Nationale* en 1773.

Les initiatives, visant à transformer la conscience de la noblesse polonaise, que nous venons de signaler ci-dessus, constituent le contexte dans lequel s'inscrit l'objet principal de notre propos, à savoir le problème de la langue nationale. Il est caractéristique que la langue et les façons dont on s'en sert comme du moyen de la communication sociale sont au centre de la réflexion qui accompagnait constamment, à partir des années quarante, les initiatives réformatrices des *Aufklärer* polonais.

Il est frappant que ceux-ci étaient parfaitement conscients des possibilités et de l'intérêt que présentait la langue pour la formation des esprits et des attitudes envers le monde et la société. D'où les discussions sur les manières de s'exprimer et de communiquer, ainsi que sur l'essence et la nature de la langue, discussions qui apparaissent dans les traités scientifiques, les revues, les œuvres littéraires et les manuels spécialisés.[1] Les chercheurs sont d'accord pour considérer l'année 1741 où paraît le traité de Stanisław Konarski intitulé *De emendandis eloquentiae vitiis* (De la correction des fautes d'éloquence), comme la date symbolique qui inaugure les Lumières polonaises. L'auteur du traité, père provincial des Piaristes, qui avait fait ses études au Collegium Nazarenum romain et qui était au courant des mouvements d'idées européens grâce à ses nombreux voyages faits en France, en Allemagne et en Autriche (au début des années trente), mena une activité politique et réformatrice. La réforme radicale des écoles piaristes était pour lui une étape nécessaire, si l'on voulait transformer la mentalité des nobles et façonner une nouvelle attitude de ces derniers quant à la participation à la vie publique. Dans le programme de la réforme, élaboré par Konarski, une place importante fut assigné à la langue et aux différentes manières de s'en servir.

L'intérêt que l'on accorda à cette question et le rôle prépondérant qui lui fut réservé dans le programme d'assainissement de la situation intérieure du pays, proposé par les *Aufklärer* polonais, résultaient aussi bien de la spécificité des Lumières polonaises que des tendances philosophiques européennes. Dans le système parlementaire polonais de l'époque, avec ses grandes et petites diètes comme institutions principales de la vie politique, l'éloquence était l'instrument qui permettait de former l'opinion publique et d'exercer une influence considérable sur les masses nobiliaires. Conformément à la tradition antique, solidement ancrée en

[1] Les documents concernant le problème de la langue au siècle des Lumières polonaises ont été recueillis dans l'ouvrage intitulé *Les réflexions des hommes des Lumières sur la langue et le style*, publ. par FLORCZAK, Z. et PSZCZOŁOWSKA, L., sous la direction de MAYENOWA, M. R., t. 1-3, Varsovie, 1958. Toutes les citations de notre article renvoient à cet ouvrage.

Pologne, on admettait que le but de l'art oratoire était de : « Convaincre au moyen d'un énoncé, cela veut dire inciter quelqu'un, dans un discours coulant, à croire en une chose, à faire quelque chose ou à y renoncer. » Voici les mots de Stanisław Konarski que l'on trouve dans son deuxième traité de 1767, *De arte bene cogitandi ad artem dicendi bene necessaria* (De l'art de bien penser, nécessaire à l'art de bien parler); par cela même son auteur fit preuve d'une parfaite compréhension des effets pratiques de l'usage de la parole. Mais il se rendit très bien compte en même temps que les effets obtenus dépendaient aussi de la façon de parler, des moyens employés et de l'appel particulier à l'une ou l'autre des facultés du destinataire : la raison, le sentiment ou la volonté.

A l'étape donnée de l'évolution polonaise, les deux traités de Konarski cités plus haut visaient à critiquer et à compromettre les manières de s'exprimer qui, issues de la dégénérescence du style baroque, s'étaient enracinées dans le parler et les lettres de l'époque saxonne. Konarski condamne donc les « faux orateurs » qui « attirent les dieux sur la terre, faisant plaisamment scintiller les fleurettes de style et les saillies, lançant dans les airs des plaisanteries ampoulées (. . .) et se servant d'une douce parole qui éveille la volupté par son raffinement et son dévergondage verbal. Ils débordent de mots recherchés pour inciter au rire et non pour désigner les choses d'une façon convenable ».

Le style obscur et pompeux, affecté, basé sur les jeux de mots, les concetti, l'emploi de vocables insolites et étrangers, l'abondance de figures et d'effets de sonorité est, selon lui, néfaste à la société, parce qu'il rend impossible le discernement et le jugement pertinent dans les questions discutées. Comprenant bien le caractère social de la langue et les dangers qui pourraient résulter des abus de celui-ci dans la vie publique, il constata :

« Ayant en vue le profit de la République, nous décidâmes de publier cette critique du style et de montrer à la jeunesse quelles fautes il faudrait éviter dans un discours. » Et encore : « j'affirme que la parole doit être ordonnée, claire, belle et harmonieuse, aussi bien par égard à la nature de la matière que pour ce qui concerne le jugement, imprégnée d'érudition, bien construite, pleine d'éclat (. . .) — et non frivole, boursouflée, obscure, affectée, grouillant d'expression étrangères ». Le critère principal de la perfection de l'énoncé est, outre sa clarté, l'harmonie entre la nature de la matière qu'on traite et la façon dont on s'exprime. D'où une critique sévère du conceptisme, des jeux de mots vains, de métaphores recherchées qui, obscurcissant le sens de l'énoncé et la précision de la pensée, permettent de manier les sentiments et la volonté des auditeurs et de les amener à des opinions et à des actes dont ils ne comprennent pas la véritable essence.

L'idéal de style, proposé par Konarski, exprimait le désir de faire de la langue l'instrument efficace d'une communication sociale où, au lieu de séduire l'auditeur par des jeux de mots et un pathétique factices, l'on soumettrait l'essence des choses à une analyse rigoureuse. Or, l'idéal ainsi conçu résulta de certaines convictions plus générales ayant trait aux manières de connaître le monde et au fonctionnement de l'esprit humain. A l'origine de la conception de Konarski, on retrouve l'idée cartésienne de la raison, considérée comme le critère de la connaissance, ce qui

explique la mise en relief du rapport entre la langue et la pensée dans les traités en question. Le système de la langue reflète les principes universels de la réflexion humaine; il s'ensuit qu'une analyse minutieuse de la pensée devrait servir de fondement à la science de la langue et à celle des diverses manières de s'exprimer. Pour énoncer clairement une pensée, il faut un effort mental qui consiste à la décomposer en éléments constitutifs et à trouver leurs équivalents dans la langue. Cette analyse de la pensée se traduit dans l'énoncé par la construction de la phrase, un choix et un emploi adéquats de vocables ayant une signification rigoureusement déterminée et précise.

« De quoi a-t-on surtout besoin pour bien parler? », demande Konarski, et il répond aussitôt : « C'est de réfléchir sagement et à fond sur ce que nous avons l'intention de dire. » « Puisqu'un bon et juste raisonnement sert de base à la parole — écrit-il dans l'avant-propos intitulé *Au lecteur* —, je composai le traité *De l'art de bien penser, nécessaire à l'art de bien parler*. On ne peut, en effet, corriger l'éloquence autrement qu'en habituant les élèves à réfléchir et à raisonner d'une manière avisée et ordonnée. »

La façon de concevoir l'éloquence et ses assises, comme le titre du second traité de Konarski indique aussi, attirent notre attention sur les traditions de la pensée linguistique européenne, marquée par l'activité des penseurs rassemblés autour du Port-Royal.[2] Dans la quatrième partie, *Les écoles de l'Ordonnance de la visite apostolique pour la province polonaise d'écoles pies* (cette *Ordonnance* fut préparée sous la direction de Konarski et, dans une large mesure, il en établit lui-même le texte), il est recommandé d'employer, pour l'enseignement de la logique (chapitre consacré à l'« analyse, c'est-à-dire la façon de découvrir la vérité »), les ouvrages de Bacon, Gassendi, Descartes, Wolf, Locke et l'*Ars Cogitandi* d'Arnauld. Il s'agit évidemment de la célèbre *Logique* de Port-Royal, écrite par Antoine Arnauld et Pierre Nicole, publiée en 1662 et dont le titre complet est *Logique ou l'Art de penser*.

Konarski connaissait aussi, sans aucun doute, la *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'art de parler* (. . .) d'Arnauld et de Lancelot, publiée en 1660. Le titre du traité composé par le penseur et pédagogue polonais réunit les éléments les plus importants des deux ouvrages : de la logique à l'art de penser, et de la grammaire à l'art de parler. Au seuil des Lumières polonaises la pensée réformatrice, visant à transformer la conscience sociale et à ouvrir des perspectives nouvelles devant tous ceux que préoccupait le destin de leur pays, s'inspirait de la tradition rationaliste propre au XVIIe siècle; elle proposait de former un homme qui pût se servir lui-même de la raison et exprimer ses pensées dans un langage intelligible et précis quant au sens. Cette tradition avait joué un grand rôle dans l'élaboration du style de la poésie classique polonaise et dans les travaux portant sur la langue nationale, dont le couronnement fut la *Grammaire pour les écoles nationales* (1778-1783) de Onofry Kopczyński.

[2] Pour les liens entre la pensée européenne et les opinions polonaises relatives à la langue, voir FLORCZAK, Z., *Les sources européennes de théories linguistiques en Pologne au tournant des XVIIIe et XIXe siècles*, Wrocław, 1978, surtout pp. 144-156 et 210-215.

Nous abordons ici une autre question importante qui apparaît dans les discussions linguistiques tout au début des Lumières polonaises. Il s'agit de la question de la langue nationale, de ses traits caractéristiques, de son perfectionnement et de son rôle dans la vie d'une collectivité.

Nous avons constaté que les deux traités de Konarski avaient été écrits en latin; cependant leur auteur soulignait maintes fois que la façon de s'exprimer qu'il préconisait devrait être réalisée en polonais tout comme en latin. L'affermissement des positions de la langue nationale dans la vie sociale et culturelle se faisait, à partir des années quarante du XVIIIe siècle, parallèlement à son épuration : il s'agissait d'éliminer les traits principaux du style baroque dégénéré et de renouer avec l'admirable tradition du polonais de la Renaissance.

Les tentatives visant à rétablir le polonais dans sa fonction d'instrument efficace de la communication sociale et de la culture nationale, reposaient sur l'opinion que les principes du langage humain sont universels et qu'ils se manifestent dans toutes les langues nationales. La langue nationale devait donc jouir des mêmes droits que la langue latine. Par conséquent, l'importance accordée à l'enseignement du polonais dans les écoles s'accroît : le polonais qui, tout d'abord, sert de langue auxiliaire dans l'enseignement du latin, passe, avec le temps, au même rang pour être finalement adopté comme l'unique langue de l'enseignement dans les écoles de la *Commission d'Education Nationale*.

Ceux qui souhaitaient le perfectionnement de la langue nationale insistaient sur son universalité et son efficacité dans tous les domaines où elle devait s'employer : ils soulignaient qu'elle se suffisait à elle-même au niveau du vocabulaire, les termes techniques y compris.

Conformément au programme présenté dans les traités de Konarski, les défenseurs des droits de la langue nationale au début du siècle des Lumières condamnent le style macaronique et les barbarismes, répandus dans le parler de l'époque saxonne, et rejettent tous les emprunts aux langues étrangères. Dans son *Entretien sur la langue polonaise* (1752), Franciszek Bohomolec fait dire à l'un des interlocuteurs : « il ne manque pas de mots à notre langue, au contraire, elle est si riche que du point de vue de leur abondance, elle l'emporte sur les autres langues ». C'est pourquoi il est indispensable de « débarrasser notre langue des emprunts faits aux langues étrangères » et de rétablir sa « pureté naturelle ».

Les rédacteurs du *Moniteur*, qui soulevaient la question de la langue nationale, désapprouvaient, dans les années 1765-66, l'« art laborieux » et les « ornements forcés » en raison desquels la parole obscurcit la réflexion et devient inintelligible, vide. Ils voulaient, au contraire, un polonais qui remplît bien son rôle d'instrument de communication :

« Tout comme l'argent, qui est le signe de la valeur des choses, les mots ne sont que la forme de nos pensées; que celles-ci soient seulement parfaites, notre langue est capable de les exprimer aussi bien que les autres langues. »

La question de l'unité de la langue nationale apparaissait souvent dans les discussions sur son perfectionnement. En observant certaines différences entre les dialectes de l'époque, certains proposaient d'établir et de décrire les normes du

polonais. L'existence de ces normes, leur connaissance générale permettraient de se servir de critères sûrs de correction et surtout contribueraient à l'affermissement des positions de la langue comme un des facteurs essentiels de la conscience nationale. Stanisław Kleczewski, auteur du traité *Origine, ancienneté, variétés de la langue polonaise et le progrès qu'elle accomplit* (1767), écrivait à ce propos :

« Le plus urgent, à mon sens, est que les gens, qui s'y connaissent et qu'il n'est pas difficile de trouver en Pologne en ce moment, réunissent les lois et les règles du polonais en un ensemble cohérent qui (...) montrerait comment s'exprimer correctement. » Il n'y a que les normes communes, définissant le style des énoncés simples, limpides et convaincants qui, selon les réformateurs, garantissent l'unité de la langue nationale. On voulait que les mots fussent univoques et précis dans leur sens, qu'un riche vocabulaire pût satisfaire au besoin d'exprimer les réflexions et les sentiments de l'homme dans toute leur complexité et diversité. C'est pourquoi l'on faisait rentrer dans la langue polonaise les mots anciens, supplantés par les emprunts aux langues étrangères (surtout le latin) et l'on créait des néologismes pour démontrer que le polonais se suffisait à lui-même dans le domaine politique, scientifique et artistique. Les grands ouvrages lexicographiques, commencés au début du siècle des Lumières (entre autres le *Nouveau dictionnaire français, allemand et polonais* de M. A. Trotz, 1744-1747) et couronnés finalement par le monumental *Dictionnaire de la langue polonaise* de S. B. Linde (1807-1814), constituent le résultat des travaux dont le but était de redécouvrir les richesses de la langue nationale et de les fixer dans la conscience de ses usagers. Ce qui témoigne de l'importance accordée, au début du siècle des Lumières polonaises, au perfectionnement de la langue, ce sont les démarches entreprises pour fonder une académie de la langue comme institution assurant la direction des travaux dans ce domaine, et responsable de l'élaboration des normes nationales de correction.

L'essor du polonais, constamment perfectionné dans tous les domaines de la vie sociale et culturelle (l'activité politique et scientifique, l'éducation, la presse et les lettres), eut pour conséquence qu'à cette époque, précisément, la langue nationale devint un instrument moderne et pleinement efficace de la communication sociale. Les hommes qui frayaient la voie aux idées nouvelles en Pologne avaient parfaitement compris le rôle joué par la langue dans la vie sociale. La question de modifier la manière de s'exprimer et la volonté de donner au polonais la place qui lui revenait dans la vie de la nation étaient pour eux extrêmement importantes du point de vue des réformes sociales projetées aussi bien que de celui de l'essor de la culture nationale. En commençant par l'éducation de leurs compatriotes, en déracinant de leur conscience les façons de parler consacrées par l'usage et en leur apprenant à réfléchir et à exprimer leurs pensées dans un langage clair et précis, les premiers *Aufklärer* polonais voulaient transformer le modèle de culture sarmate et créer une culture éclairée et moderne.

Dans l'*Entretien sur la langue polonaise* de Franciszek Bohomolec, c'est Jan Kochanowski, dont l'œuvre incarne les traditions et les réussites les plus remarquables du polonais de la Renaissance, qui devient le porte-parole des convictions de l'auteur :

« Je sais qu'il existe deux choses qui assurent la prospérité des Etats, à savoir la prouesse et la science; la défaillance de l'une d'elles entraîne la défaillance de tout l'Etat (...) Ce n'est pas de la prouesse seule que dépend le parfait bonheur des Etats. En effet, j'ai affirmé et j'affirme toujours qu'un peuple qui acquiert une gloire immortelle par la plume est bien plus heureux qu'un autre qui tire gloire de son glaive. »

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA RÉFÉRENCE A LA POLOGNE A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE EN FRANCE, 1789-1791

PAR

EDNA HINDIE LEMAY

1791 est une date d'importance commune pour la France et la Pologne : les deux pays élaborent une constitution nouvelle. En Pologne, la Constitution du mois de mai est une tentative de régler le gouvernement d'une « démocratie nobiliaire » dont l'un des principes était « l'anarchisme politique ».[1] Le pays a besoin d'une autorité forte et centralisée pour combattre, à l'intérieur, les nombreux abus sociaux et politiques et, à l'extérieur, pour faire face aux puissances étrangères cherchant à profiter de cette situation de faiblesse. En France, la Constitution du mois de septembre est la dernière tentative de réforme de la fin des Lumières : elle cherche à tempérer l'autorité absolue par l'introduction des droits de l'homme et l'instauration d'un gouvernement exprimant la volonté nationale. Son élaboration pendant vingt-six mois s'accompagnait d'une référence constante : parmi d'autres pays, la Pologne historique et contemporaine revient plus d'une fois dans le discours politique des constituants.

Pendant la première année, l'optimisme règne : un citoyen de Paris, Charmat en parle lorsqu'il monte à la tribune, le 9 mars 1790, pour proposer « des moyens de détruire la rareté actuelle du numéraire ». De toutes les nations de l'Europe, dit-il, la France seule a le droit d'émettre des papiers-monnaies. Sa puissance est fondée sur son agriculture, sa démographie, son commerce et son régime constitutionnel approuvé par « notre roi citoyen ». Toutefois, notre ami va plus loin : ce Parisien enthousiaste compare la France avec les autres pays de l'Europe dont chacun connaît des difficultés : l'Angleterre sera bientôt moins riche si elle perd le Bengale et la Jamaïque; la Hollande risque de perdre son commerce; l'Espagne et le Portugal, on les voit soumis à des préjugés qui « engourdissent » la raison, l'Allemagne est trop divisée en petites souverainetés... et enfin, la Suède, le Danemark, la Russie et cette « malheureuse Pologne », ces dernières puissances sont « presque entièrement soumises à tout ce que le despotisme des grands et des petits tyrans de la terre a inventé pour façonner l'homme à l'esclavage ».[2]

[1] DAVIES, Norman, *God's Playground, a history of Poland*, Oxford, Clarendon Press, 1981, 2 vols. Vol. I, p. 320.

[2] *Archives parlementaires de 1787 à 1860, Première série (A.P.)*, vol. XII, pp. 99-100, 9 mars 1790.

Cette « malheureuse Pologne » dénote une certaine compassion pour ce pays qu'on retrouve souvent dans les discours. Loin d'être un modèle à consulter, comme le fut l'Angleterre, la Pologne est un pays auquel on s'intéresse en raison de ses nombreuses difficultés politiques et de ses tentatives de redressement.

En défendant le pouvoir judiciaire de l'exécutif, l'abbé Maury note que sans celui la monarchie dégénère en république. A titre de preuve, il cite l'histoire polonaise depuis la fin du XVIe siècle, quand la noblesse a commencé à empiéter sur le pouvoir judiciaire du monarque, entraînant une telle anarchie que la Pologne « fut retranchée du rang des puissances de l'Europe ».[3]

Quelques semaines plus tard, lors de la discussion sur le droit de faire la guerre ou la paix, Barnave compare la Constitution de la France avec celles d'Athènes, de Rome, de la Suède et de la Pologne « où des aristocrates rassemblés, exerçant personnellement un *veto* personnel, sont obligés de prendre à l'unanimité leurs délibérations, où les guerres extérieures doivent toujours être malheureuses puisque la guerre intestine est presque constitutionnelle dans ce pays ».[4] Deux ans plus tard, dans son *Introduction à la Révolution française,* Barnave examine les Etats situés à l'intérieur de l'Europe où, faute d'accès à la mer, « l'aristocratie a dû continuer à dominer et où le peuple n'a pu même acquérir assez de force pour fortifier le pouvoir royal contre ses tyrans ». Parmi les exemples figure la Pologne qui, plus que l'Allemagne, est un pays « rigoureusement intérieur, encore plus privé de commerce par sa position, les villes libres y sont encore plus faibles et la Constitution plus parfaitement aristocratique ».[5]

Dans la longue discussion sur l'affaire d'Avignon, la « malheureuse Pologne » sert de référence aux orateurs prenant position pour ou contre la réunion de cette province avec la France. Tronchet, rapporteur du comité d'Avignon ne pense pas, le 27 août 1790, que « l'Assemblée nationale puisse ordonner la réunion de cette province à la France ». Malouet défend les droits du Pape : « Et quels Etats de l'Europe ne seraient exposés aujourd'hui à être dissous ou démembrés, si une longue possession, garantie par des traités et par consentement solennel ou tacite des nations ne formaient en leur faveur une véritable prescription? . . . De quel œil avons-nous vu, lors du partage de la Pologne, les manifestes des trois puissances motiver leur invasion par des commentaires de transactions annulées par des traités postérieurs? »[6]

La « malheureuse » Pologne est aussi la Pologne partagée, ce qui pourraît être aussi le sort d'Avignon si une décision claire n'était pas prise très vite par l'Assemblée nationale. Camus proteste contre les mesures provisoires qui plongeraient Avignon dans des troubles, des émeutes, voire la guerre civile. « Rappelez-vous ce qui s'est passé dans les différents Etats. Pourquoi la Pologne a-t-elle été divisée? Parce que les puissances étrangères ont pris part à ses discussions;

[3] *A.P.* XV, p. 394, 5 mai 1790.
[4] *Ibid.*, p. 641, 21 mai 1790.
[5] Edité par Fernand Rude, Paris, A. Colin, 1960, p. 42.
[6] *A.P.* XVIII, p. 370, 27 août 1790.

parce qu'elles ont soutenu une partie du peuple contre l'autre. La guerre civile s'est établie, et l'on n'a pas eu la paix dans le pays, parce que la paix ne sera jamais que la suite d'une décision franche et définitive.»[7]

Le lendemain, Merlin aussi réclame une décision franche au sujet d'Avignon : ou ses habitants sont français, ou ils ne le sont pas. Il ne peut y avoir d'état intermédiaire. « Nous ne ferons pas comme ces trois puissances qui, en intervenant dans les querelles de la Pologne, ont fini par se la partager, ni comme la Russie qui, en s'entremettant dans les guerres de la Crimée, a fini par l'envahir... »[8]

Trois semaines plus tard et malgré le vote nominal effectué le 4 mai 1791 contre la réunion d'Avignon, l'affaire sera de nouveau à l'ordre du jour, cette fois avec référence à la « Révolution de Pologne » annoncée par la *Gazette de Paris*.[9] Jacques De Menou, rapporteur d'alors de l'affaire d'Avignon, qui a voté pour la réunion, évoque les événements polonais récents pour appuyer sa position en faveur de ceux « qui habitent au milieu de nous, qui ont suivi et étudié tous les progrès de notre Révolution ». Comment refuser la liberté aux Avignonnais et aux Comtadins « tandis qu'à 400 lieues de la France, une assemblée, jusqu'à présent la plus aristocratique de l'univers, composée de la noblesse la plus orgueilleuse de l'Europe, de ces fiers Sarmathes qui ne connaissaient que leurs armes et des esclaves, vient d'adopter les principales bases de notre Constitution! »[10]

De Menou réplique aux remarques désobligeantes de M. de Virieu concernant la Révolution de Pologne : « J'entends dire que la révolution de Pologne, cet événement glorieux qui donne une grande leçon aux princes de l'Europe et qui mérite tant d'éloges du roi citoyen qui en a conçu le projet, n'est qu'une belle chimère et n'existe que dans la Gazette. (murmures) Cependant j'ai l'honneur d'annoncer à l'Assemblée que, cette nuit M. de Sainte-Croix, notre envoyé en Pologne, est parti pour la Pologne, précisément à cause de la révolution... » Un membre à gauche : Vive la Pologne! (applaudissements) Et puis, le rapporteur continue : « Quoi, la liberté aura pu pénétrer jusque dans la forêt de la Lithuanie, et nous ne voudrions pas qu'elle étendît son empire sur deux peuples qui sont continuellement en contact avec elle? Non, l'Assemblée nationale n'aura pas ce reproche à se faire; elle sentira que les Avignonnais et les Comtadins ont le droit d'être libres, et qu'ils ne peuvent l'être véritablement sans devenir français... » (murmures à droite).[11]

A ce parti pris pour la réunion d'Avignon répond l'affirmation de la thèse contraire, soutenue par Clermont-Tonnerre, du parti des monarchistes : « M. le Rapporteur vous a dit qu'Avignon était préparé à recevoir la liberté : quelle

[7] *A.P.* XXV, p. 548, 3 mai 1791.

[8] *A.P.* XXV, p. 556, 4 mai 1791.

[9] *A.P.* XXVI, 362, 24 mai 1791, selon M. de Virieu.

[10] Cf. HANDELSMAN, Marcel, La Constitution polonaise du 3 mai 1791 et l'opinion française, *La Révolution française*, 1910, n° 58, Janvier-Juin, 1910, qui compare les deux constitutions pour mettre en évidence combien celle de la Pologne était moins démocratique, aboutit à une conclusion complètement fausse.

[11] *A.P.* XXVI, p. 362.

préparation, MM, que celle du 10 juin?[12] Dans quel moment, de quelle manière cette nation s'est-elle préparée à la liberté? Ce n'est pas ainsi que s'y sont préparés les Polonais dont on a voulu se faire un moyen, tandis qu'ils ne sont qu'une leçon... (murmures) Les Polonais ont établi chez eux ce sans quoi un peuple ne peut pas subsister : un gouvernement qui ait du nerf, un gouvernement héréditaire, un gouvernement revêtu de toute la force compatible avec la liberté. Les Polonais ont admis avec mesure un partage des droits imprescriptibles, mais qu'il est dangereux de rendre tout à coup... (Une voix à gauche : Vive la Pologne!) ...Je pourrais m'étendre plus loin sur ce que l'on appelle la Révolution de Pologne, qui est l'acceptation unanime d'une Constitution très raisonnable;[13] je pourrais prouver qu'elle n'a aucune espèce de rapport avec ce que l'on appelle Constitution avignonnaise qui n'est qu'un entassement de vœux qu'opposent sans cesse de malheureuses victimes aux menaces qui les environnent... »[14]

Toutes ces références à la Pologne révèlent l'ignorance des députés car la Constitution polonaise proposait d'augmenter les attributions du monarque en tant que dépositaire du pouvoir. Plus que la France, la Pologne souffrait d'un gouvernement très peu efficace et des ennuis continuels avec ses voisins. En 1770, venu à Paris de la part des Confédérés pour plaider leur cause contre Stanislas Poniatowski, le très conservateur comte Wielhorski fit appel à Mably et à Rousseau. A chacun, il demanda un projet constitutionnel. Le texte de Rousseau, soumis au plus tard en juin 1771, n'est imprimé qu'en 1782; il permet aux députés de l'Assemblée constituante de connaître des propos bien plus réalistes que ceux émis par le *Contrat social* et *Emile*. « Les géomètres pour adapter leur théorie à l'exécution ... Rousseau lui-même, ce sublime penseur, auquel vous avez décerné une statue, après avoir posé les principes du contrat social, les modifia et consulta la nature des choses pour en faire l'application au gouvernement de la Pologne. Je vais donc vous présenter des considérations dignes de vous toucher : je vais exposer l'état des colonies avant la Révolution, et ce qui a suivi l'avènement de la Révolution... »[15] Député du Tiers-Etat, l'orateur proposait une voie intermédiaire pour le comité des colonies dans le but de concilier les intérêts des propriétaires-colons avec les principes de la Révolution. Sa référence à Rousseau montre combien celui-ci, dans ses *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne*, est plus proche des membres modérés de l'Assemblée constituante.

Le 5 décembre 1790, lors de la discussion sur l'organisation des gardes nationales, Robespierre ne put intervenir en personne à l'Assemblée. Dans le discours qu'il publie après l'avoir prononcé au *Club des Amis de la Constitution (Jacobins)*, il

[12] Le 10 juin 1790 eurent lieu à Avignon des émeutes sanglantes à la suite desquelles une partie des habitants demandèrent leur rattachement à la France.

[13] En effet, la Constitution « très raisonnable » du 3 mai 1791 a restauré dans une certaine mesure l'autorité d'une royauté héréditaire avec l'abolition du *liberum veto*, du droit à la résistance, des confédérations et des élections « libres »; d'autres réformes concernent les droits des habitants des villes et des paysans dont on améliorait le sort. Cf. DAVIES, *op. cit.*, vol. I, 534.

[14] *A.P.* XXVI, p. 365, 24 mai 1791.

[15] Goupil-Préfelne, *A.P.* XXVI, p. 6, 12 mai 1791.

prône l'exemple de la Suisse où « tout habitant est soldat, mais seulement quand il faut l'être, pour me servir de l'expression de Jean-Jacques Rousseau ».[16] C'est la seule occasion, au cours de la Constituante, que l'orateur prolifique et révolutionnaire que fut Robespierre se réfère à ce texte moins révolutionnaire de Rousseau.

Barnave, Mirabeau et LaRevellière-Lépeaux ne connaissent pas moins Rousseau et invoquent son ouvrage sur la Pologne pour avancer des propositions modératrices puisées surtout dans le chapitre sur « un projet pour assujettir à une marche graduelle tous les membres du gouvernement ». Dans son discours sur le *veto royal* (le 21 sept. 1789), que LaRevellière-Lépeaux refuse au roi, il fait appel à des techniques que Rousseau propose aux Polonais pour lutter contre la tyrannie des uns ou l'injustice des autres. D'une part, il propose le relais fréquent des membres du Corps législatif, comme Rousseau l'avait proposé pour les nonces polonais.[17] D'autre part, il propose une « représentation graduée »[18] du peuple à travers les divers degrés d'assemblées de provinces, de districts et de municipalités, comme Rousseau avait préconisé pour les officiers du gouvernement une carrière fondée sur la méritocratie et la promotion en fonction de l'ancienneté.[19] Mirabeau propose un « système graduel d'avancement » dans les postes administratifs et politiques du gouvernement,[20] mais Barnave s'oppose vivement à ce projet, craignant la mainmise d'une oligarchie sur la direction politique du pays. Barnave, rappelons-le, n'est pas un admirateur de Rousseau, même si, d'accord avec Démeunier, il insiste sur l'inutilité de faire des lois qu'on ne cherche qu'à violer : propos qui se retrouvent aussi dans le texte polonais de Rousseau.

Ainsi, la Pologne figure dans les débats de la Constituante comme un pays ayant eu beaucoup de difficultés à instaurer une forme de gouvernement viable; un pays qui avait subi l'invasion et le partage par ses voisins; un pays qui s'était donné une nouvelle constitution. Des problèmes polonais, les députés constituants peuvent tirer des leçons profitables à l'avenir français. Mais comment se sont-ils documentés sur l'Europe de l'Est et plus particulièrement sur la Pologne pendant le quart de siècle précédant 1789?

L'*Encyclopédie* de Diderot accorde dix pages à ce pays, empruntant largement au texte récent de l'abbé Coyer;[21] la Russie ne mérite que quatre pages et la Hongrie encore moins.

Pourquoi un tel intérêt? L'histoire polonaise, selon le chevalier de Jaucourt, contraste avec celle des « royaumes héréditaires et absolus » (Pays-Bas, Allemagne, Suède, Danemark) si bien connus et n'offrant rien de nouveau. La Pologne est « un pays dont le roi est électif; ou ses vertus le portent sur le trône, ou c'est la force qui l'y

[16] *A.P.* XXI, p. 242, 5 déc. 1790.

[17] Considérations sur le gouvernement de Pologne, *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, 1964, p. 978.

[18] *A.P.* IX, pp. 65-67, 21 sept. 1789.

[19] Considérations ... Pologne, *op. cit.*, p. 1020-1024.

[20] *A.P.* X, 495, 10 déc. 1789.

[21] 3 vols., 1761 : *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne* (Varsovie & Paris).

place... Le roi, la loi et la nation, trois forces qui pèsent sans cesse l'une sur l'autre, équilibre difficile...», mais d'un grand intérêt pour les Français au passé si différent. Aux débuts de leur histoire, les Polonais vivaient libres dans les montagnes et les forêts : «un peuple barbare, sans chef et sans lois», ayant étendu son empire depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule... L'accent est mis sur la «force du corps», la «vie dure», «l'amour naturel de la liberté» et «l'instinct sauvage qui sert de loix et de rois». Avec le passage du temps, on arrive à l'époque où un style de gouvernement «républicain» se met en place, le roi est secondé par douze sénateurs et peut être déposé pour incompétence, puis la succession héréditaire est abolie.

Le passé polonais offre aux Français del l'Ancien Régime une sorte de laboratoire historique où se traitent tous les problèmes de gouvernement qui vont bientôt les concerner de près. En premier lieu, le problème du peuple. Si la «république de Pologne» se compose de trois ordres, le Roi, le Sénat et l'Ordre équestre, cela n'a été avantageux à son peuple qui n'a été «compté qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat qui tient la balance entre le roi et la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étaient Sarmates.» Ce point est souvent ignoré par les écrivains de l'époque.

Quant aux rois, la Pologne est le pays par excellence où, bien avant le XVIe siècle, on a su restreindre leurs divers droits : décider la guerre ou la paix, légiférer, modifier les coutumes, abroger les constitutions, établir les impôts et dépenser les ressources publiques : «c'est par tous ces coups de force, frappés en différents temps, que la Pologne s'est conservé des rois sans les craindre». Ainsi le lecteur découvre à l'Est un pays qui, autrefois, a lutté pour sa «liberté»; c'était la lutte des nobles contre un roi choisi parmi eux. Très souvent, cette «liberté» déborde ses limites pour sombrer dans l'anarchie, toujours aux dépens du peuple, les habitants non-nobles des villes et des campagnes.

L'*Encyclopédie* décrit le système législatif : la diète convoquée par le Roi tous les deux ans;[22] les diétines de chaque palatinat (sortes d'assemblées provinciales) précédant toujours la diète et où l'ordre du jour est préparé en avance; la composition du sénat et le rôle des ministres, créés par le roi mais n'ayant aucun vote au sein même du sénat. Quant aux finances publiques, «c'est la nation assemblée ... qui décide de l'emploi», mais en ce qui concerne le *liberum veto*, l'*Encyclopédie* est «obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal». Des diètes dissoutes, on passe aux confédérations, prologues souvent des guerres civiles, soit «de grandes convulsions dans l'Etat, surtout si les armées viennent à s'en mêler».

Le caractère franc et fier du Polonais, du «gentilhomme qui élit son roi, et qui peut être roi lui-même» est souligné. Dans les assemblées de la nation, les représentants nobles décident souvent des affaires «le sabre à la main». Pourtant ils

[22] Il est vrai que sur ce point, l'abbé Coyer avait ajouté : «et s'il y manquait, la République a le pouvoir de s'assembler d'elle-même; sage disposition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République chrétienne». Vol. I, p. 44.

apprennent le latin, parlent plusieurs langues étrangères et passent une bonne partie de l'année sur leurs terres. La Pologne offre une tout autre image de la noblesse que ne connaît la France : une noblesse indépendante, aux manières rudes auxquelles se mêlent des idées d'égalité et de liberté, ce qui peut bien, au niveau des apparences, épater l'étranger.

En conclusion, De Jaucourt note combien la Pologne est formée de contrastes : « La dignité royale avec le nom de république; des lois avec l'anarchie féodale; des traits informes de la république romaine avec la barbarie gothique; l'abondance et la pauvreté. » Ainsi son histoire révèle plusieurs problèmes qui concernent la France des Lumières : un pays doté de richesses de la nature, mais où le désordre règne non seulement dans les finances, mais aussi dans plusieurs secteurs administratifs (la justice, la perception des impôts, les poids et mesures . . .) une grande diffusion des Lumières donnant lieu à une explosion culturelle de haut niveau, en même temps que persistent la censure de la presse, les lettres de cachet, l'intolérance à l'égard des minorités (protestants, Juifs).

Le chevalier de Jaucourt n'a pas tout emprunté à l'abbé Coyer, source importante de Rousseau et qui est plus audacieux que l'*Encyclopédie* par la véhémence avec laquelle il critique l'Ancien Régime. Si la diète assemblée offre un spectacle au monde par ses portes ouvertes, c'est parce que l'on y traite « le bien public »;[23] L'*Encyclopédie* souligne seulement l'aspect « théâtral » de cet événement. Beaucoup plus que l'*Encyclopédie,* l'abbé Coyer s'intéresse au sort des roturiers qui vivent si mal. « L'on sait que tout est perdu dans un Etat, lorsque le Plébéien ne peut s'élever que par un bouleversement général. Aussi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers et de marchands; encore sont-ils Ecossais, Français ou Juifs. »[24] Pire encore est la situation de ceux qui vivent misérablement, tout à fait au bas de l'échelle sociale. Leur condition d'esclaves, aussi bien que l'autre extrême, « l'excès de la liberté » des nobles, sont des facteurs déterminants dans la destruction de la Pologne. « La noblesse peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la nation est dans la servitude . . . Partout où les grands ont trop abattu le peuple, celui-ci les a livrés à un maître despotique. »[25]

Ayant pris connaissance des œuvres de Mably et de Rousseau, le comte Michel Wielhorski publie (en 1775) des réflexions sur la situation de son pays.[26] Homme du passé, il plaide pour un retour à l'ancienne forme de gouvernement avec le *liberum veto* et le *roi électif* : les deux principes, à ses yeux, d'un gouvernement républicain où l'autorité législative est dévolue à la nation.[27] Toutefois, la nation se limite aux nobles qui ne représentent que dix pour cent de la population. Ils se réunissent en assemblées générales provinciales, envoyant ensuite des représentants (nonces) à

[23] *Ibid.*, I, 55.
[24] *Ibid.*, I, 126.
[25] *Ibid.*, I, 121.
[26] *Essai sur le rétablissement de l'ancienne forme du gouvernement de Pologne*, traduit du polonais, Londres, 1775.
[27] *Ibid.*, p. 10.

l'Assemblée nationale. Ces diètes, selon Wielhorski, « prouvent incontestablement que, dans toutes ces Assemblées de la Nation, l'autorité et le consentement de toute la Pologne ont été nécessaires, soit pour établir de Lois, soit pour régler l'administration de la République ».[28]

Quant aux trois ordres de la République, le Roi, le Sénat et l'Ordre équestre (la chambre des nonces), Wielhorski considère qu'ils ne sont pas comparables à l'Angleterre où le pouvoir est effectivement partagé entre le Roi, les nobles et les Communes (chambre du peuple). En Pologne, les membres des trois ordres étant tous nobles, l'équilibre du pouvoir législatif s'est fait sur une base territoriale : assemblées provinciales, elles-mêmes divisées en rassemblements territoriaux des nobles. Dans le sillage de Rousseau, Wielhorski souligne l'importance des assemblées provinciales (diétines), grâce auxquelles la patrie a pu survivre dans le passé. En préconisant un retour à cette ancienne division territoriale de la souveraineté, Wielhorski ignore toute une couche de la population qui n'a jamais bénéficié de la protection ni d'un roi puissant, ni d'un Etat fort. Donc, s'il est aveugle, de par son conservatisme, aux problèmes actuels de son pays, il a le mérite d'être réaliste quant au partage de la souveraineté (pouvoir législatif) dans le passé.

Deux ans avant Wielhorski, Linguet publie un petit ouvrage sur la Pologne[29] qui reprend le thème de la non-représentativité des diètes et des diétines, tout en soulignant le rôle néfaste des Russes dans la politique intérieure du pays et en préconisant une monarchie héréditaire comme remède. Dépassant le cadre spécifique de la Pologne, Linguet exprime sa philosophie politique en général, « car les hommes, en se réunissant en société, en se soumettant, pour le bien général, au pouvoir d'un seul ou de plusieurs, n'ont jamais pu se dépouiller de la liberté qu'ils tenaient de la nature; ils se sont soumis aux lois, mais jamais à aucun pouvoir étranger à la loi ».[30] Cependant, en Pologne les nobles se sont livrés à des excès d'esprit d'indépendance, tenant plus à leurs libertés qu'à l'autorité des lois ou d'un roi. Chaque noble envie celui qui occupe le trône : d'où les intrigues, querelles, prétentions au trône, et même « le désir de voir un nouvel interrègne ».[31]

La même atmosphère est propre aux diètes et diétines : « le tumulte et la confusion y règnent au point que ce qui s'y fait est plutôt l'effet du hasard que du raisonnement, de la politique et du patriotisme ».[32] Au lieu de réformer, et de renforcer ainsi leurs institutions, les Polonais sombrent dans une anarchie générale : « Cet affaiblissement du Corps politique de la Pologne a son principe dans la Constitution nationale. Si revenus de leur attachement pour leurs anciens usages, les Polonais se fussent attachés à réformer la machine mal composée de leur gouvernement, on les verrait encore, comme autrefois, redoutés de tous leurs

[28] *Ibid.*, pp. 11-12.

[29] *Considérations politiques et philosophiques sur les affaires présentes du Nord, et particulièrement sur celles de Pologne*, Londres, 1773.

[30] *Ibid.*, p. 24.

[31] *Ibid.*, p. 37.

[32] *Ibid.*, p. 53.

ennemis et respectés de leurs voisins. Il s'en faut bien cependant que la Pologne soit aujourd'hui ce qu'elle était anciennement. »[33]

Ces faiblesses du gouvernement polonais expliquent l'intervention russe dans les affaires du pays bien avant la diète générale de 1767. Contrairement à Wielhorski, Linguet s'oppose à la politique des Confédérés et voit en Stanislas Poniatowski un roi élu par la nation entière, seul capable d'imposer un programme de réformes.

Le livre de Christian Pfeffel, que Rousseau a très probablement connu,[34] n'offre que des renseignements concrets sur le pays sans aborder des problèmes théoriques; ce n'est pas le cas de l'ouvrage de Pyrrhys de Varillé, qu'il a sans doute consulté.[35] Précepteur français, naturalisé polonais, l'auteur veut donner à son élève une éducation civique par le livre qu'il écrit et se voit amené à définir des notions telles que nation, patrie, liberté, lois, Etat, autorité souveraine, paix, guerre, jurisprudence, finances, etc. Seule la première lettre, écrite en 1764, traite de la liberté. Si les Polonais sont admirables parce qu'ils ont le mieux « conservé leur liberté », Pyrrhys de Varillé constate qu'ils n'ont pas pour autant vraiment « connu » cette liberté. Plus grave, poursuit-il, est le fait qu'ils ne se sont pas rendu compte que la liberté, subordonnée aux lois, est un avantage, mais « livrée au caprice des passions », elle est « le plus grand des maux », conduisant un Etat à sa perte.[36] Au cours des siècles, les Polonais se sont vantés des progrès constants de la liberté chez eux; mais n'oublions pas que chaque fois, ils ont failli tomber dans la « licence ». Dans le passé, admirons leur combat contre des rois avides de pouvoir : à présent, élaborons une forme de gouvernement garantissant le respect des lois contre les libertés prises au détriment de l'intérêt national. Du moment que la monarchie convient à un grand Etat, accordons au roi une certaine liberté d'action.[37]

Pyrrhys de Varillé examine divers aspects du gouvernement polonais (revenus royaux, législature, droit de véto, justice, finances publiques, défense militaire) et conclut par une critique sévère de la noblesse qui n'a « songé qu'à détruire l'autorité du Roi » au lieu de faire de lui « le Tuteur et le sujet de la loi. En privant les lois de la force majeure qui doit les soutenir, les Polonais ont paru ne vouloir d'autre guide et d'autre maître que leur bon plaisir et leur volonté. On peut dire que c'est un vrai miracle que vous ayez subsisté aussi longtemps dans un pareil désordre . . . »,[38] ce à quoi Rousseau fera écho dans son « état de la question ».[39]

L'abbé Baudeau (1772) souligne la présence des Russes qui dirigent le pays à la place du roi, du sénat, des ministres, des diètes et des lois : cette « domination *moscovite* en Europe » a pour effet « de *soumettre* tout d'un coup, ou d'*anéantir peu à peu* les deux nations les plus voisines de la *Moscovie*, les *Suédois* et les *Polonais* ».[40]

[33] *Ibid.*, p. 86.
[34] *L'Etat de la Pologne*, 1770.
[35] *Lettres sur la Constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes*, Varsovie et Paris, 1771.
[36] *Ibid.*, pp. 15-16.
[37] *Ibid.*, pp. 43-45.
[38] *Ibid.*, p. 123.
[39] Considérations . . . Pologne, *op. cit.*, p. 953.
[40] *Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne*, Amsterdam-Paris, 1772, p. 11.

Pour expliquer leur présence, l'abbé Baudeau résume l'histoire russe depuis Pierre Ier, montrant qu'au fond, les Russes n'ont fait que profiter des erreurs des Polonais. Un Etat sans autorité n'ayant ni revenus constants, ni armées, ni tribunaux, ni instruction publique, ni ports, ni chemins, ni villes, ni agriculture digne de ce nom, la Pologne a vécu dans l'anarchie totale qui a favorisé les desseins oppresseurs des Russes.[41]

L'histoire de l'abbé Pierre Joubert souligne aussi le rôle néfaste des discordes internes des Polonais qui ont permis aux Russes de soumettre ce peuple libre et de l'enchaîner de fers sous prétexte d'agir comme arbitre. Toutefois, dans ce pays de la soi-disant liberté, les paysans sont si maltraités que leur condition est comparable à celle des esclaves.[42]

Dans un curieux petit ouvrage anonyme qui circulait en 1787,[43] l'état actuel de la Pologne est comparé à celui de divers pays de l'Europe qui, pendant des siècles (de 800 à 1500) ont vécu l'époque féodale des guerres continuelles et de l'anarchie totale. A peine sont-ils sortis de cette phase que la Pologne y est entrée à son tour. Vers la fin du XVIe siècle, la situation s'empire au fur et à mesure que l'autorité royale se fait restreindre. Contre les nobles, responsables de l'anarchie sévissant dans le pays, l'auteur plaide en faveur du roi qui doit être investi du pouvoir législatif. Seule la monarchie peut garantir « la personne, le bien et la liberté du citoyen »[44] dans les grands Etats. A la veille de la Révolution française, ce pamphlet reflète des thèmes largement abordés par les Constituants.

L'importance d'une monarchie forte pour garantir la liberté, et pas seulement d'un groupe minoritaire comme les nobles, est bien comprise par le voyageur anglais William Coxe. Professeur à Cambridge, il accompagne un certain Lord Herbert dans ses voyages et en publie le récit à Londres, en 1784.[45] Comme l'auteur anonyme ci-dessus, Coxe est sceptique quant à la liberté polonaise : elle ne profite qu'aux nobles, laissant la masse des gens dans un état de servitude ignoble et livre l'Etat lui-même à une anarchie totale. Cette « liberté » a entravé la croissance des villes, ralenti le développement du commerce et des arts, et rendu nécessaire la présence de plus en plus nombreuse des Juifs, par contraste avec l'Angleterre ou la Hollande qui font le commerce sans eux. Tous ces facteurs expliquent le déclin de l'Etat polonais, incapable de prendre des mesures nécessaires à l'introduction de l'ordre et du bon gouvernement, à l'augmentation du commerce et à la croissance de la population.[46]

L'ouvrage de Coxe est longuement cité par Démeunier dans son article « Pologne » publié dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1788.[47] Pour ce député, qui a

[41] *Ibid.*, p. 188.
[42] *Histoire des Révolutions de la Pologne*, Varsovie, 1775, 2 vols.
[43] *Discours patriotique sur la décadence de la Pologne*, 42 p. Bib. Nat. M17367.
[44] *Ibid.*, p. 30.
[45] *Travels into Poland, Russia, Sweden and Denmark*, 2 vols.
[46] *Ibid.*, p. 138.
[47] *Economie politique et diplomatique*, 4 vols. 1784-1788, vol. III, Pologne.

joué un rôle modérateur important à l'Assemblée constituante, l'histoire polonaise « prouve, sans réplique, qu'ils étaient plus libres chez eux, plus indépendants, plus respectés au dehors, lorsque leur souverain jouissait d'une plus grande autonomie; lorsque les nobles assistaient aux diètes sans avoir le droit de les dissoudre; lorsqu'ils étaient soumis, eux et leurs serfs, à la juridiction du roi ».[48]

D'autre encore ont écrit sur la Pologne,[49] mais aucun auteur n'a réussi à réfuter Montesquieu qui écrivit dès 1721 dans ses *Lettres persanes* : « Voici ceux (les historiens) du Nord et entre autres, de la Pologne, qui use si mal de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les peuples, ses voisins, qui ont perdu l'un et l'autre. »[50]

Seul Rousseau exprime, peut-être, une attitude moins pessimiste lorsqu'il tente de comprendre « l'esprit polonais ou ce qui rend les Polonais différents de tout autre peuple ». Il insiste sur cette différence : « Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne. »[51] Rousseau propose de renforcer le génie polonais parce que c'est lui qui fait qu'après tant de siècles on admire encore la liberté de ce peuple toujours en lutte contre ses agresseurs. Mably, au contraire, propose d'abord de mener une guerre pour se débarrasser définitivement des Russes, car « pour rendre la république véritable et constamment heureuse, il faut avoir le courage de supporter les maux de la guerre ».[52] Mably, pourrait-on dire, envisage le problème polonais à court terme, et Rousseau, à long terme.

D'ailleurs, les textes de ces deux auteurs diffèrent des simples récits ou analyses historiques : ils proposent des remèdes à un pays en difficulté, qui est venu les consulter. L'occasion s'offre à chacun de faire des projets concrets après avoir longtemps écrit sur la théorie du pouvoir politique. Plus sévère dans sa condamnation des vices de l'Etat polonais et peut-être plus académique dans ses propositions de réforme, Mably, qui avait passé une année dans le pays, réclame une royauté héréditaire, un législatif nettement séparé de l'exécutif, l'abolition du *liberum veto*. En fait, des propos qui auront du mal à se faire adopter, tant ils heurtent les traditions polonaises.

Rousseau prend le problème par un autre biais en soulignant d'abord ce qui est le plus cher aux Polonais et ce qui les flatte le plus : leur liberté. Pour lui, liberté et anarchie sont des concepts qui caractérisent la nation polonaise. Si les Polonais aspirent à la sécurité, cela ne peut se faire qu'aux dépens de la liberté : les deux états sont incompatibles et il faut choisir.[53] Ainsi, Rousseau adopte un point de vue peut-être réaliste : jugeant impossible que les Polonais se libèrent définitivement des Russes, ils doivent soit accepter servilement leur domination en renonçant à leur

[48] *Ibid.*, p. 623.
[49] Nous n'avons analysé que quelques ouvrages pouvant intéresser les futurs législateurs.
[50] DAVIES, *op. cit.*, vol. I, 367.
[51] Considérations ... Pologne, *op. cit.*, p. 960.
[52] Du Gouvernement et des Loix de la Pologne, *Œuvres Complètes*, vol. VIII, Londres, 1789, p. 4.
[53] Considérations ... Pologne, *op. cit.*, p. 955.

liberté, soit se fortifier dans leurs valeurs traditionnelles pour continuer la longue lutte qui n'apportera jamais une victoire décisive, mais qui fera d'eux les soldats de la liberté. Aux yeux de Rousseau, il vaut mieux mourir en héros, fidèle à ses origines, que de survivre sous une domination servile, dépouillé de ses droits légitimes.

Contrairement à Mably, Rousseau ne se prononce pas en faveur d'une royauté héréditaire, mais souhaite un monarque puissant exerçant l'autorité, la surveillance et l'inspection. Au roi appartient, selon Rousseau, le choix des ministres sur un nombre de candidats présentés par la diète, tandis que Mably veut que la nation les choisisse. Pour empêcher la corruption du personnel gouvernemental, Rousseau suggère des relèvements fréquents. Par contre, Mably voit la stabilité des institutions dans la rareté des élections. Plus souvent la diète se réunit, mieux cela vaut pour les intérêts du pays, selon Rousseau, tandis que Mably souligne le rôle des comités dans la préparation des diètes. Rousseau réaffirme le rôle traditionnel du roi, juge naturel de son peuple, mais sur le plan financier il veut lui confier le minimum de fonds. Mably veut conférer à la diète générale le droit de déclarer la guerre et de lever les impôts.

Sur la question militaire, les deux auteurs se réfèrent à la Suisse, mais pas de la même façon. Rousseau souhaite pour la Pologne un service national similaire (cf. ci-dessus); Mably voudrait engager des Suisses dans l'armée polonaise pour compléter ses effectifs. Mably admire l'art militaire, renouvelé à l'époque moderne par des personnages tels que les princes de Nassau ou les rois de Suède. La Pologne se doit de constituer une petite armée forte, ainsi, étant « république », elle aura l'avantage d'avoir des soldats courageux parce que patriotes.[54] Rousseau souligne le patriotisme et le courage du citoyen-soldat jamais vaincu, fût-il maintes fois captif des Russes.

Quant aux problèmes sociaux, le choix des deux hommes est identique, mais les remèdes proposés diffèrent. Les deux auteurs sont conscients de l'existence de masses roturières que Mably appelle « les bourgeois, les paysans et les juifs », et Rousseau simplement les « serfs/paysans et les bourgeois ». Rousseau, sous le titre « pour une marche graduelle », propose un système d'avancement socio-économique qui permettrait aux catégories les plus défavorisées de faire un pas en avant sur la voie menant vers une démocratie populaire. Des listes de paysans de bonne conduite, de bonnes mœurs et ayant acquis de bons résultats agricoles, seraient tenues pour affranchir du servage un certain nombre d'entre eux chaque année. D'autres listes contiendraient les noms de bourgeois méritant des titres de noblesse. Cette mutation sociale permettrait à toutes les couches de la population d'avoir une perspective en sorte que « sans révolution sensible, la partie la plus nombreuse de la nation s'attache d'affection à la patrie et même au gouvernement ».[55]

Mably a une tout autre vision du problème social. En premier lieu, il défend les droits de la petite noblesse pauvre contre les couches qu'il considère comme un

[54] Du Gouvernement et des Loix de la Pologne, *op. cit.*, p. 171.
[55] Considérations ... Pologne, *op. cit.*, p. 1024.

surcroît excessif, c'est-à-dire les « paysans, bourgeois et juifs » qui parasitent le pays. Des réformes, qui rendraient prospères les villes, permettraient d'intéresser au sort de la république toutes les catégories de roturiers jusqu'à présent abrutis par la misère et la paresse.[56] La justice sociale de Mably repose sur des bases économiques où tous pourraient avoir accès à la propriété. Tout en condamnant l'Etat qui ne cherche qu'à tirer de l'argent de ses sujets et qui considère « le commerce comme sa principale affaire », Mably méprise l'Etat qui par négligence laisse dépérir toutes ses richesses.[57]

Comme Rousseau, Mably critique l'inégalité des richesses que le progrès tend à renforcer, et les deux hommes s'opposent d'une voix commune à l'influence de l'argent, corrupteur des mœurs. Rousseau souligne l'importance de l'agriculture et des arts utiles. Mably réclame un petit commerce généralement répandu qui éliminerait la pauvreté grâce à une distribution plus équitable des richesses du pays.

Ces deux ouvrages sont riches d'idées et de suggestions pour réformer un Etat aux prises avec les pires difficultés et sur le point d'expirer. Ils constituent un excellent couronnement de la documentation existant sur la Pologne. Le pessimisme de Mably qui a connu le pays contraste admirablement avec l'optimisme de Rousseau qui voit toujours plus loin et dont l'enseignement nous laisse entrevoir un avenir plus réconfortant. Les deux auteurs et leurs écrits préfigurent tout le dilemme de l'Assemblée nationale constituante. La difficulté d'élaborer une nouvelle Constitution pour le pays et d'appliquer des réformes concrètes à la France révolutionnaire s'oppose au grand espoir dans l'avenir que cette même révolution et tout le siècle précédant ont fait naître. La référence à la Pologne permet aux députés constituants d'envisager dans une optique plus large leurs propres problèmes.

[56] Du Gouvernement et des Loix de la Pologne, *op. cit.*, p. 149.
[57] *Ibid.*, p. 163.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

SUR LES DÉBUTS DES LUMIÈRES AUTRICHIENNES

PAR
DEREK BEALES

M. Köpeczi, dans son exposé vivant et suggestif, a abordé plusieurs thèmes que j'aimerais reprendre. (Je n'ai pas pu lire la communication de Mme Balázs avant d'écrire la mienne : ce qu'elle a dit en effet aurait, bien entendu, modifié mon intervention.) M. Köpeczi affirme que c'est dans les années mille-sept-cent-soixante que les Lumières débutèrent dans la Monarchie autrichienne. Il a parlé du recul de la métaphysique au profit de l'épistémologie, et de l'importance de la philosophie de la nature, et en même temps de la diffusion du cartésianisme. Puis il s'est penché sur les problèmes religieux, c'est-à-dire l'orthodoxie sur la défensive et la question de la tolérance.

Une de nos difficultés principales, me semble-t-il, vient du fait que, comme M. Köpeczi a indiqué à la suite de M. Mortier, il y a diversité des Lumières. Une seconde source de difficultés est que les idées peuvent perdre leur sens originel quand elles passent d'une sphère intellectuelle à une autre.

Après avoir étudié les gens considérés dans les années soixante et soixante-dix comme les plus éclairés de la Monarchie, je me suis quelquefois demandé s'ils avaient assez, s'ils avaient vraiment compris ce que c'était que d'être éclairé en France (ou en Angleterre). Dans son travail connu, M. Hans Wagner a situé le zénith des Lumières en Autriche aux années cinquante et soixante, peut-être soixante-dix, et a souligné l'importance de l'empereur François Ier et de sa suite française ou lorraine, du cercle de Kaunitz et de Karl Zinzendorf. Nous pouvons connaître ce cercle par le journal de ce dernier. M. Wagner a aussi insisté sur l'influence de la visite de Joseph II en 1777 en France.

Mais, même pour nous autres Anglais — et je crois que pour beaucoup de Français aussi, mais et sans nul doute pour les Américains — le fond ou l'essentiel des Lumières se trouve concentré dans la pensée des grands sceptiques, des grands philosophes français et anglais. Selon l'œuvre de très grande audience de Peter Gay, il s'agissait là d'un mouvement contre l'Eglise catholique romaine et sa théologie, et même contre toute religion, inspiré par les philosophes de l'Antiquité, notamment les Stoïques. Certes, les écrits des Stoïques avaient été assimilés à la théologie catholique pendant le seizième siècle. Mais selon Gay ils ne méritaient point ce sort, parce qu'ils étaient ennemis de toute superstition. 'La philosophie chrétienne' ne pouvait vraiment subsister.

Les grands hommes des Lumières françaises — je n'ai pas besoin de le rappeler — étaient appelés « philosophes », et acceptaient fièrement ce nom, bien que dans un sens tout neuf. Le mot *philosophie* avait auparavant deux acceptations : ceux qui se caractérisaient, premièrement, par la Métaphysique; en second lieu, par la résignation, la patience. Les grands philosophes éclairés regardaient la métaphysique comme inutile, et la philosophie, c'est-à-dire la résignation, comme une faiblesse ou fatalisme ou retraite. Sous l'article *philosophe*, l'*Encyclopédie* nous dit :

> Notre *philosophe* ne se croit pas en exil dans ce monde; il ne croit pas être en pays ennemi . . . Il veut trouver du plaisir avec les autres; . . . c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile . . . Il est aisé de conclure combien le sage insensible des stoïciens est éloigné de la perfection de notre *philosophe* : un tel *philosophe* est homme, et leur sage n'était qu'un fantôme. Ils rougissaient de l'humanité, et il en fait gloire. . .
>
> La raison est à l'égard du *philosophe* ce que la grâce est à l'égard du chrétien. . . La société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui sur la terre.

Peut-être ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que l'impératrice Marie-Thérèse n'était pas du même avis. A une époque où l'influence française était à son zénith à Vienne, et qui voyait les débuts des Lumières, Marie-Thérèse affirma, par exemple, que Gérard van Swieten « est mort en philosophe chrétien ». Elle a écrit en 1778 à Joseph II pour l'apostropher d'une manière élogieuse : « J'aime mon Caton, mon philosophe chrétien. »

On suppose pourtant que Joseph aurait rejeté cette appellation. J'ai comme une obsession le problème des fausses lettres qui attribuent à l'empereur toute une série d'opinions qu'il n'a jamais eues. Il n'a jamais dit, par exemple : « J'ai fait de la philosophie le législateur de mon Empire. » De plus, il me semble qu'il n'a jamais abordé le problème de la définition de *philosophie*. Il s'est une fois servi du mot *encyclopédiste*; mais quand il parle des grands écrivains éclairés de la France, il les appelle *savants* — sauf quand il nomme Voltaire « le soi-disant philosophe ». Les *philosophes* eux-mêmes ont espéré beaucoup de Joseph. Lanjuinais a consacré trois volumes à le dépeindre en *monarque accompli*, ami et partisan des Lumières (1774). Mais ce n'était pas juste. L'éducation de l'empereur avait compris un cours de métaphysique jésuitique, il était imprégné de cartésianisme chrétien, mais point de philosophie sceptique, inductive, expérimentale. Il a toujours employé le mot *philosophie* dans un sens qu'on ne peut guère appeler stoïque.

Pour Wagner, pour tous ceux qui étudient le thème des Lumières en Autriche, on recommande de lire le journal de Karl Zinzendorf. Il est sans doute étonnant de remarquer dans celui-ci que pendant les années soixante, sous le règne de la bigote Marie-Thérèse, ses ministres parlaient librement de Voltaire, de Rousseau, de Helvétius etc. Zinzendorf lui-même a compris le problème que posait la définition du mot *philosophe*. Comme M. Köpeczi s'en serait douté, il l'a trouvé dans un ancien ouvrage de caractère éclairé :

> Le Dialogue entre Anacréon et Aristote [de Fontenelle] me plut beaucoup, quand Anacréon dit qu'on ne donnoit le nom de Philosophe de nos jours qu'aux astronomes et aux Physiciens, pendant que le Philosophe ne devoit penser qu'a Soi, mais puisqu'a cette condition personne ne voudroit être Philosophe, on l'avoit éloignée de Soi la Ph. autant qu'on pouvoit. (18 janvier 1762)

Deux ans après, pourtant, il regrette que son éducation ne l'avait pas doté d'un esprit philosophique et géométrique. Et il nous dit que, le jour même où la société de Kaunitz se moquait de la religion chrétienne, un des moqueurs lui a sérieusement recommandé de lire Bossuet pour l'aider à se convertir au catholicisme. Lors d'une affaire de cœur, lui et sa bien-aimée ont lu ensemble les *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire. Et quels sont les deux éléments qu'il a le mieux appréciés dans ce livre? L'attaque contre le despotisme et la défense de l'existence de Dieu.

Personne à Vienne n'est plus français, ni plus éclairé que le prince de Ligne. Il a écrit un dialogue entre un Esprit Fort et un Capucin. Les deux antagonistes parlent de la philosophie, mais ils n'arrivent pas à s'entendre sur ce sujet. Le Capucin affirme : « Je ne m'occupe de rien, parce que je suis philosophe. » L'Esprit Fort répond : « Je me mêle de tout, parce que je suis philosophe. J'écris toujours, j'approfondis tout; j'arrache la foudre à la Divinité, le sceptre aux rois, l'Equilibre à l'Europe, et la postérité aux ténèbres. » Ligne a parfaitement compris les deux sens du mot *philosophe*. Mais il n'est pas certain qu'il n'ait pas préféré l'ancien au neuf.

Enfin, un exemple hongrois : I. A. Fessler. Quand il était jeune novice vers 1780, il nourrissait des doutes sur sa vocation de moine. Les livres pieux de Fleury et de Muratori l'ébranlaient. Qui lui a enseigné dans cette malheureuse conjoncture l'humilité, la mortification et la résignation : c'était Sénèque.

Je ne veux pas nier que les débuts des Lumières autrichiennes ne soient à situer dans les années soixante. Mais ce sont là des Lumières réfractées. On étudiait Voltaire parallèlement à devenir catholique. On lisait Sénèque pour rester moine. Les esprits les plus éclairés de Vienne, même s'ils comprenaient la nouvelle philosophie, ne l'acceptaient pas entièrement. Les idées venues de l'Ouest ne se reconnaissent pas toujours après avoir pénétré dans les pays de la Monarchie autrichienne.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

L'OPINION PUBLIQUE DES LUMIÈRES

PAR
JÁNOS PELLE

Avant d'entrer dans le vif du sujet, voyons les difficultés spécifiques qu'on doit affronter à propos du problème de l'opinion publique des Lumières. L'opinion publique est une notion sociologique très complexe : même les sociologues qui font les sondages d'aujourd'hui ne peuvent la définir avec la précision et l'exactitude nécessaires. On peut donc imaginer les problèmes d'un chercheur qui essaie de reconstruire l'opinion publique du XVIIIe siècle et ses diverses tendances en Europe Occidentale et en Europe Centrale.

Acceptons néanmoins à titre provisoire, la définition que Gaston Berger[1] avait donnée de l'opinion publique, envisagée comme phénomène humain. Selon lui, les actions humaines sont déterminées moins par les choses que par l'opinion qu'on s'en fait. Et voilà quelques critères de l'opinion publique de tous les temps :

— l'opinion est consciente, elle forme la base de la conviction;

— l'opinion porte en elle une intention de rationalité, donc contient une tendance de justification, même malgré les faits;

— l'opinion est toujours divisée (lorsqu'elle cesse d'être divisée, elle devient une foi collective, ce qui n'arrive que dans les courtes périodes révolutionnaires);

— l'opinion n'est cependant point une simple affirmation théorique. Sur un problème indifférent il n'y a pas d'opinion;

— l'opinion publique exprime le sentiment des incompétents. L'opinion publique se développe avec une force particulière là où les intérêts en jeu sont puissants et les situations, complexes; là où les hommes sont directement touchés par les conséquences des différentes actions possibles sans avoir les moyens, ni le goût d'entreprendre une étude objective et approfondie des problèmes.

Enfin :

— l'opinion publique est un phénomène social — elle n'est pas la somme des opinions privées.

La naissance de l'opinion publique est inséparable de la formation de l'Etat absolutiste. Le pouvoir d'Etat s'y présente comme une force aliénée par rapport à toutes les couches sociales de la société et dans le domaine de l'économie, de la santé publique, de l'éducation, etc., il invoque, dans ses ordonnances et directives,

[1] Cf. BERGER, Gaston, *L'opinion publique*, PUF, Paris, 1957.

l'intérêt public. Les souverains absolus contribuent à la création des périodiques, dans lesquels ils font publier les directives de l'Etat à l'usage de leurs sujets. La *Gazette de France,* fondée par Renaudot et protégée par Richelieu, appartient à ce type de journal officiel, ainsi que la *Gazette of London* ou le *Wiennarisches Diarium*; ce dernier paraissant dès le début du XVIIIe siècle.

La création de la « publicité officielle » fut suivie tôt ou tard par celle de la « publicité critique », cette dernière étant déjà étroitement liée aux évolutions de l'opinion publique.

Selon Jürgen Habermas *(Strukturwandel der Öffentlichkeit),* la première forme de la publicité critique est la publicité littéraire du XVIIIe siècle. C'est dans le domaine de la littérature et de l'art que peut d'abord s'exprimer le « raisonnement des hommes privés », ce qui est formellement interdit ailleurs, surtout en matière politique. Pourtant, dans ce raisonnement public, le rang social des participants est déjà sans importance, seuls comptent les arguments et la force persuasive. Remarquons, pour illustrer l'état de la publicité critique en Hongrie à l'âge des Réformes, que chez nous les milieux littéraires n'ont accepté ce principe fondamental qu'à partir des années 1830. C'est à ce moment-là que s'est déroulé le fameux procès du *Conversations-Lexikon,* dans lequel un critique hongrois renommé, József Bajza a osé faire une leçon publique à un comte pour lui démontrer que dans la république des lettres tout le monde a les mêmes droits.

Revenant à l'époque des Lumières, il faut poser la question : quels étaient les individus et les couches sociales dont l'opinion façonnait l'opinion générale de l'époque? Paul Ourliac écrit à ce propos dans son livre *(L'opinion publique en France du VIIe au XVIIIe siècle)* : « Au XVIIIe siècle l'opinion est reine; mais de quelle opinion s'agit-il? Que veut-on dire quand on parle, à l'époque, de l'opinion publique? Au début du siècle, ce que l'on appelle opinion publique — et la royauté qu'on lui reconnaît — c'est l'opinion critique, l'opinion d'une minorité . . . mettons que c'est l'opinion de qualité, l'opinion des salons. A la fin du siècle, après 1789, l'opinion est toujours reine, mais son royaume est désormais celui de la majorité : c'est le règne du nombre apparent ou supposé. C'est au XVIIIe siècle que va s'opérer une sorte de 'transfert' pour le même mot 'opinion'. Au règne des 'penseurs' — qui par définition même sont peu nombreux — va se substituer le règne de l'opinion populaire. »[2]

L'opinion publique avait de différents niveaux au XVIIIe siècle. On peut dire que plus un pays est engagé dans la voie de l'évolution bourgeoise, plus l'opinion publique est développée, plus la publicité critique est structurée. En ce qui concerne la France, on peut y parler de l'opinion « publique » des philosophes, ou de l'élite intellectuelle, dont les réactions se traduisent dans les œuvres philosophiques et littéraires. Cette opinion fut dominante à l'intermédiaire des salons depuis la mort du Roi-Soleil jusqu'au début des années 1750, dans la période appelée par Werner Krauss *Frühaufklärung*. Cette opinion d'élite avait ses propres organes, les gazettes à la main, dont la plus célèbre est sans doute la *Correspondance littéraire,*

[2] OURLIAC, Paul, *L'opinion publique en France au XVIIe et au XVIIIe siècle,* PUF, Paris, 1969, pp. 35-36.

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

philosophique et critique de Grimm. L'opinion des salons gardait les traits de l'intimité, ce que reflète la forme de lettre privée de ces gazettes à la main. Les maîtres de cette opinion d'élite avaient des illusions sur la nature et l'influence de cette opinion entre 1750 et 1770, à l'apogée des Lumières. Pour l'illustrer, voilà les déclarations de deux contemporains de marque : « L'opinion gouverne le monde, mais les philosophes à la longue gouvernent l'opinion des hommes » — écrit Voltaire dans une lettre du 27 janvier 1766. « Tôt ou tard, les hommes qui pensent et qui écrivent, gouvernent le monde » — a ajouté D'Alembert. Pourtant, dans cette période, le monde des salons était déjà en déclin, et à partir des années 1770, dans la période dite *Spätaufklärung*, l'opinion des philosophes s'éloignait de l'opinion publique au sens large.

L'opinion d'élite devient donc progressivement une opinion plus largement répandue, une opinion essentiellement bourgeoise. La mentalité de la bourgeoisie française a beaucoup changé durant le XVIIIe siècle. Elle avait été passive, apolitique jusqu'au tournant du siècle, pour devenir, surtout après 1770, de plus en plus active. A partir de cette époque, cette couche sociale était capable d'entretenir des artistes, surtout des écrivains, qui n'étaient donc plus obligés d'accepter la protection des grands seigneurs ou les pensions royales. A partir des années 1750 s'engage un dialogue entre les philosophes et l'opinion publique bourgeoise. Vingt ans plus tard, cette opinion bourgeoise avait déjà des exigences formulées, surtout dans le domaine des beaux-arts et du théâtre. C'est déjà une relation de type nouveau entre le public et les hommes de lettres. On ne peut comprendre la naissance de la comédie larmoyante qu'en tenant compte de ce phénomène socio-psychologique.

Notons qu'il existe aussi un troisième niveau de l'opinion publique, celui des grandes masses, des classes populaires des grandes villes et des campagnes. Mais cette opinion n'existe pratiquement pas jusqu'à la Révolution, ou, si elle existe, elle est essentiellement traditionnelle, et garde les croyances communes et les souvenirs collectifs, rarement conservés par les documents.

Dans les régimes absolutistes — ainsi que dans les régimes autoritaires — le temps passe très lentement. Le pouvoir central, qui étend son autorité sur toutes les sphères de la vie, veille toujours à ce que l'information affirme sans cesse la perpétuité et la stabilité de l'ordre existant. Pourtant, en réalité, l'absolutisme ne peut conserver que l'apparence de la continuité au XVIIIe siècle, puisque sous la surface s'accélère le développement de l'économie, en même temps que la société se transforme, et les différents conflits sociaux, jusque-là latents, provoquent une prise de conscience de plus en plus forte. La continuité apparente ne peut plus dissimuler la discontinuité réelle, ce qui se traduit par un changement de structure du pouvoir.

Dès le Moyen Age, la royauté française invoquait la volonté divine pour faire admettre sa légitimité par les masses : le roi est le souverain par la grâce de Dieu, sa volonté est sainte, et ceux qui s'y opposent risquent leur salut. Les Lumières, qui ont façonné l'opinion de l'élite intellectuelle, ont mis en doute cette légitimation du pouvoir royal, en soumettant à la critique rationnelle l'idéologie et toutes les institutions de l'absolutisme. Les progrès du goût bourgeois et le recul de la culture

néo-classique, intemporelle et impersonnelle de la monarchie conduisaient à l'affirmation de la conception bourgeoise du monde, fondée sur une conception rationnelle du temps et de l'espace. Le roman bourgeois ainsi que la comédie larmoyante ont leur action située dans un espace et dans un temps concrets, qui sont familiers aux spectateurs, à l'encontre de la tragédie classique dont le sujet est sublime et éternel.

L'actualité est une catégorie par excellence bourgeoise : les affaires commerciales sont en général prévues à court terme, les lettres de change viennent à échéance un jour donné, etc. L'opinion publique bourgeoise reconnaît pendant le XVIIIe siècle que son trait caractéristique le plus important est la réaction aux événements et leur commentaire immédiat. C'est ainsi que voient le jour les premiers quotidiens : en 1777, le *Journal de Paris*, et un an après, le *Journal général de France*. Ces journaux, contrôlés par la censure, étaient pleins d'articles politiquement indifférents — bulletins de météorologie, faits divers, courrier des lecteurs, petites annonces, etc.; pourtant, la parution régulière de ces quotidiens marque déjà une nouvelle phase du développement de l'opinion publique.

En l'absence d'une presse régulière, les philosophes, lorsqu'ils attaquaient l'absolutisme, ne pouvaient pas lier leur critique à l'actualité. Jusqu'à la fin des années 1780, la critique du régime ne se manifestait que sous forme de pamphlets et de livres publiés occasionnellement, et, à cause de la censure, la plupart de ces écrits furent publiés en gardant l'anonymat. Même les journaux publiés à l'étranger (comme la *Gazette de Hollande*, la *Gazette d'Utrecht*, la *Gazette de Cologne*, le *Courrier du Bas-Rhin*, etc.) étaient en réalité des pamphlets, parce que les « nouvellistes » — types d'hommes de lettres méprisés à l'époque — prenaient pour cible des personnages politiques, souvent les maîtresses des rois, au lieu de donner une critique globale, cohérente et régulière du régime.

Pour apprécier et analyser l'apport spirituel des Lumières, d'une richesse infinie, ne se prêtant pas à une répartition selon les genres dans le domaine de la littérature, de la philosophie et du théâtre, il faut souligner que ces œuvres accédaient à la publicité soit avec une autorisation officielle, soit avec une permission tacite, soit sous le manteau.

La volonté constante de tromper la censure était décisive du point de vue du développement du roman français au XVIIIe siècle. Pour comprendre « la longue marche » du roman bourgeois, il faut connaître le processus par lequel ce genre littéraire méprisé par les contemporains a vaincu la résistance de l'opinion bourgeoise, et s'est intégré lentement à la conscience du tiers état.

A propos des œuvres marquantes, comme par exemple la *Nouvelle Héloïse*, qui fut un succès sans pareil, ou les *Liaisons dangereuses*, ouvrage plutôt refusé par l'opinion bourgeoise, signalons aussi la relation contradictoire entre l'auteur et son public, reflétée d'ailleurs par les préfaces des romans de l'époque.

Je pense que la notion sociologique de l'opinion publique est une notion utilisable pour l'étude de l'époque des Lumières. A l'aide de cette catégorie, nous pouvons intégrer dans nos recherches les résultats de l'histoire littéraire et de l'histoire des

beaux-arts, ainsi que ceux de l'histoire de la presse et du théâtre évitant ainsi le danger du particularisme.

Pour finir, je voudrais dire quelques mots sur l'opinion publique dans la Hongrie du XVIIIe siècle, en comparaison avec l'opinion publique française de l'époque. Il est évident que cette comparaison est très difficile, sinon impossible. Dans toute la monarchie des Habsbourg, la publicité officielle, de même que la publicité critique, étaient beaucoup moins développées et structurées qu'en France, et cela vaut avant tout pour la Hongrie. Chez nous la bourgeoisie était presque absente, l'élite intellectuelle, mince, et composée pour la plupart d'ecclésiastiques; la publicité critique était le fait de la noblesse mécontente. La censure était très sévère, la presse d'émigration ou les périodiques clandestins inexistants. Au XVIIIe siècle, la publicité critique coïncidait en Hongrie avec la publicité traditionnelle, incarnée par les diètes, convoquées par le roi.

Ce qui donne une dimension nouvelle à l'opinion publique hongroise du XVIIIe siècle, ce sont les préoccupations linguistiques. Si en France ou ailleurs la publicité littéraire et esthétique était, au XVIIIe siècle, l'avant-coureur de la publicité politique, en Hongrie par contre, pour créer une publicité littéraire, on avait encore besoin d'une réforme de la langue. Pourtant, la rivalité du latin et de l'allemand n'a fait que cacher, dès le règne de Joseph II, un conflit plus profond entre le hongrois et les langues des minorités, également impropres à l'expression littéraire et critique. Je signale, à titre de curiosité, que le jacobin hongrois Ferenc Abaffy a donné une version latine de la Marseillaise et ce n'est qu'un peu plus tard que Ferenc Verseghy l'a traduite en hongrois pour la propager parmi les conspirateurs.

Si nous acceptons la périodisation de M. Domokos Kosáry, qui nous a proposé dans son rapport de prolonger le siècle des Lumières en Hongrie jusqu'en 1818, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la première vague de la réforme de langue, nous pouvons dire que l'opinion publique des Lumières de Hongrie était par excellence une « opinion linguistique », dont l'organisateur et le chef de file était sans doute l'ancien jacobin Ferenc Kazinczy. A partir de 1772, dès l'apparition de György Bessenyei et des écrivains de la garde de Marie-Thérèse, c'est la réforme de la langue hongroise qui est au centre de la publicité contemporaine. Durant cette période, la littérature n'est, pour l'opinion publique, qu'un moyen d'illustrer les possibilités de la langue hongroise, la qualité des œuvres étant peu importante. C'est pourquoi l'opinion publique contemporaine a complètement méconnu le premier poète hongrois vraiment génial, Mihály Csokonai Vitéz, le considérant comme un « auteur de poésies de circonstance » pareil à ses confrères depuis longtemps oubliés. La forme voulait donc primer le fond.

Naturellement, l'analyse sociologique de l'opinion publique des Lumières en Hongrie exigerait une étude approfondie. Ce que j'ai dit à-propos de « l'opinion linguistique », comme forme spéciale de l'opinion publique de l'Europe Centrale au XVIIIe siècle, n'est qu'une hypothèse de travail.

J'espère que j'aurai la possibilité de faire des recherches sur cette hypothèse et que je pourrai vous rendre compte de mes résultats au prochain colloque des Lumières de Mátrafüred.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA SOCIABILITÉ AU SIÈCLE DES LUMIÈRES. L'EXEMPLE DES SALONS LITTÉRAIRES EN FRANCE ET EN POLOGNE

PAR
MARIA FLANDRIN

Le siècle des Lumières français a introduit dans presque tous les pays d'Europe ses idéaux et principes, au point qu'on a pu parler de l'Europe des Lumières comme d'une Europe française. Certaines formes de sociabilité, très répandue en France, n'ont cependant pas été adoptées par les autres pays, malgré l'intérêt qu'y suscitaient les nouveaux courants. Les salons littéraires, si typiques de la France de l'époque, en sont un exemple : ils n'ont pas été imités partout, en Pologne non plus, pourtant la Pologne était une fidèle imitatrice de son amie lointaine. L'analyse de ce « refus » devrait permettre de démontrer que la pénétration et la diffusion de l'esprit du siècle des Lumières dépendaient dans une large mesure de la situation politique et sociale du pays récepteur, aussi bien que de son passé historique.

L'étude des salons littéraires se heurte au problème de la faiblesse des sources disponibles. Il s'agit en fait de pénétrer au sein d'une demeure particulière dans le passé. Or la correspondance privée est rarement accessible et les mémoires publiés au XIXe siècle sont souvent apocryphes. Restent donc les journaux de l'époque qui relatent les événements de la vie intellectuelle et publient les récits de voyages.

Les dictionnaires récents définissent le salon comme un « lieu de réunion dans une maison où l'on reçoit régulièrement la société mondaine, artistes et diverses personnalités ».[1] Les travaux littéraires portant sur le XVIIIe siècle permettent de préciser quelque peu cette définition. Les salons étaient animés par des femmes et se tenaient une ou deux fois par semaine. Chacun d'eux avait en principe son propre caractère, en fonction des sujets de conversation appropriés et son cercle d'invités, ce qui n'empêchait cependant pas les habitués d'un salon de fréquenter parallèlement des salons « concurrents ». Les salons attiraient les écrivains célèbres et les brillants causeurs. On y commentait les livres et les découvertes scientifiques nouveaux, on y lisait de petites pièces en vers. Presque toujours c'était la maîtresse de la maison qui tenait le rôle du meneur de jeu. Si ses moyens ne lui permettaient pas d'offrir des dîners ou des soupers, elle « donnait à causer » sur les idées nouvelles, engageant ses invités à débattre les sujets les plus hardis, y compris la politique et la religion.

[1] L'article « salon » ne figure ni dans le *Dictionnaire de Trévoux* ni dans l'*Encyclopédie* de Diderot.

Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, les salons forment l'opinion. On peut aller jusqu'à dire que, dans une certaine mesure, ils constituent l'opinion. Leur naissance remonte, en France, au début du XVIIe siècle (les salons des Précieuses), mais leur apogée se situe vers les années 40-60 du XVIIIe siècle et continue jusqu'à la Révolution.

A l'heure actuelle, il n'existe pas d'étude historique sérieuse sur les salons français, qui en retracerait l'historique et l'évolution, et s'interrogerait sur leurs liens avec la société. On peut toutefois estimer le nombre des salons célèbres de Paris et des alentours de la capitale à une vingtaine au XVIIIe siècle.[2] Le salon de Mme GEOFFRIN, amie du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste PONIATOWSKI[3] sera ici pris en exemple.

Née en 1699, Marie-Thérèse RODET, fille d'un valet de chambre de la Dauphine, avait épousé en 1713 François GEOFFRIN, directeur des Glaceries de Saint-Gobain. Elle avait fréquenté durant quelques années le salon de Mme de TENCIN. Après la mort de celle-ci, elle créa, en 1749, son propre salon, «héritant» des hôtes de son amie. Les portes de sa demeure, au 372 de la rue Saint-Honoré, s'ouvraient deux fois par semaine : le lundi pour les peintres et sculpteurs, le mercredi pour les philosophes et gens de lettres. Innovation très appréciée, chaque réunion ou presque était suivie d'un dîner. De plus, Mme GEOFFRIN exerçait une sorte de mécénat, hébergeant souvent des artistes ou savants pauvres et leur fournissant une aide financière. Mais le succès très considérable de son salon n'est pas dû à ces seules raisons. Si la maîtresse de maison était informée de tout ce qui se passait dans le grand et petit monde parisien, elle ne se prononçait pas, au contraire, sur ses «confrères», sur les sujets qu'elle ne connaissait pas. Les sujets les plus hardis, susceptibles d'entraîner des disputes, étaient exclus de la conversation. La simplicité de Mme GEOFFRIN attirait chez elle tant les Français que d'éminents étrangers : Gustave III de Suède, Joseph II, Franklin, David Hume.[4]

Les autres salons parisiens célèbres de l'époque avaient un profil plus défini. Ceux de Mme de TENCIN et de Mme de LAMBERT accueillaient les gens de lettres, celui de Julie de LESPINASSE, les auteurs de l'*Encyclopédie*, ceux de Mme de DEFFAND ou de Mme NECKER, les philosophes.

Vers la fin de l'Ancien Régime, les salons évoluent, abandonnant les sujets exclusivement littéraires ou philosophiques pour se tourner vers la politique. De plus, la composition sociale des hôtes devient de plus en plus mélangée.

*

[2] Quelques ouvrages récents sur les salons : LOUGEE, *Le Paradis des femmes*, Princeton, 1956; GOUGY, F. M., *Les grands salons littéraires*, Paris, 1965; CAPETIGUE, J. B., *La Marquise du Châtelet*, Genève, 1970; BENEDEK, J., *Párizsi szalonok* (Salons parisiens), Budapest, 1969.

[3] Sur Madame Geoffrin et son salon v. THOMAS, A. L., *Éloge de Madame Geoffrin* et *A la Mémoire de madame* G..., s. l. 1777; MORELLET, A., *Portrait de Mme Geoffrin*, Amsterdam, 1777; SEGUS, P., *Le royaume de la rue Saint-Honoré*, 2e éd., Paris, 1925.

[4] Une cinquantaine de personnes sont passées par son salon.

En Pologne, la France est à la vogue dès l'époque saxonne, mais l'apogée de cette mode ne sera atteint que sous le règne de Stanislas-Auguste PONIATOWSKI, séduit et ébloui par cette mode. Il fut le seul à tenter de créer, en 1768, quatre ans après son élection, une sorte de salon, « les dîners du jeudi », où gens de lettres, savants et artistes discutaient au cours du repas de sujets philosophiques ou artistiques et récitaient poèmes ou pièces de théâtre.

Son exemple ne fut pas suivi par les milieux éclairés de Varsovie, alors que de nombreux proches du roi avaient connu et fréquenté les salons parisiens. Les historiens du XIXe siècle insistent néanmoins sur le caractère très voisin des salons littéraires et des sociétés savantes créées dans les années 60-70 du XVIIIe siècle.[5] Par ailleurs, les auteurs de certaines histoires littéraires récentes affirment que quelques membres, hommes ou femmes, de la grande noblesse polonaise tenaient des salons littéraires, sans toutefois en fournir de preuves fondées sur des sources précises.[6] Ils constatent tout simplement que les portes des résidences nobles à Varsovie et aux alentours étaient ouvertes à l'aristocratie aussi bien qu'au monde de la science et de la culture. Ni la correspondance privée des grandes familles polonaises, ni les mémoires, ni les récits de voyage ne permettent d'établir avec certitude l'existence de salons à la mode française. On citera quelques propos de voyageurs étrangers : LEHNDORFFE, un aristocrate berlinois, écrit en 1767, au sujet de son séjour à Varsovie : « Je suis chaque jour invité dans une maison ... partout des réceptions chez les aristocrates, des dîners, des soupers, des distractions. »[7]

SCHULZ, venu de Courlande de 1791 à 1793, raconte : « Les Polonais changent de domicile, si ce n'est à l'étranger, c'est en Pologne. Chaque jour il y a à Varsovie des dîners, des bals, des soupers. Le style de vie n'est jamais régulier. »[8] L'auteur de *Paul et Virginie*, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, écrit en 1764 : « [les femmes polonaises] sont supérieures aux hommes par leur beauté et caractère. Elles sont au courant des affaires du pays, qu'elles dirigent souvent. *Durant leurs loisirs* [souligné par moi], elles s'occupent de littérature, de musique et d'arts. »[9]

Jean BERNOULLI (mathématicien et astronome suisse) fut invité le 30 septembre 1778 chez le prince CZARTORYSKI, l'un des plus éminents hommes politiques de l'époque, connu, comme sa femme, pour son esprit éclairé et ouvert. BERNOULLI rencontra à cette occasion diverses personnalités : médecins célèbres, écrivains, hommes politiques et dames de l'aristocratie polonaise. Dans son récit, il fait l'éloge de son hôte, dont la culture et les connaissances sont universelles.

[5] WOJCICKI, K. W., *Zebrania literackie w Warszawie* (Réunions littéraires à Varsovie), Klosy, 1875; TOMKOWICZ S., *Z wieku Stanislawa Augusta* (Au siècle de Stanislas-Auguste), Kraków, 1882.

[6] GUZEK, A. K., article in *Słownik literatury Polskiego Oświecenia* (Dictionnaire de la littérature polonaise des Lumières), Wrocław, 1977; LIBERA, Z., *Życie literackie w Warszawie w czasach Stanisława Augusta* (Vie littéraire à Varsovie sous le règne de Stanislas-Auguste), Warszava, 1971; Свирида И.И., *Польская художественная жизнь конца XVIII — первой трети XIX века* (La vie artistique polonaise à la fin du XVIIIe siècle et dans le premier tiers du XIXe siècle), Москва, 1978.

[7] In *Polska Stanisławowska w oczach cudzoziemców* (La Pologne de Stanislas-Auguste aux yeux des étrangers), t. II, Warszawa, 1963, p. 31.

[8] *Ibid.*, p. 482.

[9] *Ibid.*, t. I, p. 207.

Il poursuit : « Vers sept heures du soir, tous ceux qui avaient accès au palais pouvaient y entrer, participer à la réunion mondaine, jouer aux cartes, converser, puis partir ou rester souper. »[10]

On pourrait multiplier les propos du même genre et citer nombre d'exemples de réunions où les conversations sur des sujets littéraires, philosophiques et scientifiques tenaient une place importante, sans en être toutefois la seule occupation. Cela conduit naturellement à s'interroger sur les raisons qui ont fait obstacle, en Pologne, à la naissance de cette forme de sociabilité que sont les salons. On peut avancer plusieurs hypothèses :

1) — Le célèbre historien de l'entre-deux-guerres W. KONOPCZYNSKI constate que les femmes polonaises, en raison de la situation politique du pays, étaient trop occupées par les intrigues politiques et, partant, n'avaient pas l'esprit libre pour organiser des réunions intellectuelles régulières. A cela s'ajoute leur mode de vie désordonné, avec des séjours alternés dans la capitale et à la campagne, et des voyages à l'étranger, peu fréquents dans les milieux français.[11]

2) — Dans le tourbillon politique que connut la Pologne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'élite éclairée de la société n'arrivait pas à créer des structures stables de la vie intellectuelle. Mais, comme elle ne voulait pas être coupée du monde extérieur, elle tenait ouvertes ses portes à tout et à tous ceux qui apportaient un souffle nouveau.

3) — L'incubation et la pénétration de l'esprit des Lumières en Pologne se fit durant une période trop brève pour que les Polonais puissent adopter les pratiques venues de France. De plus, la cour royale était trop modeste, trop pauvre et trop peu appréciée par beaucoup de Polonais pour qu'elle pût donner une diffusion large aux idées venues de l'étranger.

4) — La structure sociale de la Pologne était fort différente de celle de la France. La bourgeoisie commençait à peine à marquer sa place dans la société. La noblesse, bien que très nombreuse par rapport aux autres pays, n'avait ni la fortune, ni souvent l'instruction ou le goût nécessaires pour imiter l'étranger. L'aristocratie (la grande noblesse), quoique cosmopolite, imitait ses « compatriotes » pour diverses raisons. Elle ne souhaitait pas imposer des coutumes étrangères au pays. De plus, pour attirer la jeune noblesse campagnarde, et la gagner à des fins politiques ou personnelles, il suffisait de lui fournir des distractions simples, bals, jeux ou repos et non des divertissements intellectuels.

En 1795 la Pologne cesse d'exister, partagée entre trois puissances. Et contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, c'est alors, au début du XIXe siècle, qu'apparaissent des salons littéraires, tenus, il est vrai, non seulement par des femmes, mais également par des hommes.[12] Le plus connu à Varsovie était celui de

[10] *Ibid.*, p. 374 et passim.

[11] KONOPCZYNSKI, W., *Kiedy nami zazdziły kobiety* (Le temps où les femmes régnaient sur nous), Warszawa, 1925.

[12] KRAUSHAR, A., *Salony i zebrania literackie warszawskie na schyłku wieku XVIII-go i w ubiegłym stuleciu* (Salons et réunions littéraires à Varsovie au tournant des XVIIIe et XIXe siècles), Warszawa, 1916; KAMIONKOWA, J. U., *Życie literackie w Polsce w pierwszej połowie XIX w.* (La vie littéraire en Pologne dans la première moitié du XIXe siècle), Warszawa, 1970.

la princesse WIRTEMBERG, fille de la princesse CZARTORYSKI. Ouvert de 1808 à 1816, ce salon servait de cadre à des réunions appelées « les samedis bleus », et avait plusieurs points communs avec le salon des « Précieuses ».[13] Les invités devaient tenir une conversation brillante, jongler avec les mots, trouver des paradoxes en s'appuyant sur des livres à la mode. Le sentimentalisme de l'époque romantique dotait la platitude des jeux de mots d'un sens plus profond : du besoin d'approfondir la connaissance de la langue polonaise.

Dans les années 1820 apparaissent encore d'autres salons, nobles et bourgeois. Les sociétés savantes se multiplient. Leur but essentiel est de contribuer au perfectionnement de la langue et de préserver la culture nationale des influences étrangères venant des trois envahisseurs, c'est-à-dire de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Les membres de ces sociétés se réunissaient dans des maisons privées où, à côté des distractions (musique et jeux de cartes), on discutait art ou littérature.[14]

Les raisons de ce changement de la vie sociale sont multiples. La structure de la société ne diffère guère de celle de la fin du XVIIIe siècle : la bourgeoisie, notamment, ne se fait remarquer guère dans l'arène politique. Le désastre des partages a ravagé les milieux intellectuels et savants, et obligé une partie de la haute société à quitter le pays.

Il est évident que la période napoléonienne, quoique courte (Duché de Varsovie : 1807-1815) avait réveillé les sentiments francophiles des Polonais et les a incités à imiter les coutumes du pays qui avait vaincu et chassé de Pologne les occupants. Mais, plus important encore, un pays privé de son indépendance ne pouvait pas conserver les cadres traditionnels de sa vie mondaine. En revanche, de petits cercles fermés, réunissant des gens qui ne jouissaient pas de la liberté d'expression, correspondaient bien à la nouvelle réalité. C'est dans ce cadre que la volonté de conserver la conscience nationale et la nécessité de protéger et de garder la culture polonaise avaient le plus de chance d'aboutir.

Cette nouvelle forme de sociabilité ne s'est pas substituée aux anciennes : les portes des demeures restèrent ouvertes aux hôtes politiquement sûrs, et les réceptions consacrées aux jeux, aux cartes et aux danses continuèrent à coexister avec les réunions de caractère intellectuel.

En effet, les salons littéraires n'étaient ici qu'un prétexte pour tenter de réfléchir sur les causes qui avaient empêché que les modes et les courants intellectuels des Lumières françaises ne fussent suivis et repris dans les autres pays.

A notre connaissance, les salons littéraires du type français n'existaient ni en Autriche, ni en Angleterre, ni en Russie au XVIIIe siècle. Il serait intéressant d'étudier de plus près ce problème, contribuant par là à l'élargissement des études comparatives relatives à l'histoire des sociétés.

[13] ALEKSANDROWICZ, A., « Blekitne soboty » Marii Wirtemberskiej (Les « samedis bleus » de Marie Wirtemberg), in *Pamietnik Literacki*, LXV, 1974, t. 3.

[14] KRAUSHAR, A., *op. cit.*

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

ASPECTS DU MIRAGE POLONAIS DANS LE ROMAN ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DES PRODROMES RÉVOLUTIONNAIRES A LA RESTAURATION

PAR
MICHÈLE MAT

Lorsque se répandit à Paris la fameuse estampe gravée par Le Mire, *Le gâteau des rois*, qui illustrait le premier démembrement de la Pologne par les puissances copartageantes, la Pologne n'était plus une *terra incognita* pour les sujets de Louis XV. Pion important sur l'échiquier diplomatique français, elle avait déjà fourni nombre d'anecdotes piquantes aux voyageurs férus d'exotisme — et ce dès le XVIIe siècle — et suscité l'intérêt — passionné — de philosophes thuriféraires de la Russie ou d'historiens soucieux de servir la politique orientale de Choiseul. Certes, les valorisations étaient différentes, pour ne pas dire antinomiques, en fonction des présupposés idéologiques des uns et des autres. Mais, en gros, de Régnard à Rulhière, en passant par l'abbé Delaporte, Voltaire, Coyer, Jaucourt ou Mably, des motifs identiques se répétaient, constitutifs de cette mythologie sarmate qui tenait lieu aux Français de connaissance de la Pologne.[1] Vestige anachronique d'âges révolus, pays des vertus naturelles et des mœurs patriarcales, cette république anarchique où le peuple est réduit en esclavage par une noblesse indisciplinée, attachée à ses privilèges et jalouse de son indépendance, était pour un Français du XVIIIe siècle un étonnant paradoxe politique et social. L'article « Pologne » de l'*Encyclopédie*, démarqué par Jaucourt de l'*Histoire de Jean Sobieski* de l'abbé Coyer — « source », ou « arsenal », « où jusqu'à la fin du siècle, les philosophes, et même leurs adversaires, iront puiser leurs idées sur la Pologne »[2] — se plaît à souligner les contrastes de cet étrange pays : « la dignité royale avec le nom de république : des lois avec l'anarchie féodale; des traits informes de la république romaine avec la barbarie gothique; l'abondance & la pauvreté (. . .) le comble de l'esclavage & l'excès de la liberté », sans oublier le paralysant *liberum veto* d'une noblesse « qui vend ordinairement sa couronne au candidat qui a le plus d'argent »

[1] FABRE, J., *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières. Etude de cosmopolitisme*, Paris, 1952, *passim*. « Seul, Jean-Jacques là comme ailleurs, saura faire preuve de singularité et se construira, avec l'aide de son informateur Wielhorski et, parfois malgré cette aide, une Pologne bien à lui, pas plus chimérique, après tout, que l'autre » (*ibid.*, p. 23). Sur l'écho recueilli par les *Considérations* dans les milieux révolutionnaires français, voir MARX, J., Bonald contre Rousseau sur la constitution polonaise, in *Voltaire et Rousseau en France et en Pologne, Actes du colloque de Nieborów (octobre 1978)*, Editions de l'Université de Varsovie, 1982 (Cahiers de Varsovie, 10), pp. 101-115.

[2] *Ibid.*, p. 23.

(*Encyclopédie*, XII, pp. 931-932). Il ne manquait plus, pour achever le tableau à la manière des crédules voyageurs du XVIIe siècle, que la légendaire « plique polonaise » évoquée par l'abbé Delaporte ou Mably :[3] elle frappera encore, tel un châtiment national, une héroïne de Balzac, Vanda de Mergi, victime expiatoire de la complicité involontaire de son grand-père, un général polonais, dans le partage de son pays.[4]

Jean Fabre l'a souligné, en dépit des protestations d'un Dupont de Nemours, la survie de la tendancieuse *Histoire de l'anarchie de la Pologne* de Rulhière sera longue dans l'historiographie du XIXe siècle et après l'abbé Delaporte, un Méhée de la Touche ou un Ségur continueront à puiser dans le vieil arsenal rhétorique mis à la mode par les récits de voyage de leurs prédécesseurs. Abandonnant voyageurs et historiens, nous nous attacherons au devenir protéiforme du mirage polonais dans l'imaginaire romanesque et théâtral français, de l'aube de la Révolution à la Restauration.

« Le Polonais en tant que sujet littéraire n'entre dans la littérature française qu'avec Balzac », écrivait Z. Markiewicz.[5] C'était oublier la trentaine de romans, nouvelles, comédies, mélodrames et autres vaudevilles à sujet polonais[6] relevés dans la bibliographie suggestive de J. Lorentowicz et A. M. Chmurski, rien que pour les années 1775 à 1815 : à titre de comparaison, on compte à peine cinq romans et deux tragicomédies entre 1646 et 1739.[7] Même si l'inventaire n'est pas exhaustif, ces chiffres sont indicatifs de tendances. Indéniablement, l'agonie héroïque d'un pays combattant pour sa liberté et victime de l'avidité de puissants voisins, l'émigration et la conduite glorieuse des légions polonaises durant les guerres napoléoniennes avaient mis la Pologne à la mode... à défaut de susciter des actes politiques concrets des autorités françaises successives en faveur de la restauration de l'intégrité d'un Etat polonais indépendant.[8]

L'attachement farouche des Polonais à la liberté, souligné par un Jaucourt et exploité démagogiquement par les orateurs des diètes,[9] resurgit à chaque page mais

[3] *Ibid.*, pp. 24, 26.

[4] BALZAC, H. de, *L'envers de l'histoire contemporaine*. Deuxième épisode. *L'Initié* : commencé en 1840, le roman fut achevé en 1847.

[5] MARKIEWICZ, Z., L'Image de la Pologne chez quelques écrivains français (1764-1872), *Les Lettres romanes*, 22, 1968, p. 239.

[6] Ne sont pas reprises les œuvres où des Polonais n'apparaissent qu'épisodiquement, à titre de comparses, comme p. ex. le roman du marquis de Luchet intitulé *Olinde*.

[7] LORENTOWICZ, J. et CHMURSKI, A. M., *La Pologne en France. Essai d'une bibliographie raisonnée. I. Littérature. Théâtre. Beaux-Arts*, Paris, 1935 : aucune mention d'œuvre romanesque ou théâtrale à sujet polonais entre 1740 et 1786.

[8] « Le premier grand acte international accompli par la jeune République française », la signature de la paix de Bâle, le 16 germinal an III, « fut en même temps un consentement tacite à la mort de la Pologne ». (GROSSBAERT, J., La politique polonaise de la Révolution française, in *Annales historiques de la Révolution française*, 1929, VI, p. 47). Quant aux sympathies polonaises de Napoléon, elles furent toujours limitées par ses intérêts militaires immédiats (HOLLAND ROSE, J., Napoleon and Poland, in *The Cambridge History of Poland from Augustus II to Pilsudski (1697-1935)*, éd. REDDAWAY, W. F., PENSON, J. H., HALECKI, O., DYBOSKI, R., Cambridge, 1951, p. 212).

[9] FABRE, J., *op. cit.*, p. 40.

la tonalité varie sensiblement de Louvet à Guilbert de Pixérécourt, épousant en quelque sorte les vicissitudes du destin polonais et du jeu diplomatique français. Toile de fond historique de l'histoire de Lodoïska et Lovzinski, enchâssée dans *Une année de la vie de Faublas,*[10] l'insurrection des confédérés de Bar est un échec temporaire aux yeux de Louvet et de ses héros. L'épisode se termine sur une vision d'espoir; ayant rallié le parti des Insurgents après le partage de son pays, Pulaski, « martyr de la liberté américaine », entrevoit prophétiquement avant de mourir

> « l'heureux avenir qui s'approche : je vois l'une des premières nations du monde sortir d'un long sommeil, et redemander à ses oppresseurs son honneur et ses droits antiques, ses droits sacrés, imprescriptibles, ceux de l'humanité. Je vois dans une immense capitale, longtemps avilie, déshonorée par toutes les espèces de servitudes, une foule de soldats se montrer citoyens, et des milliers de citoyens devenir soldats. Sous leurs coups redoublés la Bastille s'écroule ».[11]

Et saluant l'avènement de la Fayette qui, bientôt, marchera sur les traces de Washington, Pulaski conclut :

> « C'est à peu près dans le même temps, mon ami, c'est à cette mémorable époque de la régénération des peuples, que la justice éternelle doit ramener aussi pour nos concitoyens les jours de vengeance et de liberté. »[12]

Sous la plume de Louvet, membre du parti des Girondins, ami de Kościuszko, on saisissait à sa naissance le mythe trinitaire qui unit la Pologne, la France et l'Amérique dans un « commun idéal de démocratie et de liberté ».[13]

Mythe fragile encore, qui s'effrite — souterrainement[14] — alors même qu'il s'élabore. Dans les *Aventures du jeune Potowski,* Marat qui prône en 1793 avec Danton et Robespierre une *Realpolitik* de non-ingérence dans les affaires polonaises,[15] renvoie dos à dos Confédérés et envahisseurs russes, coupables des même atrocités barbares.[16] Faisant flèche de tout bois pour mieux accabler les deux adversaires, défenseurs à ses yeux, à des titres divers, des abus de cet Ancien Régime

[10] Signe de son succès, l'épisode polonais fut plusieurs fois réédité séparément sous le titre *Lodoïska et les Tartares* et inspira en 1791 deux comédies intitulées *Lodoïska* à J. Cl. Dejaure et Cl. Fr. Fillette Loraux.

[11] Louvet, Les amours du chevalier de Faublas, in *Romanciers du XVIIIe siècle,* Paris, 1965 (Bibliothèque de la Pléiade), II, p. 588.

[12] *Une année de la vie de Faublas* fut publiée pour la première fois en 1787. Trois éditions de l'ensemble du roman *(Une année de la vie de Faublas, Six semaines de la vie de Faublas, La fin des amours de Faublas)* furent faites par les soins de l'auteur, mort en 1797 : de toute évidence, la rédaction du discours de Pulaski, écrit après le 14 juillet 1789, est antérieure aux deuxième et troisième démembrements de la Pologne qui ne sont évoqués nulle part dans *Faublas.*

[13] Fabre, J., *op. cit.,* p. 505.

[14] Le roman de Marat ne fut pas publié avant 1848.

[15] Kukiel, M., Kościuszko and the Third Partition, in *The Cambridge History of Poland,* p. 156.

[16] *Un roman de cœur, par Marat, l'Ami du peuple* : publié pour la première fois en son entier, d'après le manuscrit autographe, et précédé d'une notice littéraire. Par le Bibliophile Jacob, Paris, 1848 : « La

qu'il abominait, l'Ami du peuple reprenait à son compte les diatribes des Voltaire et des Grimm contre le fanatisme religieux de la noblesse polonaise, contre ses menées ambitieuses et anarchiques,[17] avant de tremper sa plume dans l'encrier de Rulhière pour brosser un portrait féroce de Stanislas-Auguste Poniatowski[18] et fustiger les « plumes mercenaires » à la solde de la despotique impératrice de Russie dont la « philosophie » n'est que poudre aux yeux.[19] Le jeune Gustave Potowski ne trouvera grâce à ses yeux — non sans paradoxe, compte tenu du vibrant appel à la révolution lancé par l'Inconnu[20] — qu'en fuyant les boucheries héroïques qui désolent son pays pour se réfugier dans un narcissique bonheur à deux.[21] Comme si les servitudes littéraires prenaient le pas sur les discours politiques incendiaires insérés maladroitement dans le roman sentimental à *happy end* obligé imaginé par Marat; comme si aussi le destin de la Pologne lui était somme toute assez indifférent.

Les horizons s'assombrissent encore à l'époque de la publication, l'an VI, de la *Pauliska* de Reveroni Saint-Cyr. Condamnée à un irréversible exil après le troisième démembrement de la Pologne, dépossédée de tous ses biens, la comtesse Pauliska incarne — triplement comme femme, comme émigrée et comme Polonaise — le thème cher au roman noir de l'innocence vertueuse en butte aux persécutions et à la perversité des hommes. Pire, l'amour de la liberté est toujours chevillé au cœur des Polonais de Reveroni Saint-Cyr, mais les héros eux-mêmes faiblissent : ému par la détresse de Pauliska et de ses compagnons d'infortune, cachés dans une grotte glacée et démunis de tout, Kościuszko était prêt sur l'heure à engager le combat avec des Russes supérieurs en nombre.[22] Quelques jours plus tard, Pauliska ne sera plus

---

fureur des confédérés a passé à leurs ennemis. Ce n'est plus une guerre; c'est une suite de brigandages atroces. On ne voit que perfidie, pillage, trahisons, assissinats » (lettre de Gustave Potowski à Sigismond Panin, 7 juillet 1770). Le roman de Marat est un roman par lettres.

[17] *Ibid.*, lettre de Gustave à Sigismond, 30 février 1770.

[18] « Poniatowski, je l'avoue, n'a aucun vice fort à craindre dans un monarque, surtout dans un monarque polonais, qui n'a guère que le nom et le faste d'un potentat; mais il n'a des vertus que doivent avoir les rois. Faible, inappliqué, sans fermeté, sans courage, sans soin des affaires de la nation et sans amour pour ses peuples (. . .) Mollement endormi sur le trône, ou occupé de soins frivoles, il consume en délices ses gros revenus, rassemblant autour de lui une troupe d'artistes, de comédiens, de baladins, de virtuosi de toute espèce, et passe son temps à régler les décorations d'une scène, l'habillement d'un acteur, l'économie d'une toilette, quand toutefois il n'est pas à languir dans les bras d'une femme » (lettre de Sigismond à Gustave, 3 mars 1770).

[19] Tel est le verdict de l'Inconnu rencontré par Gustave après qu'il ait quitté les armées des Confédérés (lettre de Gustave à Sigismond, 30 juillet 1770).

[20] « Il faut, dit l'Inconnu, faire connaître au peuple ses droits et l'engager à les revendiquer; il faut lui mettre les armes à la main, se saisir dans tous les royaumes des petits tyrans qui le tiennent opprimé, renverser l'édifice monstrueux de votre gouvernement, en établir un nouveau sur une base équitable et dont toutes les parties se balancent les unes les autres dans un juste équilibre » *(ibid.)*.

[21] On comprend mal dès lors que M. Tomaszewski puisse écrire qu'après la rencontre de l'Inconnu, « le mythe polonais devient un mythe d'action » (La Pologne dans le roman français du XVIIIe siècle, *Acta Universitatis Wratislaviensis*, 416, 1979, p. 7).

[22] Reveroni Saint-Cyr, *Pauliska ou la perversité moderne. Mémoires récents d'une Polonaise*, texte établi et présenté par Didier, Béatrice, Paris, 1976, p. 73.

reçu que par un aide de camp indifférent qui s'enquiert de ses ressources et accablée de quolibets par de jeunes magnats qui lui conseillent de monnayer ses charmes.[23] On ne pouvait imaginer démystification plus brutale.

Elle sera, dans la gent littéraire, de courte durée : sous l'Empire, nombreux seront les dramaturges qui emboucheront les trompettes de la gloire et mobiliseront l'histoire de la Pologne, riche en conflits armés, afin d'exploiter ou de nourrir la ferveur patriotique de leurs concitoyens. Alors que les armées impériales affrontent la Prusse, l'Autriche ou la Russie, les épisodes du faux Stanislas et du siège de Dantzig tirés de la geste du « bon roi » Stanislas Leszczynski fournissent à Alexandre Duval[24] ou J. G. A. Cuvelier et Boirie[25] l'occasion de rappeler l'alliance séculaire de la France et de la Pologne unies contre les mêmes ennemis dans la lutte pour la liberté. Quant à Dupetit-Méré, alias Frédéric, il n'hésita pas, en pleine campagne de Moscou, à imaginer un mythique débarquement en Lithuanie de Jean Bart et du prince de Conti élu roi de Pologne, pour cimenter les liens entre les deux peuples.[26] Tous, bien sûr, reprennent en chœur le couplet désormais traditionnel sur la bravoure militaire et le patriotisme des Polonais :[27] à l'époque impériale et « for a long time no more was heard of incapacity for indisciplined an united action and their alleged lack of perseverance and energy ».[28]

Mais au delà de ces variations de tonalité, le Polonais littéraire présente aussi des caractères récurrents : témoignage de la prégnance du mirage actualisé au siècle des

[23] *Ibid.*, p. 82.

[24] Alexandre Duval, *Le faux Stanislas*, comédie en trois actes, représentée pour la première fois au théâtre de S. M. l'Impératrice et Reine, le 28 novembre 1809 : un des personnages, Edouard de Saint-Val, évoque l'opposition de l'Autriche « aux justes projets de la France » (acte I, scène 6). Rulhière avait raconté l'histoire du faux Stanislas dans son *Histoire de l'anarchie de Pologne* (in *Œuvres posthumes de Rulhière*, t. 1, Paris, 1819, p. 146).

[25] J. G. A. Cuvelier et Boirie, *Stanislas Leczynski ou le siège de Dantzick*, mélodrame historique en 3 actes, représenté pour la première fois le 26 juin 1811 : dans leur lutte contre la czarine « ennemie naturelle de la Pologne » (acte I, scène 12), les patriotes polonais sont secondés par des Français, « ces chevaliers qui ne trouvent rien d'impossible (. . .) cette généreuse nation » (acte II, scène 6). Et lorsque Stanislas renoncera finalement à soutenir le siège pour éviter de nouveaux massacres, il conclura : « le sort de la Pologne est décidé : elle sera subjuguée, avilie, jusqu'à ce qu'un Grand Homme rétablisse son antique splendeur ». L'allusion était transparente.

[26] Frédéric (Dupetit-Méré), *Jean-Bart, ou le voyage en Pologne*, mélodrame en 3 actes (représentée en 1815, la pièce fut écrite pendant la guerre de Russie) : le roi de France fut toujours « le plus fidèle allié des Polonais » (acte I, scène 1).

[27] Voir aussi E. Dupaty, *Le camp de Sobieski, ou le triomphe des femmes*, comédie représentée pour la première fois le 21 avril 1813. Franconi jeune et P. Villiers écriront aussi un « mélodrame militaire intitulé *Poniatowski ou le passage de l'Elster* (1815), un des épisodes les plus populaires des guerres napoléoniennes (octobre 1813) qui inspirera de très nombreuses gravures et provoquera l'ironie de Balzac : un des personnages de *La Fausse Maîtresse* « voit toujours les Polonais d'après la gravure de Poniatowski sautant dans l'Elster car pour toute la France l'Elster, où il est impossible de se noyer, est un fleuve impétueux qui a englouti Poniatowski » (H. de Balzac, *La Comédie humaine. II. Etudes de mœurs : Scènes de la vie privée*, éd. publiée sous la direction de Castex, P.-G. Paris, 1976, p. 223, Bibliothèque de la Pléiade).

[28] Holland Rose, J., Polish military efforts in the napoleonic wars, in *The Cambridge History of Poland*, p. 235.

Lumières, cantonné dans des cadres esthétiques archaïques et/ou stéréotypés — roman d'aventures héroïques, roman noir, théâtre de propagande — riche en coups de théâtre spectaculaires et en affrontements manichéens. En Pologne, écrivait Rousseau[29] qui faisait écho à Jaucourt,[30] « les nobles (. . .) sont tout, les bourgeois (. . .) ne sont rien, et les paysans (. . .) sont moins que rien ». De fait, de Louvet à Pixérécourt, à part les conventionnelles « utilités » — domestiques ou soldats, qui secondent les illustres malheureux ou les valeureux guerriers — tous les protagonistes sont nobles, y compris dans le roman de Marat. Les nobles polonais sont des personnages animés de passions violentes[31] qui ignorent les demi-mesures. Paradigmes caricaturaux d'une civilisation encore proche de la barbarie originelle, les « méchants » de mélodrame sont capables des pires atrocités : ils séquestrent[32] ou violent les femmes qu'ils ne peuvent séduire, tandis que les « bons » fiers et intransigeants, dès qu'il s'agit d'honneur, sont les chevaliers des temps modernes. Illustration frénétique de ces paradoxes du mirage polonais soulignés jadis par Jaucourt,[33] Métusko, le héros médiéval de Pigault-Lebrun, est un « palatin brave, magnanime mais emporté, mais jaloux de ses droits ». « Habitué à tout voir ployer devant lui » dans un état anarchique, il suit le conseil « atroce » de son âme damnée et viole Polinska. Hanté par le remord, « il chercha la mort, et partout il trouva la victoire ». Il finira par se suicider pour assurer le bonheur de Polinska et du fidèle Sobieski.[34]

Aussi stéréotypés que leurs infâmes persécuteurs, les héros polonais de Louvet et de Marat sont, comme le Sobieski de Pigault-Lebrun, les gardiens des vertus ancestrales. Ces épigones tardifs des preux baroques sont aussi les vivantes antithèses des Français légers qui ne connaissent de l'amour que les plaisirs du

[29] *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, in J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes. III. Du contrat social. Ecrits politiques*, éd. publiée sous la direction de Gagnebin, B., et Raymond, M. Paris, 1966, p. 972 (Bibliothèque de la Pléiade).

[30] Dans l'article « Pologne » de l'*Encyclopédie*, Jaucourt s'excusait de tant parler de la noblesse : « L'histoire est obligée d'insister sur la noblesse, puisque le peuple n'est pas compté » (XII, p. 932).

[31] Les décors polonais, presque toujours sauvages et désolés, sont à l'unisson des sentiments : châteaux forts et tours fortifiées abondent, quand ce ne sont pas « des cavernes horribles, des précipices épouvantables, des rochers à perte de vue, des montagnes couvertes de neige, des forêts immenses peuplées d'ours » (R. C. Guilbert de Pixérécourt, *Les Mines de Pologne*, mélodrame représenté pour la première fois le 13 floréal an XI).

[32] L'infâme comte Dourlinski dans Louvet, *Une année de la vie de Faublas* qui devient le comte de Boleslas dans De Jaure, *Lodoïska ou les Tartares*; Zamoski, palatin de Sandomir, dans *Les Mines de Pologne* de Guilbert de Pixérécourt; le palatin Lovinski dans Mme Barthélemy-Hadot, *Jean Sobieski, roi de Pologne ou La Lettre*, mélodrame représenté pour la première fois le 22 mai 1806.

[33] « Les Sarmates, écrit Pigault-Lebrun, devenus Polonais conservaient au milieu des orages qui bouleversaient l'Europe, cette fierté nationale, ce courage fougueux qui les distinguèrent toujours. Il allaient, selon l'usage de ces temps, des vertus grossières, et quelque fois sublimes aux vices les plus révoltants » (Pigault-Lebrun, *Métusko ou les Polonais*, Paris, 1800, p. 2).

[34] *Ibid.*, pp. 6, 48, 59. E. F. Varez et Armand-Séville tireront un mélodrame du roman de Pigault-Lebrun (représenté pour la première fois le 23 juillet 1808), non sans l'édulcorer : le désir purement sensuel et passager du héros romanesque devient, au théâtre, la passion malheureuse d'un « cœur sensible » (acte II, scène 2).

libertinage. S'introduit, par ce biais, une dimension supplémentaire, un nouveau parallélisme antinomique, à la fois esthétique et éthique qui oppose, via le contraste entre deux stéréotypes nationaux, la quête idéale des valeurs intemporelles du roman héroïque aux expériences périlleuses et indéfiniment répétées des libertins. Fidèle à Lucile, Gustave Potowski restera indifférent aux charmes de la coquette castellane Bomiska corrompue par les « leçons de Français »[35] et sa naïveté caricaturale le sauvera des manœuvres captatrices de Sophie Bajoski, gagnée aux

> « maximes de mon siècle. (...) Ne m'as-tu pas dit toi-même cent fois que la vertu n'est uniquement faite que pour les sots qui y croient : qu'il ne faut avoir d'autre règle de conduite que son plaisir; que la sagesse consiste à savoir jouir du présent, et que tout finit avec nous ».[36]

Apparemment, le scénario est le même dans le *Faublas*. L'inflexibilité de Lovzinski, parangon de fidélité mué en père jaloux de l'honneur — ébréché — de sa fille, aura raison de l'inconstance de Faublas, « figure française » par excellence.[37] Mais c'est là une victoire fragile, par son artifice même,[38] et le départ pour Varsovie a les allures d'une fuite dans un paradis déjà perdu. Les amours de la faible Sophie et du versatile Faublas ne sont qu'une pâle et très infidèle copie de l'histoire de Lodoïska et de Lovzinski. Hanté par les fantômes de Madame de B*** et d'Eléonore, Faublas conclut amèrement :

> « pour les hommes ardents et sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions il n'y a plus jamais de bonheur parfait sur terre ».[39]

La connotation passéiste de l'idéal chevaleresque s'accentue encore dans la *Pauliska*. Plus proche de Faublas que de l'amant de Lodoïska, le jeune premier polonais de Reveroni Saint-Cyr, Ernest Pradislas, enfreindra bien souvent le code de l'honneur héroïque incarné par le représentant d'un monde révolu, son compatriote, le vieux chevalier de Morsall.[40] Et si Dejaure, Mme Barthélemy-Hadot ou Pixérécourt feront encore pleurer Margot au spectacle des infortunes des émules de Lovzinski, situés dans un passé lointain, Balzac, quelque vingt-cinq ans

[35] Marat, *Les Aventures du jeune Potowski*, lettre de Gustave à Sigismond, 15 juin 1769.

[36] *Ibid.*, lettre de Sophie à sa cousine, 15 octobre 1769.

[37] « J'ai tâché, écrit Louvet dans la *Préface* de *La Fin des amours*, qu'au milieu de tous ses défauts on lui reconnût le ton, le langage et les mœurs des jeunes gens de ma patrie. C'est en France, et ce n'est qu'en France, je crois qu'il faudra chercher les autres originaux dont j'ai trop facilement dessiné les copies des maris en même temps libertins, jaloux, commodes et crédules comme monsieur le marquis de B***; des femmes à la fois étourdies et sensibles comme ma petite Eléonore, chaque jour regrettée » (*Romanciers du XVIIIe siècle*, p. 418).

[38] Les morts providentielles et concomitantes d'Eléonore et de Madame de B*** en sont la condition.

[39] *Ibid.*, p. 1222.

[40] Voir p. ex. Reveroni Saint-Cyr, *op. cit.*, pp. 47, 52.

plus tard (1841) dotera « le seul véritable Polonais » de *La Fausse Maîtresse*, bien contemporain celui-là, le comte Adam Laginski, « d'un féroce amour du jeu et d'une inconstance, à ses yeux, typiquement sarmates »,[41] ne laissant à cet émigré de fraîche date[42] que la bravoure militaire de ses ancêtres. Le romancier français sanctionnait par là la désuétude d'un mirage à ses yeux aboli, au moment même où les émigrés polonais revivifiaient nostalgiquement le mythe du paradis sarmate pour mieux discréditer le modernisme cosmopolite de Poniatowski et fustiger, comme jadis Marat, la dénaturation des antiques vertus polonaises par la « francuszczyzna », le ton à la française.[43]

Etonnante destinée d'un mirage polymorphe, inséré dans des cadres esthétiques et idéologiques divers, mais si profondément ancré dans l'imaginaire collectif qu'il renaît sans cesse de ses cendres.

[41] GUISE, R., *Introduction* à *La Fausse Maîtresse*, *op. cit.*, p. 190.
[42] Il s'agit de l'émigration consécutive aux événements de 1830.
[43] FABRE, J., *op. cit.*, p. 14.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

« LE BON TURC »

PAR
MARIANNE MIKÓ

L'examen nuancé des aspects du temps et de l'espace conduit à une distinction entre la « préparation » et les « débuts » des Lumières. Cette distinction va de pair avec l'intérêt accru pour le rôle des distances géographiques dans l'apparition d'une nouvelle mentalité. Aussi notre attention se tourne-t-elle vers la pensée critique, autrement dit, vers le « je conteste donc je suis ». Certes, comme nous venons de le dire, quelques-unes de ces tendances remontent aux décennies, voire aux siècles bien antérieurs à l'idéologie (aux idéologies?) dominante(s) du XVIIIe siècle. Certaines idées et notions ne font que se renouveler. D'autres, jusqu'ici sous-jacentes, vont s'épanouir surtout à partir de la deuxième moitié du siècle, objet des recherches — et des discussions — du présent Colloque.

En ce qui concerne les idées dominantes de l'époque en question, surtout la primauté de la pensée critique, qu'il me soit permis d'évoquer quelques traits complémentaires, relevés dans les témoignages hongrois « linguistiques » et « littéraires ».

Je me suis proposé d'esquisser d'abord la réalité historique, inséparable du développement des mentalités. L'occupation par l'empire ottoman de deux tiers du territoire de la Hongrie a duré presque 150 ans. Pendant ce temps le bassin des Carpathes était divisé en trois parties : la Hongrie dite Royale — c'est-à-dire la Transdanubie occidentale et la Haute-Hongrie — continue à appartenir aux Habsbourg. Ses forteresses frontalières restent exposées aux assauts réitérés des troupes turques. Excepté la Transylvanie, le reste — la majorité écrasante — du pays est dominé par l'administration de l'empire ottoman. Avec tous les ravages que cet état entraîne pour la population.

Notons aussi la présence de deux confessions — catholique et protestante — qui divisent aussi la population, vu que l'apparition de la Réforme coïncide en Hongrie avec l'arrivée des troupes du sultan. Auprès de leurs coreligionnaires dans la Hongrie dite royale, les protestants jouissent de libertés relativement plus grandes sur les territoires occupés. Et la noblesse protestante y sera moins exposée aux violences de la contre-réforme, étant donné que le catholicisme jésuite propagé par la cour de Vienne ne peut les menacer aussi directement que dans l'Ouest du pays. De plus, ils pouvaient profiter même du soutien politique, idéologique et militaire turc, tout comme au cours des siècles suivants, pour s'opposer au catholicisme

Habsbourg. Signalons à ce propos l'asile politique qu'accordera au prince Rákóczi le Grand Turc.

Pendant et après ce partage territorial, les deux mentalités (c'est-à-dire les deux religions en question) ne cessent d'aspirer à l'hégémonie. Elles s'appuient sur les deux puissances adversaires; avec une légère simplification, on peut dire que les catholiques soutenus par les Habsbourg arrivent à s'imposer à ces derniers quand il s'agit d'organiser des attaques réitérées contre les protestants aidés par le sultan. Leurs conceptions de politique extérieure s'opposent l'une à l'autre tout comme leurs options sur le plan de la politique intérieure. Là, un rôle spécial revient à la question de liberté religieuse. On sait qu'après la défaite des Turcs, plus précisément après la paix de Carlowitz (Karlovac) en 1699, l'aristocratie catholique hongroise reste toujours aussi étroitement liée à Vienne que les protestants l'avaient été à la France hugenote, à la Suisse (Genève), aux Pays-Bas et aux principautés protestantes allemandes. Or, la France — opposée à l'Autriche — redevient à maintes reprises favorable aux orientations pro-turques, voire même aux alliances politico-militaires avec le sultan.

Certains échos hongrois de cette politique française contribuent donc également à la disparition progressive de la turcophobie. Celle-ci se voit exprimée non seulement dans certains proverbes et locutions, mais encore dans le goût littéraire et d'autres « manifestations » de la pensée commune.

Bien entendu, c'est pour des raisons multiples que l'on s'oppose aux préjugés et aux passions aveuglées. Ajoutons-y un phénomène connu : plus on s'éloigne des expériences terribles, moins on les qualifiera d'atroces. Du fait même d'un certain soulagement qui accompagne la fin d'une période dure, on ose en parler.

C'est toujours dans le même contexte qu'il convient d'analyser encore l'influence de la franc-maçonnerie qui ne s'arrête aucunement aux frontières des pays de cette Europe en transformation perpétuelle. Voyages et voyageurs se multiplient, aventures insolites sont racontées et décrites, rendant les esprits de plus en plus perméables aux nouvelles visions du monde. N'oublions pas que la loge française portera le nom du 'Grand-Orient' à partir de 1772, ce qui dénote — et favorise — une sensibilisation accrue à tout ce qui diffère d'une manière ou d'une autre des réalités habituelles européennes.

Tolérance et curiosité sont présentes partout où se dessine la nouvelle attitude, y compris celle à l'égard des Turcs. Sans empiéter sur le domaine des recherches historiques, il convient de nous arrêter aux témoignages philologiques. C'est là, dans la civilisation, la langue, la littérature et la manière de penser — toutes étant en interdépendance étroite — que les nouvelles valeurs reflètent ce mirage, autrement dit l'orientation turque. L'apparition d'un nouveau système d'idées s'accompagnera de l'essor du goût pour tout ce qui est exotique, oriental, donc extraordinaire et insolite.

Assistons-nous à une réminiscence de l'époque des croisades? Cela n'est vrai qu'en partie. Ajoutons-y cependant le rôle du témoin verbal principal : celui de la littérature qui, de sa part, puisera volontiers dans tout ce qui est relatif au monde musulman. Dans son étude approfondie sur le préromantisme hongrois Antal

Szerb[1] montre dans quelle mesure le personnage de l'ingénu, ainsi que les surprises et aventures, bref, les éléments « préromantiques » entrent dans l'inventaire des thèmes littéraires des Lumières et en forment une partie intrinsèque. On se penche sur le Coran, on se met à traduire les trésors de la poésie orientale. Grâce à quoi le goût traditionnel — nourri auparavant presque uniquement par la lecture de la Bible, de la vie des saints ainsi que d'ouvrages classiques grecs et latins, autrement dit par le « déjà vu » de la littérature en vogue jusqu'à l'époque examinée — cède la place, du moins en partie, à des connotations toutes nouvelles, originales, pittoresques. (Et n'est-il pas opportun de mentionner ici 'Les lettres persanes', 'Zadig', etc. etc.?)

Voilà quelques facteurs qui permettent aux Turcs de profiter du climat changé, d'un vent favorable. Installé sur son tapis volant, vêtu de son costume bariolé, du turban ou du fez, (« renonçant » à la perruque!) le Turc fume sa pipe et boit son café Il naviguera et flottera aisément au-dessus de la tête des Européens jadis pris de panique à sa seule vue ou ahuris par des histoires invraisemblables provoquées par la beauté des odalisques dans le harem gardé par les eunuques.

On finit par l'admirer, avouons-le. On le voit cultiver les roses dans son jardin admirable, où il fait la sieste au frais, près des bassins et des petits jets d'eau miraculeux. Et c'est encore le buste d'un Turc qui décore le fameux automate-joueur d'échecs de Kempelen.

Aussi nous semble-t-il inévitable de confronter les souvenirs de l'occupation turque de la Hongrie avec le mythe mentionné ci-dessus. Mentionnons d'abord les témoignages fournis par la langue hongroise. Dans une partie des tournures et locutions idiomatiques relatives à la domination du Croissant dans notre pays, le mot « turc » est associé à des notions — et souvenirs — tout autres que réconfortant. Voyons quelques-unes de ces unités phraséologiques.[2] Leur « date de naissance » sera plutôt hypothétique, étant donné qu'un proverbe figurant dans des recueils de 1708, 1762, 1783, 1788, 1794, voire même de 1819, 1820, etc. a dû exister certainement bien avant son enregistrement. Nous estimons que la diffusion orale des exemples cités ci-dessous remonte sans doute au XVIIe siècle ou même à une période antérieure. Voyons donc le premier groupe de ces témoignages :

búsul, mint aki TÖRÖK rabságba esett	— il est triste comme un prisonnier des TURCS
fogtam TÖRÖKÖT de nem ereszt	— (littéralement : j'ai pris du TURC, mais il ne me lâche pas) je suis tombé dans mon propre piège
Rossz szomszédság TÖRÖK átok	— Un mauvais voisin — c'est la malédiction TURQUE
nyaktul talpig veret a TÖRÖK	— le TURC vous fouette du cou à la plante du pied.

[1] SZERB, Antal, *Magyar preromantika*, Budapest, 1929.

[2] Puisées dans les fichiers du grand *Dictionnaire de la langue hongroise*, Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences.

nyakunkon a TÖRÖK	— Voici le Turc qui arrive sur nous! Le danger est imminent
TÖRÖK vér, hadd folyjon	— laissons couler le sang TURC
úgy bánik vele, mint TÖRÖK a rabjával	— il le traite comme le TURC traite son prisonnier
ritka TÖRÖK kés nélkül	— il est rare de voir un TURC sans couteau
lator a TÖRÖK	— le TURC est un larron
karddal, nem írótollal vágják a TÖRÖKÖT	— ce n'est pas la plume à écrire, mais l'épée qui sert à battre le TURC
siet, mintha TÖRÖK volna a hátán	— il est pressé comme celui qui porte un TURC sur le dos. Etc. etc.

Dans le deuxième groupe des unités phraséologiques nous avons rangé celles qu'on pourrait appeler «objectives», c'est-à-dire neutres du point de vue émotionnel. Elles évoquent tout simplement des traits qui désignent le mode de vie des Turcs :

dohányoz mint a TÖRÖK	— il fume comme un TURC
éles mint a TÖRÖK kés	— aigu comme un couteau TURC
dicséri mint a TÖRÖK a lova farkát	— il le vante comme le TURC qui vente la queue de son cheval
hosszú mint a TÖRÖK szakáll	— long comme la barbe d'un TURC
iszik mint a Perényi TÖRÖKje	— ivrogne (il boit) comme le TURC de Perényi
kopasz mint a TÖRÖK	— chauve comme un TURC
meglesz a TÖRÖKÖK húsvétján	— cela n'aura jamais lieu (cela aura lieu quand les TURCS fêteront les Pâques)
megszokta mint TÖRÖK a pipát	— il en a l'habitude comme le TURC de sa pipe
pöfékel mint valami TÖRÖK basa	— il fume comme un pacha TURC
nem gondol a TÖRÖK császár fiával	— il ne respecte personne (il n'a pas cure du fils du sultan)
a voltért semmit sem ád a TÖRÖK	— le passé ne compte pas pour le TURC
megjárta a fejét a budai TÖRÖK vér	— le vin rouge (le sang TURC de Buda) lui est monté à la tête etc. etc.

Déjà ce bref sondage révèle indéniablement le reflet linguistique, bien que fort atténué, de tous les avatars de l'occupation turque. On remarque, tout d'abord, une disproportion qui surprend. On aurait plutôt pensé que les animosités abondent dans les dictions datant de cette époque. Faut-il admettre qu'il y avait une quantité non-négligeable de sentences sans aucune animosité à l'égard des Turcs? Pourtant,

la quantité des tournures idiomatiques des deux groupes est, pour ainsi dire, en équilibre. De plus, en ce qui concerne la qualité des expressions classées dans le premier groupe, leur violence ne correspond guère aux faits cruels bien connus de l'histoire.

La recherche linguistique — y compris celle portant sur la « linguistique externe » —, tout comme la curiosité des spécialistes de la littérature, de l'art, de l'histoire, etc., étudie la genèse des faits rencontrés : description allant de pair avec la volonté d'expliquer les données dignes d'être retenues. Sans s'aventurer dans de vagues hypothèses, il est utile de se souvenir d'un phénomène « sui generis » : le miroir qui nous est offert par la langue (et les arts!) réussit à nous exprimer souvent sans nous refléter de manière explicite. Mais le sous-jacent en fait toujours partie inhérente. Voilà le double message : la surface verbale semble cacher la structure profonde. Mieux dit, elle laissera percer, ici et là, les réminiscences de profondes souffrances.

De plus, le sens de ce témoignage qui fait l'objet de notre étude a pu parfois (du moins en apparence) prendre un sens inverse. Au lieu de se plaindre des fléaux subis — sujet des complaintes et cantilènes de l'époque — on commence à apprécier certaines valeurs. Celles-ci se voient subdivisées de nouveau en catégories nettes. Les deux groupes y seront celui du « dur » et celui du « mou ». Le premier renferme les allusions à la hardiesse, aux vertus militaires (i), ainsi que l'éloge du tabac et du café, de l'architecture des mosquées, la prédilection pour les bains, les chevaux, le jeu d'échecs (ii). Dans le deuxième groupe ce n'est plus la dureté de l'homme qui va prévaloir (n'oublions pas que les femmes sont « exclues » de nos unités (i)—(ii), elles ne peuvent — et n'osent — y apparaître aucunement), mais une grâce féminine devient initiatrice en même temps que bénéficiaire d'autres aspects de la vie quotidienne. Notamment, les jardins fleuris, le parfum des roses, la fraîcheur des jets d'eau, le divan couvert de tapis, le cuivre ciselé des cafetières évoque la danse gracieuse et le maquillage raffiné des odalisques. Que dire des gâteaux sucrés et des épices savoureuses? Pour longtemps, ils deviennent inséparables du « luxe, calme et volupté » de l'Orient.

Voilà notre liste, si simplifiée et partielle qu'elle soit, qui constitue le stock riche et inépuisable des poètes, écrivains et peintres de l'époque, qui nous guident vers l'atmosphère de ce monde persano-arabo-turc.

Nous voici arrivés aux témoignages littéraires. C'est dans ce contexte que nous devons aborder le problème de l'histoire du pacha Abdi qui nous donnera à réfléchir pour les mêmes raisons que les exemples-« preuves » de la langue (cités plus haut).

Il s'agit d'une traduction intitulée *A' Budai Basa* (Le Pacha de Buda), parue à Vienne en 1791. Le traducteur en est György Aranka, littérateur et linguiste transylvain (1737-1817), organisateur inlassable de la *Société hongroise de Transylvanie* pour la défense de la langue : personnage illustre dans l'histoire de la civilisation des Lumières en Hongrie.

Qu'est-ce qu'il a traduit et pourquoi? Les questions qui nous préoccupent s'avèrent en fait très « interdisciplinaires ». Examinons d'abord le petit ouvrage pour y ajouter ensuite quelques commentaires.

Un petit récit anonyme est publié à Yverdon en 1765. Il raconte la vie riche en aventures d'un garçon de basse extraction. Cugny, d'abord berger dans son pays natal, au Valais, puis soldat de l'armée française, est séparé tout jeune de son meilleur ami Olivier, fils d'un notable de la petite ville de La Sarraz. Ce dernier entrera dans l'armée et deviendra officier de l'empereur. Cugny, âgé de 14 ans — nous sommes en 1644 — entend parler partout des exploits du Grand Condé et réussit bientôt à s'engager dans son armée. Il se distingue non seulement dans le service militaire quotidien, mais aussi dans la défense des forteresses. Le maréchal de Bellefonds, son protecteur, l'appellera « le volontaire ». Cugny parvient au grade de capitaine et il participe à la bataille de Szentgotthárd (Transdanubie occidentale) en 1664. Louis XIV envoie à l'empereur Léopold une armée de dix mille soldats sous le commandement du duc de Coligny, pour aider les troupes de Montecuccoli, général de l'empereur.

La bataille finit par leur victoire remportée sur le grand vizir Kuprili (Kuperli dans le texte de Gy. Aranka). Cugny tombe prisonnier des Turcs et le Grand Vizir l'oblige à devenir mahométan. Cugny reçoit le nom d'Abdi et, comme on l'apprécie de plus en plus pour son talent militaire, il parvient au grade de général. C'est à lui qu'est confiée l'attaque de Candia (île de Crète), puis celle de Kamenik (Pologne); il sera nommé pacha de Bender où il jouit d'un respect extraordinaire.

Arrêtons-nous à l'épisode où l'auteur présente la vie quotidienne du nouveau seraskier, pacha de Bender. Abdi se promène dans son beau jardin quand il fait la connaissance d'un jeune prisonnier qui, étant Français, profitera bientôt de son appui. Libéré par le pacha, cet adolescent — Du Mont — peut se préparer à retourner dans sa patrie. Une lettre lui est confiée par son bienfaiteur pour être transmise au maréchal de Bellefonds.

Abdi s'y explique : il tient, d'une part, à remercier son ancien général auquel (lui, l'ancien « volontaire ») il doit sa carrière militaire (dont il l'informe avec modestie). D'autre part, même sous cette forme il veut faire preuve de sa gratitude, de sa fidélité à Bellefonds car, libérant le prisonnier français il ne fait que rendre hommage à la France et aux Français.

Ensuite, après de longues années passées en sérénité et en paix, Abdi doit quitter Bender. Il se voit « réactivé » : grâce à ses succès militaires impérissables, c'est à lui que le sultan confie le commandement de la forteresse de Buda. Nous voilà arrivés à l'automne de 1686. La ville et la forteresse sont attaquées par l'armée de l'empereur. Le général Königsegg propose aux Turcs une capitulation honorable, mais le pacha Abdi décline l'offre dans sa lettre de réponse écrite en français (et couverte d'écarlate pour symboliser sa détermination de résister et de lutter pour défendre Buda jusqu'à « ses dernières gouttes de sang »). Pourtant, avant l'assaut général, Charles, duc de Lorraine, envoie un parlementaire parlant français — le major Olivier — au commandant turc pour le persuader une dernière fois de capituler. On suppose que sa mission pourra être exécutée sans interprète et qu'il la remplira avec succès.

Les deux amis, Cugny et Olivier ne se sont pas revus depuis 40 ans environ. Le chef de la petite délégation ne reconnaît pas son encien compagnon coiffé de turban,

mais le pacha qui le fixe pendant qu'Olivier lui parle l'identifie sans difficulté. Après avoir observé ses traits, ses gestes et son allure, il lui répond dans le patois vaudois, leur parler d'enfance : « Fa retiri té dzeins, fari reteri lé min » (= Fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens). Olivier ne comprend pas tout de suite ces paroles prononcées trop vite, mais quand le pacha les lui répète plus lentement, Olivier n'a plus de doute et il s'émeut de cette preuve décisive. Les suites reçoivent l'ordre de se retirer. Les deux compagnons d'enfance se racontent ce qui leur est arrivé depuis la séparation. Mais, le bonheur qu'ils éprouvent à cette rencontre en effet invraisemblable ne durera pas longtemps. Appartenant à des puissances et à des religions opposées, ils ne pourront plus jamais se réjouir d'une vie en commun tant désirée. L'ami-parlementaire tâche en vain de persuader son ami à se rendre. Le pacha reste fidèle à l'honneur militaire : ce n'est que l'ordre du sultan qui pourrait l'obliger à capituler. En l'absence d'un tel ordre, Abdi obéit à son devoir. Il propose à Olivier de vivre avec lui — si tous les deux restent en vie après la bataille — et lui remet une bourse remplie d'or. En partant, Olivier raconte aux officiers de sa suite la conversation qu'il avait eue avec le pacha. Comme Olivier l'a quitté sans avoir pu remplir sa mission, l'assaut final a lieu le lendemain : Abdi et Olivier périssent dans la lutte.

Voilà le récit. Il reste à savoir si l'histoire est authentique, fictive, ou bien « ingénieusement brodée sur un fond vrai », et les experts ne sont pas d'accord là-dessus.[3]

Il est vrai que plusieurs romans de l'époque racontent les aventures d'Occidentaux devenus Turcs, mais avec des accents très différents. Des innombrables richesses de ces récits soulignons d'abord l'élément linguistique. Le rôle de la langue, voire celui du patois y occupe, à mon sens, une place primordiale. Rappelons les paroles d'Abdi adressées à Olivier, à l'aide desquelles les deux amis finissent par se reconnaître. De même, une pareille importance revient à la conversation du pacha avec le prisonnier français. Et c'est également la connaissance du français qui a déterminé le choix désignant Olivier pour la mission de parlementaire.

Les sciences linguistiques prennent un nouvel essor au siècle des Lumières. Cette évolution rapide s'explique par l'approche scientifique impliquant l'usage de la raison, la contestation, la critique. L'intérêt accru pour les langues nationales se manifeste non seulement dans un renouveau sans précédent de celles-ci, mais même la recherche et la réflexion aboutissent à un réexamen rigoureux des théories linguistiques, ce qui témoigne de l'interdépendance étroite de la théorie et de la pratique. Si nous tenons compte du fait que le traducteur de notre texte, György Aranka se penche avec prédilection sur les aspects « pragmatiques » de la langue, qu'il me soit permis d'affirmer que ce n'est pas un hasard quelconque qui l'avait mené à choisir le récit en question. Cependant, tout en méditant sur l'importance

[3] J'ai trouvé cette information dans la petite étude de Zoltán BARANYAI, intitulée *Le pacha de Buda*, parue à Lausanne, dans la Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, juillet 1922.

sociale des fonctions linguistiques, il n'excelle guère dans la présentation stylistico-grammaticale de ce texte concret. Les phrases lourdes et prolixes, les structures syntaxiques superposées n'aident aucunement à lui trouver une linéarité claire. Et c'est d'autant plus regrettable que l'histoire servira bientôt de « lecture » dans la partie *Chrestomathie* du célèbre *Manuel* de la langue hongroise (József Márton),[4] dont nous connaissons une vingtaine de rééditions.

S'exercer dans la compréhension des textes était l'un des objectifs majeurs de la méthodologie de l'enseignement des langues à cette époque. Or, Márton aurait mieux fait de recourir à des pièces moins délayées. S'il n'a pas renoncé à l'histoire du pacha Abdi, c'est que — comme il l'a bien vu! — le contenu en prévalait sur la forme, sur la rédaction.

Le fait que le protestantisme conscient de Márton, tout comme celui d'Aranka, lui impose une morale élevée — rigoureuse au point d'approcher du puritanisme — explique son choix en partie et constitue probablement un facteur peu négligeable. Certes, il popularise dans son *Manuel* un petit ouvrage de son coreligionnaire. Ce motif de solidarité protestante ne doit pas être négligé.

Mais passons de l'auteur à l'œuvre. Aranka traduit un texte riche en tournures intéressantes, et Márton inclut la traduction pour la même raison dans son anthologie. D'après les recherches de Baranyai, l'auteur anonyme du livre fut Victor de Gingins, seigneur de Moiry, « un homme de beaucoup d'esprit, d'instruction, de goût et de noble caractère ».[5] L'auteur suisse avait d'ailleurs des contacts avec J.-J. Rousseau et on peut supposer qu'il ait subi l'influence du « citoyen de Genève » qui mentionne le caractère généreux de Gingins de Moiry dans les *Confessions*. Le récit dont il ne faut pas exagérer les valeurs littéraires nous fait penser que la grandeur d'âme du berger (reflet fidèle d'après les sources mentionnées ci-haut, de la magnanimité de l'auteur) doit avoir saisi l'esprit et le cœur marqués de quelques impressions rousseauistes de Gingins de Moiry, de Aranka et de Márton.

De plus, nous avons devant nous un récit sans intrigue d'amour. Cette passion en est exclue et, pourtant, on le lit avec le plus vif intérêt. Un des commentateurs suisses du roman[6] y voit un « défi » : il existait à Yverdon une société littéraire dont les membres estimaient que les romans fondés sur des intrigues amoureuses étaient déjà au point de lasser le lecteur. Aussi l'auteur s'est-il chargé de prouver qu'il pourrait écrire un petit roman où il ne soit nullement question d'amour mais qui n'en serait pas moins intéressant. En effet, il a réussi à donner un livre qui se lira et sera accueilli de façon bien favoravle. « On en fit plusieurs éditions », remarque un contemporain de l'auteur.

Qu'est-ce que l'histoire du pacha de Buda exalte donc? La noblesse de l'âme, l'héroïsme, la tolérance. L'idéologie des Lumières s'y traduit sous plusieurs angles;

[4] *Praktische Ungarische Sprachlehre för Deutsche, nebst dazu gehörigen Aufgaben und Uebungsstükken so wie auch mit einem ungarischen Lesebuche.* Wien, 1831[6].

[5] *Op. cit.*, p. 12 sqq.

[6] cf. BARANYAI, *op. cit.*, pp. 6-7, 15.

toutefois, les vertus que l'auteur y prêche, sans que le roman pour autant devienne moralisateur témoignent d'un humanisme profond. Les meilleures qualités de l'homme finissent par être récompensées par le destin. C'est ce que révèlent les aventures et tournures surprenantes de la vie romantique de Cugny-Abdi. La grandeur d'âme est illustrée d'une part par les Turcs qui rendent possible la promotion spectaculaire de leur prisonnier éminent, d'autre part, par le comportement du pacha en faveur de Du Mont. L'amour du prochain, la fraternité et le rôle de l'amitié ne font pas perdre de vue la fidélité, vertu à laquelle conduisent à la fois la raison et le cœur. Sentiments purs sans sentimentalisme — voilà ce qui met en relief la philantropie dont le récit est imbu. Les véritables vertus humaines sont incompatibles avec les passions aveugles, dont la vengeance et la haine. Aussi ne condamne-t-on aucunement le héros obligé à changer de religion.

Par contre, le récit dénonce les antagonismes des nations, les guerres, le conflit des idéologies opposées, auxquels sont dues tant de tragédies individuelles. Ne pourrait-on rappeler à ce propos encore un autre « bon Turc? Sans doute, le pacha Sélime dans *L'Enlèvement au Sérail* de Mozart agit également dans un esprit de compréhension et de tolérance. Le « comprendre c'est pardonner » le guidera. Là aussi, conformément aux idées franc-maçonniques (n'oublions pas que le 5 décembre 1784 le « Kappelmeister Mozart » est admis dans la Loge des francs-maçons de Vienne!) Sélime renonce à la vengeance que devait craindre Belmonte, bien que son père, le gouverneur d'Oran ait causé tant de péripéties au pacha. La scène finale est une apothéose de son indulgence généreuse. Certes, Osmine ne peut pas se calmer quoique Sélime lui explique : « Quand on ne peut pas gagner quelqu'un par la bienveillance, il faut se débarrasser de lui. » Mais aux éclats furieux d'Osmine répondent les deux couples (Belmonte-Constance, Pedrillo-Blonde) : « Rien n'est plus laid que la vengeance; / mais l'humanité et la clémence / et le pardon sans égoïsme / sont l'apanage des grandes âmes! » Et la pièce finit sur la fameuse mélodie répétée en chœur : « Celui qui peut oublier tant de bonté, doit être méprisé. »

Bienveillance et reconnaissance, mérite et honneurs sont prônés par l'opéra de Mozart tout comme dans les loges maçonniques. Sans vouloir voir l'empreinte de la franc-maçonnerie dans l'histoire du pacha Abdi, l'idée de l'égalité ne doit pas échapper à notre attention. (Même si nous savons que les initiés des loges appartenaient presque exclusivement, du moins au XVIIIe siècle, aux classes privilégiées.) Ce crédo du démocratisme, que nous lisons dans l'introduction du récit, résume « la raison d'être » de ce qui y sera présenté. Il différencie les exigences à satisfaire quand il s'agit de l'élite opposée aux simples gens, sans contester l'égalité, voire la supériorité des valeurs morales de l'homme d'origine modeste. Voyons les idées sur lesquelles le roman débute. Quelqu'un qui appartient à l'élite par sa naissance doit prouver ses mérites déjà par ce fait même. Plus haut il est placé dans la hiérarchie sociale, plus on attend de lui des vertus impeccables. Par contre, l'origine simple n'oblige, en général, qu'à un comportement correct, à l'accomplissement des petits devoirs quotidiens. Si l'homme issu d'une famille illustre doit faire ses preuves, le humble en est dispensé. Mais on apprécie davantage

les vertus de ce dernier, d'autant plus qu'il a dû surmonter d'énormes obstacles. C'est la grandeur de son esprit, de sa force et de son cœur qui l'élèvent à la hauteur de l'élite. Ayant connu leurs vertus, le monde s'incline devant la supériorité des petites gens, l'estime et l'honneur les entourent. Et leur exemple, dont celui du pacha Abdi de Buda — même si l'on ne peut les suivre toujours — montre l'exaltation possible de l'âme noble. (Après cette ouverture, « le rideau se lève » et le lecteur est témoin des événements que nous avons essayé de résumer.)

Notre conclusion sera brève : déjà au début des Lumières, langue et littérature hongroises nous offrent des témoignages — certes, modestes — de la transformation des mentalités. Celle-ci se reflète, entre autres, dans le nouveau portrait du Turc, du « bon Turc ».

Quod erat demonstrandum...

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

ÉTAT ET PERSPECTIVE DES RECHERCHES SUR LA PÉRIODISATION DE LA LITTÉRATURE DES LUMIÈRES POLONAISES

PAR

MIECZYSŁAW KLIMOWICZ

Mené de front avec les tentatives d'élaborer une théorie du processus historico-littéraire, le débat sur la périodisation de la littérature, dont celle des Lumières, se poursuit presque sans interruption depuis une quinzaine d'années. Parmi les plus importants moments de ce débat, il faut mentionner la rencontre organisée par Robert Escarpit, dont les actes sont parus en 1972 sous le titre *Analyse de la périodisation littéraire*; ainsi que le colloque de Mátrafüred de 1972, consacré aux Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale (Budapest 1975), intéressant par son caractère comparatiste. L'occasion suivante de dresser un bilan et de faire des propositions nouvelles dans ce domaine fut fournie par le Cinquième Congrès International des Lumières à Pise en 1978, avec, dans son cadre, une section spéciale s'occupant des Lumières : problèmes de périodisation. Il faut enfin rappeler, comme dernier en date, le colloque consacré au *Renouvellement dans la théorie de l'histoire littéraire* : il s'est déroulé en 1982 à Montréal, peu avant le Xe Congrès de Littérature Comparée de New York, et où une place à part fut réservée aux questions de périodisation et d'articulation de l'histoire littéraire.[1]

Pourtant, malgré bon nombre de propositions intéressantes et d'interprétations nouvelles, l'on ne saurait guère affirmer que nous disposerons désormais d'une conception cohérente et convaincante du processus historico-littéraire où seraient explicités des critères de périodisation clairs et sûrs. Ce qui est par contre incontestable, c'est qu'un pas en avant fut fait dans l'étude comparative des profils nationaux de l'époque des Lumières, dans la connaissance des régularités qu'on peut déceler dans certains phénomènes particuliers, comme par exemple la formation du modèle de héros positif, ce qui, en corrolaire, crée de meilleures conditions pour l'élaboration d'une théorie admissible du processus historico-littéraire des critères de sa périodisation. Malgré cela, nous sommes toujours obligés de reconnaître la pertinence de l'opinion du théoricien polonais de la littérature Henryk Markiewicz qui, il y a déjà vingt ans, décrivait ainsi les obstacles sur lequels bute toute tentative visant à formuler des lois dans l'histoire de la littérature :

[1] *Renouvellement dans la théorie de l'histoire littéraire*, publié par la Société Royale du Canada en coopération avec l'Association Internationale de Littérature Comparée, Ottawa, 1984.

« Nous ne pouvons point recourir ici à une expérience de laboratoire, nous sommes obligés de nous contenter de l'observation et de la comparaison des phénomènes littéraires, ou parler avec plus de précision, de leur reconstitution. Malheureusement, nous ne savons toujours pas décrire correctement l'évolution, le devenir de la littérature et ceci ni selon une approche idiographique, ni sur le plan des généralisations historiques. La difficulté primordiale semble résider en ce que notre matériau est constitué d'œuvres littéraires — il s'agit donc de structures statiques, relativement isolées, compliquées, obéissant à des déterminations hétérogènes et avec tout cela, génétiquement conditionnées non seulement par leurs antécédents immédiats, mais aussi par des couches de tradition éloignées dans le temps et provenant de diverses cultures nationales. »[2]

Nonobstant le pessimisme de ces constatations, le débat sur le processus historico-littéraire des Lumières polonaises continue bel et bien jusqu'à nos jours. C'est de ce débat que je voudrais présenter ici l'historique, dans les grandes lignes.

En faisant un grand et rapide tour en arrière, il faut constater que le XIXe siècle en Pologne abonde en synthèses d'histoire littéraire, abondance qui s'explique en partie par le fait qu'après la perte de l'indépendance vers la fin du siècle précédent, la littérature est devenue l'un des refuges où pouvaient s'exprimer les aspirations et l'identité nationales. Toutefois, la répartition du passé en époques ou périodes, de même que leur vision ne se fondaient pas sur des critères strictement littéraires, elles relevaient plutôt d'une histoire de la culture ou de celle du caractère national.

Dans la première moitié du XIXe siècle, ces synthèses ne pouvaient guère s'appuyer sur des études analytiques, elles s'édifiaient autour de grands axes conceptuels fournis par l'idée dix-huitiémiste du progrès, par l'idéologie messianique, par la triade hégélienne ou par la vision romantique des deux courants de la littérature nationale, celui de la « haute » littérature (faite par les lettrés) et celui de la littérature populaire dont les sources remontent à l'époque préchrétienne.[3] C'est seulement dans la deuxième moitié du siècle, avec ce grand mouvement d'idées qui a pris en Pologne le nom du positivisme, que commence une recherche littéraire aux ambitions scientifiques, se manifestant par le perfectionnement des méthodes philologiques, par l'intérêt porté aux questions généalogiques et par la production accrue de monographies analytiques. Cependant, les grandes synthèses élaborées pendant cette période gardent l'empreinte de l'histoire de la culture. Cette situation n'a changé que dans la période de l'entre-deux-guerres, avec la génération des chercheurs influencés par des théories privilégiant les approches ergocentriques : dans leurs travaux souvent dominées par des visions d'ensemble traditionnelles, ils commencent à mettre en lumière les problèmes du langage artistique, à appliquer des dénominations spécifiquement littéraires aux époques et aux césures historiques. Pour résumer : on peut affirmer que cette génération des dix-huitiémistes

[2] MARKIEWITZ, H., *Główne problemy wiedzy o literaturze* (Les problèmes principaux de la science littéraire), 2e éd., Kraków, 1970, p. 319.

[3] SAWICKI, S., *Początki syntezy historycznoliterackiej w Polsce* (Les premières synthèses de l'histoire littéraire en Pologne), Warszawa, 1969.

polonais disposait après 1945, alors qu'elle se lançait dans un débat très animé sur la périodisation et la conception d'ensemble des Lumières polonaises, de trois groupes de travaux synthétiques, encore vivants dans la tradition universitaire d'aujourd'hui et constituant toujours la base de l'enseignement supérieur.

Au premier groupe appartient *L'histoire des belles-lettres en Pologne*, ouvrage collectif publié dans le cadre de l'*Encyclopédie polonaise* élaborée sous les auspices de l'Académie des Sciences.[4] Il s'agit là d'une synthèse où l'histoire de la littérature est présentée par genres et sous-genres et où la problématique des époques littéraires et des césures historiques est quasiment absente.

Le deuxième groupe pourrait être représenté par le beau livre de Wacław Borowy, écrit sous l'occupation, publié en 1948 et intitulé *La poésie polonaise du XVIIIe siècle*, lu et relu jusqu'à nos jours. Ce livre renferme une galerie de portraits peints par un esthète délicat qui se souciait peu de replacer ses modèles dans un contexte plus large, celui des courants et des écoles, et qui ne fut point préoccupé par les questions de périodisation. Borowy s'y conforme à un parti pris méthodologique analogue à celui que nous retrouvons chez certains historiens de la littérature anglais, comme Edmund Gosse ou Olivier Elton, parti pris le plus pleinement explicité par Herbert Cysarz dans sa dissertation *Das Periodenprinzip in der Literaturwissenschaft*.[5] A peu près les mêmes principes sous-tendent l'agencement de l'*Histoire littéraire de la Pologne indépendante* (Histoire literatury niepodległej Polski) d'Ignacy Chrzanowski, ouvrage qui est né de la tradition positiviste et qui fut le maître-livre pour plusieurs générations de Polonais au XXe siècle.[6] En présentant l'histoire de notre littérature depuis les origines jusqu'à la perte de l'indépendance en 1795, Chrzanowski y découpe le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski comme une période à part qu'il appelle époque des Lumières (1765-1795) et qu'il aborde à travers une série de portraits d'auteurs qui se succèdent dans l'ordre chronologique.

Le troisième groupe, le plus nombreux, est formé de synthèses qui introduisent déjà le découpage en époques ou périodes littéraires. Il commence avec l'ouvrage de Stanislas Dobzycki, intitulé *Histoire de la littérature polonaise* (Historia literatury polskiej) où apparaissent des époques telles que le Moyen Age, la Renaissance, le Baroque. Il en va de même d'autres manuels, jusqu'au dernier en date, l'histoire de la littérature polonaise de Julian Krzyżanowski, qui n'a pu être publiée qu'après la guerre (1953). Dans ces ouvrages, en ce qui concerne l'époque des Lumières, la disposition interne des matières se fonde sur une distinction entre les poètes de la raison et les poètes du sentiment, une place à part étant réservée à la poésie dramatique. Les dates limites de l'époque varient et sont établies de façon relativementt arbitraire : on opte soit pour le début du règne de Stanislas-Auguste

[4] *Dzieje literatury pięknej w Polsce, I* (L'histoire des belles-lettres en Pologne), Kraków, 1918, part. 1 : Kraków, 1935, part. 2 : Kraków, 1936.

[5] In ERMATINGER, E., *Philosophie der Literaturwissenschaft*, 1930.

[6] CHRZANOWSKI, I., *Historia literatury niepodległej Polski* (Histoire littéraire de la Pologne indépendante), Warszawa, vol. 1 : 1906, vol. 11 : 1971.

(1764) et l'effondrement de l'Etat polonais (1795), soit pour le début de l'activité réformatrice de Stanislas Konarski (1741) et les débuts du romantisme polonais (1822).

*

En 1950, lors du Congrès des Polonisants à Varsovie, et pour la première fois après la guerre, s'est ouverte la discussion sur les traits caractéristiques de la littérature des Lumières polonaises et sur sa périodisation. Elle était déjà marquée par le matérialisme historique, et deux interventions y furent particulièrement importantes : celle de Tadeusz Mikulski qui parlait de l'état et des objectifs de la recherche dix-huitiémiste en Pologne, et celle de Jan Kott qui réclamait une nouvelle synthèse dans l'histoire des Lumières polonaises.[7]

Mikulski a commencé par une opération importante, en détachant la littérature des Lumières de l'ensemble de la littérature de la période précédente, que les manuels considéraient traditionnellement comme l'aboutissement de celle-ci, et par montrer qu'elle inaugure l'ère contemporaine dans les lettres et dans la culture polonaises. Pour démontrer le bien-fondé de sa thèse, il avait emprunté à l'histoire sociale et économique les arguments en faveur du passage de la Pologne d'une société féodale à une société de type capitaliste, mais l'axe principal de son raisonnement conduisait à mettre en valeur le caractère spécifique et nouveau de la formation culturelle et littéraire qui commençait à naître. Le changement s'amorce avec le début du règne de Stanislas-Auguste en 1764, car c'est à partir de ce moment que se constitue un foyer central de réformes rayonnant sur tous les domaines de la vie sociale. Dans le domaine de la culture, il se manifeste avec la création de nouvelles institutions, telles que les sociétés savantes, les imprimeries qui prennent le caractère d'entreprises bourgeoises, l'école laïque des cadets qui annonce la réforme de l'enseignement, menée à partir de 1773 par la *Commission de l'Education Nationale*, le premier théâtre national qui allait devenir la tribune de l'idéologie des Lumières, tout comme le *Monitor*, l'homologue du *Spectator* anglais, paraissant pendant une vingtaine d'années (1765-1785). L'activité de ces institutions favorisait l'éclosion d'une littérature qui se proposait de transformer la société selon le nouvel esprit et la préservation de l'indépendance nationale menacée. La période littéraire correspondant au règne d'Auguste III (1733-1763), dit Mikulski, annonce les Lumières par certains thèmes apparaissant alors dans la pensée sociale et politique, par la lutte pour la pureté de la langue nationale et par les tentatives de réforme de Konarski dans les écoles piaristes. Par contre, Mikulski garde le silence sur la césure finale de l'époque des Lumières.

Dans la communication que je viens de mentionner, Jan Kott acceptant la date de départ proposée par Mikulski, concentre son attention sur la chronologie interne de

[7] MIKULSKI, T., Stan badań i potrzeby nauki o literaturze wieku Oświecenia (L'état et les objectifs de la recherche dix-huitièmiste), in *O sytuacji w historii literatury polskiej* (Situation de la recherche littéraire en Pologne), Warszawa, 1951; MIKULSKI, T., *Ze studiów nad Oświeceniem* (Etudes sur les Lumières), Warszawa, 1956; KOTT, J., O nową syntezę polskiego Oświecenia (Pour une nouvelle synthèse des Lumières), *Pamiętnik Literacki*, 1950, n° 3/4.

l'époque dont il voudrait voir le terme en 1795, moment de l'effondrement de l'Etat polonais, sans pourtant présenter des arguments en faveur d'un tel découpage. Les critères qui le rendent possible sont chez Kott essentiellement politiques et idéologiques. La première période (1764-1780) est chez Kott délimitée en fonction de la volonté, exprimée dans les belles-lettres et dans la littérature d'idées, de préparer les magnats et les nobles, en tant que classe gouvernante « à réformer l'Etat féodal selon le modèle anglais ». Ce qui est caractéristique pour la deuxième période qui va de la tentative manquée d'introduire en 1780 le code de Zamoyski pour donner une assise plus solide à l'Etat, jusqu'au vote de la Constitution du 3 mai en 1791, c'est la politisation de tous les genres littéraires provoquée par la mutation de la société polonaise en une nation de nobles et de bourgeois, et par les efforts de moderniser l'Etat, conformément à la Constitution. La troisème période, allant de 1793 à 1795, est marquée par la victoire du parti de Targowica et des forces hostiles à la réforme, alliés à la Russie, et par l'insurrection de Kościuszko qui a contribué à l'émancipation politique du peuple; la littérature s'en est ressentie par les progrès de la poésie jacobine et patriotique, et par la vogue du théâtre politique, interrompus par le troisième partage et la chute de l'Etat polonais en 1795, cette dernière date étant acceptée par Kott comme une césure littéraire indiscutable. La deuxième et la troisième période d'après Kott sont dominées dans les belles-lettres par la décomposition du classicisme sous l'effet des réalités nouvelles et par l'émergence d'un certain réalisme s'exprimant dans une nouvelle manière de décrire et d'interpréter le monde, et, d'un autre côté, du sentimentalisme.

Malgré certaines simplifications si caractéristiques des années cinquante, ces deux interventions ont soumis à une vérification les acquis antérieurs de la recherche dix-huitiémiste et avancé bon nombre de propositions intéressantes. De nouvelles synthèses pourtant, dont on souhaitait l'élaboration dans les années cinquante, n'ont point paru. En revanche, le débat concernant la chronologie des Lumières fut repris après 1957. A travers ce débat une option se fait jour, que personne ne semble contester, et selon laquelle il faudrait considérer les Lumières comme une époque culturelle qui englobe l'ensemble des positions idéologiques les plus divergentes et où les facteurs extra-littéraires agissent fortement sur l'évolution des lettres, ce qui oblige de les prendre en considération lorsqu'on veut établir une périodisation tant externe qu'interne de cette époque.

La discussion a principalement porté sur la première période littéraire des Lumières, les années 1733-1764, que Mikulski et Kott appellent « période de précurseurs », et que les protagonistes de cette discussion : Juliusz Nowak-Dłużewski et Juliusz Wiktor Gomulicki[8] veulent considérer comme phase

[8] Nowak-Dłużewski, J., O datę startową polskiego Oświecenia (Les débuts des Lumières polonaises), *Przegląd Humanistyczny*, 1959, n° 1; Periodyzacja literatury stanisławowskiej (La périodisation de la littérature stanislavienne), *ibid.*, 1960, n° 4; Gomulicki, J. W., Omówienie publikacji z historii literatury i kultury oświecenia (Compte rendu des publications sur la littérature et la culture des Lumières), *Rocznik Literacki*, 1963, p. 185

introductive des Lumières en alléguant comme arguments la réforme dans un esprit « éclairé » des écoles jésuites, ainsi que la création entre 1754 et 1763 de nombreux journaux savants, moraux et « demi-savants » (regroupés autour de la bibliothèque publique des frères Załuski fondée en 1747), qui recouraient, entre 1733-1763 aux grandes idées de la philosophie des Lumières, dans leurs traités polémiques plaidant la modernisation de l'archaïque République nobiliaire. Les deux polémistes soulignent l'importance de la querelle qui s'est déroulée en 1752, et dans laquelle les piaristes, partisans de la *philosophia recentiorum* basée sur l'enseignement de Wolf, ont mis en déroute les tenants de la scolastique, en contribuant ainsi à la discréditer comme puissance idéologique hostile aux Lumières et à faire entrer la nouvelle philosophie dans d'autres écoles confessionnelles, dans celles des jésuites. L'autre argument non négligeable qu'ils invoquent, c'est le combat livré contre le style allusif baroque, contre la rhétorique « asianiste », contre les macaronismes latins ou français, et en faveur d'un polonais clair et sobre, ainsi qu'une codification du vocabulaire polonais fondée sur une comparison avec deux langues plus évoluées par Michał Abraham Trotz dans son *Dictionnaire polonais, français et allemand,* élaboré sous les auspices de la Bibliothèque des Załuski et dont le premier tome parut en 1747.

A travers une production littéraire encore dominée par le baroque tardif commencent à percer une poésie et un théâtre s'inspirant des modèles classiques qui, sans encore posséder des traits propres à la littérature des Lumières sont, selon les deux auteurs, tournés vers l'avenir et par là appartiennent déjà à l'époque nouvelle. Ils concluent donc : dans la littérature et dans la culture commence là une époque nouvelle qui ne connaîtra son plein épanouissement que pendant la période stanislavienne, bien que J. Nowak-Dłużewski la fasse commencer avec la réforme scolaire de Konarski en 1741, alors que J. W. Gomulicki opte pour 1752, date de la querelle où les tenants de la scolastique ont essuyé une défaite cuisante.

Sur le point de la périodisation interne de l'époque, Nowak-Dłużewski s'écarte de Kott pour opérer en découpage suivant la succession des générations littéraires. Ainsi il fait durer la première période jusqu'en 1773, date du premier partage qui pousse la génération suivante vers une fiévreuse activité réformatrice ayant pour but de sauver ce qui reste du pays et vers une activité littéraire non moins intense qui se traduit dans trois courants : classicisant, rococo et sentimental. Cette période où les Lumières polonaises se trouvent à leur apogée se termine aux alentours de 1800. Après cette date l'époque entre dans sa phase déclinante, dominée par le néoclassicisme, le sentimentalisme et le préromantisme jusqu'en 1822, quand Mickiewicz publie ses premières œuvres. La chronologie interne de Gomulicki ne présente pas de différences sensibles d'avec celle de Nowak-Dłużewski. L'on peut conclure que le problème de la phase finale n'a pas provoqué de discussions aussi vives que le début des Lumières et elle semble toujours rester une question largement ouverte au débat.

Vers la fin des années soixante, plus précisément en 1969 paraît la première synthèse de la littérature des Lumières en Pologne, le livre de Zdzisław Libera

intitulé *Les Problèmes des Lumières polonaises. Culture et style*.[9] Il se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur étudie la culture littéraire des Lumières, la périodisation, la dynamique évolutive de l'époque, la conception du héros littéraire; dans la deuxième, il présente les œuvres selon les styles. Il conçoit les Lumières comme un ensemble de courants idéologiques, sociaux et politiques, et y distingue quatre styles : baroque, classiciste, rococo et sentimental. Il emprunte sa conception de style à la tradition wölflinienne, en le définissant comme une « configuration de traits communs (...) aux œuvres particulières » et qui se combinent d'une manière spécifique en leur imprimant « un caractère bien défini et sous un certain rapport unique » (p. 93). A quoi il ajoute en accord avec la pratique littéraire de l'époque que ces styles se chevauchent souvent dans l'œuvre d'un seul écrivain et même à l'intérieur d'un seul texte.

En abordant les problèmes de la périodisation, il admet que le débat reste toujours ouvert, car, pour le clore, il faudrait arriver à distinguer à l'intérieur des périodes particulières des dominantes d'ordre idéologique, philosophique et stylistique. Vu l'état actuel de nos connaissances, il propose le nom de « phase introductive » des Lumières polonaises pour les années correspondant au règne d'Auguste III de Saxe (1733-1763), celui de « l'apogée des Lumières » pour la deuxième moitié du XVIIIe siècle et surtout pour la période stanislavienne pendant laquelle, à la suite d'une brusque mutation, l'esprit des Lumières devient dominant, et enfin celui de la période du déclin pour les trois premières décennies du XIXe siècle, période de lutte entre les classiques et les romantiques et, après 1820, celle de la coexistence avec le romantisme. Nous retrouverons les mêmes vues dans un manuel universitaire intitulé *Du Moyen Age au Positivisme* (Od Średnoiwiecza do pozytywiwizmu, 1974) dont Libera a rédigé la partie consacrée aux Lumières et où il a tenté d'en donner un exposé chronologique.

Une autre tentative de présenter une synthèse de la littérature des Lumières polonaises dans l'ordre chronologique a été entreprise par Mieczysław Klimowicz dans son livre *Les Lumières*, dont la première édition date de 1972 et la quatrième de 1980. Comme Libera, l'auteur a fait sienne l'opinion selon laquelle les Lumières sont une époque à plusieurs dimensions et englobent l'ensemble des phénomènes sociaux, culturels et politiques, et a essayé d'en tirer les conséquences en montrant comment les faits relevant de la vie littéraire ou plus généralement de la civilisation peuvent dynamiser l'évolution des lettres. Il a également tâché de replacer les Lumières polonaises dans un contexte comparatiste en tenant compte des mouvements analogues en Europe — surtout du mouvement français — qui ont exercé une influence décisive sur la Pologne. L'exposé de Klimowicz suit la succession des générations littéraires dont le rythme correspond approximativement aux césures de la périodisation interne établies en fonction des changements importants dans la vie politique, culturelle et littéraire. Un tel découpage ne va pas sans quelque artifice, mais il fournit un cadre à la présentation des centres littéraires,

[9] Libera, Z., Problemy polskiego oświecenia (Les problèmes des Lumières polonaises), *Kultura i styl*, Warszawa, 1969, p. 93.

des courants et des écoles littéraires en même temps que des portraits de grands écrivains.

Ainsi la période allant de 1730 à 1763 environ, à laquelle le livre réserve le nom de « l'éveil des Lumières », fut l'œuvre des hommes nés au tournant du XVIIe et du XVIIIe siècles, et se caractérisait par des initiatives sporadiques et parfois peu durables des magnats éclairés et des gens de leur entourage, dont certains d'origine bourgeoise, et par l'absence totale du mécénat étatique, car la cour d'Auguste III, germano- et francophone, n'était point intéressée par la promotion de la culture polonaise. Après l'avènement de Stanislas-Auguste, un centre réformateur se crée autor du roi qui, s'inspirant de l'idéologie des Lumières, prépare un vaste programme visant la transformation de la culture sarmate et des structures archaïques de la République nobiliaire, et dont la volonté réformatrice fut particulièrement stimulée après le premier partage en 1773 par le danger imminent de la perte de l'indépendance nationale. Un rôle actif y incomba à la génération née entre 1730 et 1740, qui profitant du mécénat royal, s'est illustrée par des œuvres d'allure classicisante avec, parfois, une teinte rococo, et par la prose narrative, surtout romanesque. Au théâtre de Varsovie, et davantage encore à la cour seigneuriale des Czartoryski à Puławy, sur les périphéries de la République et en dehors du mécénat royal s'affirme le courant sentimental s'exprimant surtout dans la poésie lyrique et le drame. Durant la Diète de Quatre ans (1788-1792), couronnée par le vote de la Constitution du 3 mai, produit de la « révolution modérée », comme on l'appelait pour l'opposer à la Révolution française, dans le cadre de laquelle la société nobiliaire et bourgeoise en formation se donnait un cadre juridique, durant l'insurrection de Kościuszko, soulèvement armé des masses populaires rurales et urbaines, une nouvelle génération prend la relève. Née dans les années cinquante, éduquée dans les écoles réformées dans l'esprit des Lumières, la génération des Staszic, Kołłątaj, Jezierski et Bogusławski a rejeté l'idée de l'indépendance limitée, reconnue bon gré mal gré par le roi et son entourage, et a réussi à établir un certain équilibre entre les inspirations venant de la France révolutionnaire et la tradition nationale qu'elle cherchait dans la culture sarmate. Le roi et son mécénat perdent leur rôle prépondérant et fonctionnent à la manière des partis politiques tout en restant actifs sur le plan littéraire, comme par exemple la Forge (Kuźnica) de Kołłątaj et le Club des jacobins.

Durant cette période la littérature se politise intensément, le traité politique devient œuvre d'art et moyen d'expression privilégié, le théâtre inaugure la vogue de la comédie politique classicisante, du drame historique, de l'opéra comique sentimental avec des personnages plébéiens comme ceux des *Cracoviens et montagnards* de Bogusławski, opéra qui fut accueilli comme un appel à l'insurrection. La poésie classicisante adopte un langage nouveau, dans la poésie jacobine les formes empruntées à littérature française voisient avec des œuvres continuant la tradition baroque. La catastrophe du troisième partage qui efface la Pologne de la carte politique de l'Europe, met fin, aux yeux de l'auteur du livre, aux Lumières polonaises, car elle entraîne également la disparition des institutions culturelles et politiques dont dépendait la réalisation de leur programme. Si l'on

veut bien reconnaître comme un trait essentiel de la littérature de cette époque sa volonté de servir le programme réformateur, programme de la « révolution modérée », et de soutenir ensuite l'insurrection de Kościuszko, on doit également prendre acte de leur échec, en 1795 précisément. L'indépendance du pays n'a pas pu être sauvée, la foi s'est éteinte en la toute-puissance de la Raison, en la solidarité des esprits éclairés du monde entier. Ce fut une défaite de l'idéologie des Lumières. Les écrivains et les hommes d'action du début du XIXe siècle n'étaient manifestement que des épigones qui essayaient de continuer les initiatives de leurs aînés mais qui en appelaient plutôt au bon sens qu'à la Raison. Ils n'avaient plus d'idéologie recouvrant tous les domaines de la vie nationale, ils ne formaient que des cercles élitaires et n'ont pas su entraîner avec eux les jeunes. Ceux-ci cherchaient déjà d'autres buts et d'autres moyens d'action, une génération de révolutionnaires arrivait à la maturité : ils croyaient à la force et au succès de la lutte pour l'émancipation des peuples opprimés de l'Europe. Il semble, dit l'auteur, qu'il faudrait considérer la période littéraire allant de 1795 à l'apparition de Mickiewicz (1822) comme une période à part, ayant ses problèmes et sa spécificité propres.

La plus récente tentative de présenter une synthèse de la littérature des Lumières polonaises fut entreprise par Teresa Kostkiewiczowa dans son livre *Classicisme, Sentimentalisme, Rococo. Etudes sur les courants littéraires des Lumières polonaises*, publié en 1975. Dans ce livre extrêmement intéressant, Kostkiewiczowa se lance à la recherche d'une formule capable de répondre à « l'objectif de donner l'image d'une époque littéraire en tant qu'ensemble intelligible, ayant son ordre interne décelable également en fonction du cours ultérieur de l'histoire », et d'emblée, elle déclare qu'un tel objectif ne saurait être atteint au moyen d'un exposé chronologique du processus historico-littéraire dans son ensemble, imposant des coupes et des divisions qui faussent la dynamique interne de ce processus. Il en va de même pour une systématisation selon les genres qui empêche de mettre en évidence les liens entre la littérature et les faits culturels de l'époque. Kostkiewiczowa rejette également un agencement fondé sur la catégorie de styles, empruntée à l'histoire de l'art, qui se restreint aux phénomènes d'ordre esthétique et laisse de côté les courants de pensée qui façonnent le visage de l'époque et de la littérature. L'auteur opte pour le concept du « courant littéraire », auquel la théorie de la littérature polonaise a donné une signification assez précise et en même temps suffisamment générale pour qu'il soit possible d'y faire entrer toute la problématique du processus historico-littéraire, ce concept ouvrant par conséquent la possibilité « d'embrasser les domaines étendus des faits littéraires ». Et en effet, dans les quatre parties de son livre consacré aux courants mentionnés dans le titre, Kostkiewiczowa a réussi à présenter les moments essentiels de l'évolution littéraire et même de prendre en considération, comme représentants des courants respectifs, de nombreux écrivains de second ordre jusqu'à maintenant pratiquement méconnus et passés sous silence. Malgré l'absence de portraits des grands écrivains, le livre entier est une entreprise remarquable dans la recherche d'une synthèse de l'époque des Lumières en Pologne. En acceptant comme point de départ approximatif de la littérature des Lumières le milieu du XVIIIe siècle, et les années trente du XIXe siècle comme leur date limite,

Kostkiewiczowa fait une distinction entre deux concepts, celui d'époque et celui de formation culturelle et littéraire. Le découpage chronologique de l'époque, situé dans le contexte large des rythmes culturels et correspondant souvent aux grandes articulations du passé dégagées par les historiens, se fonde sur les faits de la vie littéraire, tels que les institutions littéraires, les types de situations de communication qui déterminent la nature du contact entre l'écrivain et son public, la critique littéraire, etc. « L'on ne peut affirmer qu'une nouvelle époque littéraire se forme, écrit l'auteur, qu'à partir du moment où l'on constate des changements qualificatifs importants sur le plan de la vie littéraire et du fonctionnement de la littérature dans la société » (p. 456). La formation culturelle et littéraire en revanche est un concept global, qui permet d'intégrer l'ensemble des courants et des tendances, de saisir leurs traits spécifiques et typiques pour l'époque. Comme l'un des traits spécifiques de la formation des Lumières, l'auteur reconnaît l'expansion simultanée des trois courants qui ne sont point antinomiques mais coexistent en vertu d'un partage des rôles et des sphères d'action. Le livre de Kostkiewiczowa s'ouvre sur une fort prometteuse perspective de nouvelles recherches, surtout en ce qui concerne les approches sociologiques.

Parmi ceux qui après la guerre se sont prononcés sur la conception des Lumières polonaises et sur leur périodisation, Janusz Maciejewski est le dernier à avoir pris la parole avec son étude intitulée *Les Lumières polonaises. Le début de la formation, sa stratification et le déroulement du processus historico-littéraire* (Oświecenie polskie. Początek formacji, jej stratyfikacja i przebieg procesu historycznoliterackiego)[10]. S'inspirant des conceptions de Michel Foucault, de son concept de grandes formations intellectuelles et du concept braudélien de « longue durée », Maciejewski propose de concevoir les Lumières comme une formation culturelle, précédée par d'autres formations de ce type-là comme le Moyen Age, la Renaissance, le Sarmatisme. Il emploie ce terme dans un autre sens que Kostkiewiczowa; pour lui la formation englobe l'ensemble des faits culturels ayant eu lieu dans un cadre temporel donné et elle se manifesterait dans trois dimensions : le temps, l'espace géographique, l'espace social. Entre les formations, selon l'auteur, il existe un rapport de coexistence, et non de lutte, exception faite pour les périodes de rupture, de passage d'une formation à l'autre, c'est seulement alors que les conflits apparaissent, comme celui qui opposa les partisans des Lumières et les tenants de la scolastique en 1752 à Varsovie, lors de la fameuse dispute. Ce conflit était dû à l'impossibilité de se comprendre, les uns les autres, car chacun des protagonistes utilisait un code culturel différent, chaque formation, selon Maciejewski, possédant son code propre. Au terme d'époque, il propose de réserver la fonction de catégorie auxiliaire, servant à localiser la formation dans le temps.

Dans son étude, Maciejewski présente une analyse moderne et approfondie de la formation sarmate et de celle des Lumières, de leurs rapports mutuels, des changements affectant la culture polonaise du XVIIIe siècle après la victoire de

[10] In *Problemy Literatury Polskiej Okresu Oświecenia* (Les problèmes de la littérature polonaise des Lumières), Seria druga, Wrocław, 1977, pp. 5-128.

l'idéologie des Lumières, et replace ces changements dans le contexte européen. Malgré les propositions controversées concernant la typologie et les définitions des courants littéraires, il avance bon nombre d'arguments nouveaux en faveur du découpage chronologique qui fait commencer les Lumières vers 1740 et fixe leur terme vers 1822, quand elles perdent leur position dominante dans la vie culturelle au profit du romantisme. Dans ses propositions de périodisation interne, l'auteur opte pour la catégorie des générations littéraires en motivant ce choix par de nombreux faits et éclairages nouveaux.

Tel serait, le plus rapidement présenté, le bilan de la réflexion concernant la synthèse et la périodisation des Lumières polonaises en littérature. Il en ressort le besoin d'un élargissement de la recherche d'ordre sociologique qui permettrait d'établir avec davantage de précision les césures internes de la formation. Les études de ce type ont été amorcées dans les années soixante, mais n'ont gagné en ampleur que durant la dernière décennie. Y appartiennent les travaux consacrés à l'imprimerie, à la censure, aux cabinets de lecture, à la publicité du livre, à la géographie littéraire; les monographies des bibliothèques des magnats, des nobles et des bourgeois, les études sur les sociétés savantes et littéraires, sur les journaux et les revues, sur la réception des romans français, anglais, allemands, etc.; ou encore les analyses des listes des abonnés aux journaux et aux livres, qui permettent de se faire une idée du public lisant. Certes, ces travaux ne sont pas encore nombreux, et restent toujours fragmentaires, menés indépendamment les uns des autres, donc les résultats sont difficilement comparables et, par conséquent, ne se laissent pas généraliser.

Cette abondance et cette dispersion relatives constituent, bien entendu, une énorme difficulté, et c'est ce problème-là qu'a voulu surmonter le colloque organisé en 1976 par Teresa Kostkiewiczowa à l'Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie Polonaise des Sciences. Les Actes de ce colloque ont paru en 1978 sous le titre *Les Problèmes de la culture littéraire des Lumières polonaises* (Problemy kultury literackiej polskiego Oświecenia). Ils contiennent bon nombre d'études consacrées à des questions particulières avec, pour introduction, la communication de Kostkiewiczowa qui, après avoir passé en revue les lacunes à combler, a tenté de présenter sous forme d'hypothèse de travail une typologie des situations d'interaction sociale s'organisant autour de l'œuvre littéraire, ou plus généralement, autour de toute œuvre écrite. D'après l'auteur, la culture littéraire des Lumières en Pologne se caractériserait par la présence de cinq situations-types de la communication. La première serait celle où le texte sert de « médium du commerce entre d'honnêtes gens », rémanence de la culture de cour du XVIIe siècle; la deuxième — celle où l'usage du texte se plie à une finalité à la fois utilitaire et ludique; la troisième — celle de l'usage délibérément éducatif de la littérature, se manifestant surtout dans l'activité du centre réformateur de Stanislas Auguste; la quatrième — celle où le texte littéraire apparaît comme valeur en soi, autonome et non instrumentalisé, cette situation se dessinant vers les années soixante-dix comme relativement nouvelle; la cinquième enfin serait celle où le texte est fonctionnalisé selon une finalité politico-propagandiste, qui est typique de la fin du XVIIIe siècle.

L'on peut imaginer que le développement de cette hypothèse pourrait aboutir à un livre fort intéressant, bien que le chercheur doive ici faire face à des difficultés découlant de l'absence de certaines études de détail et du fait que les situations-types distinguées par Kostkiewiczowa s'imbriquaient les unes dans les autres dans la vie culturelle des Lumières.

Pour terminer, mentionnons un groupe de chercheurs qui s'est constitué dans les années soixante-dix et qui travaille selon les méthodes dont on a pu voir l'application brillante dans l'ouvrage publié sous la direction de François Furet : *Livre et société dans la France du XVIIIe siècle* (Paris, 1969). L'équipe polonaise a également admis comme hypothèse de départ l'existence d'une « bibliothèque imaginaire » englobant toute la littérature polonaise du XVIIIe siècle, cette bibliothèque d'ailleurs, en ce qui concerne notre cas, n'étant point « imaginaire », puisque la bibliographie de Krol Estreicher a receuilli presque tout ce qui a été publié en Pologne et sur la Pologne depuis les origines jusqu'au XIXe siècle inclus. Les données qu'on trouve chez Estreicher, enrichies et corrigées par des recherches plus récentes, ont été enregistrées sur des fiches qui sont actuellement soumises par l'équipe en question à un classement conforme aux principes du classement des sciences et des arts utilisé dans la *Grande Encyclopédie* de Diderot, et complété par un questionnaire concernant les centres d'édition, la dispersion géographique des imprimés, l'origine sociale des auteurs, les genres littéraires, les types de littérature religieuse, libertine, etc. Les réponses qui, après la discussion sur les présupposés de l'enquête, nous seront fournies par les ordinateurs, nous permettront, comme nous l'espérons, de décrire les courbes d'évolution de divers types de publications, de rendre compte de la dynamique de la culture littéraire de la Pologne du XVIIIe siècle et, peut-être de la culture des Lumières polonaises tout court. Les résultats que nous escomptons doivent baliser un contexte global de référence aux études de détail qui, jusqu'à présent, demeurent comme suspendues dans le vide, de même qu'aux recherches comparatistes polono-françaises, d'autant plus que l'équipe polonaise utilise les mêmes méthodes que l'équipe de F. Furet.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DES LIMITES CHRONOLOGIQUES DES LUMIÈRES

PAR
SERGUEÏ TOURAEFF

La question des débuts et de la fin des Lumières est étroitement liée, dans chaque pays, à une question essentielle : qu'est-ce que c'est les Lumières? lesquels de leurs traits faut-il considérer comme déterminants?

Dans la science littéraire soviétique la question de l'essence des Lumières — comme une idéologie et un système esthétique — a été débattue pendant longtemps, à partir des années trente. Ces derniers temps cette question a pris une intensité particulière en rapport avec les travaux préparatoires à l'*Histoire de la littérature mondiale* en plusieurs volumes, dont les premiers sont déjà parus, et on suppose qu'en 1986 le volume V, consacré au XVIIIe siècle, paraîtra également. Pour cela il n'est pas difficile de s'imaginer que le conseil de rédaction et le collectif des auteurs de ce volume précisément ont dû répondre à beaucoup de questions en suspens étant en rapport avec la formation des Lumières.

La question la moins élaborée des Lumières est la difficulté d'appliquer ce concept aux littératures d'Orient, comme les matériaux des conférences tenues à Moscou sur les problèmes des Lumières l'ont montré (en 1967 dans l'Institut de littérature mondiale Gorki et en 1968 dans l'Institut des langues orientales de l'Université de Moscou).

Au cours de ces discussions, tout d'abord des différences profondes se sont révélées dans la compréhension du terme même — les Lumières. Dans certains pays il s'agissait de l'évolution de la culture, de la formation des centres culturels, de l'organisation des imprimeries, des écoles, de l'imitation de la littérature des autres pays, plus développés, par les traductions.

Cela concernait, par exemple, les littératures orientales arabes et aussi celles de quelques pays de l'Europe orientale, se trouvant sous le joug de la Turquie ou de l'Autriche, quand l'affirmation de la conscience nationale et la création des œuvres écrites en langue nationale (Bulgarie, Tchécoslovaquie) devenait une des tâches principales de la littérature.

La situation était différente dans les pays d'Asie orientale (la Chine, le Japon, la Corée, le Viêt-Nam), où le XVIIIe siècle a été marquée par les grands succès littéraires, et où on critiquait, assez hardiment, les traditions du Moyen Age...

Alors, la tentation est devenue grande de marquer le XVIIIe siècle dans ces pays, comme l'époque des Lumières. C'est précisément dans ce sens qu'Olga L. Fichman examinait la littérature chinoise du XVIIIe siècle dans sa monographie *Le roman*

chinois de l'époque des Lumières (Léningrad, 1966). Le plus grand orientaliste soviétique, l'académicien Nicolas I. Conrade était partisan des idées de l'existence de la Renaissance et des Lumières en Orient. Pendant un entretien avec l'auteur de cet article, M. Conrade a déclaré avec un accent polémique : « Au XVIIIe siècle il y avait deux pays classiques des Lumières : la France et le Japon. »

Pourtant, beaucoup d'orientalistes éminents, par exemple, le sinologue renommé Lev. Z. Eïdline, ont rejeté catégoriquement l'idée des Lumières orientales au XVIIIe siècle, en soulignant, dans la littérature de ce temps, un esprit de tradition et des images caractéristiques propres au moyen-âge avancé.

On a déjà noté à plusieurs reprises qu'en elles-mêmes la critique des coutumes du moyen-âge ou la défense des droits de la personnalité humaine ne signifient pas que les auteurs de ces déclarations appartiennent à la Renaissance ou aux Lumières.

Les spécialistes des littératures de l'Europe occidentale pourraient produire beaucoup de preuves pour démontrer une telle critique dans la littérature des ces pays, critique réalisée dans les cadres de la littérature du moyen-âge précisément. En effet, on peut trouver des traits critiques chez Wernher der Gartenaere, vivant au XIIIe siècle, et chez Abailard, qui écrivit, en 1132-36, *Historia calamitatum mearum*!

Et même au XVIIIe siècle, on ne peut pas mettre au nombre des manifestations des Lumières chaque intervention contre les ordres féodaux. Un jour, George M. Fridlender a rappelé, bien à propos, que Pougatchev avait lutté contre le servage, mais on ne pouvait pas le nommer un représentant des Lumières.

Les partisans des Lumières orientales citent fréquemment l'activité de certains penseurs éminents du XVIIIe siècle devançant de beaucoup leur temps. Tel fut au Japon Aïdo Cenequi, auteur de l'œuvre monumentale consistant en 100 cahiers : *Les lois véritables de la nature,* qui vécut et travailla à cette époque. Dans cet ouvrage la critique de la société de son temps a été menée à partir des positions de la « Nature », c'est-à-dire sur la même plate-forme que chez les représentants des Lumières en Europe occidentale. Mais seule une couche limitée de ses contemporains connut cette œuvre, et de plus, seulement quinze des 100 cahiers sont parvenus jusqu'à nos jours; les manuscrits des autres périrent pendant le tremblement de terre en 1921. C'est un fait très significatif : cela veut dire que même dans la période suivant la révolution Meïdji (1868), qui est considérée dans l'histoire de la littérature japonaise comme une période des Lumières, Aïdo Cenequi n'éveilla pas d'intérêt vif, et ses manuscrits restèrent inédits jusqu'à la catastrophe de 1921. Il est clair que le XVIIIe siècle au Japon ne peut pas être considéré comme le siècle des Lumières, même si dans ce temps vécut et écrivit un penseur aussi hardi que Aïdo Cenequi. Vraiment, comme le dit un proverbe ancien, « une hirondelle ne fait pas le printemps ».

Werner Krauss dans son article sur « Le rôle de l'histoire du livre dans l'évolution de la littérature des Lumières » examine le problème du lecteur et pose une question : est-il possible de se représenter les Lumières comme le mouvement idéologique sans le cercle large des adeptes à éclairer?

En ce sens les Lumières ne sont pas analogues au mouvement humaniste de la Renaissance, quand il y avait seulement un cercle choisi des initiés.

Werner Krauss nous rappelle qu'en France, déjà en 1736, dans une des éditions on posa la question de savoir dans quelles proportions les idées neuves étaient perçues... « Toute la nation peut-elle penser en philosophe? » Voltaire y donna une réponse sceptique — négative. Cependant, comme W. Krauss note avec justesse, si Voltaire avait eu raison, la Révolution en France n'aurait pas eu lieu. M. Krauss montre par l'exemple de nombreux articles consacrés à la vie politique et sociale, que les journaux moralisateurs étaient à la portée de tout le monde. Même le pourcentage bas de l'instruction élémentaire ne contredit pas la diffusion large des idées des Lumières, en prenant en considération le rôle de la tradition orale.[1]

Alors, « Une époque commence au moment où une idée conquiert les esprits » — dit Tatiana P. Grigorieva, spécialiste soviétique de la littérature japonaise en rejetant, sur la base des arguments, l'idée des Lumières japonaises au XVIIIe siècle.[2]

Ainsi, il faut concevoir les Lumières comme l'époque des changements non seulement dans un cercle étroit d'idéologues, mais dans la conscience de la masse considérable des lecteurs, des spectateurs qui, selon Kant, « ont quitté leur état de minorité », étant captivés par les flots d'idées neuves.

Pour cela il est très important de distinguer nettement, comme l'académicien Béla Köpeczi l'a fait, l'étape de préparation des Lumières, où telles ou telles idées anticipant sur l'avenir apparaissent, et l'étape initiale des Lumières où les Lumières commencent à prendre leurs grandes proportions, et où les idées séparées s'intègrent dans un système.

Il est à remarquer que s'il y a une dépendance occasionnelle directe entre le processus d'accroissement des contradictions sociales et politiques dans tel ou tel pays et la formation des idées des Lumières dans ceux-ci, on ne peut pas voir un tel rapport direct, quand il s'agit de réformes venues d'en haut, c'est-à-dire, en cas de politique absolutiste éclairée. Cela d'autant plus, que les illusions d'absolutisme éclairé freinent la propagation des idées des Lumières et, par contre, la libération de ces illusions signifie un considérable pas en avant.

Il est remarquable que le caractère combatif des Lumières françaises s'est développé dans un pays où l'idée de l'absolutisme éclairé était tout à fait étrangère aux souverains couronnés. Si Voltaire nourrissait certaines illusions au sujet de Frédéric II, son expérience amère de philosophe de la cour dans la résidence prussienne l'aida à se libérer de beaucoup de ces illusions. Plus tard, déjà au siècle suivant E. T. A. Hoffmann riait avec méchanceté dans *Klein Zaches genannt Zinnober*, en faisant déclarer par le prince Pafnouti que dès ce jour les Lumières sont établies dans toute sa principauté.

Le système des Lumières pouvait se former comme le résultat d'un large mouvement idéologique.

Les historiens de la littérature ne se sont pas encore mis d'accord avec unanimité quant aux signes déterminants des Lumières. Il est évident que les Lumières avaient

[1] KRAUSS, Werner, *Zur Dichtungsgeschichte der romantischen Völker*, Leipzig, 1965, pp. 5, 201, 204.

[2] Les travaux de la conférence scientifique interscolaire sur l'histoire de littérature d'Orient d'outre-frontière, Moscou, 1970, p. 326.

une tendance antiféodale. Mais l'œuvre d'un écrivain de la Renaissance, François Rabelais fut également antiféodal, tout comme l'œuvre de Tourgueniev, réaliste du XIXe siècle.

Il y a un aspect particulier dans la critique des institutions tombées en désuétude, qui est propre à la littérature des Lumières. Cette critique ne manqua pas d'avoir certaines illusions à propos du futur royaume de l'esprit. La valeur de la personnalité humaine dépend de sa corrélation avec le concept de la nature, de l'état naturel. « Tout ce qui sort des mains du Créateur est beau, tout se corrompt aux mains de l'Homme » — s'écria Rousseau.

« Qu'est-ce qui est plus ancien : mon titre de noblesse ou la prédestination de tout l'univers infini? » — dit Ferdinand, le héros de « la tragédie bourgeoise » de Schiller. A vrai dire, tant Rousseau que Schiller ont représenté l'étape avancée des Lumières.

Mais en Allemagne même Gottsched, par exemple, vivant au début du mouvement des Lumières, malgré toute sa modération, sa servilité, son attachement dogmatique à l'esthétique du classicisme français, perçu par lui d'une manière naïve, formelle, joua tout de même le rôle du représentant des Lumières, pour qui la raison fut le seul critère suprême. Avec tout cela Gottsched ne fut pas un prophète solitaire, pas du tout. Il jouissait d'une influence, avait de l'autorité. Son *Versuch einer kritiker Dichtkunst für die Deutschen* (Essai de la poétique critique pour les Allemands), ses journaux moralisateurs lui valurent une renommée dans les pays de langue allemande. Avec le concours de Karolina Neuber il poussa le répertoire classiciste à la scène allemande, et de cette façon, même à cette étape précoce, la conscience d'un assez large cercle de lecteurs et de spectateurs pouvait se former.

Ainsi compte tenu de tout cela, il faut situer les débuts des Lumières à un moment où les Lumières commencent à former un système, c'est-à-dire où on commence à citer régulièrement comme critère la raison ou la nature, où la critique va de pair avec l'affirmation de la confiance en l'organisation d'une société juste à venir, et où la propagande des Lumières est adressée non plus à quelques partisans aux idées semblables, mais à toute la nation, ou du moins à sa partie la plus active.

Il est un peu plus compliqué de répondre à la question suivante : quand les Lumières finissent-elles? D'un côté, si l'on parle de l'Europe, tout paraît tout à fait clair : c'est la Révolution française, la réaction romantique sur les Lumières qui la suit, la critique et l'élimination des Lumières qui en sont la limite. Les Lumières, comme système, deviennent alors un anachronisme.

Mais dans les pays où les vestiges de la structure du moyen-âge se conservent, où les formes féodales des rapports sociaux n'ont pas été éliminées, une résurgence des idées des Lumières aurait eu lieu dans certaines périodes. Ainsi, en Allemagne, à la veille de la révolution de 1848 on peut trouver une argumentation dans l'esprit des Lumières chez Börne, chez Herwegh, chez Gutzkow.

Et enfin, dans la Russie des années soixante du XIXe siècle, une deuxième vague des Lumières a pris naissance, et V. I. Lénine a comparé les hommes des Lumières russes des années soixante à ceux de l'Europe occidentale et a noté chez eux le même optimisme reflétant l'esprit des Lumières : « La foi sincère en ce que l'abolition du servage et de ses restes apportera le bien-être commun. »

THÈME B

LA FIN DES LUMIÈRES EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

RAPPORT

LA FIN D'UNE ÉPOQUE : LA CRISE DES LUMIÈRES EN HONGRIE

PAR

DOMOKOS KOSÁRY

Fin des Lumières? Aucunement. Absorbées, intégrées dans l'héritage et dans l'équipement intellectuel de notre civilisation, les Lumières ne cessent de continuer à vivre et à nous influencer, dans une certaine mesure, même aujourd'hui. (Sans parler de l'intérêt additionnel, renouvelé de nos jours, dont témoignent les Congrès des Lumières de la Société internationale d'étude du XVIIIe siècle, tout comme les colloques de Mátrafüred, deux siècles après Diderot.)

Il y avait, pourtant, une époque appelée celle des Lumières et caractérisée par l'épanouissement de ce nouveau phénomène intellectuel. Cette époque, comme toute époque historique, a eu un «commencement» et une «fin». Quand et comment cette époque s'est-elle terminée? Jusqu'à quel moment les Lumières ont-elles pu rester une tendance dominante ou au moins vivante dans la vie intellectuelle des sociétés dont elles n'avaient pourtant pénétré que les couches supérieures? De quelles autres tendances ont-elles été suivies et par quelles transitions? C'est le problème que nous nous proposons d'aborder dans le cas de la Hongrie.[1]

Les critères initiaux des débuts de l'époque des Lumières ne nous aident pas beaucoup à délimiter sa phase finale. Ces débuts ont été partout signalés par le fait que les méthodes rationnelles et critiques jusque-là limitées au domaine étroit des sciences, commençaient à être appliquées aux problèmes sociaux, politiques, religieux, etc. également. Précédée et préparée par une phase antécédente qui finit par faire accepter la nouvelle vision, c'est-à-dire newtonienne, du monde physique et des sciences, cette époque débuta vers la fin du XVIIe siècle dans la zone la plus avancée de l'Europe et dans les années 1760 en Hongrie et en Europe Centrale et Orientale. Or, ces méthodes ne furent plus perdues et oubliées. Même les adversaires

[1] Nous résumons ici quelques résultats de nos études suivantes: A magyar történetírás a «romantika» korában (L'historiographie hongroise à l'époque du «romantisme»), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1978; *Napoléon et la Hongrie*. Budapest, 1979; *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (Culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980; A magyar sajtó megszületése (La naissance de la presse hongroise), *Magyar Könyvszemle*, 1981; Néhány gondolat a művelődés és a művészet történetének kapcsolási rendszeréről (Quelques idées sur les rapports entre l'histoire culturelle et l'histoire d'art), *Ars Hungarica*, 1981; Intellectuels et élite culturelle en Hongrie au XVIIIe siècle, in *Objets et méthodes de l'histoire de la culture. Actes du colloque franco-hongrois de Tihany*, Budapest, 1982.

des Lumières — et de la Révolution — ne pourront plus totalement négliger les faits acquis et substituer simplement la menace du feu d'enfer au raisonnement critique.

Les Lumières — dit-on — furent suivies du « romantisme ». Constatation à la fois vraie et fausse, parce qu'il y avait plusieurs « romantismes ». L'argument de certains auteurs qui en renouvelant les positions du romantisme politique allemand du début du XIXe siècle, considéraient le mouvement romantique comme une réaction naturelle contre le rationalisme sec, rigide et prétendument unilatéral des Lumières, n'est pas tenable. On a bien démontré que la grande aventure des Lumières, dans toute sa complexité, avait aidé l'homme à découvrir un peu plus profondément la nature et soi-même: ses sentiments et ses passions ausssi bien que sa raison. Le soi-disant « préromantisme » ne fut, en fait, qu'un des phénomènes concomitants des Lumières.[2] Et si le romantisme d'un Adam Müller représente une réaction politique, celui d'un Victor Hugo rejoint les traditions progressistes et révolutionnaires. En Hongrie, les premiers symptômes « romantiques », qui ne remontent pas au-delà de 1818, ont été de loin précédés d'une autre tendance dominante vigoureuse dirigée contre toute politique éclairée. Par contre, le comte István Széchenyi, pionnier de la réforme libérale et représentant d'un romantisme un peu byronien, commencera son activité par la réalisation de quelques anciens projets éclairés (Académie des Sciences, navigation sur le Danube, etc.). László Szalay, historien et publiciste libéral, redécouvrira, dans sa jeunesse, les écrits politiques éclairés de la fin du XVIIIe siècle.

Les trois grandes tendances politiques éclairées qui se succédaient en Hongrie, ont toutes échoué, l'une après l'autre, avant la fin du XVIIIe siècle. La première, l'absolutisme éclairé établi dès 1765, se termina par l'échec du système de Joseph II en 1790. La suivante, représentée depuis les années 1770 par certains groupes éclairés de la noblesse, n'avait que quelques années pour essayer de réaliser son programme, plus ou moins similaire à celui des gentilshommes éclairés de Pologne. Ils se proposaient de moderniser leur ancien système de représentation féodal (sans pourtant éliminer la féodalité elle-même), de faire sortir le pays de sa subordination politique et économique et de substituer la langue et littérature nationales au latin traditionnel et à l'allemand favorisé par Joseph II. Ils présentaient leurs propositions pendant la Diète de 1790/91 et dans les 9 Commissions chargées d'élaborer les réformes entre 1791 et 1793. Ils ont pourtant échoué. D'une part, la majorité conservatrice de la noblesse campagnarde, leur alliée momentanée contre Joseph II, rejetait, une fois de plus, toute « nouveauté ». D'autre part — et ce fait était encore plus important — presque toute la noblesse, y compris une partie même des gentilshommes sympathisant avec les Lumières, terrifiée par la phase radicale de la Révolution française, commença de reculer entre 1792 et 1794, et finit par s'allier, contre ce danger nouveau, à son ancien adversaire, la cour des Habsbourg, devenue non moins réactionnaire. Par conséquent, les représentants de la troisième tendance, déjà antiféodale — pour la plupart des intellectuels roturiers qui, sans

[2] Mortier, Roland, « Sensibilité », « Néo-classique » ou « Préromantisme » in *Le Préromantisme*, Paris, 1975.

force politique effective, avaient soutenu d'abord l'absolutisme éclairé, puis la noblesse éclairée — se trouvèrent isolés, sans appui. Radicalisés, ils essayaient de créer une organisation politique secrète, « jacobine », qui ne tarda pourtant pas à être supprimée. Ses chefs exécutés, la plupart des participants emprisonnés, la troisième tendance aboutit à une fin tragique en 1795.

La répression, suivie d'un silence d'effroi marqua le début d'une longue période de réaction, où prédominaient les tendances rétrogrades, féodales, et où les idées politiques éclairées ne pouvaient survivre que dans une mesure restreinte, comme une petite rivière souterraine. L'élite éclairée fut désorganisée. József Hajnóczy, juriste, publiciste, un des chefs du mouvement « jacobin », périt sur l'échafaud. Les meilleurs jeunes écrivains et poètes allèrent en prison (János Batsányi, Ferenc Kazinczy) ou moururent, sans être particulièrement persécutés, mais incapables de vivre, paraît-il, dans l'atmosphère changée, comme Gábor Dayka, József Kármán, ou, un peu plus tard, Mihály Csokonai Vitéz, exclu, comme précepteur, du collège calviniste de Debrecen; « nous sommes retombés dans la nuit », disait-il non seulement à cause de la position raffermie de la langue latine. L'université et les autres établissements d'enseignement supérieur furent « purifiés » par les meneurs de la chasse politique aux sorcières, certains professeurs éloignés, la philosophie de Kant prohibée, les étudiants soumis à une discipline sévère. En général, l'intelligentsia nouvelle, en partie roturière, accrue en nombre au XVIIIe siècle, fut réduite à l'obédience et reléguée dans une situation sociale subalterne, conformément à l'ordre de valeurs des seigneurs féodaux. Même les gentilshommes et aristocrates éclairés devaient renoncer à l'activité politique et trouver des chemins indirects. Le comte Ferenc Széchényi (dont Hajnóczy a été le secrétaire) cherchait consolation dans la religion et dans ses livres; il fonda, en 1802, le Musée National. Son beau-frère, le comte György Festetich, vivait retiré à son domaine de Keszthely, où il fonda une école d'agriculture (1797) et organisait, plus tard, des solennités littéraires. Le comte Miklós Forgách (dont Batsányi a été le secrétaire) mourut en 1795. Son ami, Nikolas Skerlecz, économiste et figure centrale des Lumières croates, le suivit en 1799.

Le long creux de la vague politique n'arriva à son terme qu'avec l'essor du mouvement de réforme libéral à partir de 1830. Dans l'intervalle, pendant toute une génération, on retrouve, peut-être, des projets individuels, des exceptions, mais non pas un mouvement réformiste proprement dit. Tout le règne rigidement conservateur de François Ier fut caractérisé par la prédominance d'une tendance politique qu'on appelle « nationalisme féodal ». C'est que celle-ci portait, d'une part, les marques évidentes d'un nationalisme adoptant (et modifiant) certains éléments du mouvement national de la noblesse éclairée. Mais d'autre part elle était « féodale », puisqu'elle soutenait et défendait les privilèges, le féodalisme tardif contre les idées « étrangères ». La noblesse s'identifiait avec la nation. Une avalanche de pamphlets, poèmes, discours, chants propageait cette idéologie en soulignant son caractère « national ».

Dans le domaine de la politique, l'étape de cette « crise des Lumières » (de 1795 à 1818) n'offrait que très peu de possibilités aux initiatives éclairées. A l'époque des

guerres françaises les conflits entre la noblesse et Vienne restaient subordonnés au danger commun, militaire et révolutionnaire. Ils ne s'envenimaient, à titre provisoire, que lors des courts intervalles de paix quand ce danger semblait diminuer, comme aux diètes de 1802, de 1807 et de 1811/12, sous l'effet de la crise financière et de la dévaluation. La coopération étroite fut cependant aussitôt rétablie, dès que la menace réapparut, comme en 1805, en 1809, et même en 1815, quand la cour de Vienne introduisit l'absolutisme et ne convoqua plus la diète. En face de ce mécanisme on ne trouve, de l'autre côté, que certains efforts isolés, quasi individuels. On peut citer l'exemple important mais plutôt exceptionnel de Gergely Berzeviczy (1763-1822), un gentilhomme éclairé réformiste, qui, ayant participé au mouvement antiféodal, réussit à se retirer à son domaine dans le Nord des Carpathes d'où il éleva sa voix, dans un pamphlet publié à l'étranger, contre le procès des « jacobins » hongrois. Peu après il fit paraître un livre sur l'industrie et le commerce du pays dans lequel il critiqua la politique économique de Vienne. Il analysa la situation grave des paysans dans un autre essai important qui ne manqua pas de provoquer une désapprobation dans les rangs de la noblesse. En 1809, à l'occasion de la campagne française contre l'Autriche, il composa, en français, un mémoire dans le but de proposer à Napoléon d'éliminer le régime féodal en Hongrie et d'y introduire des réformes radicales, l'émancipation des serfs y comprise. C'étaient les réformistes et les anciens « jacobins » qui espéraient obtenir l'aide de la France. Ils n'étaient pourtant pas appuyés par Napoléon qui préféra faire appel à l'opposition féodale, aux nobles « mécontents ». Or, ceux-ci se retournèrent contre lui. Il est probable qu'il y avait aussi d'autres gentilshommes d'un esprit politique éclairé plus ou moins similaire à celui de Berzeviczy (qui restait fidèle à ses conceptions éclairées jusqu'à sa mort en 1822), mais leur nombre fut certainement très restreint. Cependant, dans certains domaines moins exposés du point de vue politique, d'autres éléments du programme des Lumières pouvaient continuer à faire leur chemin. Certains projets ne menaçant pas directement les privilèges ont pu être réalisés, même si sous une forme plus ou moins modifiée, puisqu'ils furent considérés comme utiles par la noblesse. C'est que même le monde de celle-ci commençait à subir certains changements. La conjoncture agraire provoquée par les longues guerres fit accroître les possibilités de vendre et d'exporter les produits. Le commerce fut ranimé. Même l'industrie si arriérée commençait à se consolider. Tout un nombre d'observateurs contemporains nous informent du développement des centres urbains, des exigences nouvelles des familles nobiliaires et bourgeoises concernant leurs domiciles, meubles, vêtements ainsi que leurs lectures. Ces changements ont sans doute contribué à ce que la vie sociale allait revêtir lentement — à longue échéance — un certain caractère « bourgeois ». Ils n'ont pourtant pas encore directement facilité la diffusion de l'idée des réformes « bourgeoises ». Plutôt au contraire: pourquoi changer de régime quand l'économie féodale, après tant de difficultés, fonctionne si bien de nouveau.

Le résultat en fut, dans l'édition et dans la production littéraire, un curieux mélange où, à côté des écrits représentant les tendances rétrogrades et conservatrices (surtout dans les domaines de la politique, de la religion, etc.) et des lectures à

la mode, traduites de l'allemand, certains éléments des Lumières continuaient à vivre également, dans plusieurs domaines. Le nombre des imprimeries qui avait monté de 17 en 1760 à 51 en 1790, regagnait, après un certain recul (30 en 1800) son niveau le plus élevé (52 en 1817). La presse fut, bien entendu, particulièrement sensible à l'essor et puis à la crise des Lumières et aux changements politiques. La parution des premiers journaux réguliers (en allemand: 1764, en hongrois: 1780) fut suivie d'un développement accéléré. En 1792, il y eut déjà 18 journaux et revues en Hongrie. En 1805, par contre, il n'y eut que 4. La censure devint très sévère. Les revues de langue hongroise, disparues en 1795, ne réapparurent qu'à partir de 1814, cette fois de caractère plutôt littéraire ou historique, comme *Erdélyi Museum* (Musée de Transylvanie, 1814) et *Tudományos Gyűjtemény* (Collection Scientifique, 1817). Une revue économique publiée entre 1814 et 1818 sous le titre de *Nemzeti Gazda* (Agriculteur National) signalait l'intérêt particulier porté aux problèmes de l'agriculture. En fait, la littérature consacrée à la diffusion des connaissances pratiques et des méthodes nouvelles « rationnelles » de la production se développait considérablement, sans interruption. Reprenant à son compte une initiative de l'absolutisme éclairé, le Conseil de Lieutenance ne cessait de publier et de réimprimer, en plusieurs langues, des écrits sur le mûrier, la soie, le tabac, la viticulture, l'élevage, etc. surtout dans le but d'encourager l'économie paysanne. Toute une série de publications d'un type nouveau écrites par des agronomes professionnels s'occupait des problèmes de la modernisation des grands domaines dans le sens du capitalisme agraire. Un de ces auteurs, Ferenc Pethe, rédacteur de la revue mentionnée, professeur à l'école agricole de Keszthely, qui avait étudié l'agriculture en Angleterre, faisait même des allusions indirectes à l'inutilité de l'assujettissement féodal des paysans. Les sciences naturelles et médicales ainsi que leur vulgarisation, en hongrois — un autre but des Lumières — firent également un certain progrès. Le premier traité de chimie en langue hongroise parut en 1807.[3] Un livre pionnier sur la statistique fut publié en 1798 et, sous forme augmentée, en 1809, par Márton Schwartner, spécialiste d'esprit éclairé et joséphiste.

Le programme du développement de la langue et de la littérature nationales, formulé dans les années 1770 par György Bessenyei, représentant la noblesse éclairée, fut également continué, même si sous un aspect un peu différent. Pour la noblesse, il s'agissait, après tout, de sa propre langue qu'elle voulut faire prévaloir. C'est pour accorder des concessions à la noblesse que la Cour consentit, graduellement, à l'introduction (d'abord très limitée) de la langue hongroise dans l'enseignement et dans l'administration locale. Mais l'idée de Bessenyei de regarder la langue nationale avant tout comme un moyen de diffusion des Lumières, réapparut, elle aussi, dans des textes comme une lettre du comitat de Veszprém en 1807: « La langue est la clef des sciences. Plus on la cultive et elle est cultivée, plus la nation est instruite. » La standardisation de la langue hongroise, proposée par Bessenyei, fut actuellement accomplie au début du XIXe siècle, après des luttes

[3] SZABADVÁRY, Ferenc—SZÖKEFALVI NAGY, Zoltán, *A kémia története Magyarországon* (Histoire de la chimie en Hongrie), Budapest, 1972.

ardentes dirigées par Kazinczy, retournant de sa captivité de sept ans. Les travaux linguistiques, les dictionnaires et grammaires, comme ceux de Ferenc Verseghy, un autre ex-jacobin sorti de prison, jouaient un rôle important.[4] La littérature commençait à se ressaisir. C'est en 1818, dans la *Tudományos Gyűjtemény* (Collection scientifique), que la conception littéraire du romantisme allemand fut pour la première fois exposée en Hongrie par le comte József Teleki. On était déjà dans la deuxième étape.

Dans l'histoire, plus sensible aux changements de l'idéologie politique, la promesse d'une école nouvelle éclairée ne se réalisait pas finalement. Prédominaient l'esprit traditionnel des ex-jésuites et le conservatisme non moins arriéré de certains professeurs calvinistes. Dans les années 1820, le nationalisme de la noblesse subit, dans une certaine mesure, l'influence du romantisme allemand représenté par les œuvres d'Ignaz Aurel Fessler. Ajoutons pourtant que si la noblesse était prête à mobiliser les Églises, au besoin, pour des raisons politiques, elle n'en cessait pas moins de se laïciser.

La deuxième étape, de 1818 à 1830, revêtit certains traits nouveaux. Les guerres une fois finies, la noblesse hongroise, repoussée de ses position politiques, devenait de plus en plus mécontente du régime absolutiste de la Cour. L'opposition gagnait en force. Après la première crise du système international instauré par les quatre puissances, Metternich crut préférable de faire quelques concessions et de convoquer la Diète hongroise en 1825. C'est qu'il considérait déjà la noblesse comme son alliée contre les dangers menaçant l'ancien régime. En effet, l'opposition hongroise des années 1820 restait encore « féodale », et fut critiquée comme telle par le jeune Széchenyi dans son journal intime.

Pendant longtemps, la période d'entre 1795 et 1830 a été envisagée par la plupart des historiens hongrois — et par la tradition nobiliaire — sous un aspect assez différent. Selon leur conception, la noblesse a toujours défendu la cause de la nation et de la liberté, contre les Habsbourg. L'opposition « féodale » se confondait ainsi avec l'opposition libérale et progressiste. Plus tard, le « dogmatisme » des années 1950 — pour nous servir de cet euphémisme — ne fit qu'augmenter cette confusion par sa tactique politique de ressusciter certaines anciennes devises « nationales ». Le manque, jusqu'aux derniers temps, d'une analyse correcte de cette période explique l'apparition ou plutôt la persistance de vues erronnées même de nos jours.

L'auteur d'un livre écrit sur l'éducation en Hongrie entre 1790 et 1848 reprend l'opinion traditionnelle selon laquelle la noblesse ait été le porte-parole du progrès.[5] Dans un rapport présenté au Cinquième Colloque de Mátrafüred (1981), nous avons démontré que la deuxième *Ratio Educationis* (1806) modifia la première

[4] Benkő, Lóránd, A budai egyetemi nyomda a felvilágosodás kori magyar nyelvi műveltség emelésének szolgálatában (La Presse Universitaire de Buda au service de la culture de langue hongroise à l'époque des Lumières), in *Typographia Universitatis Hungaricae Budae 1777-1848*, Publ. par Péter Király, Budapest, 1983.

[5] Mészáros, István, *A magyar nevelés története, 1790-1849* (L'histoire de l'éducation en Hongrie, 1790-1849), Budapest, 1968.

(1777) dans un sens rétrograde.[6] Or, dans une nouvelle édition en traduction hongroise des textes en question, le même auteur s'obstine à préférer la deuxième, et ceci pour la raison qu'elle a été préparée avec la participation de la noblesse et qu'elle a été, toutefois, plus facile à appliquer.[7] Récemment, une excellente équipe de spécialistes a analysé l'évolution des beaux-arts de cette époque en Hongrie.[8] Ils ont démontré, à juste titre, l'importance durable de certaines réformes introduites par l'absolutisme éclairé, ainsi que du développement de l'architecture qui enrichissait le pays de résidences urbaines et rurales de style classique à l'époque de la conjoncture et de l'inflation. Leur idée de considérer, par conséquent, toute la période entre 1780 et 1830 comme « âge des Lumières », c'est-à-dire de prolonger les tendances éclairées jusqu'au libéralisme, sans crise, sans interruption, n'est pas cependant tenable. La prédominance d'un style — du classicisme — dans les beaux-arts ne correspond pas nécessairement à celle d'une idéologie — les Lumières. Et la présence d'éléments « nationaux » — leur autre argument — n'indique pas non plus nécessairement une tendance éclairée. Mentionnons finalement un livre intéressant et bien documenté qui essaie de relier les Lumières et le libéralisme d'une façon différente, dans le sens opposé.[9] C'est le libéralisme qu'il veut faire remonter, en arrière, jusqu'au début du XIXe siècle. Laissant de côté les données — et les opinions — contraires, et invoquant des preuves peu satisfaisantes[10], il parle même d'un « enfoncement » (Durchbruch) des idées libérales vers 1812. Et en général, la noblesse revêt un caractère plus ou moins libéral dans le livre. Admettons, sans hésitation, les mérites évidents de l'auteur, sans pourtant accepter cette interprétation

On a beaucoup insisté — et non sans raison — sur l'importance du rôle des Lumières dans la naissance des mouvements nationaux dans la Hongrie multinationale et dans les zones voisines.[11] Beaucoup d'historiens des pays intéressés (Hongrois, Roumains, etc.) vont jusqu'à supposer que c'est précisément la prédominance de l'élément national qui distingue comme trait original, individuel, leurs propres Lumières de celles, plus cosmopolites, des pays occidentaux. Cette formule est, bien entendu, plutôt régionale qu'individuelle. L'importance nationale des Lumières, pour ces peuples, s'explique par l'état inachevé de leur évolution nationale et, en dernière analyse, par leur développement

[6] L'éducation en Europe Centrale et Orientale à l'âge des Lumières, in *Actes du Cinquième Colloque de Mátrafüred, 1981*, Budapest, 1984.

[8] ZÁDOR, Anna, A felvilágosodás kori művészet kutatásának kérdése (Le problème de la recherche concernant l'art de l'époque des Lumières), in *Művészet és felvilágosodás* (L'art et les Lumières), Budapest, 1978; *Művészet Magyarországon, 1780-1830* (L'art en Hongrie, 1780-1830), Budapest, 1980 (Catalogue).

[9] CSÁKY, Moritz, *Von der Aufklärung zum Liberalismus*, Wien, 1981.

[10] Il invoque les vues d'un professeur de droit à l'académie calviniste de Sárospatak, Sándor Kövy, un représentant assez caractéristique — et un peu provincial — du « constitutionnalisme » féodal de la noblesse des « Etats », et deux manuscrits anonymes dont l'un, pourtant, date de 1790 et non pas de 1812, étant un texte de Hajnóczy.

[11] Cf. VENTURI, Franco, The European Enlightenment, in *Italy and the Enlightenment*, London, 1972.

économique et social relativement arriéré. Dans les circonstances données, c'est plutôt dans le domaine de la culture que les aspirations nationales pouvaient se manifester : dans le développement de la langue, de la littérature et de la conscience nationales. C'est l'époque où, à côté des traités linguistiques hongrois, un grand nombre de grammaires, de dictionnaires, etc. d'auteurs slovaques, serbes et roumains furent publiés par l'Imprimerie Universitaire de Buda.[12] Mais les Lumières ne se limitaient pas à des éléments nationaux. Embrassant un ensemble de problèmes philosophiques, sociaux, politiques, culturels, elles avaient leurs propres critères. Lumières et nationalisme n'étaient pas des phénomènes identiques. Les esprits éclairés — les vraiment éclairés — visaient aussi à réaliser les idéaux d'une nouvelle conception du monde, du progrès humain et social, et à diffuser des connaissances nouvelles, — dans la mesure du possible, même dans la Hongrie du tournant du siècle, après 1795, au temps de la crise des Lumières qui se prolongeait, disons, jusqu'en 1818 environ.

[12] Köpeczi, Béla, Le rôle de l'Imprimerie Universitaire de Buda dans le développement culturel des peuples de l'Europe centrale et orientale à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, in *Typographia, op. cit.*, 1983.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DISCUSSION

LES GRANDES IDÉES DES LUMIÈRES

PAR
YOURI LOTMAN

Dans les rapports des professeurs Köpeczi et Kosáry les grandes idées des Lumières et les questions fondamentales de leur histoire ont été posées. Je voudrais souligner certains aspects de ces problèmes.

L'opposition fondamentale, qui constitue le sens de la sociologie des Lumières, est l'opposition de la Nature et des Préjugés. On attribue à la Nature toutes les facultés généreuses de l'Homme et on voit la racine du mal social dans les Préjugés. La nature est l'essence anthropologique de l'homme; quant aux préjugés, on les identifie avec la tradition, avec le cours réel de l'histoire de l'humanité. Aussi, l'homme des Lumières porte-t-il à l'histoire un intérêt très vif. A l'un des pôles, représenté par Rousseau, l'histoire comme telle s'oppose à la Nature. L'homme, qui reçoit des mains du Créateur tout le nécessaire pour faire le bien et pour réaliser son bonheur, se pervertit au cours du développement des institutions sociales. L'histoire est un récit triste des erreurs de l'humanité.

Le retour à la Nature est le renoncement à l'Histoire. Dans le *Contrat social*, Rousseau affirme que les normes historiques établies réellement « ne sont souvent que l'histoire des anciens abus; et l'on s'est entêté mal à propos quand on s'est donné la peine de les trop étudier ».[1]

Dans la préface à son *Discours sur l'origine de l'inégalité* il met en grade ses lecteurs: « commençons donc par écarter tous les faits ». Et plus loin: « Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour les vérités historiques, mais seulement pour les raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaicir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine. »[2]

« La nature des choses » intéresse Rousseau plus que les « vérités historiques ».

Encore plus significatifs sont les raisonnements des théoriciens des Lumières qui, tout comme Voltaire, représentaient l'autre pôle. Chez eux l'intérêt porté à l'histoire se manifeste, d'un côté, par la création d'ouvrages historiques fondamentaux, et de l'autre, dans les essais traitant de la formulation de la philosophie d'histoire. La foi dans le progrès fait voir le principe positif dans l'histoire. Mais cela concerne

[1] Du contrat social, in *Œuvres choisies de J.-J. Rousseau*, Paris, s. d., p. 237.
[2] *Œuvres choisies de J.-J. Rousseau, op. cit.*, p. 40.

seulement l'histoire de la Raison et les progrès de la civilisation. De cette histoire on met en exergue l'histoire déraisonnable des préjugés, des erreurs, du fanatisme qui sont identifiés avec la tradition. L'histoire réelle des préjugés s'oppose à l'histoire idéale de la Raison.

« L'histoire des grands événements de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes » écrit Voltaire dans le chapitre XXII de l'*Essai sur les Mœurs et l'esprit des nations*.[3]

En ce sens, la conclusion générale de R. Collingwood est justifiée:

« La conception historique du monde des Lumières en vérité n'était pas historique, l'essentiel en étant la polémique et la méthode anti-historique. »[4]

Le concept « des Lumières » ainsi que le terme qui le désigne furent trouvés par ceux que nous considérons aujourd'hui comme les civilisateurs du XVIIIe siècle et qui utilisèrent cette appellation pour se désigner eux-mêmes. C'est pour cela qu'il faut distinguer les Lumières tel un mythe culturel, créé par les philosophes et les intellectuels du XVIIIe siècle, d'avec les Lumières comme un concept de langue scientifique utilisée par les savants de notre époque qui cherchent à définir les modèles de l'histoire culturelle.

Actuellement, les Lumières nous intéressent plus particulièrement en tant que mythe culturel du XVIIIe siècle, orientation culturelle déterminant l'image et le jugement que les hommes du XVIIIe siècle avaient d'eux-mêmes, puis nous allons étudier certains traits de leur mentalité historique.

La foi dans la fin du règne du mal et de la violence dans l'histoire de l'humanité fut à la base du mythe culturel des Lumières. Les fruits de la superstition et du fanatisme se désagrègent sous les rayons du soleil, on assiste au commencement d'une nouvelle ère où l'essence noble de l'Homme se manifeste dans tout son éclat.

La possibilité de ce changement bénéfique était liée à l'esprit anti-traditionaliste de l'homme des Lumières. Tout ce qui les précédait dans l'histoire était pour eux le fruit des préjugés, de la violence et des superstitions. A leurs yeux les fruits de la Raison et des Lumières, ne provenaient pas des traditions, des croyances de leurs ancêtres, mais résultaient d'une rupture totale avec celles-ci. Cet esprit anti-traditionaliste nous permet d'opposer l'orientation culturelle de l'homme des Lumières[5] à l'image que se fait de lui-même l'homme de la Renaissance. L'homme de la Renaissance rétablissait la tradition rompue, l'homme des Lumières la brisait,

[3] *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, 1878.

[4] Коллингвуд, Р. Дж., *Идея истории.* Автобиография (Collingwood, L'idée de l'histoire. Autobiographie), Moscou, 1980, p. 76.

[5] De la conception de « l'homme des Lumières » voir Gusdorf, G. L'homme des Lumières, in *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale*, Budapest, 1984, pp. 19-45; *ibid.* pour les débats sur cette conception. Les aspects typiquement russes de ces problèmes, en particulier les rapports des débats linguistiques avec les utopies sociales, sont examinés dans Лотман, Ю.—Успенский, Б., Спор о языке в начале XIX в. как факт русской культуры (Le débat de la langue au commencement du XIXe siècle comme le fait de la culture russe), *Труды по русской и славянской филологии. Ученые записки Тартусского государственного университета* (Travaux de philologie russe et de philologie slave, 24. Bulletin scientifique de l'Université d'Etat de Tartou, cahier 358), Tartou 1975.

l'homme de la Renaissance cherchait ses racines, l'attribut de citoyen de Rome lui était cher, il était persuadé que l'histoire de l'humanité renaissait à son époque. Comme Hamlet, il croyait être destiné à renouer les liens des temps. L'homme des Lumières arrachait ses racines, croyant que l'histoire finissait ou allait finir. L'homme de la Renaissance recherchait la vérité dans la diversité, dans les contradictions et les nuances.[6] L'homme des Lumières croyait que la vérité était simple et dictée par la Nature.[7]

De façon étrange, l'homme des Lumières ressemblait au chrétien des premiers *siè*cles : il rejetait l'ordre existant comme étant le royaume des ténèbres, maudissait la tradition historique et s'attendait à l'avènement des temps messianiques, des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Pour lui le Mal s'incarnait dans l'histoire réelle de l'humanité, et le Bien — dans l'utopie de sa foi. Comme le chrétien des premiers siècles, il était convaincu que la Transfiguration Majestueuse aurait lieu d'un jour à l'autre. Mais pour cela l'homme de la Raison et de la Nature devait rompre avec les préjugés et avec tout ce que Lermontov a appelé « les croyances les plus chères de nos pères ».

Mais pour abolir la totalité des traditions déjà établies, il fallait s'accoutumer à ne voir dans les coutumes que des préjugés, à ne voir dans la tradition que de la superstition, à déclarer absurde tout mode de vie transmis. Ceci voulait dire qu'il fallait *devenir un étranger* dans son pays. C'est pourquoi les Lumières avaient besoin de « l'optique de l'étranger », de cette façon de voir les choses du dehors. Ce n'est pas l'œuvre du hasard que *Les lettres persanes* et *Les lettres anglaises* aient été à l'origine de la littérature portant sur la vie politique et sociale des Lumières. A la suite de ces livres, la littérature a été envahie par les poupons, étrangers aux préjugés des adultes, par les « bons sauvages » et même par les animaux qui, fidèles à la voix de la Nature, ne pouvaient pas comprendre les conventions idiotes, inventées par les êtres humains. Dans un fragment anonyme du *Voyage de Mr XXTXXX dans XXX* publié dans *Le Peintre*, journal de Novikov, les enfants nourris au sein personnifiaient par leurs cris la voix de la Nature qui proteste.[8] C'est de la même façon que Rousseau interprétait le cri du nourrisson dans *Emile*. La façon de voir les choses du dehors peut être exprimée par un géant ou par un nain, par un estropié ou par un malade.

[6] Баткин, Л. М., Мотив «разнообразия» в «Аркадии». Саннадзаро и новый культурный смысл античного жанра. — Античное наследие в культуре Возрождения (Le motif de la « diversité » dans *L'Arcadie*. Sannazzaro et la nouvelle interprétation culturelle du genre antique. — L'héritage de l'antiquité dans la culture de la Renaissance), Moscou, 1984; Баткин, Л. М., Зрелище мира у Джанцо Манетти. — Театральное пространство (Le spectacle du monde chez G. M. — L'espace théâtral), Moscou, 1979.

[7] Статьи о нравоучительной философии и частях ее из Энциклопедии, перевел коллежский советник Яков Козельский, — ч. II, при Имп. Академии Наук, 1770 (Articles sur la philosophie moraliste et leurs parties dans l'*Encyclopédie*, traduits par le conseiller collégial, Y. Kozelski et publiés par l'Académie Impériale des Sciences, en 1770), Partie II, p. 49.

[8] Лотман, Ю. М., Пути развития русской просветительской прозы XVIII века. — Проблемы русского Просвещения в литературе XVIII века (Les chemins de l'évolution dans la prose des Lumières du XVIIIe siècle. — Les problèmes des Lumières russes dans la littérature du XVIIIe siècle), Moscou—Léningrad, 1961.

Une seule chose est essentielle : l'observateur doit être extérieur, étranger à la société étudiée. Etre philosophe, cela signifie : être étranger et observer le monde avec l'étonnement et la perspicacité de celui pour lequel les habitudes sont incompréhensibles et les coutumes bizarres.

Cela détermina le trait caractéristique de l'orientation culturelle des Lumières et le mythe créé par les hommes des Lumières au sujet de la culture de leurs pays respectifs. Pour la France, sous certains rapports, ceci se traduisit par les tentatives d'adopter « le point de vue anglais ». Pourtant, pour le reste de l'Europe, les Lumières parlèrent français. Penser à la façon des Lumières signifiait penser comme dans les salons littéraires parisiens.[9]

La « couleur française » des Lumières engendrait les contradictions inhérentes à ce courant et à son destin. Comme la Renaissance, les Lumières possédaient les traits typologiques des grands phénomènes culturels : nées à la charnière d'une tradition nationale et d'une situation historique données, elles continuèrent leur expansion impétueuse au-delà des bornes de leur épicentre culturel et se répandirent à des aires culturelles bien éloignées du point de vue géographique et historique. Quand l'expansion culturelle atteignit ses bornes ultimes et les frontières de cette aire culturelle donnée se précisèrent, les processus dynamiques complexes commencèrent à l'intérieur même de l'aire géographique et idéologique de la culture. On peut définir quel est le processus le plus significatif parmi ceux-ci du point de vue structurel et quel est le rapport entre le centre et la périphérie de cette culture. Le rôle du centre de la culture, en règle générale, est assigné à l'aire géographique de sa naissance et de sa prise de forme la plus complète. De même que le centre de la Renaissance européenne, sans nul doute, était en Italie, et que ce type de culture avait revêtu un caractère « italien » dans toute la région de sa diffusion (cela a mené à l'expansion dans le domaine des arts des phénomènes non seulement propres à la Renaissance; mais comme une avalanche qui emporte avec les pierres et les arbres tout ce qu'elle trouve sur son chemin, la Renaissance emporta en dehors de l'Italie la langue, la mode, les coutumes, les mœurs et aussi les masses énormes des émigrés italiens; le centre des Lumières européennes du XVIIIe siècle se trouvait

[9] Cette question est rendue encore plus complexe par le fait que l'influence culturelle de la France exercée sur le reste de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles se fit déjà fortement sentir, avant même que les Lumières ne se constituaient en une structure établie, et encore par des canaux non seulement étrangers aux Lumières, mais même hostiles. Quand le jeune Tretiakovski dans le « Panégyrique de la ville de Paris » chantait « les bords de la Seine » où on ne pouvait plus voir « des manières campagnardes », il transplantait en Russie la tradition de la préciosité, mais quand il essayait de transformer le *Cercle des Traducteurs Académiques* en une sorte d'Académie Française, il avait pour modèle l'expérience de l'absolutisme éclairé. Le protocole de la cour et beaucoup d'autres coutumes pénétrèrent en Russie. Il est probable que le disciple de Lomonossov, Ivan Barkov, auteur de poèmes de talent, mais très obscènes, avait connu l'œuvre de Théophile de Viau et d'autres poètes-libertins « maudits ». Le lecteur russe avait connu Scarron. Enfin, la France était le royaume de la mode pour les Russes du XVIIIe siècle. Tout cela rend bien plus compliqué le tableau: l'homme russe du XVIIIe siècle — surtout, s'il fut hostile aux Lumières — put confondre le philosophe et le petit-maître, de même que dans les années 1790-1800 les adversaires de la Révolution française confondirent à dessein polémique les encyclopédistes et les sans-culottes.

à Paris. Et dans toute l'Europe l'influence des Lumières se présentait comme une influence française.

Néanmoins, cette situation impliquait le problème des rapports entre le centre et la périphérie de la culture. Ces rapports ont eu (et ont toujours du point de vue typologique) le caractère d'un dialogue tendu, plein de conflits. Cependant, on ne prend pas toujours en considération ce fait : en étudiant la diffusion des idées et des œuvres des Lumières, nous supposons (le plus souvent, de façon sous-entendue) l'identité de leur signification et de leur fonction, comme si celles-ci étaient les mêmes au centre et aux périphéries de cette culture. En réalité, le processus de la diffusion s'accompagne toujours de transformations, et chaque région culturelle située à la périphérie se comporte non pas comme un récepteur passif des idées et des œuvres venues de dehors, mais comme un partenaire actif dans le dialogue. La communication se fait de sorte que la culture qui joue le rôle du transmetteur, « est traduite » avec l'aide de codes culturels déjà établis dans la tradition, celle-ci étant récepteur, et ainsi elle s'inscrit dans les cadres de l'histoire culturelle nationale. Il y a une contradiction dans la nature même de ce processus : les idées des Lumières portent en elles le pathétique de la négation des traditions, et leurs néophytes croyant dans l'utopie « à la façon des Lumières », se considéraient comme des gens ayant rompu avec toutes les traditions de leurs pères. Mais en même temps ils se servaient des codes de cette même tradition reniée, pour assimiler (« faire sien ») les apports étrangers.

Il serait erroné de croire que la diffusion de tel ou tel modèle de culture représente un processus automatique, exempt de transformations qualitatives, et que les idées, transférées d'une aire culturelle à l'autre, restent identiques à elles-mêmes. Nous nous bornerons à ne citer que quelques exemples de la transformation des idées des Lumières, transplantées du sol français sur le sol russe.

L'homme des Lumières du XVIIIe siècle était convaincu que ses concepts étaient fondamentalement nouveaux et que la vérité venait de la nature des êtres, non pas de la tradition. Mais les rapports des Lumières russes avec la culture traditionnelle du moyen-âge russe étaient en fait beaucoup plus complexes.

Premièrement, la rupture radicale avec la tradition pour les gens du milieu du XVIIIe siècle devint en elle-même la tradition, parce qu'elle remontait à l'époque de Pierre Ier. En plus, lors des périodes précédentes, le reniement des traditions eut le temps de constituer déjà une tradition originale. Le fait que les Russes, au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, devinrent « déjà le peuple nouveau » (Cantemire), était déjà un axiome pour Théophane Prokopovitch, ainsi que pour Pierre le Grand, mais nous ne pouvons pour autant les considérer comme des hommes des Lumières car cela serait tourner les termes scientifiques en jeux de mots. Et les croyances eschatologiques et chiliastiques du moyen-âge russe ont mené à ce que les espoirs maximalistes et utopistes des Lumières s'intègrent facilement aux idées traditionnelles de la culture russe.

Deuxièmement, comme nous en avons déjà parlé, on retrouve la vieille opposition faite entre la Nature créée par Dieu et la laideur du monde créé par les hommes, par ex. chez l'archiprêtre Avvakoum, homme politique du XVIIe siècle,

orienté vers la tradition médiévale.[10] C'est bien le moment de rappeler que même le mot « просветитель » (civilisateur, celui qui « apporte la lumière ») était connu au moyen-âge russe comme une épithète appliquée aux apôtres et aux saints (les « éclairants », les « civilisateurs ») qui baptisaient les païens. En ce sens, on nommait Saint Vladimir le « civilisateur » du pays russe, Stéphane de Perme — le « civilisateur » des habitants de la région de Perme.

Mais la transformation, à laquelle les idées des Lumières émanant du centre et passant vers la périphérie culturelle, ont été soumises, avait aussi des aspects plus profonds. Pierre Ier sécularisait la culture russe. Privée de toute autonomie, l'Eglise est devenue l'appendice de l'administration de l'Etat et elle a perdu son autorité culturelle. Cela a entraîné des mutations profondes dans la mentalité culturelle de l'époque.

L'homme russe du moyen-âge cherchait la vérité une et indivisible dans les textes sacrés. Les clercs, soit comme interprètes de l'Ecriture sainte, soit comme auteurs de quelques textes nouveaux bénéficiaient de la confiance de leur auditoire et de l'autorité suprême. Pour leur droit de parler au nom de la vérité, ils payaient par la sainteté de leur vie, par leur disposition aux hauts faits, et si nécessaire, par le martyre. L'autorité du texte était assurée par la vie de celui qui en était le conservateur ou le créateur. Le texte n'était pas séparé de son dépositaire. Le lien entre l'autorité du texte et la vie du martyr se renforça surtout au XVIIe siècle, fait typique de la mentalité des anciens fidèles (c'est-à-dire de la secte religieuse qui s'en tient au vieux rite). Cela a conféré de l'autorité aux écrits de Guermoguène et des moines du couvent de la Sainte-Trinité (de Saint Serge). En même temps seuls ceux qui en étaient dignes pouvaient faire partie de l'auditoire du texte.

De même que l'icône miraculeuse ou les reliques du saint restaient cachés jusqu'à ce que l'élu digne de respect à qui elles pouvaient « apparaître », ne se présente, le texte médiéval restait obscur, énigmatique, inconnu (en fait, non-existant) pour les indignes et s'ouvrait seulement à ceux qui s'élevaient au degré requis de la sainteté. Mais tel auditoire n'était pas celui « des lecteurs » au sens moderne, parce que la « réception » du texte ne se terminait pas avec la lecture, mais devait être réalisée dans la conduite. Si le texte perçu ne se réalisait pas au niveau de la conduite, l'acte de communication n'avait pas eu lieu.

Les réformes de Pierre Ier supprimaient le rôle dirigeant de l'Eglise dans le domaine de la culture, mais elles ne détruisaient pas la hiérarchie des valeurs établies au cours des siècles. Il s'est avéré que la place de l'unique dépositaire de la vérité, du créateur tout-puissant des textes faisant autorité était vacante et naturellement, la question de l'héritier qui devait occuper la position vacante dans la hiérarchie culturelle s'était posée. Dans l'intervalle qui sépare Pierre Ier et Lomonossov, c'était l'Etat qui prétendait exercer l'autorité culturelle suprême. Plus précisément, c'était l'Etat qui prétendait arbitrer les questions de la vérité et des erreurs, du bien et du

[10] LOTMAN, You., *Die Frühaufklärung und die Entwicklung des Gesellschaftlichen Denkens in Russland. — Studien zur Geschichte der Russischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, Bd. III. Akademie—Verlag, Berlin, 1968, pp. 108—109.

mal. Mais pour cela il était nécessaire que l'Etat et le souverain possèdent, comme jadis l'Eglise et le saint, des qualités particulières : le souverain doit régner et œuvrer dans l'intérêt de ses sujets, « rayonnant de grandeur dans le travail » (Derjavine), « tendre les bras pour travailler » (Lomonossov). L'Etat doit être un instrument de l'intérêt public. Dans ces circonstances, le modèle traditionnel, russe ancien se transforme : le tsar adopte cette conduite particulière, patriotique et en même temps il devient un personnage sacré :[11] le poète exalte l'activité du tsar dans des textes poétiques — le lecteur reçoit ce texte comme le programme de sa propre conduite (pour reprendre les termes de la théorie de la communication : la position du « parlant » correspond aux règles de conduite du souverain, et « la grammaire de l'auditeur » — aux règles du sujet).

Mais ce modèle présente une différence fondamentale par rapport à celui du moyen-âge : la prérogative la plus importante du porteur de la vérité — la rébellion — était perdue. Le dualisme éternel du pouvoir et de la vérité étant aboli, cela a conduit à un changement radical dans l'atmosphère morale de la culture.

Beaucoup plus organique était pour la culture russe le modèle propre aux Lumières de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, dans lequel l'opposition entre le pouvoir et la vérité s'était rétablie et affermie. La place traditionnelle de l'Eglise — dépositaire de la vérité — a été occupée dans la culture russe de la deuxième moitié du XVIIIe siècle par la littérature. C'est justement à celle-ci qu'on avait attribué le rôle du créateur et du dépositaire de la vérité, le symbole de la conscience sociale. Ainsi, comme au moyen-âge, cette fonction a été liée aux traits particuliers de la conduite de l'écrivain. Celui-ci devait être militant et juste, en justifiant son autorité par sa volonté de se sacrifier. Il devait être prêt à garantir la véracité de ses paroles par sa vie de martyr. Quand Fonvizine a fait la connaissance des encyclopédistes à Paris, le désaccord entre les principes sublimes de la philosophie et la conduite des philosophes dans la vie privée est devenu la cause principale de son désappointement (ceci ne gênait d'ailleurs que très peu les encyclopédistes eux-mêmes ainsi que leur auditoire occidental).

Rousseau et Diderot, ayant créé des théories pédagogiques, envoyaient leurs enfants à l'orphelinat, ce qui ne discréditait pas leurs idées aux yeux des lecteurs. Cependant Radichtchev répétait que l'efficacité des paroles est déterminée par « la fermeté » (c'est-à-dire, par la disposition au sacrifice) de celui qui parle, et il a donné du poids à son livre d'abord par son exil en Sibérie, ensuite par son suicide bien médité depuis longtemps « à la manière de Caton » (ce qu'il y a de particulier, c'est que cet acte a été réalisé dans des circonstances, où il n'avait aucun motif réel de se tuer). Le rapport entre les hauts faits et l'autorité du texte était tout aussi évident pour Rileev (« Il devait justifier par ses actions la dignité haute et sainte du chantre »), pour Gogol, malgré toute la différence de leur position sociale. Pourtant,

[11] Успенский, Б. А., Царь и самозванец: самозванчество в России как культурно-исторический феномен (Le tsar et l'imposteur: L'imposture en Russie comme un phénomène culturel-historique), in *Художественный язык средневековья* (La langue artistique médiévale), Moscou, 1982.

il est significatif que dans la Russie du XVIIIe et du début du XIXe siècle, on n'appliquait ces critères ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux autres artistes, seulement aux écrivains. Ceci témoigne de la persistance de l'attitude traditionnelle envers les lettres, attitude typique dans la culture russe. Pourtant, au lecteur aussi on demandait plus que la lecture du texte : sa traduction en actions, voire même en système d'actions. Les Lumières qui, en Occident aussi, signifiaient le changement du *système* des *pensées de la société*, en Russie voulaient changer le *type de conduite*. On pourrait donner beaucoup d'autres exemples pour montrer comment les idées des Lumières, en passant à travers les systèmes de codes de la tradition locale, avaient subi des transformations considérables.

On peut donc remarquer que, d'une part, les Lumières ont pris le caractère d'un phénomène culturel propre à toute l'Europe. De plus, c'est justement dès l'époque des Lumières que nous pouvons parler de l'Europe comme d'une aire culturelle commune. Mais, d'autre part, l'espace culturel de cette aire n'était pas homogène. Il représentait le tableau des transformations diverses, auxquelles une certaine structure culturelle était soumise.

Sur le fond de cette diversité structurelle à l'intérieur d'une aire culturelle commune, surgissent les différents courants réciproques tendant vers diverses directions. Mais sur ce même fond, on assiste à la naissance des conflits, souvent non moins acharnés que les collisions entre la culture des Lumières et celle de ses adversaires (la diversité intérieure engendrant une tension dynamique des idées et les conflits personnels ont eu lieu à l'intérieur du noyau étroit des Lumières européennes; les conflits entre Voltaire et Rousseau, Rousseau et les encyclopédistes, entre Mably et les physiocrates en sont les exemples).

Ce type de conflit se manifestait d'une façon claire dans les rapports entre les Lumières françaises et les Lumières russes. Mais la nature de ce conflit est si typique qu'il peut servir d'exemple pour illustrer le conflit interculturel entre le noyau de la culture et sa périphérie en général.

Ici on peut observer une régularité plus fondamentale : dans tous les cas où nous assistons à la diffusion d'une influence culturelle quelconque, fût-ce l'influence de la culture provençale ou celle de la culture arabo-espagnole sur la Renaissance italienne précoce, fût-ce l'influence de la culture italienne de la Renaissance sur la France et l'Allemagne, l'influence de la culture byzantine sur la culture russe et toute une série de cas analogues, nous pouvons constater des étapes pareilles du processus dynamique : d'abord la culture importée s'empare des positions principales et entre en vogue. La tradition du pays est blâmée comme « arriérée », tournée en dérision ou même poursuivie comme culture « vicieuse ». Puis la culture « nouvelle » se nationalise et commence à être considérée comme propre et traditionnelle. On aspire à « rétablir » la tradition nationale et à l'opposer à « la patrie ancienne », pays d'origine des idées importées. Si, en première étape, la culture réceptrice se contente de jouer le rôle de la périphérie, en deuxième étape, elle devient elle-même le centre de l'aire culturelle, produit impétueusement des textes nouveaux, et aspire à ériger son « dialecte culturel » en une langue qui jouisse de droits égaux dans l'ensemble culturel en question.

Nous nous permettons de faire ici une comparaison. L'expansion du christianisme partant de la région méditerranéenne antique et avançant vers les provinces de l'Empire romain et même au-delà, engendrait un bilinguisme particulier à l'intérieur de la culture chrétienne européenne: on voit surgir à côté des textes orthodoxes canoniques et du dogmatisme officiel, des croyances populaires mélangeant le christianisme avec les cultes locaux et une création culturelle indépendante dans les cadres des traditions locales, stimulée par les textes chrétiens. Bien que la lutte acharnée entre les croyances officielles et les croyances populaires commence très tôt, c'est précisément leur rapport, et non pas telle ou telle tendance isolée, qui constitue la culture chrétienne du moyen-âge européen. De la même manière, il faut prendre la culture des Lumières dans toute la totalité des images inspirées et reflétées par elles, et arriver à la question qui n'est pas encore posée, notamment celle de l'influence des idées des Lumières sur la conscience populaire (l'analyse de la doctrine de Tolstoï nous convainc que l'on ne peut pas ignorer le problème de la réciprocité complexe entre les idées des Lumières et celles des sectes religieuses russes).

De cela découlent les traits caractéristiques des cultures périphériques dans la structure des Lumières européennes (cultures russe, polonaise, hongroise, italienne, mouvement des illuminés de Bavière, etc.). La culture de ces aires, d'un côté, utilise les textes «canoniques» des Lumières françaises, diffusés en français, aussi bien qu'en traductions dans les langues nationales. De l'autre, cette culture élabore des variantes comparables aux croyances populaires et aux «hérésies» du moyen-âge.

Etant donné que dans la Russie du XVIIIe siècle le bilinguisme russo-français est un des traits typiques de la culture en général, *tous* les textes non traduits de Voltaire, de Rousseau, des encyclopédistes et des philosophes et publicistes français de leur entourage, se présentent comme s'ils étaient les agents du processus culturel de Russie, au même titre que la Vulgate et les écrits des Pères de l'Eglise relevaient directement de la culture occidentale du moyen-âge. Pourtant, à d'autres niveaux, les conflits violents, engendrés par les processus d'adaptation et de création originale, font scandale.

Comme nous l'avons déjà dit, Paris occupait la place centrale dans l'aire culturelle commune des Lumières européennes. Pour les Français, la propagation des Lumières était le monopole de la France, et toute la culture des Lumières se présentait comme un monologue énorme adressé de la part de la culture française à l'humanité. Mais du point de vue des Russes, la question se posait autrement. On a déjà dit que l'assimilation des idées des Lumières s'accompagnait de leur transformation. Il en découlait naturellement que les véritables idées «justes» des Lumières étaient identifiées avec leur version russe, et les idées françaises considérées comme modifiées. En outre, la France propageait non seulement les Lumières, mais aussi d'autres idées et d'autres mœurs, étrangères ou même hostiles aux Lumières. Leur mélange ou même leur identification avec les Lumières caractérisait la position russe (d'autant plus que déjà dans la culture française, il n'était pas toujours possible de distinguer, par exemple, le philosophe et homme des Lumières d'avec le libertin mondain). Enfin, le rôle passif du destinataire des textes,

de « l'auditeur » du monologue culturel, le rôle du partenaire cadet ne pouvait pas satisfaire la jeune culture dynamique russe en plein essor. La revendication de l'égalité des droits dans le dialogue culturel s'est vue bientôt modifiée du point de vue historique en une lutte pour la place centrale dans l'aire culturelle et pour le rôle du partenaire principal.

Dans la pratique, ce conflit s'exprimait par ce que l'opposition structurelle principale des Lumières — « La Nature—le préjugé », « naturel—dénaturé » — commençait à recevoir une interprétation inverse. Le « naturel » commençait à s'identifier avec le « national ». Dans le paysan russe, dans le « moujik », on apercevait « l'homme de la Nature », et la langue russe était peu à peu perçue comme la langue naturelle, créée par la Nature même. En ce qui concernait la France, on commençait à voir en elle la patrie de tous les préjugés, le royaume de la mode et des idées « à la mode ». On interprétait la culture russe comme proche de l'origine naturelle de l'humanité. A cet égard, il est intéressant de suivre comment on tentait de voir les principes de la culture russe à travers le prisme de l'antiquité et de découvrir dans le peuple russe l'héritier du monde « naturel » d'Homère; cette tradition, inaugurée par Radichtchev, a été soutenue par le cercle d'Olénine, qui a créé un « style empire russe ». Cette tradition a également influencé Merzliakoff, Gneditch, Galenkovski et Gogol.

De la même manière, la rupture avec la tradition « dénaturée » signifiait plus tard le renoncement à l'influence française, et l'appel à la Nature — le rapprochement des racines populaires de la culture. Mais puisque les voix résonnant de la même façon retentissaient aussi dans les milieux antigouvernementaux, ce fait a donné lieu à des rapprochements contradictoires et à des mélanges culturels assez bizarres. La guerre dans l'Europe entière, déclenchée à la fin du XVIIIe siècle et terminée en 1812 par le grandiose conflit armé opposant la Russie et la France, près de Smolensk et au champ de Borodino, contribuait dans une grande mesure à rendre le tableau confus: la polémique entre les courants de la pensée européenne, proches du point de vue culturel, évoluait très souvent à l'aide d'arguments et d'accusations empruntés respectivement au camp des adversaires.

Dans le camp qu'on appelle d'habitude, d'après Y. Tynianov, celui des « jeunes archaïstes », où l'on relève tantôt les traits du classicisme, tantôt ceux du romantisme, [12] on voit d'une manière précise les structures avec des tendances nationales et culturelles.

Mais l'utopie des vieux temps russes est un facteur insuffisant pour la définition idéologique; nous trouvons ses traits dans les camps les plus différents. Ce qui est

[12] Ce n'est pas notre tâche d'analyser la nature de cas débats. Nous mentionnons seulement que la notion « romantisme » couvre d'habitude un phénomène hétérogène, situé sur un autre plan que celui des Lumières. Le romantisme comme phénomène culturel se base en fait sur une transformation complexe des idées des Lumières, ainsi que celles des anti-Lumières. La transposition directe des phénomènes d'un plan à l'autre fait naître des difficultés: la séparation du substratum à la manière de Rousseau et des Lumières dans les poèmes de Byron et dans le récit intitulé *L'histoire d'un cheval de course* de Tolstoï ne dit rien de leur parenté artistique, bien que d'un point de vue typologique global on puisse voir dans ces textes les traits communs de la culture européenne des XVIIIe—XIXe siècles.

significatif, c'est son union avec le culte de la Nature. On constate ici l'influence de Rousseau. Les jeunes archaïstes désapprouvent le « karamzinisme » (c'est-à-dire un sentimentalisme dont le représentant principal en Russie était Karamzine), car pour eux celui-ci incarne le progrès de la civilisation, et cette dernière est considérée par eux comme la corruption de la nature, certes fruste mais libre, du peuple. Sur l'un des pôles apparaît « le pillard » fruste, mais robuste et libre, sur l'autre, le karamziniste, l'« Européen », le petit-maître, un homme efféminé, sentimental, dégradé par l'esclavage social.

Quand Griboïedov écrivit, à ses débuts littéraires, que « dans notre siècle pleurnicheur » il y a « partout les rêves, pas un brin de la nature »,[13] l'essentiel ne résidait pas dans l'opposition « des rêves et des substances » (pour reprendre l'expression de Gogol), mais plutôt dans l'antithèse de l'artificiel et du naturel. Moltchaline, débiteur de mensonges, est un karamziniste (Griboïedov a saisi magistralement le mélange de romantisme et d'arrivisme propre aux membres principaux du groupe « Arzamas »), face à lui, Tchatski est tout simple — c'est un admirateur des mœurs de sa patrie. « Les rites de nos pères sont vivants en nous » — disent « les pillards » dans le poème de Griboïedov, *Les pillards à Tchéguème*. « Le pillard » — dans le contexte rousseauiste de Griboïedov (comme chez Pouchkine dans *Le captif caucasien)* — est une appréciation positive, le synonyme d'un homme sauvage et libre. Dans la lettre à Küchelbäcker, datée du 27 novembre 1825, Griboïedov présente « les pillards » comme « un peuple libre, noble ». Des mots plus caractéristiques se trouvent dans sa lettre à Béguitchev: « La lutte de la nature, celle des montagnes et des forêts avec les tambours de la civilisation. »[14]

Les caractères forts naissent en restant en contact avec la Nature. C'est la raison pour laquelle les ballades de Katénine utilisent la langue fruste des passions fortes et des caractères impétueux. Tout à fait dans le style de Rousseau, Griboïedov, ayant subi l'instruction judiciaire, écrit avec amertume à Béguitchev: « Comme les gens sont mesquins », et ajoute: « Lis Plutarque et contente-toi de ce qui existait dans l'antiquité ».[15]

Mais l'antiquité romaine se rapproche dans sa conscience des bons vieux temps russes. Dans l'ébauche du drame consacré aux événements de la guerre de 1812, Griboïedov fait dire à Napoléon « ce que ce peuple jeune et primitif pense sur les particularités de ses habits, de ses bâtiments, de sa foi, de ses mœurs. Maître de son sort, que ne pourrait-il pas créer! ».[16] Ici on voit le mélange très typique du mot de Chichkoff « primitif » (appliqué par celui-ci à la langue russe) avec la pensée sur l'origine « naturelle », originelle, chaste de la vie du peuple.

La simplicité est à la base de cette vie, son antithèse étant l'artificiel. Lors de l'instruction préalable Griboïedov a dit dans sa déposition: « Les habits russes, je les aimais parce qu'ils sont plus beaux et plus commodes que les fracs et les habits

[13] Грибоедов, А. С., *Сочинения* (Œuvres), Moscou, 1956, pp. 292—293.

[14] *Ibid.*, pp. 595 et 596. Voir chez Pouchkine: Где благо, там уже на страже. Иль просвещенье, иль тиран. Пушкин, А. С., *Полное собрание сочнений* (Œuvres complètes), 1949, III, 1, p. 333.

[15] *Ibid.*, p. 608.

[16] *Ibid.*, p. 343.

uniformes, en plus, je supposais qu'ils nous rapprocheraient de la simplicité des mœurs du pays, lesquelles sont très chères à mon cœur.»[17]

Une transfiguration intéressante de toutes les notions fondamentales venait d'avoir lieu. La société telle qu'elle est, après le règne de Pierre Ier, exposée à l'influence française, se présente comme le monde des préjugés, et les préjugés sont la source de l'esclavage. L'esclavage domine en Russie, «où la dignité est appréciée en fonction directe du nombre des ordres et des serfs»,[18] de même qu'en Perse, où l'on voit le même «karamzinisme»: «Quelles hyperboles! Les mots âme, cœur, sentiments se répétaient plus souvent que dans les livrets roses 'Pour les bien aimées'.»[19]

Griboïedov écrit que Mekhmed bey lui a dit: «Votre place est dans mon œil droit» et ajoute: «Karamzine se mettrait à pleurer, Joukovski choquerait les verres». Et de même sur l'esclavage: «Les esclaves, mon cher! Et ils n'ont que ce qu'ils méritent! Osent-ils désapprouver leur maître suprême? Qui a peur d'eux? Chez eux, même les historiens sont panégyristes»[20](bien sûr: on entend par là non seulement les historiens persans, mais aussi Karamzine).

Ainsi, l'esclavage a été engendré par l'évolution de l'histoire dont le progrès est celui de l'esclavage et des préjugés. Ce qu'on a défini comme «les mœurs du pays» était l'utopie du bon état de départ et était comparable à «la liberté forestière» des montagnards. C'est pourquoi on peut et doit élucubrer et construire les temps anciens au lieu de les reconstruire à partir des documents.

Küchelbäcker dans sa conférence sur la langue russe, tenue à Paris, affirmait courageusement que la langue russe était la langue des Novgorodiens libres, transplantée, selon lui, de Novgorode à Moscou par le prince Alexandre Nevski. «Ainsi l'ancienne langue slave est devenue russe dans le pays libre; dans la ville commerçante, démocratique (...) Et jamais cette langue n'a perdu et ne perdra le souvenir de la liberté.»[21]

Michel Orlov a demandé à Karamzine d'inventer l'Ancienne Russie dans sa tête, si elle n'existait pas dans les documents; Pestel inventait des néologismes soi-disant «vieux russes» destinés aux fins des réformes militaires et de l'Etat, qui auraient dû faire revenir la culture russe à son état traditionnel. Le langage utilisé devait être supprimé tout aussi bien que la société en place.

Naturellement, les conceptions réelles des jeunes archaïstes ne peuvent pas être réduites à l'héritage des Lumières. Mais la possibilité même de transformations si complexes avait pour condition l'hétérogénéité de leurs idées et l'intersection des divers modèles idéologiques dans le champ culturel de l'«archaïsme».

[17] НЕЧКИНА, М. В., *Следственное дело Грибоедова* (L'instruction du procès de Griboïedov), Moscou, 1982, p. 29.

[18] *Ibid.*, p. 607.

[19] *Ibid.*, p. 438. La suite de cette phrase fait un rapprochement: les archaïstes sont aux karamzinistes ce que les Spartiates sont aux «Perses». «Il m'est venu à l'esprit que, si l'on ressuscitait les Spartiates anciens et envoyait chez eux un Perse emphatique de nos jours, comment ils l'écouteraient, comment ils le recevraient, comment ils lui feraient leurs adieux.»

[20] *Ibid.*, p. 436.

[21] *Литературное наследство* (Le patrimoine littéraire), Moscou, 1954, t. 59, pp. 374—375.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA FIN DES LUMIÈRES ET LES ARTS

PAR
HEDVIG SZABOLCSI

Comme toujours, le tableau systématique que le professeur Domokos Kosáry vient de nous présenter fournit cette fois aussi des points de vue très précieux pour notre travail. Cependant, ses larges conceptions soulèvent parfois des discussions, et il nous semble que l'évolution des arts ne s'adapte pas parfaitement au modèle proposé par M. Kosáry.

L'étude de l'architecture, des beaux-arts et des arts décoratifs hongrois nous permettrait en principe de partager les vues de Monsieur Kosáry; néanmoins, à notre avis, certains accents devraient être déplacés, ce qui modifierait aussi dans une certaine mesure le tableau d'ensemble. Les positions de l'historien et des historiens des arts mis en cause par Monsieur Kosáry se sont rapprochées depuis le débat organisé en 1981 sous l'égide de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie des Sciences sur les possibilités de connexion entre l'histoire de l'art et l'histoire culturelle.[1]

Lorsque, il y a à peine une dizaine d'années, nous avons cherché à délimiter une période spécifique de l'histoire de l'art entre 1780 et 1830, nous étions partis de l'idée que ce demi-siècle jusque-là tout à fait oublié par les historiens d'art se distingue de l'époque précédente et des décennies suivantes par des traits particuliers qui permettent en effet d'y voir une période spécifique de l'évolution des arts et qui est déjà plus que la phase finale du baroque; par conséquent, il n'y a pas rupture de continuité entre la fin du XVIIIe siècle et les années 1830, comme on l'avait pensé plus tôt.

Il n'est guère besoin de faire remarquer ici qu'en raison du retard économique, politique et social de la Hongrie l'influence de l'idéologie des Lumières s'est manifestée moins rapidement et moins directement dans les arts que par exemple dans le domaine de la littérature.

[1] Művészet és művelődéstörténet. Tudományos vitaülés a felvilágosodás korszakára vonatkozó újabb kutatásokról és módszerekről (L'art et l'histoire culturelle. Débats sur les recherches récentes et sur les méthodes de recherche relatives au siècle des Lumières), *Ars Hungarica*, Budapest, 1981/2, pp. 163-260.

Nous avons déjà souligné qu'il s'agissait pour nous d'une *période de transition*,[2] relativement pauvre en œuvres vraiment remarquables. Aussi avons-nous accordé une attention toute particulière à l'étude des traits nouveaux, des expériences artistiques propres aux époques de transition. En outre, lorsque nous examinions ces expériences, nous avons cherché non seulement à y retrouver l'empreinte de l'idéologie des Lumières, mais aussi à définir les changements sociaux qui les avaient marquées, et à établir dans quelle mesure ces expériences avaient été porteuses, sur le plan du contenu et de la forme, des traits nouveaux spécifiques à cette période, différente de l'époque précédente.

Bien que nous ayons étudié en premier lieu la valeur et la qualité esthétique de la production artistique de l'époque en question, la méthode que nous avons adoptée était une méthode d'histoire culturelle. C'est alors que nous avons vu se poser un problème capital, à savoir dans quelle mesure l'évolution immanente des arts pouvait être confrontée avec l'histoire politique et le modèle général défini par la science historique. Nous avons examiné tout d'abord l'influence que l'idéologie des Lumières avait exercée sur les arts, y compris aussi son incidence sur les institutions de transmission, le comportement social, les changements de vues et d'opinions, les niveaux de culture; en plus, nous avons essayé de définir l'évolution que la modification de la pensée visuelle avait entraînée du côté des récepteurs, c'est-à-dire de la société.

Bien sûr, à partir de 1780, l'évolution artistique s'inscrit essentiellement dans les cadres historiques et sociaux de l'absolutisme éclairé; sur ce point, nous sommes tout à fait d'accord avec le professeur Kosáry. Sensible aussi dans le domaine des arts, la volonté du changement d'origines multiples et d'envergure européenne, qui, par le truchement des réformes éclairées du joséphisme, visait par exemple à la modernisation et à la rentabilisation de l'artisanat et conduisait à la création des institutions nécessaires, a finalement jeté les bases d'une évolution future de l'architecture et de l'artisanat, et cela en dépit de toute césure politique.[3] Malgré les tentatives avortées, les arrêts momentanés et les recommencements, ces branches artistiques ont évolué d'une manière presque continue pendant toute la période en question. Seule peut-être l'évolution des arts figuratifs a traversé une phase critique et s'est heurtée à une coupure. Après les débuts de la première vague et l'essoufflement du baroque tardif, la fonction de l'art s'est modifiée vers 1800 dans l'architecture et dans les arts décoratifs, et une dizaine d'années plus tard dans les arts figuratifs, simultanément à une transformation lente du mécénat, à l'affirmation de nouveaux besoins sociaux et de nouvelles formules de la vie publique bourgeoise. Lajos Németh a remarqué avec justesse au colloque de 1981

[2] Németh, L., A művészettörténeti korszakfogalom értelmezéséről (De l'interprétation de la notion d'époque dans l'histoire des arts), *Ars Hungarica*, Budapest, 1973, p. 16 sq.; Idem, Történetszociológia és művészettörténet (Sociologie historique et histoire des arts), in *Művészet és művelődéstörténet*, *op. cit.*, pp. 181-184; Szabolcsi H., 1780-1830 : Egy «korszak» művészetének művelődéstörténeti megközelítése (L'approche d'histoire culturelle de l'art d'une « période »), in *Művészet és művelődéstörténet*, *op. cit.*, p. 166.

[3] Szabolcsi, H., *op. cit.*, p. 169.

que l'art baroque, avec son exubérance décorative cherchant à émouvoir, avec ses extases sensuelles et son inspiration transcendentale avait cédé la place à une esthétique de caractère rationnel, intelligible, cognitif et didactique, et à des réalisations artistiques conçues dans cet esprit.[4] A notre sens, ce sont justement ces traits caractéristiques qui constituent en premier lieu la spécificité de notre période, et non les particularités par excellence stylistiques. Ainsi nous sommes peut-être en mesure de parler d'une tendance dominante, mais il ne nous est aucunement permis de rapprocher par exemple le classicisme, comme style dominant, de l'idéologie des Lumières.

La modification de la fonction de l'art hongrois intervient encore dans le cadre des structures féodales données; cependant, elle les déborde souvent, encore qu'elle se manifeste la plupart du temps de manière latente, et non pas sur le plan de la forme, mais surtout dans la modification de sens de l'appareil iconographique, la transformation du réseau des symboles et la mise en relief du rôle cognitif rationnel de l'art, c'est-à-dire au niveau du contenu. Cette modification de la fonction de l'art, la recherche de formules propres à cette nouvelle fonction et aux nouveaux contenus portaient l'empreinte de l'idéologie des Lumières.[5] Les tendances amorcées grâce aux réformes de l'absolutisme éclairé marquent de façon quasi continue toute la période étudiée. Force est de souligner ici que même si cette évolution comportait des détours, des arrêts momentanés et des recommencements, ceux-ci étaient dus en premier lieu, d'après notre position actuelle, au retard économique du pays ou parfois à l'insuffisance des besoins et de la clientèle, et n'étaient guère fonction directe des tournants politiques. Même pour ce qui est de la crise des arts plastiques après 1795 et surtout entre 1800 et 1810, nous n'avons pas encore pu décider dans quelle mesure celle-ci doit être attribuée effectivement à la césure politique simultanée.

L'évolution de l'architecture et des beaux-arts accuse une continuité certaine au moins jusqu'à la fin des années 1810. Ceci est attesté par exemple, comme l'a remarqué György Kelényi, par les constructions à partir de projets-types conçus dans le cadre de la nouvelle organisation architecturale.[6] Ces projets-types ont été en dernière analyse à l'origine de tout le réseau d'écoles primaires surgies dans les années 80 (dans la seule année de 1788, environ 500 écoles primaires ont été construites, et leur nombre n'a cessé d'augmenter, à un rythme moins étonnant, il est vrai, dans les décennies suivantes), et d'un grand nombre d'églises de campagne

[4] NÉMETH, L., *Történetszociológia és művészettörténet, op. cit.*, p. 183.

[5] GALAVICS, G., Program és műalkotás a 18. század végén (Programme et œuvre d'art à la fin du 18e siècle), *Művészettörténeti Füzetek* (Cahiers d'Histoire des Arts), 2, Budapest, 1972; IDEM, *Kunst, Bürgertum und aufgeklärter Absolutismus in Ungarn. Actes du XXIIe Congrès International de l'Art*, Budapest, 1969, II; IDEM, Francia regény két XVIII. századi falképsorozaton. Fénelon Télémaque-jának hazai fogadtatásához (Un roman français sur deux séries d'images murales du XVIIIe siècle. Sur la réception en Hongrie des *Aventures de Télémaque* de Fénelon), in *Művészet és felvilágosodás* (Art et Lumières), publ. par ZÁDOR, A. et SZABOLCSI, H., Budapest, 1978, pp. 393-415.

[6] KELÉNYI, Gy., Az Építészeti Igazgatóság és a «hivatalos építészet» Magyarországon a XVIII. sz. végén (La Direction des Bâtiments et l'« architecture officielle » en Hongrie à la fin du XVIIIe siècle), in *Művészet és felvilágosodás, op. cit.*, pp. 123-159.

et d'hôtels à partir des années 90. La modernisation de l'agriculture a entraîné une augmentation spectaculaire du nombre de bâtiments agricoles, et beaucoup de constructions industrielles nouvelles ont vu le jour malgré les lenteurs des progrès de l'industrie. Le développement économique s'accompagnait d'un essor urbain remarquable: non seulement d'innombrables maisons d'habitation ont été construites à cette période, mais on a aussi procédé à l'agrandissement et, dès les premières années du XIXe siècle, à la reconstruction complète des hôtels de ville et des sièges de comitat, rebâtis déjà au XVIIIe siècle, et cet élan architectural n'a fait que s'intensifier par la suite. Dans la phase initiale de la période en question l'architecture hongroise porte encore, sur le plan de la forme, l'empreinte du baroque. Or, déjà le XVIIIe siècle a vu l'apparition d'une simplicité, voire même d'un fonctionnalisme très prononcés, qui caractériseront aussi l'architecture des premières décennies du XIXe siècle. Pour ce qui est de l'aménagement intérieur des bâtiments, la branche la plus importante des arts décoratifs, l'art du mobilier a suivi la même évolution.[7] La conception rationnelle et fonctionnelle des objets d'art, déjà manifeste à la fin des années 1780, connaît une diffusion très large et marque aussi les premières décennies du XIXe siècle. Les traditions rationalistes sont si vigoureuses qu'elles infléchissent même les modes fraîchement importées, comme par exemple le style empire. Les besoins nouveaux s'affirment sur tous les plans, et même les corporations, généralement très conservatrices, n'y échappent pas : celles de Pest se voient obligées de modifier constamment leurs prescriptions relatives au travail de maîtrise, le « chef-d'œuvre ».[8]

En conséquence, tout ce qui est porteur de l'avenir dans le domaine des arts hongrois remonte, à notre avis, au siècle des Lumières. Ceci semble être justifié par le fait que les premières influences du romantisme ne se sont fait guère sentir dans les arts qui, par ailleurs, ne seront décisivement marqués par le romantisme allemand qu'après la fin de la période en question. Certes, les traits caractéristiques du romantisme précoce apparaissent bientôt, notamment dans l'architecture et les arts décoratifs: c'est le cas par exemple du néogothique qui se manifeste assez tôt. Cependant, il s'agit là de nouveau d'un phénomène qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, marque toute la période, surtout en ce qui concerne les années 1790-1820. L'excellente étude de Dénes Komárik a souligné que ce premier néogothique architectural, loin de se réclamer du romantisme, est l'expression des mêmes tendances fondamentales qui sont à l'origine du classicisme et de l'architecture révolutionnaire de l'époque.[9]

[7] Szabolcsi, H., *Magyarországi bútorművészet a 18-19. század fordulóján* (L'art du mobilier hongrois à la charnière des 18e et 19e siècles), Budapest, 1972.

[8] Szabolcsi, H., A «remek» mint a stílus és a típusváltás kutatásának forrása a 18-19. század fordulójának bútorművességében (Le « chef-d'œuvre » en tant que source de la recherche sur le style et du changement de types dans l'art du mobilier au tournant des 18e-19e siècles), *Ars Hungarica*, 1982/2, pp. 179-189.

[9] Komárik, D., A korai gotizálás Magyarországon (Les débuts du néogothique en Hongrie), in *Művészet és felvilágosodás*, *op. cit.*, p. 209 sq.

A mon sens, c'est à partir de ce moment, dans les années vingt du XIXe siècle, c'est-à-dire dans la troisième phase, que les idéaux des Lumières s'intègrent d'une manière consciente dans la pensée artistique et marquent les goûts et les attitudes des artistes et de leur clientèle, parfois malgré eux. Certains de ses éléments sont sauvegardés par les institutions, notamment celles de l'éducation, ce qui leur permet de devenir finalement des réflexes, des automatismes. Or, l'examen du système d'enseignement nous amène à une pareille conclusion.

La position de l'historien d'art est donc délicate. Nous voudrions bien confronter les résultats de nos recherches avec les conclusions de l'historiographie. Ceci est pour nous fort important; néanmoins, nous devons soigneusement éviter les pièges et les courts-circuits. Il est certain que lors de l'examen des œuvres particulières et des groupes d'œuvres nous devons accorder une grande attention au message politique et social que celles-ci véhiculent. Les idées des historiens, Monsieur Kosáry y compris, ont été et sont pour nous très fructueuses, notamment en ce qui concerne l'interprétation de l'élément national. Nous sommes convaincus que l'influence des arts sur la conscience nationale doit toujours être étudiée dans un contexte historique donné. Cependant, il est des points qui demandent à être précisés, d'autant que le jugement que le professeur Kosáry vient de porter sur ce point ne nous semble pas être tout à fait juste. Nous avons considéré l'élément national comme un phénomène artistique exprimant un nouveau contenu. C'est le cas par exemple de la représentation visuelle de la modification des rapports avec les traditions historiques entre 1780 et 1790, de l'apparition de l'élément national dans les genres nouveaux et dans les œuvres d'art de type nouveau, ou des illustrations d'almanachs réalisées dans les années 1820 à l'initiative de la nouvelle intelligentsia d'origine noble. Au colloque de Mátrafüred, en 1981, nous avons déjà insisté sur la nécessité de faire des distinctions très nettes entre les divers contenus nationaux. Je crois que les analyses très nuancées de mon collègue Géza Galavics attestent indéniablement le bien-fondé de nos positions.[10] Je ne pense pas que nous ayons jamais considéré l'élément national en soi comme un critère des Lumières.

Le rapprochement entre l'évolution spécifique des arts d'une part, dont le rythme suit parfois de très loin les changements sociaux, et de l'autre les tournants de l'idéologie, de la politique, voire même de l'histoire sociale pose un problème très délicat, puisque en raison de cette évolution relativement lente, de nombreux phénomènes, au lieu de se relayer, coexistent durant presque toute cette époque. Les Lumières, forces motrices de l'évolution des arts, marquent de leur empreinte tout le demi-siècle étudié. Il est hors de doute que les Lumières se manifestent, d'une manière spécifique dans la première partie de notre période, où elles se propagent surtout par les réformes joséphistes de l'absolutisme éclairé. Cela explique la rapidité et l'homogénéité relatives des changements dans certaines branches

[10] GALAVICS, G., A történeti hagyomány képzőművészeti hordozói (La tradition historique dans les arts), in *Művészet és művelődéstörténet, op. cit.*, pp. 195-202.; IDEM, A történeti téma (Le sujet historique), in *Művészet Magyarországon 1780-1830. Kiállításkatalógus* (L'art hongrois 1780-1830. Catalogue d'exposition), publ. par SZABOLCSI, H. et GALAVICS, G., Budapest, 1980, pp. 63-71.

artistiques dirigées en partie d'en haut, comme par exemple l'architecture et les arts décoratifs. Cependant, nombre d'éléments du programme des Lumières survivent encore et donnent une coloration spécifique aux œuvres d'art des premières décennies du XIXe siècle, voire même aboutissent aux réalisations picturales et graphiques les plus mûres à un moment qui est celui de la crise pour l'historien. Bien sûr, il s'agit là d'un système de pensée des Lumières, assimilé déjà par la pensée sociale et artistique, par les goûts et les attitudes, qui a su ainsi assurer la continuité, à un niveau plus élevé, des tendances surgies à la fin du XVIIIe siècle.

Les années 1820 — et ceci vaut surtout pour les arts plastiques — voient parfois la réalisation de véritables synthèses dans les nouveaux genres et les nouvelles formes d'expression artistique. L'attitude idéologique ne cesse de se nuancer, mais ne se modifie pas fondamentalement. Malgré la présence de certains de ses traits caractéristiques, le romantisme n'exerce encore aucune influence décisive sur les arts. Les débuts artistiques de Károly Kisfaludy, peintre et écrivain généralement considéré comme romantique, remontent à une tradition propre aux Lumières.[11] Une fois de plus, cette continuité doit être mise en relief.

Les périodes que le professeur Kosáry a appelées deuxième et troisième phases se caractérisent aussi, en ce qui concerne l'architecture et l'art décoratif, par cette même remontée à l'héritage des Lumières. Nous agréons avec le professeur Kosáry que du point de vue de l'histoire des idées la première phase des Lumières (celle des programmes) diffère de la seconde où l'assimilation de ses idéaux survit dans la conscience sociale. Pourtant, en ce qui concerne l'influence sur les arts, cette distinction n'est pas assez significative. Nous estimons que ce prolongement des Lumières est présent dans l'évolution artistique presque jusqu'aux débuts de l'époque des réformes.

Nous n'avons nullement l'intention de prolonger en principe l'époque des Lumières en général jusqu'à l'ère du libéralisme. Mais alors, comment appeler dans les arts cette période où les mêmes pensées restent dominantes jusqu'à la fin? C'est ce trait dominant qui distingue la période en question des époques précédentes et des décennies suivantes, même si sa phase finale n'aura été qu'un prolongement des Lumières.

[11] GALAVICS, G., *A történeti téma, op. cit.*, voir note 10, p. 200; VAYERNÉ ZIBOLEN, Á., Kisfaludy Károly, az Aurora képszerkesztője és illusztrátora (K. K., illustrateur et responsable des illustrations de la revue *Aurora*), *Művészettörténeti Értesítő* (Bulletin d'Histoire des Arts), 1967.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA FIN DES LUMIÈRES EN POLOGNE

PAR

ZOFIA LIBISZOWSKA

Ma communication est une réponse au défi lancé par MM. Béla Köpeczi et Domokos Kosáry dans leurs rapports de base. En présentant le cas polonais j'ai tâché de répondre tout simplement aux suggestions de ces deux éminents chercheurs.

La question de la fin des Lumières en Pologne est très discutée et très discutable; sans doute encore plus que les débuts des Lumières. Il est plus facile de retrouver les germes d'une culture que de décrire son déclin et de fixer définitivement sa fin.

Monsieur Kosáry a raison de dire que les idées des Lumières ont dépassé leur époque, qu'elles sont encore vivantes de nos jours, et qu'elles ne cessent de nous influencer.

Les pays qui n'ont pas subi de réaction rétrograde, ont pu procéder à leur application intégrale au niveau des institutions. Il suffit d'évoquer un seul exemple, peut-être unique, celui de la constitution des Etats-Unis, œuvre des Lumières, code de ses principes, qui est toujours en vigueur. Elle est considérée à juste titre comme la pierre angulaire des droits de toute une nation qui ne cesse pas d'assimiler de nouveaux venus.

Hélas, en Pologne, la constitution du 3 Mai 1791, n'est restée qu'un symbole, un événement historique dont les anniversaires évoquent des sentiments nationaux et patriotiques. Dans toute l'Europe l'idéologie des Lumières a dû céder devant les forces rétrogrades. Au cours de la Révolution française (dès l'année 1792) et après la chute du Ier Empire, les Etats européens retombaient dans l'ordre ancien, surveillés par la Sainte Alliance.

Je suis d'accord avec Monsieur Kosáry que certaines tendances des Lumières restaient encore vivantes à cette période, que dans certains domaines elles se sont encore signalées par quelques réussites (p.ex. éducation, beaux-arts, genres et styles littéraires, progrès économique). Ce sont toujours les mêmes intellectuels éclairés qui continuent — s'ils le peuvent — à agir et à créer. Mais ce n'est plus l'époque des Lumières. Ce sont ses survivances.

De toute manière, ceci vaut pour la Pologne, peut-être même davantage que pour les autres pays, en raison de la situation exceptionnelle du pays. Les survivances des Lumières se manifestent à plusieurs reprises dans les différents centres du pays, ce qui a permis à nos chercheurs de prolonger, surtout dans le domaine de l'histoire

littéraire, l'époque des Lumières jusqu'aux années vingt du XIXe siècle. Ce dernier chapitre de l'histoire des Lumières, qui se déroule après la chute de l'Etat polonais n'est cependant qu'une réminiscence de la période précédente. Il est marqué par l'activité sporadique de quelques intellectuels qui ont survécu au cataclysme et au désastre. Mais lorsque la nouvelle génération prête l'oreille aux premiers souffles du romantisme, les anciens perdent leur public et leur renommée.

Je ne suis pourtant pas d'accord avec M. Kosáry, quand il fait une comparaison entre l'évolution des Lumières en Hongrie et en Pologne, et je me permets de présenter mes arguments.

Il est incontestable que les deux nations étaient des nations nobilières; que c'est surtout la noblesse qui était porteuse des idées des Lumières; que son programme de réformes sociales était limité et que l'attachement aux anciennes libertés était très fort dans les deux pays. Certes, les influences réciproques entre les deux pays remontaient à plusieurs siècles. Mais les conditions d'agir étaient bien différentes.

La Hongrie unie sous la tutelle des Habsbourg a subi avec toute la Monarchie les réformes de l'absolutisme éclairé; celles-ci furent plus ou moins acceptées par la nation hongroise. La Pologne, malgré son retard séculaire, son obscurantisme et son féodalisme rétrograde, était un grand Etat formellement souverain, un géant mal gouverné. Elle n'a pourtant jamais connu de gouvernement absolu. Les Lumières lui ouvraient la voie à la rénovation de l'Etat, à la reconstruction du système social, au progrès économique, sans oublier la réorganisation des forces défensives du pays.

L'aube des Lumières parut dans «la nuit saxonne», comme nous avons l'habitude d'appeler le règne d'Auguste III de Saxe. Cette question a été étudiée par Mme Kostkiewiczowa.

Stanislas-Auguste Poniatowski, le Roi-Philosophe, distingué avec ce nom par Voltaire, monta sur le trône de Pologne en 1764, avec un programme de réformes tout prêt. Ce programme était fondé sur les idéaux des Lumières : sécularisation de l'éducation, développement des sciences, progrès économique, réforme de l'administration publique, tolérance religieuse, justice sociale et surtout le projet d'une monarchie constitutionnelle à l'anglais. C'était aussi le moment de l'entrée dans l'époque des Lumières d'une nouvelle génération nourrie d'idées modernes dans les écoles piaristes et jésuites *(philosophia recentiorum)*.[1] Ces idées se répandaient aussi grâce aux voyages à l'étranger, surtout en France, et grâce à la littérature polonaise et aux écrivains politiques qui prêchaient l'esprit nouveau et la nécessité de réformes sociales et politiques (S. Konarski, S. Leszczyński et d'autres).

Les efforts du roi se heurtèrent à la résistance des magnats influents, du clergé, et furent contrecarrés par les machinations de l'ambassadeur russe à Varsovie. La confédération de Bar, créée dans un élan de patriotisme inopportun, provoqua

[1] Cf. Gach, P., Les Lumières chrétiennes et les ordres religieux en Pologne, in *Les courants chrétiens de l'Aufklärung en Europe de la fin du XVIIIe siècle jusque vers 1830*, Congrès de Varsovie, les 25 juin-1er juillet 1978, Commission internationale d'histoire ecclésiastique comparée (C. I. H. E. C.), p. 42.

l'intervention des troupes étrangères et, finalement, le premier partage de la Pologne. C'était une leçon amère pour les défenseurs de « la Liberté d'or ».

Après le premier partage de la Pologne une partie de son territoire fut annexée par l'Autriche, une autre par la Prusse, la troisième par la Russie. Ces territoires ont subi dès l'année 1772 l'établissement de la bureaucratie de ces trois puissances absolutistes. L'absolutisme russe était le plus modéré. A condition de prêter serment de fidélité au tzar, la noblesse put garder tous ses privilèges, et bénéficiait d'une large tolérance religieuse et idéologique. La grande noblesse pouvait donc sauvegarder, voire même cultiver certaines idées des Lumières et ses résidences demeurèrent des centres littéraires et artistiques (p.ex. Michel Borch en Livonie, M. K. Ogiński). Le territoire sous domination autrichienne (la Galicie) a subi, comme toutes les provinces de la monarchie des Habsbourg, les réformes du joséphisme. Au cours des années 1782-1796, 136 couvents masculins et 22 couvents féminins furent supprimés, ce qui correspond à 64% des établissements religieux. Il faut mentionner que les évêques de diocèses soutenaient avec empressement cette action, tout comme ceux vivant sur le territoire sous occupation prussienne. Par contre, les réformes agricoles étaient vigoureusement désapprouvées par la noblesse campagnarde et le clergé, et, ce qui est non moins étonnant, par les paysans eux-mêmes. On se méfiait de la bureaucratie allemande et de la germanisation qui devait suivre, et non sans raison, puisque la germanisation contribua à éteindre peu à peu les dernières Lumières « polonaises » dans ces régions.

Après le premier partage, la Pologne connut un éveil national et un grand épanouissement des Lumières. Ces vingt ans qui suivirent (1772-1792) furent une période de grands efforts et de brillantes réussites dans tous les domaines. Nos historiens de la littérature peuvent bien démontrer que ces deux décennies constituent une épisode décisive dans l'évolution de notre littérature et de notre langue littéraire. Mme Kostkiewiczowa vient de présenter l'évolution rapide de la langue littéraire qui s'est débarrassée du latin macaronique, des phrases interminables, et des ornements bizarres baroques. Elle a pris des formes pures, claires et en même temps élégantes. La langue nationale, créée aux temps de la Renaissance par Mikołaj Rej et Jan Kochanowski brille avec un éclat nouveau dans la poésie et la prose des écrivains du siècle des Lumières. La langue quotidienne, celle des journaux, des discours parlementaires et des sermons ne reste pas en arrière. La langue, instrument, et en même temps ciment de l'identité et de l'unité nationales, formée avant la disparition de l'Etat, aura été le plus solide lien de la culture nationale aux temps des partages.

L'évolution économique est moins rapide. On peut pourtant noter un progrès considérable dans l'agriculture, dans le commerce extérieur et dans l'industrie. La physiocratie en Pologne est non seulement une théorie mais une voie d'agir. Les meilleurs esprits de l'époque ont élaboré un nouveau système éducatif, ráalisé par la Commission d'éducation nationale et les Ecoles piaristes réformées. Cette éducation visait à former de bons citoyens conscients de leurs devoirs envers la patrie.

Les mots « patrie », « patriote » deviennent courants et changent de signification. Le parti patriotique du temps des rois de Saxe représentait l'opposition contre la maison régnante et en même temps un programme politique très rétrograde, cherchant à maintenir intacts les privilèges et les anciennes libertés de la noblesse.

Le parti des Patriotes qui forme un groupe considérable à la Grande Diète de 1788-1792 est le parti des réformes. Ses adhérents et ses idéologues sont des hommes éclairés, de grand talent et pleins d'enthousiasme (St. Staszic, H. Kołłątaj, I. Potocki et beaucoup d'autres). On trouve parmi eux quelques seigneurs, de jeunes nobles, des bourgeois et des intellectuels professionnels. La patrie représente pour eux la nation entière. Les citadins réclament leurs droits. La guerre de pamphlets politiques qui en est issue, ressemble à la grande vague de discussions qui avaient précédé la Révolution française.

La constitution du 3 mai, votée par la Grande Diète, fut le fruit de la campagne du parti des Patriotes rallié par le roi lui-même, et souleva un vif enthousiasme dans tout le pays. C'était l'apogée des Lumières en Pologne. Des divergences entre les patriotes et le roi surgirent à propos de la politique extérieure à suivre, notamment en ce qui concerne le choix de la puissance et les systèmes d'alliances auxquels la Pologne devait se joindre. L'alliance avec la Prusse, imposée par le parti des patriotes et votés par la Diète n'a pas tardé à entraîner des conséquences néfastes.

L'œuvre de la Grande Diète fut abolie d'un seul coup par l'occupant russe qui soutenait les mécontents, les aveuglés et les défenseurs de l'ordre ancien. C'était une défaite totale, bien que l'armée polonaise réformée et reconstituée ait glorieusement rempli son devoir. La grande réforme et les idées révolutionnaires qui l'avaient accompagnée furent brutalement étouffées. L'année 1792 apporta donc le premier coup mortel aux Lumières polonaises. Les dirigeants du mouvement révolutionnaire quittèrent le pays, suivis bientôt par les commandants des forces militaires. Le roi, mécène réformateur et chef d'Etat, d'après la nouvelle constitution, se rendit à la merci des vainqueurs, et sacrifia son honneur pour sauver l'Etat et la constitution. Il n'a rien sauvé.

Le second partage qui a suivi cette débâcle marque une catastrophe définitive. L'Etat ne pouvait plus survivre, ni se développer sur le territoire auquel il se voyait confiné.

Le cas polonais n'est comparable à aucun autre pays au tournant des siècles, car parmi les pays assujettis d'Europe Centrale et Orientale, la Pologne a été le dernier à perdre son indépendance.

Les Lumières polonaises furent cependant résistantes. Les quelques mois de lutte acharnée et désespérée mais honorable de l'insurrection de Kościuszko (1794) furent considérés par notre historiographie comme un nouvel élan des Lumières, une nouvelle flamme éclairant la nation affligée. Il est vrai que les autorités civiles de l'insurrection et Kościuszko lui-même représentaient les anciens chefs de file du parti des Patriotes de la Grande Diète. Il est aussi incontestable que l'insurrection a accompli d'une certaine manière l'œuvre de la grande réforme, en affranchissant les paysans du servage et des corvées, à condition qu'ils s'enrôlent dans l'armée comme des volontaires. Mais les circonstances avaient changé. Il fallut recourir à la terreur

et aux méthodes révolutionnaires, suspendre la constitution même et certains droits civiques. L'insurrection fut plus proche du radicalisme révolutionnaire que de l'esprit des Lumières. Le jacobinisme de l'insurrection donna prétexte au troisième partage qui raya la Pologne de la carte de l'Europe. C'est le tournant de notre histoire et de notre existence nationale.

Je suis tout à fait d'accord avec le professeur Klimowicz qui, dans sa synthèse fondamentale[2] sur les Lumières en Pologne, soutient l'opinion que la fin de l'époque des Lumières coïncide avec la chute de l'Etat polonais. Il ne fait pourtant pas de distinction entre la situation de 1792 et celle d'après l'insurrection de 1794. Il n'en reste pas moins vrai que la fin de l'Etat polonais marque la défaite totale, une situation désespérée d'une nation condamnée au désespoir et assujettie par trois puissances despotiques. L'élite éclairée fut dispersée, les uns émigrèrent, les autres furent emprisonnés, enfin certains furent obligés de changer de nationalité. Les institutions de l'Etat polonais furent supprimées. Contraint à abdiquer, le roi-philosophe menait dans les palais de Pétersbourg la triste vie d'un prisonnier distingué et respectable. Il tâchait encore de continuer de loin son œuvre préférée, la construction de Łazienki et de protéger ses amis.

Le château royal de Varsovie, centre de la vie intellectuelle et littéraire aux temps du roi Stanislas-Auguste, était vide, la Bibliothèque des Załuski et celle du roi emportées en Russie. La Commission d'Education Nationale n'existait plus. La liberté de presse fut abolie, les maisons strictement contrôlées. Les Lumières n'avaient plus d'appui institutionnel. On pourrait continuer à citer des exemples pour illustrer cette destruction systématique. Varsovie, la capitale qui avait atteint le niveau d'une grande ville, d'un centre animé de l'économie nationale, est devenue sous le régime prussien une ville insignifiante située aux confins de la Monarchie.

L'esprit des Lumières fut condamné par les autorités des régimes imposés. Ces quelques lignes de M. Kieniewicz, me semble-t-il, résument avec justesse la situation: « l'âge d'or des Lumières en Pologne a pris fin en 1795, lors de la chute de l'ancienne République. Ce qui a survécu sous le régime des partages, n'était plus qu'un pâle reflet du temps ancien — c'est la période appelée souvent 'pseudo-classique' ».[3]

Le réveil des Lumières a eu lieu au temps des triomphes de Napoléon. Ce « dernier despote éclairé » introduit en Europe Centrale et Orientale les idéaux de l'année 1789, l'abolissement du féodalisme, la promesse de l'indépendance nationale et le Code portant son nom. La Constitution du Duché de Varsovie s'inspire de la Constitution du 3 mai. A la Diète convoquée alors se retrouvent quelques députés de la Grande Diète. L'armée est confiée au prince Joseph Poniatowski, neveu du roi, héros des campagnes de 1792 et de 1794. Le système de l'éducation nationale est rétabli. Mais les opinions étaient partagées, elles oscillaient entre les tendances autoritaires et républicaines.

[2] KLIMOWICZ, M., *Oświecenie* (Lumières), Warszawa, 1972, p. 406.

[3] KIENIEWICZ, S., La première Université de Varsovie et les Lumières, in *Universitates Studiorum saec.* XVIII et XIX, publ. par GIEYSZTOR, A., KOCZERSKA, M. Varsovie, 1982, p. 22.

Un autre centre important des Lumières tardives — si on peut employer ce mot — fut l'Université de Vilna, rénovée et réorganisée sous les auspices du tsar (1803). Pendant que l'Université de Cracovie a dû fermer ses portes sous le régime autrichien, celle de Vilna est devenue florissante.

Après la chute du régime de Napoléon, le Duché de Varsovie fut, pour ainsi dire, remplacé suivant la décision du Congrès de Vienne, par le Royaume de Pologne, en union avec la Russie. Le tsar Alexandre Ier commença son règne par des gestes libéraux. Il se prenait pour un monarque éclairé. Il octroya au Royaume une constitution, accorda des libertés civiles, et un système parlementaire inconnu dans son Empire. L'Université de Varsovie fut créée (novembre 1816), le rêve de Stanislas Auguste étant donc réalisé. La Commission des cultes religieux et de l'éducation nationale se trouva placée sous la direction de Stanislas Kostka Potocki, personnalité éminente de la Grande Diète et membre de la Commission d'éducation nationale. Les gestes de réconciliation n'étaient pas bien accueillis par l'opinion publique polonaise, méfiante envers le régime tsariste, de même, ils étaient mal vus par les milieux dogmatiques et orthodoxes de Russie.

La vague du patriotisme émotionnel, irrationel, romantique qui se nourrissait de la légende croissante de l'insurrection de Kościuszko et de la légende napoléonienne, ne cessait de gagner en vigueur. Cette jeune génération désespérée et déçue ne se soumet plus aux canons du siècle précédent. Elle rejette tout compromis et ignore les réalités. Elle est prête à reconquérir l'indépendance au prix du sang et du sacrifice. C'est déjà une attitude romantique.

Pour finir avec les Lumières et leurs prolongements, il faut évoquer trois faits qui semblent définitivement fermer ce dernier chapitre des Lumières, chapitre qui, malgré tout, témoigne de leur résistance. Ces trois faits à peu près simultanés sont les suivants : 1) la démission du ministre des cultes religieux et d'éducation nationale, Stanislas Kostka Potocki (1820) provoquée par l'évêque de Varsovie, Skarszewski, 2) la fermeture de l'université de Vilna, grand centre culturel des Lumières (1823), 3) un fait littéraire, notamment la première édition des poésies d'Adam Mickiewicz, qui inaugure dans la littérature polonaise l'époque romantique (1822).

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

UNE FIN QUI NE CESSE DE FINIR

PAR
PAUL CORNEA

Je suis d'accord avec Mme Libiszowska pour dire qu'il est toujours plus facile de raconter un début qu'une fin, et encore une fin qui ne cesse point de finir. J'ai entrepris un jour d'étudier la fin des Lumières dans les Pays Roumains, selon les règles académiques, et j'ai eu besoin de 700 pages. Vous comprendrez donc que je renonce, à l'avance, à intervenir dans la discussion générale du rapport de M. Kosáry, bien que je l'aie beaucoup apprécié, et que je m'efforcerai de simplifier les choses au maximum pour réussir à la fois à ne pas dépasser les dix minutes accordées, à être clair et facile à suivre.

D'abord, un avertissement. Ceux qui veulent apprendre «comment» les Lumières finissent en Roumanie et comprendre le «pourquoi» de ce «comment» doivent abandonner le «modèle» occidental qui associe les Lumières au XVIIIe siècle et considère que la Révolution française constitue le grand tournant de l'histoire moderne, la coupure nette et irrévocable entre l'Ancien Régime et l'avènement de la société bourgeoise. A l'Est les choses se passent autrement. Et puisque la situation de la Transylvanie vous est mieux connue en tant qu'ancienne province des Habsbourg, je vais me concentrer sur les Principautés Roumaines (la Valachie et la Moldavie) qui, au temps de Voltaire et des encyclopédistes, connurent une époque de décadence politique. En effet, une grave atteinte a été portée à leur autonomie traditionnelle au début du XVIIIe siècle: la Porte les exploitait économiquement, nommait leurs princes en les choisissant dans les familles grecques de confiance à Constantinople (les Phanariotes), et soumettait leur vie publique au contrôle le plus strict. On nous a dit que le Grand Turc est devenu au XVIIIe siècle un personnage de plus en plus accomodant. C'est possible, en tout cas pour ceux qui disposaient le privilège de le regarder de loin. Mais, vue des Principautés ou des pays balkaniques, l'image apparaissait toute différente: encore au milieu du XVIIIe siècle la force de l'empire ottoman demeurait redoutable et, pareil à tout despotisme non éclairé, il ne tolérait la moindre hérésie. Je vous en donnerai la preuve en citant deux exemples. En plein siècle des Lumières, vers 1780, un malheureux prince de Moldavie, suspecté d'avoir trahi la Porte, est décapité, sans jugement, du jour au lendemain, sur simple décision de Constantinople. Un autre prince, celui-ci régnant en Valachie, est seulement démis, puisque ses deux fils

mineurs s'étaient enfuis du palais pour voyager en Europe sans avoir obtenu un autorisation préalable.

Pratiquement jusqu'au dernier quart du XVIIIe siècle, les Principautés Roumaines sont séparées de l'Europe par une sorte de Grande Muraille chinoise. J'exagère un peu, mais je le fais exprès pour vous suggérer de changer de « grille » : la compréhension des processus qui se déroulent au Sud-Est réclame un « modèle » spécifique approprié à cette zone. Car il y a non seulement « décalage » par rapport à l'Ouest, mais il y a aussi à l'Est des intérêts contradictoires qui s'entrechoquent. De toute façon, ce qui est valable pour l'Occident, ne l'est pas pour l'Europe Centrale, et ce qui est valable pour l'Europe Centrale ne correspond pas toujours aux conditions du Sud-Est. Ne craignons pas de le dire : ici, l'événement capital, à brève échéance au moins, n'est pas la Révolution française, mais les quatre guerres russo-turques (1768-1774, 1788-1792, 1806-1812, 1828-1829), dont chacune se termine par la défaite de la Porte, ce qui bouleverse complètement l'équilibre des forces aux embouchures du Danube et dans les Balkans.

En effet, le déclin irréversible et progressif de l'empire ottoman va donner une chance historique aux Principautés : au fur et à mesure que la puissance turque s'affaiblit, leurs relations commerciales et culturelles avec l'Europe se raffermissent, l'espace de manœuvre de la classe politique s'élargit, le mouvement d'opposition, guidé par une idéologie qui mêle Lumières et conscience nationale, gagne en impact et en résonance. En 1821, le cheminement souterrain des idées anti-ottomanes, encouragé adroitement par la diplomatie tsariste, et l'augmentation permanente des tensions sociales mènent à une grande insurrection dirigée par Tudor Vladimirescu. Elle s'allie au départ à l'Hétairie grecque, mais s'en éloigne ensuite et proclame un programme revendicatif propre, autant social que national. Après avoir soulevé de grandes masses paysannes et secoué fortement l'ordre établi, elle finit par être écrasée, son chef étant assassiné. Malgré cette débâcle, ses conquêtes en profondeur et ses effets de ricochet furent considérables.

L'une des conséquences les plus insolites (en tout cas pour celui qui pense selon les catégories figées du vieux comparatisme) de ce grand chambardement du pays et des consciences aura été l'éclosion des « Lumières » qui a lieu immédiatement après, c'est-à-dire entre 1825 et 1835 environ. L'asynchronie par rapport à l'Europe est frappante, mais logique néanmoins : les Principautés étaient encore à une phase *avant* la révolution bourgeoise, tandis que les pays de l'Ouest l'avaient déjà derrière eux. Dans ces conditions, l'idéal des « Lumières » avec ses objectifs de rationalisation des rapports humains, de justice et d'élévation du niveau des masses laborieuses était toujours d'actualité. Les intellectuels éclairés, parmi lesquels beaucoup sont d'origine roturière, vont profiter de la conjoncture politique favorable (retour des princes indigènes, élimination des Phanariotes qui s'étaient compromis avec l'Hétairie, éclatement d'une nouvelle guerre russo-turque en 1828, terminée, comme les précédentes, par une grave défaite de la Porte). Ils créent des sociétés culturelles, font progresser l'enseignement public, fondent les premiers journaux (1829), écrivent des grammaires, des manuels, des livres de vulgarisation,

traduisent les «classiques» des Lumières, tels que Montesquieu, Condillac, Beccaria, Muratori, Volney, etc. Ils achèvent de traduire la réalité matérielle de la crise de la société féodale au niveau de la conscience. Leur critique devient radicale, car elle ne s'attaque pas aux personnes mais aux institutions, démystifie la grande propriété et les rapports seigneuriaux. Ils proclament la solidarité de l'élite de la nation et du peuple, insistent que le devoir des privilégiés ne consiste pas seulement à instruire et à moraliser le peuple, mais aussi à faire de bonnes lois, à développer l'agriculture et le commerce, à mettre en valeur les richesses du pays.

Ce tardif et inattendu épanouissement des Lumières autour des années 30 est déjà un fait apparemment étrange. Non moins insolite est la façon dont cette éclosion s'appauvrit progressivement et finit par disparaître. Une «crise» arrive mais sans être annoncée par un événement dramatique majeur, comme en Pologne; plutôt que trancher, elle s'insinue, s'installe lentement, sans que les contemporains se rendent compte de ce qui se passe. Trois facteurs expliquent ce phénomène.

D'abord, la déception qui accompagne les premières «réussites». Après la guerre de 1828-1829 et l'occupation russe des Principautés, l'administration mise en place en 1834, avec la bénédiction du vainqueur, ôte vite les espérances des esprits éclairés. Ceux-ci ont l'occasion de refaire une vieille expérience : notamment qu'il n'est pas possible de réformer la société par l'instruction et le moralisme, et que c'est la politique qui régit la culture et non pas la culture qui régit la politique. La distance entre le réel et l'idéal, qui pour un Golescu ou un Poteca, encore en 1825, pouvait être abolie dans un avenir prévisible, au moyen d'une rationalisation appropriée des rapports humains, devient maintenant un abîme infranchissable. L'idée qui s'impose est qu'il faut changer de tactique.

Un deuxième facteur : l'alternance des générations. Jusqu'aux années 30-35, la mentalité des hommes qui détiennent les postes de commande dans le mouvement culturel est celle de l'époque phanariote; ils croient davantage au jeu diplomatique qu'à l'autodétermination de la nation et attendent le progrès d'une suite de petites améliorations. Par contre, la génération qui entre en scène vers 1840 est tout à fait différente; elle rejette la prudence et le compromis, subordonne la lutte culturelle à une stratégie politique de longue haleine; révolutionnaire, démocratique, nationaliste et romantique, elle se montre impatiente à déclencher un changement décisif.

Le troisième facteur réside dans ce que j'appelerai «la conjoncture générale». Dans une Europe bouleversée par le combat des nations asservies contre les grands empires et par les mouvements des classes défavorisées pour la démocratisation de la société et une répartition plus équitable des richesses, le programme des Lumières devenait soit trop restreint, soit peu réalisable. Les nouvelles idéologies : le libéralisme, l'historisme, le socialisme utopique, avec leur parfum romantique, avaient un auditoire toujours croissant, et semblaient mieux adaptées à l'objectif essentiel du mouvement d'émancipation : l'affirmation de l'identité nationale, l'unité et l'indépendance des Pays Roumains.

L'action conjuguée de ces trois facteurs va réduire l'importance du «luminisme» : la «tactique» surtout (légaliste, prudente, persuasive) va être

abandonnée, tandis que le « programme » de réformes à accomplir se décomposera graduellement, en tant qu'ensemble cohérent, en éléments disparates, dont la plupart seront repris et assimilés par les tendances idéologiques du jour. Dans un pays entré de plein fouet dans l'engrenage de l'économie et de la politique européennes, sans avoir accompli sa révolution bourgeoise, où, d'une part, on brûlait les étapes et, d'autre part, on rencontrait l'Orient à chaque coin de rue, de pareils mélanges étaient tout naturels : il y avait une forte propension à l'éclectisme, à des coexistences bizarres, à la combinaison de l'ancien et du nouveau.

Dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on y retrouve pendant longtemps, jusqu'à la fin du XIXe siècle, des composantes « luministes » assez explicites pour être reconnues sans peine. Par exemple, dans les années 60 et 70, C. A. Rosetti, l'un des militants les plus connus du libéralisme quarante-huitard, inscrit sur le frontispice de son journal populaire *Românul*, le slogan : « Lumineazăte şi vei fi » (« Éclaire-toi et tu vas exister! »). De même, dans les idéologies populistes de la fin du siècle, y compris aussi les débuts du mouvement ouvrier, le mot d'ordre d'éduquer les masses acquiert une dimension mythique, bien familière au prosélytisme des « Lumières ». D'autres exemples pourraient être cités mais j'y renonce, faute de temps.

Par conséquent, il en découle qu'à la question : quand est-ce que les « Lumières » finissent en Roumanie, on serait tenté de répondre : « jamais! ». La vérité est qu'elles ne meurent pas, elles se transforment. Si pourtant on rétrécit la question, et on se limite seulement à savoir quand se désagrège le « courant » ou l'« ensemble articulé » des « Lumières », alors on peut donner « cum grano salis » la date approximative de 1835-1840.

Permettez-moi maintenant de revenir un instant à la Transylvanie. La mort de Joseph II, nous le savons, met fin aux espérances de la fraction éclairée de la noblesse hongroise et marque le début d'une époque de recul politique. Pourtant, ce « recul » n'a pas la même portée pour tout le monde. Pendant la « crise », située par M. Kosáry entre 1795 et 1818, durant cette « longue période de réaction — je le cite — où prédominaient les tendances rétrogrades, féodales et où les idées politiques éclairées ne pouvaient survivre que dans une mesure restreinte, comme une petite rivière souterraine », l'intelligentsia roumaine, retirée dans les bibliothèques et les archives, poursuit inlassablement et avec une vigueur croissante, sa lutte nationale. Et notamment, les œuvres fondamentales des « Lumières » roumaines de Transylvanie sont écrites et publiées après 1790 — l'année qui marque l'interruption brutale de la politique des réformes. Le *Supplex Libellus Valachorum*, la charte des revendications de la nation roumaine date de 1791 (le deuxième *Supplex* — de 1805), *Istoria, lucrurile şi întîmplările Românilor (L'histoire, les institutions et les événements des Roumains)* est écrit entre 1800 et 1806, la grande *Hronicul Românilor (La chronique des Roumains)* de Gh. Şincai, entre 1802 et 1812, *Istoria pentru inceputul Românilor în Dacia (L'histoire des commencements des Roumains en Dacie)* de Petru Maïor paraît en 1812, le poème héroï-comique la *Ţiganiada*, le chef-d'œuvre des Lumières roumaines, de I. Budai-Deleanu, est rédigé à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle.

Je vais conclure. Les Colloques de Mátrafüred ont eu le grand mérite d'ébranler les anciens schémas simplificateurs qui imposaient à l'Est les modèles de l'Ouest. Mais à l'Est il y a la même dialectique du « commun » et du « particulier ». Les variantes nationales des « Lumières » (hongroises, roumaines, serbes, etc.) ne se laissent pas substituer les unes aux autres. L'existence d'un champ sémantique analogue et d'une équivalence fonctionnelle rapprochent les différents « luminismes » sans toutefois les égaliser, car ils correspondent à des situations spécifiques.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DIFFÉRENTES CONCEPTIONS DE LA TRANSFORMATION SOCIALE EN POLOGNE ET EN HONGRIE A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

PAR
ÉVA RING

Dans la présente étude je me propose de signaler les analogies et les différences dans les programmes politiques hongrois et polonais de la fin du XVIIIe siècle, où la défense de l'indépendance nationale a été associée à la nécessité des réformes sociales. Evidemment, ces analogies s'expliquent par des raisons multiples dont l'une des plus importantes est cependant la similitude des structures sociales dans les deux pays.

L'importance numérique de la noblesse par rapport à la population (8-10%, voire même 25% selon certaines estimations, en Pologne; 5% en Hongrie) et l'énorme influence politique qui en résulta, étaient uniques dans toute l'Europe de l'époque; seule la structure sociale de la lointaine Espagne montrait quelques traits analogues. Cette noblesse nombreuse disposait non seulement d'une «constitution» ancestrale, mais aussi d'une large autonomie locale, qui lui permettaient de limiter avec succès les tendances centralisatrices du pouvoir suprême. Dans les deux pays la proportion de la bourgeoisie, qui devait jouer un rôle de première importance dans l'évolution économique, était très réduite : à peu près 1,5-2% en Hongrie, un peu plus en Pologne, mais ici un tiers de la population urbaine et près de deux tiers des industriels et des commerçants appartenaient à l'ethnie juive, tout juste tolérée par la population, vivant dans une communauté close et isolée et dont les activités économiques étaient limitées par d'innombrables ordonnances.[1]

Aux analogies «traditionnelles» qui se manifestaient à la surface dans les fraternisations, les rapports familiaux et les liens des loges maçonniques entre la noblesse hongroise et la noblesse polonaise dans la Haute-Hongrie, s'ajoutèrent, sous l'effet de la crise politique de la fin du XVIIIe siècle, d'autres traits communs. Dans les conditions modifiées de la politique internationale des années 1790, les deux pays se voyaient obligés de faire face à la menace de l'intervention d'une

[1] KOWECKI, Jerzy, U początków nowoczesnego narodu (Les antécédents de la nation moderne), in *Polska w epoce oświecenia* (La Pologne à l'époque des Lumières), réd. LEŚNODORSKI, B. Varsovie, 1791, p. 108; KORZON, T., *Wewnętrzne dzieje Polski za Stanisława Augusta* (Histoire de la Pologne à l'époque de Stanislas-Auguste), Cracovie, 1897, p. 124.

puissance étrangère contestant leur souveraineté, et de relever en même temps le défi de la Révolution française.

Pour l'histoire de la Hongrie il fut déterminant que la grande épreuve, provoquant la prise de conscience de la noblesse, arriva avec le règne de Joseph II, suivi des dévalorisations pendant les guerres napoléoniennes. A la différence de la Pologne — où, grâce aux relations françaises traditonnelles des milieux aristocratiques, les idées des philosophes des Lumières avaient déjà pénétré pendant les années 1750 — la majeure partie des Hongrois ne fit connaissance des idées des « Lumières » que par un relais autrichien, et essentiellement sous le règne de Joseph II. La politique tolérante du « roi au chapeau » (appelé ainsi puisqu'il ne fut pas couronné) exerça toutefois une influence fort ambiguë sur les tendances réformistes : au début elle nourrissait des illusions sur les Lumières et la monarchie éclairée, mais par la suite elle réveilla non seulement les aversions traditionnelles pour l'absolutisme, mais aussi les antipathies pour les idées étrangères. Cette situation est très bien résumée dans la lettre d'István Czadray adressée en 1790 à Pál Őz : « La nation aveuglée par son adoration de soi-même ... détruit maintenant toutes les institutions sans examiner si elles sont bonnes ou mauvaises. La passion ignore la réflexion, et l'on prend toutes les mauvaises mesures pour autant de conséquences des idées éclairées. ... On a peur, comme de la peste, de tout ce qui vient de l'étranger, de toute nouveauté, de tout ce qui est allemand. Que le Hongrois reste toujours hongrois. Nous avons vu ce qu'il a été alors, et il le deviendra de nouveau : misanthrope balourd et égoïste ... Voilà les fruits d'un patriotisme mal compris. »[2] En effet, après 1790 la noblesse hongroise s'extasia devant l'échec de l'absolutisme ouvert et cherchait à faire annuler sans exception toutes les mesures de Joseph II. Il se trouvait pourtant quelques-uns qui, voyant le grave état arriéré de la Hongrie et voulant sauvegarder les résultats déjà obtenus, cherchaient de nouvelles voies, adaptées aux réalités sociales, pour réaliser dans la pratique les idées des Lumières.

En Pologne, par contre, après le désastre du partage de 1772, les « droits cardinaux »[3] garantis en 1775 par les trois grandes puissances firent comprendre à

[2] *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) 1790-1848, V./1, Budapest, 1980, p. 436; *Les documents des jacobins hongrois*, publ. par BENDA, Kálmán. I. Budapest, 1957 (par la suite *DJH*).

[3] Les droits cardinaux ne pouvant être modifiés, on se contenta de compléter les suivants:

a) Le droit d'inviolabilité personnelle reste assuré à la noblesse.

b) Chacun peut garder à vie les dignités et les propriétés accordées par le roi.

c) « Ius domini et proprietatis » — la noblesse dispose du droit de propriété et du droit de justice absolus sur ses biens.

d) Abrogation du droit de haute justice du seigneur terrien.

e) Dans les terrains inhabités on peut établir n'importe qui, même des vagabonds et des étrangers.

f) La noblesse exerce personnellement (*viritim*) son droit d'élire le roi.

g) Le fondement du pouvoir suprême est le seim (diète), mais qui ne peut siéger que pendant six semaines.

h) Le *liberum veto* est maintenu. Seules les affaires de moindre importance peuvent être décidées par un vote majoritaire.

In BARDACH, Julius, *Historia państwa i prawa Polski* (Histoire de l'Etat et du droit en Pologne), Varsovie, 1957, pp. 403-405.

tout homme raisonnable que la *Rzeczpospolita* marquait, par rapport au pays voisins, un retard catastrophique dans le domaine économique, militaire et administratif, et que la souveraineté n'était plus qu'une pure fiction. Grâce aux initiatives de la cour et de l'aristocratie éclairée, on réussit relativement vite à accélérer le rythme de la croissance économique, ce qui fit bientôt naître le projet d'une banque nationale.[4] Toutefois, parallèlement à l'augmentation prometteuse du nombre des entreprises mixtes, c'est-à-dire constituées des capitaux de nobles et de bourgeois, il était de plus en plus évident que la structure politique de la Pologne était désespérément anachronique par rapport aux réalités européennes de l'époque.

La première réaction des milieux éclairés de l'aristocratie était d'imiter les monarchies absolutistes voisines. Le rejet du code d'Andrzej Zamoyski,[5] l'échec spectaculaire des tentatives de réformes modérées démontrèrent pourtant avec évidence pour l'entourage de Stanislas-Auguste qu'aucune réforme n'était possible en Pologne sans le soutien de la noblesse moyenne. Il n'y avait plus de doute qu'au sein de la noblesse moyenne il fallait rassembler ceux qui désiraient la transformation sociale et élaborer une alternative, acceptable pour les partisans de la république et adaptée aussi aux impératifs de l'époque.

L'on comprend que pendant ce processus complexe de prise de conscience, des réponses analogues étaient conçues, des mécanismes analogues de défense s'étaient formés en Hongrie et en Pologne. Les ressemblances et les différences méritent également l'attention des historiens, de même que certains traits qu'on peut considérer comme *particularités régionales* : les conceptions qui n'apparaissent que rarement à l'est ou à l'ouest de la ligne géographique. Dans ce qui suit, nous allons examiner dans les deux pays les alternatives, jugées par nous les plus spécifiques, de la préparation d'une évolution bourgeoise, celles qui liaient la cause du progrès et de l'indépendance nationale à l'intérêt commun de toutes les couches sociales.

*

A l'est de l'Empire germanique et des Etats de la Maison d'Autriche il n'était pas rare qu'à défaut de bourgeoisies importantes, certains mouvements politiques tentaient de se créer une base sociale dans le but d'augmenter le nombre des privilégiés : on accordait des privilèges nobiliaires à certaines couches sociales, à titre collectif, ou individuel. Il suffit peut-être de citer à ce propos les heiduques ou le rôle joué par «l'ordre des preux» dans la guerre d'indépendance conduite par Rákóczi. En Pologne aussi on trouve d'innombrables exemples de ces droits

[4] TOPOLSKI, Jerzy, Gospodarka (Economie), in *Polska w epoce oświecenia* (La Pologne au siècle des Lumières), pp. 187-189; BARDACH, *op. cit.*, p. 446.

[5] L'ex-chancelier, le comte Andrzej Zamoyski fut chargé en 1776 de rédiger un code unifiant le droit coutumier polonais. Zamoyski voulait faire de son code le cadre juridique des réformes sociales. Bien que, dans le domaine des réformes, il se fût montré assez modéré, le caractère nettement anticlérical de son code provoqua des protestations de l'Eglise et du Vatican. En 1780 le seim refusa de débattre sur le code. KURDIBACH, Lukasz, *Dzieje kodeksu Andrzeja Zamoyskiego* (Histoire du code d'A.Z.), Varsovie, 1951.

« nobiliaires » dont jouissaient les couches sociales taillables, corvéables ou obligées au service militaire; sans parler de la noblesse russe qui était, en substance, jusqu'à l'époque de Pierre Ier une noblesse de serviteurs.[6] Ce qui est cependant tout à fait nouveau et typique au XVIIIe siècle, c'est que les mouvements de réformes éclairés cherchaient à mettre au service de la transformation bourgeoise l'octroi de privilèges, voire même l'anoblissement. Au premier abord cette tendance peut paraître paradoxale, mais ses partisans étaient dirigés par une évaluation judicieuse des réalités. Ils partaient de l'idée que la société nobiliaire, jalouse de ses privilèges, accepterait peut-être plus facilement un programme de réformes fondé non pas sur la liquidation totale de l'ancienne « constitution », mais sur l'« élargissement progressif » du monde des privilégiés. Comme Lajos Kossuth écrira plus tard : « La liberté est un trésor tellement inépuisable que, partagée entre de plus en plus de personnes, elle ne diminue pas, ne s'affaiblit pas, elle en gagne au contraire en force. »[7] Kossuth parlera déjà de l'extension à tous des mêmes libertés civiques. Certains de ses précurseurs au XVIIIe siècle voulaient au contraire conserver les différentes « libertés » féodales et étendre en même temps certains privilèges à toutes les couches sociales et, par l'élargissement graduel des libertés féodales, aboutir à l'instauration d'une monarchie constitutionnelle. Cette conception était née, elle aussi, lentement, par une synthèse de plusieurs idées issues des Lumières, pour connaître ensuite une radicalisation typique des conceptions « proto-libérales » et prendre enfin sa forme définitive pendant la période des réformes de Hongrie.

C'est dans les écrits du souverain éclairé de Toscane, devenu plus tard empereur sous le nom de Leopold II, que nous trouvons pour la première fois l'idée selon laquelle pour créer l'harmonie entre les différentes couches sociales le souverain doit jouer le rôle de la languette de la balance. Quant à « l'harmonie », il voulait y parvenir en assurant à toutes les couches sociales la représentativité dans le corps législatif. Dans l'assemblée nationale à deux chambres qu'il projetait, les propriétaires terriens auraient siégé dans la Chambre Haute et les non-propriétaires dans la Chambre Basse.[8] Ce fut en substance la même conception ou presque qu'exposa Ignác Martinovics (fin 1791, début 1792), quand Léopold II lui confia la charge secrète d'élaborer un projet et d'organiser un mouvement.[9] Mais un des chefs du mouvement jacobin autrichien, le Baron Riedel affirma, lui aussi, en 1794 devant ses juges, que les conspirateurs voulaient simplement réaliser les idées exprimées avant eux par Léopold II.[10]

Plusieurs membres de l'ordre nobiliaire en opposition se fixaient des objectifs pareils en cherchant à élaborer, face à l'absolutisme des Habsbourg, les nouvelles

[6] Les propriétés de la noblesse russe devinrent héréditaires en 1714. *A Szovjetunió története* (Histoire de l'Union Soviétique), Budapest, 1980, I, p. 181. Selon Korzon, à la fin du XVIIIe siècle la noblesse d'office était du nombre de 407 000 en Pologne, *op.cit.*, p. 124.

[7] *Kossuth Lajos összes munkái* (Œuvres complètes de Lajos Kossuth), t. VI, publ. par István BARTA. Budapest, 1966, p. 378.

[8] SILAGI, Denis, *Jakobiner in der Habsburger-Monarchie*, Vienne—Munich, 1962, p. 127.

[9] *Ibid.*, pp. 119-126.

[10] *Ibid.*, p. 163.

institutions politiques de la Hongrie indépendante, reliée à l'Autriche uniquement par l'union personnelle.

Le comte Alajos Batthyány, «le plus beau fleuron» des magnats hongrois, proposa dans son tract intitulé *Ad amicam aurem* (1790) l'institution d'une monarchie organisée sur la base de l'égalité des droits. Tenant les privilèges nobiliaires pour des survivances d'une époque barbare, il affirmait que, dans l'intérêt du bien public, il faut réduire les différences entre les Ordres. Il faut affranchir les serfs de la justice seigneuriale, il faut garantir leur liberté personnelle, il faut leur accorder le droit d'acquérir des biens, d'entrer en fonction publique et d'avoir des représentants. Les redevances seigneuriales doivent être réglées par des contrats de bail. Il exigea aussi la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Les communes les plus importantes devaient déléguer deux représentants nobles à la Diète nationale à convoquer.[11]

Le programme de Batthyány était soutenu par plusieurs membres influents — y compris aussi des francs-maçons — de l'aristocratie éclairée (le baron Miklós Skerlecz, le comte János Fekete, le comte Miklós Forgách, József Vay). Le comte Ferenc Széchényi, tout comme Batthyány, invita même la noblesse à se charger d'une part de l'impôt militaire.[12]

Le compromis entre l'indépendance nationale, l'évolution sociale et les cadres existants trouve son expression la plus claire dans le programme de la *Société des Réformateurs* (1794), aile modérée des jacobins hongrois. Conformément à ce projet, la Hongrie devait se transformer en une République indépendante où le pouvoir législatif appartiendrait à une assemblée nationale bicamérale, avec la représentation de la noblesse dans la Chambre Haute et avec celle des roturiers dans la Chambre Basse. La noblesse devait conserver son privilège d'acquérir des biens immobiliers, et d'occuper les hauts postes de commandement militaire. Les roturiers, pouvaient accéder à certaines fonctions, et les charges des serfs devaient être fixées dans des contrats de bail; de plus, après l'expropriation des propriétés foncières de la Couronne, de la Chambre et de l'Eglise, l'exonération fiscale aurait été étendue à tous.[13] Ce projet de programme contenait donc d'importantes concessions faites pour gagner la majorité de la petite noblesse. Il n'en est pas moins certain que par rapport aux objectifs de Joseph II, il proposa bien des projets progressistes, concernant notamment le système représentatif et le libre-échange. Les concessions visaient l'exploitation directe d'une situation favorable en politique extérieure.[14] Il était pourtant évident que pour mieux préparer l'avenir, il fallait

[11] Kosáry, Domokos, *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (Culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980, pp. 333-336; *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) 1790-1848, V/1, pp. 44-45.

[12] *Ibid.*

[13] *DJH* I. pp. 1002-1015.

[14] Les conspirateurs voulaient déclencher l'insurrection au moment du commencement de la guerre prévue entre la Russie et la Turquie. Voir les dépositions de Ferenc Szentmarjay dans *DJH*, t. II, Budapest, 1952, p. 110.

aller bien plus loin. On fonda donc bientôt une autre société de jacobins dont le catéchisme exposa la théorie de la liberté une et indivisible.[15]

Le moment favorable en politique extérieure n'étant pas venu, le mouvement jacobin échoua en Hongrie, et de 1794 à 1799 la cour de Vienne chercha systématiquement à liquider dans la Monarchie les mouvements d'opposition. Pourtant, on ne peut pas dire que les luttes des années 1790 aient été complètement vaines, d'autant plus qu'on a trouvé, sur le plan théorique, la voie menant à une société bourgeoise, la seule voie praticable pour la Hongrie. József Hajnóczy, qui a avancé dans ce but sa thèse de la conciliation des intérêts, peut déjà être considéré comme un vrai précurseur de Kossuth.

Les détours que l'on constate entre 1778 et 1794 dans les conceptions de Hajnóczy reflètent fidèlement les dilemmes des partisans hongrois des Lumières. Ce notable d'origine bourgeoise s'oppose encore en 1778 à la forme monarchique du gouvernement.[16] En 1785, par contre, il répond aux reproches de son ancien ami et bienfaiteur, le comte Miklós Forgách en affirmant qu'« il s'ensuit du caractère de la constitution hongroise qu'il est impossible de l'améliorer autrement que par le pouvoir » . . . car « . . . l'assemblée des Ordres ne renoncera jamais, de son propre gré, à des droits qu'ils ont obtenus et conservés par la force . . . »[17] Dans sa lettre Hajnóczy se prononce nettement pour la réalisation de l'égalité des droits civils par la voie absolutiste, et il est l'un de ceux qui restent fidèles au joséphisme jusqu'au bout. Le tournant qui brisa en 1790 sa carrière, l'amena à une prise en considération des réalités.[18] Lui qui avait toujours fait preuve d'un vif intérêt pour l'histoire et le droit public hongrois s'appliquait désormais à élaborer une alternative acceptable pour les Ordres aussi bien que pour les roturiers. Les éléments essentiels de sa pensée politique évoluaient progressivement, le ton en devenait de plus en plus radical surtout après l'abandon de ses illusions nourries sur l'opposition nobiliaire et le souverain.

Dans un écrit de 1790 *Gedänken eines ungarischen Patrioten*[19], il propose comme objectif principal la création de l'Etat hongrois indépendant, relié à la maison d'Autriche uniquement par l'union personnelle. A cette fin il convient de conserver l'ancienne constitution hongroise à laquelle la noblesse est de toute façon attachée, mais il faut y introduire des amendements qui servent le bien de la nation hongroise

[15] *DJH* I, pp. 1015-1036.

[16] József Hajnóczy (1750-1795). Juriste d'origine bourgeoise. Il a fait ses études à Pozsony (auj. Bratislava en Tchécoslovaquie). Il était secrétaire du comte Miklós Forgách et ensuite du comte Ferenc Széchényi, sous-préfet du comitat de Szerém entre 1786 et 1790. Secrétaire de la Chambre du Trésor en 1792. Un des directeurs de la conspiration des jacobins hongrois en 1793-94. Exécuté en 1795, cf. Bónis, György, *Hajnóczy József*, Budapest, 1954, pp. 36-37.

[17] *Ibid.*

[18] Joseph II accorda aux roturiers aussi le droit de remplir des fonctions élevées dans les services publics. Ce fut ainsi que Hajnóczy devint sous-préfet du comitat de Szerém en 1790. Quand Joseph II révoqua ses ordonnances il dut démissionner de son poste.

[19] « Gedänken eines ungarischen Patrioten über einige zum Landtag gehörige Gegenstände », février 1790, *DJH*, I, pp. 50-61.

entière. Parmi ceux-ci figuraient l'interdiction d'arrêter quelqu'un à défaut d'un acte exécutoire du tribunal, l'extension du droit d'acquérir des biens immobiliers et de remplir des fonctions publiques à tous les habitants disposant de biens indépendants du pouvoir du seigneur terrien, et la possibilité de racheter moyennant paiements les prestations dues au propriétaire terrien, et le rachat des terres. Comme il l'exposerait plus tard dans son étude sur les limites du pouvoir royal, on devait assurer l'indépendance de la nation hongroise en garantissant la liberté commune pour tous.

« Nous ne pouvons guère espérer obtenir la liberté commune pour tous, ni une constitution solide pour le pays, ni l'absence de toute intervention du ministère allemand, tant que nous n'introduisons pas, d'une part, la contribution égale aux charges publiques et n'étendons pas à tous, d'autre part, la possibilité de posséder des propriétés foncières et, parallèlement, l'accès aux fonctions publiques; la liberté fondamentale de la société civile — personne ne peut être arrêté sans convocation devant le tribunal et sans jugement, etc. — doit être étendue à tous les propriétaires de biens immobiliers (que ce soit maison, vigne, terre défrichée); nous ne saurons les obtenir tant que nous ne supprimons pas les tribunaux où le juge et la partie en cause sont la même personne, et tant que nous n'introduisons pas ce qui devrait en être la prémisse, c'est-à-dire, la liberté absolue de la presse. »[20]

Dans les *Gedänken* . . ., le programme de Hajnóczy contient déjà la revendication d'une contribution égale aux charges publiques et de la séparation des pouvoirs judiciaire et exécutif. Il voulait introduire dans la pratique le principe de Montesquieu concernant le partage du pouvoir. Tout en se référant souvent à l'exemple fourni par la constitution anglaise, il exigea d'exclure de la Diète les représentants du pouvoir exécutif et se prononça ainsi contre le système de cabinet anglais.[21]

Dans son œuvre intitulée *De l'Assemblée Nationale* il affirme la nécessité de la création d'une diète représentative du peuple et de la séparation des trois pouvoirs, et il y résume pour la première fois en Hongrie les droits naturels tenus pour fondamentaux. En dehors de la liberté de choisir sa patrie, de la liberté des sentiments, de la pensée et de la parole, il traite d'une manière remarquable le problème de l'égalité des droits des Serbes et des Roumains de confession orthodoxe, et la tolérance envers les Juifs. Après la liberté d'acquérir des propriétés et d'en disposer, il finit par la liberté personnelle, par « l'innocence présumée ». L'égalité des droits ne signifiait pas pour lui la garantie du droit de « l'immunité personnelle », il la concevait comme la reconnaissance de la possibilité assurée à tous d'acquérir de la propriété. Le pouvoir législatif devait appartenir à tout citoyen

[20] « Közjogi értekezés a királyi hatalom korlátairól Magyarországon 1790 szept. », (Dissertation de droit public sur les limites du pouvoir royal en Hongrie, sept. 1790), in *Hajnóczy József közjogi politikai munkái* (Œuvres de József Hajnóczy sur le droit public et la politique), publ. par CSIZMADIA, Andor. Budapest, 1958, p. 180; BÓNIS, *op. cit.*, p. 90.

[21] BÓNIS, *op. cit.*, p. 180.

possédant un bien immobilier émancipé du pouvoir du seigneur terrien, il demanda donc la convocation d'une diète représentative.[22]

De 1790 à 1793 ses idées devenaient nettement plus radicales, et tant qu'il y avait de l'espoir que la Diète consentirait à des modifications substantielles de la « constitution » — dont l'essence constitutionnelle même devait être récusée par la suite le plus violemment précisément par Hajnóczy — il était prêt à faire des concessions, reconnaissant la nécessité de procéder graduellement.

Ses recherches faites sur le droit public dans les archives et les chartriers révèlent qu'à l'instar du code du Polonais Andrzej Zamoyski, il voulait appuyer ses propositions par la remise en vigueur d'anciennes lois oubliées, prouvant par là que ses conceptions étaient conformes aux traditions historiques. C'est pourquoi il collectionnait fiévreusement, même pendant les semaines précédant son arrestation, les documents relatifs à l'histoire du servage.

En 1773 on institua en Pologne une *Commission d'Education Nationale* dont le but principal était de donner une éducation d'esprit progressiste aux jeunes nobles. C'est dans le travail de cette Comission que Hugo Kołłątaj se fit connaître et acquit un renom national, en homme politique très influent des années 1780, considéré comme un « proto-libéral ». Né dans une famille de petite noblesse, il s'engagea dans la voie traditionnelle de l'élévation dans la hiérarchie sociale : il entra dans les ordres. Il fit ses études à Cracovie, à Vienne (où il était peut-être élève de Martini), ensuite à Rome. Lors de ses études, faites en Italie, il subit la forte influence de Filangieri, célèbre criminaliste de l'époque des Lumières qui professait que la forme souhaitable de la transformation sociale était la « pacifica rivoluzione ». Kołłątaj adopta ce principe qui, diffusé en Pologne, fit naître la devise de la « łagodna rewolucja » (révolution modérée).[23]

A la différence de l'autre grand penseur politique de son époque, Stanisław Staszic, Kołłątaj, qui n'était pas seulement un théoricien, voulait réaliser ses idées dans la pratique aussi. Il abolit la corvée sur ses domaines, conclut des contrats avec les serfs, pratiquait le commerce du bois et du blé avec ses propres bateaux, ouvrit une mine de sel, etc. et en 1786 acheta la dignité de référendaire lituanien. Ce dernier pas montre qu'il se préparait consciemment à la carrière politique. Dès lors, il s'approcha des chefs du parti réformiste, le comte Stanisław Małachowski et le comte Ignacy Potocki. Bientôt se forma autour de lui un cercle regroupant les personnalités éminentes de la vie intellectuelle et politique de Pologne (Jezierski, Trębicki, Śniadecki, Jasiński, Zabłocki), dont les membres se donnaient le nom de *Kuźnica* (Forge)[24] et qui publiaient une multitude de tracts, d'articles de journaux et

[22] Magyarország országgyűléséről és annak szervezetéről szóló közjogi értekezés (Dissertation de droit public sur la Diète hongroise et son organisaiton), in *Œuvres* de József Hajnóczy sur le droit public et la politique, éd. cit., pp. 187-265.

[23] Hugo Kołłątaj Stumberg (1750-1812), recteur de l'Université de Cravocie, vice-chancelier, ministre des finances de l'insurrection de Kościuszko. Voir: *Polski Slownik Biograficzny* (Encylopédie biographique polonaise) XIII, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1967-68, pp. 335-345; KLIMOWICZ, Mieczesław, *Oświecenie* (Lumières), Varsovie, 1972, pp. 333-340.

[24] *Kuźnica Kołłątajowska* (« Forge » de Kołłątaj), publ. LEŚNODORSKI, B. Wrocław, 1949, BN I.

de drames, pour préparer l'opinion publique polonaise à la nécessité des réformes sociales.

Le moment tant attendu arrivait en 1788, lorsqu'éclata la guerre russo-turque. La coopération prusso-polonaise la menaçant d'une éventuelle attaque dans le dos, Catherine II consentit à la suspension du *liberum veto* et à la transformation de la Diète en Confédératon. Les partisans du parti réformiste cherchaient à exploiter le plus possible ce moment historique favorable. Ce fut dans ces conditions que parurent les *Listy Anonima* (Lettres anonymes) de Kołłątaj contenant le programme de la « révolution modérée ». Ces lettres où il parle de la transformation de l'armée, du régime politique et de la Constitution parurent d'une manière continue d'août 1788 à la fin de 1789 sous le titre intégral de *Quelques lettres d'un anonyme à Stanisław Małachovski, référendaire royal, sur le seim* (la Diète) *à convoquer.*[25] Il reconnut que pour consolider l'ordre public en Pologne, pour assainir l'économie et pour augmenter son potentiel militaire, il était avant tout besoin d'avoir des *capitaux*, mais l'on ne pouvait espérer la venue de banquiers étrangers tant que la sécurité de leur personne et de leurs biens ne serait pas garantie. Il prévoyait donc la création d'une *alliance entre noblesse et bourgeoisie* et la réalisation de *l'unité des intérêts* fondée sur la garantie de la liberté individuelle. Aux termes de cette alliance, les nobles auraient dû accepter de partager désormais avec la bourgeoisie le droit de l'inviolabilité personnelle et de l'acquisition de propriétés foncières. Kołłątaj proposa en outre que la Diète se transformât en une assemblée nationale bicamérale où les délégués des villes royales libres siègeraient dans la Chambre Basse. Pour arriver au compromis social nécessaire, il dut pourtant renoncer à soutenir la cause des bourgs agraires. Il insista par contre sur l'anoblissement des membres les plus doués de la bourgeoisie, susceptibles d'acquérir des propriétés, pour leur ouvrir ainsi l'accession à des postes plus élevés et pour les libérer ainsi de la concurrence économique de la noblesse productrice de marchandises, très défavorable pour eux, car les bourgeois anoblis auraient obtenu aussi les privilèges économiques de la classe féodale dominante. Afin de réaliser ses projets, il chercha à établir des relations multiples avec les chefs des magistratures urbaines, et une amitié particulièrement étroite le lia aux maires, jouissant d'une grande autorité, de la Cité de Varsovie, Jan Dekert, Franciszek Barss. Ce fut Kołłątaj qui organisa en 1789 la « marche noire » de 141 villes royales libres de Pologne,[26] où les délégués réclamaient, dans un mémorandum rédigé par lui, que l'on étendît sur eux les privilèges des nobles.

Il est à noter pourtant que sous l'aspect du développement économique, Kołłątaj voyait bien plus loin que la bourgeoisie polonaise à l'esprit étroit qui, dans ses

[25] « Do Stanisława Małachowskiego, referendarza koronnego o przyszłym sejmie Anonima listów kilka » (quelques lettres d'un anonyme à Stanislas Małachowski, référendaire royal, sur le seim à convoquer), in *Kuźnica Kołłątajowska, op. cit.*, p. 130.

[26] A ce mouvement, nommé d'après le vêtement noir des délégués, participaient 294 délégués représentant 141 villes. Voir ZAHORSKI, Andrzej, *Warszawa za Sasów i Stanisława Augusta* (Varsovie sous les Saxons et Stanislas-Auguste), Varsovie, 1970, pp. 140-144.

requêtes adressées à la Diète, demandait sans cesse la liquidation de la concurrence de la population juive. Dans un esprit très conséquent, Kołłątaj prit, par contre, position dans ses discours à la Diète pour la tolérence, et ce n'est pas un hasard si en 1792 ce fut sous sa direction que l'on procéda à une nouvelle réglementation du statut des Juifs et à l'extension du principe de l'inviolabilité personnelle sur eux aussi.[27]

Kołłątaj déclara en outre que l'ensemble des privilèges féodaux ne devait être réservé qu'aux propriétaires terriens et que les gentilshommes campagnards pauvres devaient être exclus de l'exercice du pouvoir législatif. Sa pensée fut complétée par sa prise de position dans la question du servage : « Que le paysan soit complètement libre quant à sa personne et à son travail. »[28]

Cette conception modérée n'en avait pas moins une importance historique, car sa mise en pratique aurait entraîné l'abolition de l'un des privilèges cardinaux. De cette manière les rapports entre propriétaires fonciers et serfs cesseraient de relever du droit privé. C'est que, voyant l'exemple des monarchies absolutistes éclairées de la région, le parti réformiste polonais accorda une importance de plus en plus grande à la création des cadres juridiques de l'intervention de l'Etat, car, suivant Józef Wybicki et Stanisław Staszic, on répétait comme un adage que la cause de la pauvreté de la Pologne résidait dans *la pauvreté et le manque d'intérêt des serfs*.[29]

Il s'ensuit clairement de tout ce qui précède qu'en élaborant sa conception, Kołłątaj se référait à l'exemple anglais. C'est pourquoi il insista sur la nécessité de l'union des couches les plus riches de la noblesse et de la bourgeoisie. Néanmoins, comme la cause des réformes avait à peine progressé avant 1790,[30] Kołłątaj prononça à la Diète un discours retentissant sous le titre de *Dernier avertissement à la Pologne*. Il évoqua devant les délégués la vision de la mort de la nation polonaise pour faire accepter l'alternative proposée par lui : « Nous avons besoin d'une royauté héréditaire, sinon nous devrons faire face à un interrègne avec la menace d'un partage total et définitif du pays; il nous faut un roi qui dispose d'un pouvoir réel, limité par des lois et contrôlé par des ministres responsables; autrement nous n'aurons jamais un pouvoir exécutif fort et efficace, et sans détenir la réalité du pouvoir exécutif il est inconcevable de constituer n'importe où dans le monde un gouvernement valable ...

Quel gentilhomme ne veut pas être libre? Quel gentilhomme peut sauver de l'esclavage sur cette terre lui-même et ses descendants, sur cette terre où il y a tant de millions d'esclaves? Mais en parlant de la liberté du peuple on ne doit pas

[27] BARDACH, *op. cit.*, p. 433.

[28] *Oddajmy chłopu wolność!* (Donnez la liberté aux paysans!), lettre anonyme écrite le 11 ocobre 1788. Voir *Kuźnica Kołłątajowska, op. cit.*, p. 33.

[29] KURDIBACHA, *Dzieje Kodeksu Andrzeja Zamoyskiego* (Histoire du code d'Andrzej Zamoyski), pp. 53-54; BOBIŃSKA, Celina, *Szkice o ideologach polskiego oświecenia (Kołłątaj i Staszic)* (Esquisses sur les idéologues des Lumières en Pologne, Kołłątaj et Staszic), Varsovie, 1952, p. 83.

[30] Des décisions concernant uniquement la création d'une armée de 100 000 hommes, la réforme de la direction militaire et de l'ordre judiciaire, et l'imposition des propriétés nobiliaires. Voir, BARDACH, *op. cit.*, p. 428.

interpréter faussement nos conceptions. *La liberté du peuple n'est autre chose que l'un des droits de l'homme. Elle ne sert pas à reconquérir leur liberté* (c'est-à-dire leur liberté illimitée — É. R.), *à pouvoir être indocile, à pouvoir participer à la législation, à pouvoir annuler les honneurs et les privilèges des descendants des hommes de mérite. . . . Nous n'entendons pas que le peuple exerce son influence sur le gouvernement de notre nation, mais seulement qu'il l'aime et l'honore. . .* » (souligné par moi — É. R.)[31] De toute évidence, il parle ici des serfs, mais il est également clair que sous « liberté » et « peuple » Kołłątaj n'entendait pas la même chose que les philosophes des Lumières en France.

Cette intervention de Kołłątaj est d'autant plus intéressante qu'il recourt à la conception moderne de la nation. Pour lui, la nation polonaise était *l'ensemble des personnes de langue polonaise*, et ses écrits révèlent nettement qu'il cherchait à promouvoir la création d'un Etat national fort et centralisé où, grâce à l'évolution de l'instruction publique et de la culture, disparaîtraient les dialectes (c'est-à-dire les langues des minorités), et toute la population aurait les mêmes mœurs et coutumes.[32] Mais il ne voulait certainement pas accorder un rôle actif à la grande majorité de la société dans la mise en place de l'Etat national moderne.

L'entrée sur la scène politique de *Stanisław Staszic*[33] marqua aussi une étape importante dans l'évolution de la pensée politique polonaise. Ce jeune prêtre qui avait fait ses études universitaires en France et en Allemagne, sortit brusquement de l'anonymat en 1787. Trois ans plus tard, il fit paraître lui aussi ses « avertissements pour la Pologne ». Il avait exposé un programme bien plus radical que celui de Kołłątaj déjà dans sa première œuvre publiée en 1787 sous le titre de *Remarques sur la vie du chancelier et grand hetman de la couronne Jan Zamoyski, appliquées à l'état actuel de la république*.[34] Staszic qui rejeta le principe de Montesquieu sur le partage du pouvoir, était non seulement un partisan convaincu de la république centralisée à la Rousseau où l'intérêt privé est largement soumis à l'intérêt public, mais professa aussi l'égalité naturelle de tous les hommes, affirmant que les différences entre les hommes étaient créées par la société humaine elle-même. Chez Staszic la société humaine possède cependant une valeur morale dans la mesure où elle a de plus en plus subordonné, au cours de son évolution, l'intérêt de l'individu à celui de la communauté. C'est que l'homme étant mortel, ses intérêts sont d'ordre inférieur, par rapport au bien public, à celui de « l'éternelle » communauté humaine. Ainsi, il

[31] *Kuźnica Kołłątajowska, op. cit.*, pp. 108-115.

[32] Bobińska, *op. cit.*, p. 32.

[33] Staszic, Stanisław Wawrzyniec (1755-1826), fils du maire de Pila, géographe et géologue, il fit ses études aux universités de Leipzig et de Göttingen, ensuite au Collège de France, et fonda l'Académie Polonaise des Sciences; il affranchit les serfs de ses domaines. Nowy Korbut VI. PIW, Varsovie, 1970, pp. 217-235 ; Bobińska, *op. cit.*, pp. 65-151. Klimowicz, *op. cit.*, pp. 322-333.

[34] *Uwagi nad życiem Jana Zamoyskiego, kancelarza i hetmana w. k. do dzisiejszego stan Rzeczypospolitej Polskiej przystosowane* (Remarques sur la vie de Jan Zamoyski, chancelier et grand hetman de la Couronne, appliquées à l'état actuel de la République). Il écrivit cette œuvre en 1790, pendant son séjour à la propriété de Jan Zamoyski, fils de l'ex-chancelier Andrzej Zamoyski, cf. la note 5 ci-dessus.

explique l'anarchie en Pologne par le fait que les individus avaient souvent tendance à se placer au-dessus de la volonté commune, ce qui se traduisait, entre autres, par l'institution du *liberum veto*.[35]

Dans les *Avertissements pour la Pologne sur la base des conditions politiques actuelles en Europe et du droit naturel*...[36] (devenue largement connue sous le titre d'*Avertissements*), il élabora en 1790 un système d'argumentation économique pour souligner la nécessité de l'union des intérêts. Il était le premier en Pologne à développer l'idée qu'un Etat national moderne était inconcevable sans une *économie nationale* unifiée. C'est une unité organique impliquant une dépendance mutuelle entre les intérêts des différentes couches sociales, compte tenu des intérêts économiques de la bourgeoisie et des serfs. Aussi ne peut-on faire aucune distinction dans la régularisation de leur situation politique. Dans sa conception on découvre des arguments physiocrates aussi bien que mercantilistes, qu'il cherchait à appliquer d'une manière créative aux conditions de la Pologne. Il se rendait bien compte du rôle décisif de l'agriculture dans l'économie nationale, de même que du handicap majeur que représentait, pour l'ensemble de la production, l'absence de droits et le manque d'intérêt des serfs; cependant, à l'opposé de Quesnay et de Turgot, il fut amené non pas à la reconnaissance du rôle important des fermiers capitalistes et des avantages de la grande propriété foncière, mais à la conclusion que tous les grands propriétaires terriens étaient des parasites, et que la forme la plus productrice de l'agriculture était la *petite culture* paysanne «...il est contraire à la nature humaine de travailler sincèrement pour (le bien de) quelqu'un d'autre ... la corvée est tellement étrangère à la nature qu'il est impossible de concilier la corvée avec la justice, ni la justice avec la corvée...»[37] Quant à l'industrie, il était partisan du libre-échange, mais, vu les conditions données, il voulait un soutien protectionniste pour les industries économiquement les plus importantes, afin que l'argent ne sorte pas du pays, que se consolide le marché intérieur, qu'il y ait assez de consommateurs de produits industriels et agricoles. A long terme, il considérait comme inévitable la mise en place d'un système politique qui assure pour tous les droits de la « liberté, égalité, propriété », aussi bien que l'octroi aux serfs du droit de propriété terrienne, et la suppression des immunités fiscales de la noblesse et l'introduction d'un impôt proportionnel.

Staszic se rendit pourtant bien compte que la Pologne était située dans une Europe « réelle » et non pas « idéale », et qu'il fallait donc agir conformément aux conditions réelles de la politique intérieure et extérieure.

Dans les conditions données il était besoin de procéder à des réformes radicales répondant aux intérêts de toutes les couches sociales, et ceci au lieu de débats

[35] KLIMOWICZ, *op. cit.*, pp. 322-333; BOBIŃSKA, *op. cit.*, p. 77.

[36] *Przestrogi dla Polski z terazniejszych politycznych Europy związków i z praw natury wypadające przez pisarza uwag nad życiem Jana Zamoyskiego* (Avertissements pour la Pologne eu égard aux conditions politiques actuelles en Europe, et au droit naturel, par l'auteur des « Remarques sur la vie de Zamoyski »). L'œuvre parut anonyme en janvier 1790.

[37] BOBIŃSKA, *op. cit.*, p. 89.

parlementaires sans fin — écrivit-il. Pour arriver à l'harmonisation « réelle » des intérêts, il fit d'importantes concessions, ce qui explique les contradictions internes de ses écrits. Bien qu'il pensât au fond que seule une monarchie absolue et forte était capable de sauver effectivement la Pologne des dangers qui la menaçaient, les réalités lui imposaient l'adoption de la position de la noblesse qui, par sa supériorité numérique et son prestige social, était seule à pouvoir freiner les tendances oligarchiques des magnats. Par conséquent, dit-il, en Pologne on ne peut concevoir d'autre système politique que celui analogue à la monarchie constitutionnelle anglaise, avec la seule différence qu'au roi de Pologne il faut garantir un pouvoir plus réduit que celui dont dispose le souverain anglais. Mais il est impossible de remettre encore à plus tard l'égalité des droits de la bourgeoisie et de la noblesse.

Tout en suggérant, pour des raisons pratiques, l'introduction du système politique de type anglais, Staszic récusa l'idée de la création d'une diète bicamérale. Dans toute l'Europe, la Chambre Haute ne fait que freiner l'évolution sociale — affirma-t-il — la noblesse et la bourgeoisie doivent donc délibérer en commun.

Ces concessions prouvent qu'il avait des opinions analogues à celles de Kołłątaj sur la question du servage. Il se serait contenté de fixer par des contrats les prestations des serfs, le rachat partiel de la corvée, la mise sous le contrôle de l'Etat des procès entre propriétaires terriens et leurs serfs.

La modification de la constitution devint de plus en plus urgente. On prévoyait qu'après la fin de la guerre avec les Turcs, Catherine II accorderait plus d'attention aux événements de Pologne et qu'elle ne verrait guère avec plaisir les orientations pro-prussiennes qui y prévalaient. Voulant mettre la tzarine devant des faits accomplis, le parti réformiste profita à Pâques 1791 du retour habituel chez eux des magnats conservateurs et obtint, grâce à une procédure accélérée, l'adoption de la constitution par la Diète. Le 3 mai la population de Varsovie accueillit avec une joie délirante la nouvelle que la Diète venait de voter la première constitution (moderne) de l'Europe.

La constitution polonaise cita Rousseau en déclarant : « tout pouvoir a ses sources dans la volonté du peuple » et « les délégués représentent la nation tout entière ».[38] Ensuite elle réaffirma les privilèges traditionnels de la noblesse, ajoutant que dans l'avenir seule la noblesse ancestrale ou disposant de propriété de service devait prendre part à l'exercice du pouvoir législatif. Cependant, à l'encontre du programme de Kołłątaj, les délégués des villes ne devenaient pas des membres de plein droit de la Chambre Basse de la Diète. Aux termes de la constitution, les villes avaient à la Diète 24 représentants, mais ceux-ci n'avaient pas le droit de vote et ne pouvaient se prononcer que sur les questions qui les touchaient directement. Par contre, tous les citoyens obtenaient le droit d'acquérir des propriétés foncières, de même que le droit d'inviolabilité personnelle. Désormais, les bourgeois pouvaient remplir des fonctions moins élevées, accéder à des postes de judicature, devenir officiers de l'armée, obtenir des dignités moins élevées dans les chapitres et les corps

[38] BARDACH, *op. cit.*, pp. 432-437.

ecclésiastiques. Mais tout compte fait, on n'a réussi qu'à réduire les pouvoirs exclusifs de la noblesse dans l'exercice du pouvoir exécutif. Ce fut à partir de 1792 que six députés des villes pouvaient prendre part aux délibérations sur les finances et les affaires intérieures, et trois à celles des «commissions civiles et militaires de l'ordre public», servant d'organes locaux d'administration.

Pour consolider l'alliance entre noblesse et bourgeoisie et pour promouvoir la fusion de ces deux couches sociales, la constitution promit pour l'avenir des anoblissements en masse. Les bourgeois qui avaient travaillé pendant deux ans dans les commissions gouvernementales, à la chancellerie ou au bureau des contributions, qui avaient obtenu dans l'armée le rang d'officier d'état-major, ainsi que ceux qui payaient au moins 200 zł d'impôt annuel sur leurs propriétés, devaient être, à leur demande, anoblis immédiatement. En outre, chaque Diète suivante devait accorder l'ensemble des privilèges nobiliaires à trente membres méritants de la bourgeoisie. Il est à noter toutefois que seule la deuxième génération des nouveaux nobles devait profiter de tous les privilèges nobiliaires; par exemple seuls les membres de celle-ci pouvaient devenir de hauts dignitaires de l'Etat.

L'article IV de la *Constitution* déclara que les serfs «étaient placés sous la protection de la loi du gouvernement du pays» vu que le bien-être du pays était fondé sur leur travail. Quant aux redevances seigneuriales et à la condition des serfs, la constitution ne prescrivit pas de changements obligatoires, et le droit de liberté de résidence ne leur fut pas accordé non plus. La constitution ne faisait que recommander aux propriétaires fonciers de conclure des contrats et d'admettre le rachat de la corvée, mais l'article IV n'en compte pas moins pour être une percée sur le plan social. La majorité des propriétaires y voyaient, et non sans raison, le cadre juridique d'interventions ultérieures de l'Etat.

Bien que la constitution supprimât l'exemption fiscale de la noblesse, l'union des intérêts, fondée sur la garantie du droit de liberté personnelle, souffrait d'une brèche, étant donné que l'abolition du servage de la glèbe n'avait pas eu lieu. De plus, la Constitution consacra à nouveau certains privilèges nobiliaires qui freinaient le développement économique, tels que l'exemption douanière, les affermages dits mineurs des droits régaliens, le droit d'avoir un moulin, un débit de vin, etc. ce ne fut en effet que le nombre des privilégiés qui augmenta.

La majorité de la noblesse trouvait même excessives ces concessions, tandis que la bourgeoisie et la paysannerie n'en étaient pas satisfaites. Les serfs interprétaient l'article IV comme portant l'abolition de la corvée; aussi, à plusieurs endroits, se refusaient-ils à les accomplir et il y avait même des actions violentes.[39] Mais ce ne fut pas en Pologne qu'on allait décider du destin de la *Constitution*. Malgré le traité d'aide mutuelle prusso-polonais en vigueur, la Prusse envahit la Pologne en 1792 et de l'est une armée russe marcha sur Varsovie.[40]

[39] *Ibid.*, pp. 429-431.

[40] Un tournant survint dans l'attitude de la Prusse puisque le seim ne cessait d'ajourner la cession de Gdańsk, Toruń et d'une partie de la Grande Pologne (des territoires polonais les plus développés). Cf. Rostworowski, Emanuel, Polska w układzie sił politicznych Europy XVIII wieku (La Pologne et les

L'occasion de consolider l'Etat polonais était fatalement manquée. Néanmoins, cette constitution polonaise de courte vie a apporté des changements durables. La mobilité sociale augmenta dans l'armée, dans l'appareil administratif,[41] et même l'opposition de Targowice, ayant accédé au pouvoir, n'a rien changé à l'administration réformée des villes.[42] L'alliance entre la noblesse et la bourgeoisie et avec elle la question de la transformation bourgeoise n'étaient plus, du moins pour un temps, à l'ordre du jour.

L'adoption de la constitution polonaise, de même que l'insurrection menée par Kościuszko au printemps 1794, avaient un immense écho en Hongrie. Pour se faire une idée de l'intérêt que l'opposition éclairée dans les Ordres hongrois portait à ce qui se passait dans le pays voisin, il convient de recourir au tract de Nagyváthy, à la « lettre ouverte » de Martinovics, et au manuel de la *Société des Réformateurs* qui invita à suivre l'exemple de l'insurrection polonaise.[43]

L'analyse des différents programmes politiques hongrois et polonais révèle pourtant au moins autant de différences que d'analogies. Nous n'en citerons que quelques-unes :

— Il est à remarquer qu'en Hongrie on ne fait en général aucune distinction entre bourgeois et serfs dans la réglementation de leur statut et l'élargissement de leurs droits. La raison en doit probablement être recherchée non pas dans l'état arriéré de l'économie hongroise, mais dans l'influence de l'absolutisme éclairé. C'est que dans les ordonnances de Joseph II, conformément à l'esprit de centralisation, les roturiers étaient souvent traités d'une manière identique (parfois au détriment de la bourgeoisie, comme en témoigne son décret sur l'administration).[44] L'autre raison, peut-être plus importante, est l'influence de la physiocratie. C'est que l'opposition hongroise, menant une lutte désespérée contre le régime douanier autrichien, emprunta à la physiocratie l'idée du « commerce libre » et du rôle important de l'agriculture, et cherchait à rendre les serfs intéressés à produire plus. Cela a certainement marqué les positions prises par les réformistes sur la question du servage, bien que ce fût dans ce domaine que l'opposition des Ordres hongrois obtint le moins de résultats. En dehors du droit de liberté de changer de domicile, même les jacobins modérés se contentèrent de réclamer la conclusion de contrats de bail et la garantie de la représentation des roturiers à la Diète. En Pologne, cela ne

---

rapports de force en Europe du XVIIIe siècle), in *Polska w epoce oświecenia* (La Pologne au siècle des Lumières), *op. cit.*, p. 55.

[41] KOWECKI, *op. cit.*, p. 130.

[42] BARDACH, *op. cit.*, p. 453.

[43] KOSÁRY, *op. cit.*, pp. 336-337 ; *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) V/1.47 ; H. BALÁZS, Éva, *Berzeviczy Gergely, a reformpolitikus* (B. G., homme politique réformiste, 1763-1795), Budapest, 1967, pp. 211-213 ; *DJH* I, pp. 814-834, p. 1009.

[44] Joseph II intégra dans les districts nouvellement organisés aussi les villes royales libres, les mettant ainsi, au fond, sous contrôle nobiliaire. HAJDU, Lajos, *A közjó szolgálatában* (Au service du bien public), Budapest, 1983, p. 172.

devait être réalisé que pendant la courte dictature militaire de l'insurrection de Kościuszko.[45]

— En Hongrie non plus, les anoblissements massifs, en tant qu'alternative de la préparation graduelle de l'évolution bourgeoise, ne progressèrent guère. Comme le montre l'exemple du comte Alajos Batthyány, l'aile de l'opposition favorable aux réformes voyait la solution plutôt dans la réduction des différences entre les Ordres que dans l'augmentation numérique du corps de la noblesse.

Réaliser l'égalité des droits par l'extension des privilèges et par le développement progressif de l'ancienne constitution nobiliaire, réunir la cause de l'indépendance nationale à celle de l'évolution sociale; ces idées étaient nées dans les deux pays d'une prise de conscience sur des réalités historiques et sociales. Etant donné qu'à l'est de cette région, on ne connaît pas, à la fin du XVIIIe siècle, de conceptions analogues, car ni en Russie, ni dans l'Empire turc la noblesse n'avait de constitution féodale et ne disposait par conséquent de droits politiques pouvant être étendus à d'autres couches sociales. On peut dire que le programme esquissé ci-haut est spécifique à l'Europe Centrale et Orientale.[46]

*

Pour finir, je voudrais faire quelques remarques sur la position adoptée par M. Domokos Kosáry dans son livre intitulé *Culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle* à propos des mouvements nobiliaires en Pologne et en Hongrie. Ces problèmes n'ont été posés dans le rapport de M. Kosáry que dans les grandes lignes, c'est pourquoi je préfère analyser son livre où il entre dans les détails aussi. M. Kosáry y dit, entre autres, qu'en Pologne le mouvement nobiliaire éclairé était plus étendu et allait plus loin qu'en Hongrie où, du moins au début, il était divisé par la politique absolutiste et ne se déclencha effectivement que pendant la Révolution française. Par contre, la cause de l'indépendance nationale étant étroitement liée en Pologne à celle du

[45] La proclamation de Kościuszko, faite le 7 mai 1794 à Połaniec, garantissait aux serfs le droit de liberté de changer de domicile et la liberté personnelle ; elle réduisait à environ 30 % la corvée et interdisait de chasser les serfs de leurs terres. Il ordonna que dans l'avenir les inspecteurs désignés par l'Etat prendraient les décisions dans les contentieux entre serfs et seigneurs terriens. GIEROWSKI, Józef, *Historia Polski 1492-1864* (Histoire de la Pologne), Varsovie, 1972, p. 194.

[46] En Russie ce fut Alexandre Nikolaevitch Radichtchev, partisan des Lumières, qui réclama le premier l'affranchissement des serfs (aussi fut-il condamné à mort, mais Catherine II commua la peine en exil en Sibérie). RAGYISCSEV, A. Ny., *Utazás Pétervárról Moszkvába* (Voyage de Pétersbourg à Moscou), Budapest, 1979. La question de l'élargissement des droits politiques des roturiers n'a pas été posée. Même la noblesse russe n'obtint qu'en 1785 le droit de créer des associations sous le contrôle du gouverneur général et du gouverneur local, mais il n'était même pas question d'autonomie politique. C'est le gouvernement du tzar qui nomma tous les membres de l'appareil administratif et judiciaire. La lettre de privilège permettait, certes, en cas d'un cens élevé, que la « communauté urbaine » élise les organes de l'autonomie urbaine, mais ils étaient tous soumis au contrôle de l'administration locale. Il est donc à se demander, même dans ce cas, dans quelle mesure on peut parler d'autonomie. Voir *Histoire de l'Union Soviétique, op. cit.*, pp. 207-208.

progrès social, les efforts réformistes s'y manifestèrent dès le début avec plus d'éclat.[47]

Comme il ressort de ce qui précède, dans la rédaction et l'adoption de la *Constitution de 1791* le rôle déterminant revenait au groupement politique dont j'ai tâché d'illustrer le programme par la présentation des idées de H. Kołłątaj. A ce groupe appartenaient le comte Stanislaw Małachowski, le comte Ignacy Potocki et, au fond, même le souverain et ses conseillers.[48] Leur modèle était aussi la monarchie constitutionnelle anglaise, mais les réformes qu'ils voulaient introduire étaient, malgré leur pensée théorique profonde, bien plus modestes que celles projetées en Hongrie, au début des années 1790, par le comte Alajos Batthyány, Miklós Skerlecz et le comte Ferenc Széchényi. Il est caractéristique que lors de la rédaction de la constitution (qui pourtant était plus modérée que les projets de Kołłątaj) le roi Stanislas-Auguste aurait dit à Piattoli, son secrétaire venu d'Italie : « Je connais mieux mon propre peuple — cela n'ira pas. »[49] Il n'y a pas de doute qu-en Pologne l'idée de l'affranchissement des serfs ait surgi plus tôt, mais les auteurs étaient contraints à reconnaître que cette revendication était pour le moment tout à fait illusoire, et ce n'était que pendant la dictature militaire de Kościuszko que les serfs ne furent plus attachés à la glèbe et que la corvée fut réduite.

La question qui se pose est plutôt de savoir pourquoi le mouvement nobiliaire éclairé ne pouvait pas aller plus loin en Pologne où les impératifs de l'indépendance et du renouveau national coïncidaient.

Pour donner la réponse, il faut réduire l'ampleur de la conclusion faite ci-haut. Comme le prétexte des interventions extérieures était souvent le renouveau intérieur de la Pologne (seul le prétexte, bien entendu, car les partages étaient en réalité dus à l'expansionnisme des grandes puissances voisines),[50] il y avait au moins autant d'arguments contre les réformes qu'en faveur d'elles. Il n'était en effet pas du tout sûr que les mesures apportent un succès immédiat et ne mettent pas en danger l'indépendance apparente même de la Pologne. Ce n'est pas l'œuvre du hasard que, après le premier partage, on répétait souvent le proverbe: « C'est à l'anarchie assistée par la Providence, que la Pologne doit son existence. »[51] Même les personnes éclairées étaient souvent poussées par leurs doutes à soutenir Catherine II. Sans ce dilemme on ne comprendrait guère les volte-face politiques de Stanislas-Auguste. La modération dans les tendances réformistes en Pologne s'explique en

[47] KOSÁRY, *op. cit.*, pp. 329-333.

[48] ROSTWOROWSKI, E., « Marzenie dobrego obywatela » czyli królewski projekt konstytucji (« Le rêve du bon citoyen » ou le projet de constitution du roi), in *Legendy i fakty XVIII. w.* (Légendes et faits au XVIIIe siècle), Varsovie, 1963, p. 269.

[49] Les *Lettres patriotiques* de Józef Wybicki, parues en 1776, tâchaient déjà de convaincre le lecteur de la nécessité de l'affranchissement des serfs avec leurs terres. *Listy patriotyczne* (Lettres patriotiques), publ. par OPALEK, K. Wroclaw, 1955.

[50] En 1763 Catherine ii, organisant un parti pro-russe, commença à intervenir plus directement dans l'évolution des événements en Pologne quand il était déjà clair que la Prusse s'était emparée de la Silésie.

[51] ROSTWOROWSKI, E., *Polska w układzie sił politycznych Europy XVIII. wieku* (La Pologne et les rapports de force de l'Europe au XVIIIe siècle), pp. 37-39.

outre par l'état gravement arriéré de l'économie du pays (vu les guerres du début du siècle, l'exportation exclusive du blé, le passif toujours plus grand du bilan du commerce extérieur).

Moi, au contraire, je suis d'avis que « l'école » de l'absolutisme éclairé autrichien a des mérites indiscutables en ce que, dans les années 1790, l'opposition éclairée des Ordres en Hongrie est allée plus loin que celle de Pologne. Grâce à la *Ratio Educationis* et ensuite aux ordonnances de Joseph II sur les écoles, le nombre des alphabétisés augmentait considérablement en Hongrie. Le libéralisme de la censure permit à des milieux relativement larges de connaître les nouvelles idées. Les directives données aux fonctionnaires répandaient, elles aussi, la nouvelle conception de la raison d'Etat. La noblesse des comitats était contrainte, qu'elle le voulût ou non, à connaître l'interprétation autrichienne des Lumières. Ces idées étaient d'ailleurs enseignées dans les académies aussi, et inspiraient aussi les auteurs d'une partie des manuels.

Il est non moins important que Joseph II réussit à limiter l'influence du clergé catholique et à mettre en vigueur l'édit de tolérance. En Pologne, la campagne de propagande du primat et du Vatican conduisit en 1780 au rejet sans débats par le seim du projet du code de Zamoyski. Il y avait plusieurs évêques parmi les chefs de la confédération de Targowice qui fit échouer le projet de constitution de 1791. Au printemps 1794 deux d'entre eux furent pendus à la lanterne par la population en colère de Varsovie...[52]

Il était également très important qu'un édit de Joseph II abolit en Hongrie le servage de la glèbe. L'opposition nobiliaire éclairée ne pouvait donc qu'aller plus loin. Et, paradoxalement, même les erreurs de l'absolutisme éclairé avaient joué un rôle au moins aussi positif. La volonté d'élaborer des garanties constitutionnelles et d'amender le décret sur la douane prédisposait les partisans des réformes aux idées relatives à la souveraineté du peuple et au libre commerce. De toute évidence, certaines prémisses « subjectives » y étaient également nécessaires. En conséquence de l'édit de tolérance opportun de Joseph II, bien des protestants ayant fait leurs études à des universités allemandes obtinrent la parole au Conseil de Lieutenance et aux comitats. Beaucoup de membres influents de cette opposition avaient déjà visité l'Angleterre aussi. Les expériences y acquises, la comparaison avec les conditions existant en France, leur permirent de ne pas reculer au moment où éclata la révolution, mais de chercher l'issue suivant l'exemple anglais. Quant à la Pologne, il semble que les « prémisses subjectives » avaient ici une importance extraordinaire. Ceux qui, en Pologne, affirmaient la nécessité de l'affranchissement des serfs, ou qui réclamaient, sans cesse, l'introduction des réformes censières, avaient, presque sans exception, visité l'Europe occidentale. Toutefois, pour des raisons matérielles, linguistiques et confessionnelles, peu de membres de la petite noblesse ont pu fréquenter des universités étrangères, ce qui limitait beaucoup leur horizon politique.

[52] Les évêques Kossakowski et Massalski. ZAHORSKI, Andrzej, *Warszawa w powstaniu Kościuszkowskim* (Varsovie dans l'insurrection de Kościuszko), Varsovie, 1967, pp. 122, 136.

Voyons enfin, le problème du recul politique de 1792-93 de la noblesse hongroise éclairée, recul attribué par M. D. Kosáry aux succès de la Révolution française. Il n'y a pas de doute que la Révolution française polarisa considérablement les différents mouvements nobiliaires, et que la majorité de la noblesse recula dans la lutte avec la cour de Vienne, tout comme celle-ci renonça aussi aux objectifs de l'absolutisme éclairé. Un groupement assez réduit continuait pourtant à se radicaliser sous l'influence des événements de France et de Pologne et, selon les rapports de la police secrète, il passait de plus en plus des idées « protolibérales » au vrai libéralisme.[53] Vu l'isolement de ces mouvements, les partages de la Pologne ne pouvaient pas fournir aux tendances réformistes de Hongrie des leçons comme le fera en 1846 l'insurrection de Galicie, mais leur écho devait être pareil, surtout dans les comitats de la Haute-Hongrie. Tout en ne disposant pas de données exactes sur les effectifs de l'opposition radicale entre 1792 et 1794, nous pouvons cependant établir l'identité de certaines personnes qui appartenaient à ce camp-là, grâce au procès des jacobins hongrois et aux enquêtes faites par la suite en Transylvanie et au comitat de Zemplén. La majorité des gens mis à la retraite en 1795-1796 était des personnes jugées dangereuses par la cour.[54] A la fin des fins, la cour réussit à leur inspirer de la crainte par des emprisonnements, des exécutions et des limogeages. Cependant, leurs enfants apparaissent, presque sans exception, sur la scène des luttes politiques des années 1830. Ce n'est certainement pas un fait du hasard.

[53] Au cours de l'enquête menée en 1795 en Transylvanie, le baron Miklós Wesselényi, László Türi, Ábrahám Barcsay furent accusés de vouloir propager l'idée de l'égalité aussi parmi les paysans. Au cours de l'enquête faite au comitat de Zemplén, on cita plusieurs fois le nom de Pál Szirmay qui expliquait, lui aussi, à ses serfs le sens de l'égalité. En 1799 il fut condamné. Mais on parlait aussi d'une conspiration qui s'étendait de la Transylvanie jusqu'à Vienne, par la Haute-Hongrie, et à la tête de laquelle se seraient trouvés les frères Orczy, ennemis des privilèges nobiliaires. Voir TRÓCSÁNYI, Zsolt, Az erdélyi jakobinusság kérdéséhez (Contribution à la question du mouvement jacobin en Transylvanie), *Történelmi Szemle* VIIIe année, 1965, n° 1, pp. 1-14 ; MÁLYUSZ, E., *Sándor Lipót főherceg-nádor iratai 1790-1795* (Les archives de l'archiduc-palatin Alexandre Léopold), Budapest, 1926, pp. 180-182; DOMANOVSZKY, Sándor, *József nádor élete* (La vie du palatin Joseph), Budapest, 1944, pp. 192-193; H. BALÁZS, Éva, *op. cit.*, pp. 201-202.

[54] Parmi eux on trouve presque toutes les personnalités les plus radicales de l'opposition nobiliaire et de l'intelligentsia : le comte Alajos Batthyány, le professeur d'académie de Pécs János Deling, le comte György Festetich, le conseiller de lieutenance József Haller, l'avocat Ferenc Illyés, l'historien Károly Koppi, le professeur à l'université de Pest Antal Kreil, le médecin István Márton, le baron József Orczy, le comte Ferenc Széchényi, le comte Lajos Török et József Vay, surintendant du district ecclésiastique protestant d'en deçà de la Tisza. MÁLYUSZ, Les archives de l'archiduc-palatin Alexandre Léopold, pp. 440-445. *DJH* II, passim.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA PÉRIODE FINALE DES LUMIÈRES POLONAISES

PAR
ZOFIA SINKO

La période finale des Lumières polonaises embrasse les années 1795 à 1822. La première date est celle du troisième partage — donc celle de la chute de l'Etat polonais et, par conséquent, des transformations profondes dans la situation politique et culturelle du pays. La seconde date est marquée par la parution des *Ballady i romanse* (Ballades et romances) d'Adam Mickiewicz, avec leur préface. Les dates en question sont naturellement conventionnelles, en particulier l'année 1822, car les éléments du nouveau courant littéraire, c'est-à-dire du romantisme, de même que des traités théoriques, sinon des manifestes accompagnant son avènement ont déjà paru avant la publication du recueil de Mickiewicz. D'autre part, certaines réalisations littéraires, propres à l'époque des Lumières, de même que les principes théoriques dont elles se réclamaient persistèrent jusqu'en 1830.

Les trois premières décennies du XIXe siècle furent une période de changements dans la vie du pays et ceci vaut pour la littérature aussi bien que pour la situation politique, surtout en ce qui concerne les deux centres de la vie culturelle de l'époque, Varsovie et Vilna. A la suite du troisième partage, Varsovie passa sous domination prussienne, tandis que Vilna connut l'occupation russe. En 1807, par la volonté de Napoléon Ier, on créa le Duché de Varsovie et, en 1815, en vertu de la décision du Congrès de Vienne, le Royaume de Pologne fut lié en union personnelle à l'Empire russe : ainsi un petit Etat ayant la constitution la plus libérale dans l'Europe de l'époque fut rattaché à un immense empire absolu. Les illusions des Polonais, concernant un Etat constitutionnel aux côtés de la Russie ont toutefois commencé à se dissiper fort rapidement. L'esprit et les actions révolutionnaires se sont renforcés et tendaient vers le renversement du status quo existant. L'Insurrection de Novembre et son échec marqua leur fin en 1831, simultanément avec la disparition définitive des tendances décadentes des Lumières tardives et le plein développement du romantisme.

L'âge des Lumières touchait déjà à sa fin au tournant de la seconde décennie du XIXe siècle. C'est alors que, dans la polémique des classiques avec les romantiques, ont commencé à s'opposer deux esthétiques et deux visions du monde, celle des Lumières et celle du romantisme. Cependant, dès avant cette date, nous pouvons observer une lente transformation progressive et des éléments nouveaux au sein des structures représentant encore la manière de penser typique de l'Age des Lumières

et le processus de création de cette époque. Signalons ici qu'une telle approche admet les conclusions des recherches récentes sur la multiplicité des courants et des tendances à l'âge des Lumières en Europe, et, bien entendu, en Pologne. Cette époque ne s'accommode plus de l'étiquette de « l'Age de la Raison », et ses créations littéraires ne sont pas marquées par le seul classicisme. La période, appelée par Van Tieghem « préromantique », a été incluse, à juste titre, à l'époque des Lumières. C'est à cette période que le romantisme a emprunté de nombreuses idées et initiatives, pour les transformer par la suite. Il a également élargi le champ de la pensée et de l'imagination de l'âge des Lumières, en recherchant souvent les extrêmes, les couleurs les plus expressives, aussi bien que des bases idéologiques et esthétiques plus solides, nées de l'évolution de la vision du monde et de l'homme, vision qui n'est plus rationnelle, mais irrationnelle.[1]

La première initiative importante, née de l'esprit des Lumières, était, en Pologne la fondation en 1800 de la *Société Varsovienne des Amis des Sciences*, qui était une sorte d'académie nationale et interdisciplinaire. La *Société* a été fondée au temps de la « nuit nationale » et de la stagnation intellectuelle suivant la chute de l'Etat polonais et la perte de l'indépendance nationale. De nombreux hommes de science, littérateurs et mécènes étaient membres de la *Société*. Ils se fixaient comme but le développement des sciences et de la littérature en polonais afin de sauvegarder l'identité nationale. Animée par la volonté d'éveiller la littérature nationale et de tirer de l'oubli d'anciennes œuvres polonaises, la *Société* déployait une activité éditoriale importante, organisait des conférences, encourageait les recherches historiques et folkloriques, les travaux linguistiques et géographiques, et la poésie patriotique, (comme p. ex. *Śpiewy historyczne* — Chants historiques, 1816, de Julian Ursyn Niemcewicz). La dernière session de la *Société*, au cours de laquelle Kazimierz Brodziński a lu son traité *O narodowosci Polaków* (Du caractère national des Polonais) a eu lieu en mai 1831, en pleine période de lutte nationale pour l'indépendance. C'était un acte quasi symbolique; l'insurrection devait bientôt échouer; en vertu de la décision du gouvernement russe, la *Société* a été dissoute. On a également fermé l'Université de Varsovie, créée en 1818.

Le débat sur le caractère de la littérature nationale, bien que les membres de la *Société Varsovienne des Amis des Sciences* aient été pour la plupart les tenants du classicisme, était mené dans les colonnes de *Pamiętnik Warszawski*, Revue de Varsovie parue entre 1815 et 1923, et, plus tard, dans plusieurs autres périodiques de l'époque. Le signal fut donné par le traité de Brodziński, futur professeur de littérature polonaise à l'Université de Varsovie, intitulé *O klasyczności i romantyczności tudzież o duchu poezje polskiej* (Du classicisme et du romantisme ainsi que de l'esprit de la poésie polonaise), publié dans la *Revue de Varsovie* (1818-1819). Ce traité s'est bientôt trouvé, contrairement aux intentions de l'auteur, à l'origine de la querelle des classiques et des romantiques. L'auteur, considéré au

[1] Telles sont les conclusions avancées par SŐTÉR, I., Phénomènes poétiques à la fin du XVIIIe et à l'aube du XIXe siècle et par VAJDA, Gy. M., La dimension esthétique de la poésie, in *Le tournant du Siècle des Lumières 1760-1820. Les genres en vers des Lumières au Romantisme*, Budapest, 1982.

début et non sans une certaine exagération comme le Jean-Baptiste du romantisme polonais, s'est engagé, dans ses publications ultérieures, dans la querelle avec les romantiques sur le caractère de la littérature nationale. Il était attaqué par ceux-ci à cause de sa conception rustique et idyllique du caractère polonais, ce qui était d'ailleurs un résultat de son orientation créatrice, marquée par le courant sentimental. Il apparaît de ce traité que Brodziński connaissait bien les œuvres des théoriciens allemands (Herder, Schiller, les frères Schlegel), ainsi que le livre de Madame de Staël *De l'Allemagne*. Les modèles et les formules étrangers devaient seulement l'aider à créer une littérature polonaise originale qui devait être l'expression du « caractère » ou de « l'esprit national ». La lecture des esthéticiens allemands lui a révélé une approche historique et sociologique de la littérature, différente de celle du classicisme, bien que son attitude personnelle ait été plus indulgent vis-à-vis de celui-ci. La terminologie utilisée dans le traité : littérature classique — littérature romantique, ne portait pas de condamnation sur les réalisations littéraires de l'âge de Louis XIV et ses survivances françaises au XVIIIe siècle. Elle témoignait néanmoins de la préférence prononcée de l'auteur pour une littérature fondée sur les traditions nationales et populaires, à l'encontre d'une littérature imitatrice, conventionnalisée et soumise à des règles. Ce n'est pas par hasard si Brodziński appelait Herder l'« amant de son âme ». Le romantisme n'était pas envisagé par Brodziński de la même façon que par les frères Schlegel ou Madame de Staël. Dans ses autres écrits théoriques (ex. *De l'Elégie*), Brodziński critiquait la période du « Sturm un Drang », il se prononçait contre le mysticisme, le culte du fantastique et l'idéalisation du Moyen Age, et propageait la poésie populaire simple, évocatrice et touchante. Il parlait de la « sensibilité romantique » qu'il définissait comme une sorte de réflexion sentimentale, susceptible de s'éveiller « au contact du passé historique, des modèles de liberté et d'innocence, des images des temps patriarcaux et chevaleresques. Elle est évoquée par le climat émotionnel de l'homme moderne qui languit après les temps de simplicité et d'harmonie, après la jeunesse perdue du genre humain ».[2] Le traité de Brodziński n'était pas encore une « Bible du romantisme » et n'enfreignait pas encore les canons polonais du sentimentalisme, voire même d'un classicisme moins rigoureux. Les réflexions de Brodziński au sujet de la forme littéraire polonaise, où devait se manifester l'« esprit de la nation », étaient reprises par certains crtitiques dans la *Revue de Varsovie* et dans d'autres périodiques à la fin de la seconde et au cours de la troisième décennie du XIXe siècle. Dans leurs écrits, ils préconisent l'approche historique, dynamique des faits culturels, et rejettent la littérature imitatrice du classicisme français; ils mettent de plus en plus fortement en relief l'antinomie irréductible entre celui-ci et la littérature romantique du Nord, avec son idéalisation du Moyen Age, la richesse de l'imagination, la sensibilité non plus idyllique, mais pleine de tensions intérieures et de dramatisme.

Le premier manifeste du romantisme, expression de la nouvelle conscience esthétique et littéraire, est paru à Vilna en 1822, et affichait, selon les critiques de

[2] WITKOWSKA, A., Introduction à *Wybór pism* (Œuvres choisies) de BRODZIŃSKI, K., Wrocław, 1966.

cette époque, la volonté nette de marquer une rupture.[3] Il s'agit des *Ballades et romances* de Mickiewicz et de la préface qui les accompagnait — *O poezji romantycznej* (De la poésie romantique). Le monde romantique était découvert par Mickiewicz dans le Moyen Age, qui avait formé le caractère des nations modernes; il était présent dans les chansons populaires, sources d'inspiration et modèles pour la poésie des sentiments et de l'imagination. Dans les œuvres de son recueil, Mickiewicz construisait le système poétique du romantisme, basé sur le folklore et les croyances du peuple, conçus comme la tradition nationale la plus proche de la nature. Les spécialistes polonais du romantisme décèlent, dans cette déclaration du poète ainsi que dans les polémiques qui l'ont suivie, une rupture radicale avec la littérature régnant jusqu'alors, une rupture encore plus évidente et subite que celle qui s'était produite en France. Pour un spécialiste des Lumières polonaises, la théorie de la crise ou rupture romantique est bien claire; toutefois ses signes avant-coureurs se laissent voir dans les formules modérées de Brodziński, dans les travaux de Franciszek Wężyk *O poezji w ogólności* (De la poésie en général, 1818) ou bien dans ceux de Leon Borowski, professeur de littérature à l'Université de Vilna *Uwagi nad poezja i wymowa pod względem ich podobieństwa i różnicy* (Remarques sur la poésie et l'éloquence en considération de leur ressemblance et différence, 1820). Wężyk soulignait que la fonction de la poésie était de transmettre des impressions, son programme poétique était proche de la poésie prophétique. Borowski rejetait les fonctions utilitaires de la poésie et lui assignait une fonction surtout esthétique.[4]

Les opinions et les positions de ces critiques, et celles des autres théoriciens — dont nous ne pouvons pas parler ici, vu le caractère sommaire de la présente étude — prenaient progressivement forme, en opposition flagrante avec les déclarations radicales des jeunes critiques et littérateurs attaquant de plus en plus souvent ces tenants du classicisme qui étaient, pour la plupart, des gens appartenant à la génération plus âgée. Les jeunes connaissaient la plus récente littérature allemande et anglaise, ils s'enthousiasmaient pour la ballade romantique, la poésie de Byron, de Goethe ou de Schiller, ainsi que pour le théâtre du grand Shakespeare. Un monde nouveau s'ouvrait devant eux et ils traitaient avec mépris les classiques qui restaient toujours sous l'influence de la culture française et des positions esthétiques de Marmontel ou de La Harpe. Il faut dire que de nombreux classiques ont adopté la même attitude, et plusieurs d'entre eux sont allés jusqu'à attaquer l'école romantique. Par exemple, on a publié en 1818 dans la *Revue de Varsovie* l'article de Jan Śniadecki, professeur à l'Université de Vilna. Le romantisme, selon l'auteur, était un symptôme de la décadence du goût et un « déchaînement de l'imagination », un « idéalisme sentimental » et un « acte de désespoir ». Il mettait en garde les jeunes contre les paradoxes des frères Schlegel et de Madame de Staël.

[3] ZMIGRODZKA, M., Problemy romantycznego przełomu (Les problèmes du tournant romantique), in *Studia romantyczne*, Wrocław, 1973.

[4] Pour une présentation plus approfondie des théories des Lumières, voir l'article de KOSTKIEWICZOWA, T., Poezja (Poésie), in *Słownik literatury polskiego Oświecenia* (Dictionnaire de la littérature de l'âge des Lumières polonaises), Warszawa, 1977.

Représentant dogmatique du classicisme, Śniadecki n'en a toutefois pas formulé de manière explicite les principes esthétiques et littéraires. Cette tâche fut accomplie par d'autres représentants de ce courant qui, d'ailleurs, ne prenaient pas toujours part aux polémiques entre les classiques et les romantiques. Car le classicisme au début du XIXe siècle arrivait, davantage qu'au cours de l'époque précédente, à préciser ses opinions et, jusqu'à la fin de la seconde décennie, a réussi à maintenir ses positions. Il coexistait, comme au XVIIIe siècle, avec le sentimentalisme et réaffirmait, dans toute une série de publications, ses vieux principes de caractère explicatif scolaire, p. ex. *O wymowie i stylu* (De l'éloquence et du style, 1815) de Stanisław Kostka Potocki, *Prawidła wymowy i poezji* (Règles d'éloquence et de poésie, 1826) d'Euzebiusz Słowacki, *Kurs poezji* (Cours de poésie, 1829), de Józef Korzeniowski. Les positions de certains classiques de Varsovie et de Vilna étaient fort orthodoxes, et elles tendaient à devenir même plus rigides que celles des esthéticiens du temps de Stanislas-Auguste, Cependant, dans certains traités, assez nombreux d'ailleurs, publiés par d'autres tenants du classicisme, des éléments nouveaux se sont manifestés. Ils témoignaient des tentatives de concilier la doctrine avec des conceptions esthétiques plus récentes pour faire une synthèse de ces opinions et propositions hétérogènes. Le raidissement de l'attitude de certains représentants du courant classique était lié à l'apparition des théories romantiques qui, selon eux, devaient être rejetées, d'autant plus qu'elles étaient véhiculées par des traductions, puis par des poèmes écrits par les poètes polonais eux-mêmes.

Le sentimentalisme, par contre, l'autre courant important des Lumières polonaises, ne suscitait pas de polémiques violentes quoiqu'il se rapprochât lentement, dans certains genres (par exemple la douma), des conceptions romantiques. Dans sa forme arcadienne, le sentimentalisme a subi une conventionalisation et une simplification, mais les œuvres de Brodziński et de quelques autres poètes de l'époque l'ont enrichi d'une nouvelle vision du monde et de l'homme, liée à l'évocation du passé national, à l'inspiration puisée dans le folklore, au goût de la méditation solitaire, à un contact intime avec la nature, à un culte des idées et des élans patriotiques.

La poésie de la période finale des Lumières polonaises représentait principalement ces deux courants qui étaient parfois inextricablement mêlés chez bien des poètes, voire parfois réunis dans une même œuvre. Cette poésie, qu'elle fût classique ou sentimentale, utilisait des motifs nationaux et patriotiques en abondance par rapport à l'époque précédente. On composait des odes de circonstances, liées aux événements politiques importants; on publiait des poèmes descriptifs s'appuyant sur la tradition des *Géorgiques*, comme *Rolnictwo* (L'Agriculture, 1802) de Dyzma Bonicza Tomaszewski et *Ziemiaństwo polskie* (La noblesse terrienne en Pologne, 1802-1803, texte publié en plusieurs parties) de Kajetan Koźmian. Ces œuvres se réclamaient de l'ancienne tradition polonaise qui faisait l'éloge de la vie rustique et du travail de la terre — ce qui était d'une actualité particulière dans le cas de la Pologne. La réhabilitation de cette forme d'activité, de même que l'ethos du Polonais agriculteur, créé dans ces poèmes, proposaient « leur système de valeurs qui, bien que d'une façon différente de la lutte armée, devaient diriger les efforts

communs des Polonais. »[5] Par contre les poèmes épiques qui, à quelques exceptions près, étaient assez médiocres et portaient certaines marques du sentimentalisme, témoignaient de l'intérêt pour les origines légendaires de l'Etat polonais et des Slaves. Dans certaines œuvres, et en particulier dans celles de Jan Pawek Woronicz, apparaissent les motifs du songe ou de la vision hallucinatoire ainsi que la foi messianique en la reconquête de l'indépendance, p. ex. dans *Assarmot* (1805), *Świątynia Sybilli* (Le temple de Sybille, 1818) et *Hymn do Boga* (Hymne à Dieu, 1810). La dernière œuvre, qui est une sorte d'épopée lyrique de la terre sarmate, comporte des éléments prophétiques et mystiques.

Parmi les élégies, la première place revient aux élégies patriotiques et funèbres. Les élégies patriotiques pleuraient la chute de la patrie et prenaient la forme de thrènes, se rattachant ainsi à la tradition de Jan Kochanowski ou à celle des poèmes méditatifs, comme p. ex. *Smutki* (Tristesses) de Niemcewicz et de Hugo Kołłątaj. Les deux écrivains avaient donné le même titre à leurs œuvres, créées dans les années 1795-1796 en prison. Dans le genre de l'élégie funèbre, on chantait la mort des grands Polonais — Tadeusz Kościuszko et le prince Józef Poniatowski; il faut noter que les œuvres les plus éloquentes étaient celles de Brodziński. De nombreuses élégies ou d'autres petits poèmes, méditant sur le passé héroïque de la nation ou sur la vanité de la gloire, étaient proches du ton des œuvres ossianiques. Les références à Edward Young étaient cependant faibles dans les lamentations élégiaques. Les tristesses des Polonais étaient, en principe, des tristesses polonaises. Le culte du caractère national a donné naissance à une forme d'idylle, étroitement liée au folklore authentique, à la vie et aux mœurs des paysans; surtout les montagnards et les Cracoviens étaient l'objet d'un intérêt particulier en raison de la spécificité des mœurs et de la culture de ces groupes éthniques, comme p. ex. dans *Wiesław, sielanka krakowska* (Wieslaw ou l'idylle cracovienne, 1820) de Brodziński.

L'idylle tendre, sensible à la vie affective des héros populaires, ou l'idylle nationale, liée aux coutumes régionales et enracinée dans le paysage, évoluaient vers la ballade romantique, de même que les doumas. Les doumas étaient des œuvres lyrico-épiques, basées sur la tradition des chants populaires dont l'esthétique était discutée dans le cercle philomatique de Vilna et qui a suscité même l'intérêt de Mickiewicz. Parmi les doumas historiques ou lyrico-romancées, ont également trouvé leur place les doumas d'horreur, où prévalaient des éléments surnaturels. Les modèles étaient fournis avant tout par les ballades allemandes et anglaises, en particulier par *Lénore* de Bürger. Ses motifs étaient repris, donnant lieu à des variantes diverses, par de nombreux poètes polonais. Le décor des doumas obéissait souvent à la mode gothique du temps, au goût de l'architecture médiévale, notamment des ruines qui constituaient, à côté des fantômes, un des éléments de l'évolution du climat d'énigme et d'horreur. Il faut néanmoins noter que le goût « gothisant » et la poésie des ruines se manifestaient en Pologne sous une forme

[5] WITKOWSKA, A., Poemat opisowy (Poème descriptif), in *Dictionnaire de la littérature de l'âge des Lumières polonaises, op. cit.*, cf. note 4.

particulière. Les ruines d'un château n'étaient pas seulement des lieux appropriés à l'apparition des fantômes mais aussi et souvent des prétextes pour l'encouragement des esprits, l'évocation du passé, de la splendeur d'antan des manoirs chevaleresques, de la mémoire des braves défenseurs de la patrie. L'image du château donnait ainsi très souvent occasion aux élans patriotiques, et les ruines se transformaient en un symbole de la chute de l'Etat polonais.

Dans cette présentation sommaire et incomplète de la poésie polonaise du début du XIXe siècle,[6] j'ai concentré mon attention sur les phénomènes nouveaux, différant des formes et conceptions traditionnelles de la poésie du XVIIIe siècle. Il va sans dire qu'en même temps on peut observer aussi la survivance non négligeable de ces dernières. Je voulais, avant tout, indiquer les phénomènes qui remontaient au temps des Lumières et qui étaient transmis au romantisme. L'intérêt pour le folklore continuait à vivre à l'époque suivante. La douma se réclamait de plus en plus ouvertement de la poésie populaire, de ses légendes et croyances; le caractère national et populaire est devenu le thème de l'idylle, du chant, de l'érotisme rustique. Aux genres élevés du classicisme et à sa diction poétique, on opposait la simplicité de l'expression, des mots et des locutions souvent courants, puisés dans le langage familier, ou même dans la langue du peuple. L'esprit national qui a fait l'objet de tant de discussions, était assimilé à l'originalité et à la nouveauté. Les expériences poétiques mettaient en valeur le rôle des sentiments, de l'imagination, de l'enthousiasme, du contact émotionnel et individuel avec la nature. Les différences génériques de la poésie, en particulier de la poésie lyrique, s'estompent : les genres classiques, p. ex. l'ode ou bien le poème épique sont imprégnés dès lors de subjectivisme et d'émotivité.

Le caractère hétérogène de la poésie polonaise peut être observé dans les colonnes des quelques dizaines de périodiques littéraires ou scientifico-littéraires, notamment ceux de Varsovie et de Vilna, plus rarement ceux de Cracovie et de Léopold. Ces périodiques nous informent également de l'activité des traducteurs dans ce domaine. Ceci ne veut pas dire que la poésie polonaise et étrangère n'ait été publiée que dans les périodiques, mais, de toute manière, leur lecture témoigne de la persistance des modèles classiques ou sentimentaux, devenus conventionnels, qui, dans le cas de l'idylle, s'inspiraient des œuvres de Gessner constamment traduites. Nous pouvons aussi noter l'évolution et la propagation de la nouvelle poésie. De nombreuses traductions de poètes étrangers, au début surtout ceux de l'Occident, en témoignent. Les contacts vivants et riches avec la pensée esthétique et la littérature française de l'époque de Stanislas-Auguste, cèdent progressivement le terrain à l'esthétique et à la poésie allemandes et anglaises. Ceci ne veut pas dire pour autant que l'on ne continue pas à traduire les satires de Boileau, les odes de

[6] Pour la présentation des idées de base philosophiques et esthétiques, ainsi que des réalisations de la poésie polonaise des Lumières, compte tenu des divers courants littéraires, voir : KOSTKIEWICZOWA, T., *Klasycyzm, sentymentalizm, rokoko. Szkice a prądach literackich polskiege Oświecenia* (Classicisme, sentimentalisme, rococo. Etudes sur les courants littéraires de l'âge des Lumières polonais), Warszawa, 1975.

Jean-Baptiste Rousseau, les poèmes de Voltaire et de Dellile ou les fables de La Fontaine. On publie toutefois de plus en plus souvent les traductions des chants, des élégies et des ballades de Schiller (dont le nombre s'accroît surtout entre 1816 et 1822), des ballades de Goethe et de Bürger, et, au tournant de la seconde et troisième décennies, des poèmes de Walter Scott et des poèmes épiques de Byron. On traduit des extraits des écrits de Herder, de Sulzer, d'A. W. Schlegel ainsi que, à partir de 1815, certaines parties du livre de Madame de Staël, *De l'Allemagne*. C'est également la période de maintes traductions des poèmes d'Ossian qui, d'ailleurs, n'était pas inconnu à l'époque de Stanislas-Auguste non plus.

C'est certainement par l'inspiration des écrits de Herder et sous l'impulsion donnée par les recherches slaves en Pologne qu'est né l'intérêt des poètes, surtout celui de Brodziński, pour les chants populaires des peuples voisins — les Slovaques, les Tchèques, les Ruthènes et Lithuaniens, et aussi les Serbes, les Norvégiens, les Estoniens et les Grecs. Les contacts avec la poésie russe se sont considérablement intensifiés : on traduisait les fables de Krylov, les poèmes sentimentaux de Karamzine. L'un des périodiques a publié, en 1806, la traduction du chef-d'œuvre de l'ancienne littérature russe *Słowo o wyprawie Igora* (Chant sur la campagne d'Igor).

La prose narrative, abondante dans les périodiques de l'époque, d'origine généralement étrangère, nous renseigne également sur les transformations du roman, de la nouvelle et du conte. Jusqu'à la fin de la seconde décennie du XIXe siécle dominent les formes traditionnelles, courantes déjà à l'époque de Stanislas-Auguste, c'est-à-dire les contes allégoriques, orientaux, les contes moraux inspirés par Marmontel, les récits moralisants, les petites paraboles didactiques ainsi que les nouvelles sentimentales, le plus souvent tragiques. Toutefois, les tendances caractéristiques du courant sentimental se renforcent. Les expériences affectives des héros sont de plus en plus racontées dans les contes moraux, et encore plus dans les nouvelles tragiques où abondent morts subites, suicides et crises de folie, conséquences de l'amour fatal. Avec le temps, les œuvres fantastiques et « gothiques » revêtent une émotivité de plus en plus frénétique. Foisonnent les récits dont l'action se déroule dans un passé lointain, en général au Moyen Age, avec pour décor, des châteaux gothiques, des lieux déserts, la nature sauvage des montagnes. Ce sont là principalement les traductions des « Ritter et Rauber Romanen » allemands, peu importants d'ailleurs, et certains d'entre eux exploitent des éléments surnaturels. Au cours de la troisième décennie, le culte du surnaturel gagne du terrain dans les périodiques, en particulier dans le *Dziennik Wileński* (Revue de Vilna, 1815-1830) avec les récits d'E. T. A. Hoffmann et de Washington Irving.

La discussion en Pologne, sur le roman historique est marquée par le prestige de Walter Scott : les périodiques publient les critiques et les résumés de ses romans, qui commencent à être édités. La création proprement polonaise gagne en ampleur : à part les contes moraux, parfois satiriques — une satire proche de celle de l'époque de Stanislas-Auguste —, apparaissent de plus en plus souvent les œuvres à fond historique, dont le sujet a été puisé aussi bien dans les chroniques que dans les fables et les légendes. On publie les comptes rendus et les résumés de nos premiers romans

historiques, ceux de Niemcewicz, de Fryderyk Skarbek, de Feliks Bernatowicz. Le périodique *Pszczółka Krakowska* (L'Abeille de Cracovie, 1819-1823) publiait principalement des œuvres polonaises en prose de caractère moral ou historique. Le périodique a été fondé, conformément à la décision du Congrès de Vienne, dans la « Ville Libre » de Cracovie et se proposait de maintenir les traditions nationales. D'autres périodiques, ceux de Varsovie et de Vilna poursuivaient le même objectif. Au cours de la troisième décennie du XIXe siècle, ils publient de nombreuses œuvres sous-titrées « roman national », à côté des histoires « gothiques » d'origine généralement allemande. Les périodiques ménagent une place surtout aux formes narratives courtes, parfois aux romans publiés en feuilletons. On publiait également des traductions de romans étrangers, sentimentaux ou historiques, p. ex. ceux de Fenimore Cooper. Avec les œuvres de Cooper, l'exotisme gagne du terrain ; il n'était d'ailleurs pas absent dans les autres contes, non seulement dans ceux venus d'Amérique.

Au même moment, le roman subit des transformations. Ses formes modernes sont nées à l'époque de Stanislas-Auguste. Les permières décennies du XIXe siècle témoignent de la formation d'une nouvelle prose narrative; cette opinion est confirmée par les écrits théoriques sur le genre. Le roman d'éducation ou les œuvres proches des traités, visant l'éducation de l'homme comme citoyen, sont remplacées par des œuvres qui s'intéressent davantage aux sentiments du héros individuel, homme de cœur tendre, connaissant les souffrances de l'amour. *La Nouvelle Héloïse* et *Werther* influencent l'évolution du roman sentimental, p. ex. *Nierozsadne śluby* (Les Vœux imprudents, 1820) de Feliks Bernatowicz et *Julia i Adolf* (Julie et Adolphe, 1824) de Ludwik Kropiński, dont l'objet était un amour non accompli et malheureux. Ces romans mettaient en relief le monde compliqué et ambivalent des sentiments humains, ainsi que la révolte contre le monde; ils annonçaient déjà la conception romantique de l'amour. Le roman « gothique » polonais, assez médiocre, a fait ses débuts avec les écrits d'Anna Mostowska (1806-1807). Apparaissent aussi les romans de mœurs d'orientations différentes, les uns se réclamant de la tradition du roman satirique de l'époque de Stanislas Auguste, les autres essayant de brosser un tableau des mœurs contemporaines ou d'un passé récent. L'accent y était mis sur la présentation du réel et non sur la fonction moralisatrice. Certains de ces romans, comme p. ex. *Malwine, czyli domyślność serca* (Malwine ou l'intuition du cœur, 1817) de Maria Wirtemberska, comportaient certains éléments du roman sentimental. La forme du roman polonais était également influencée par les romans de Lawrence Sterne. Cette influence se montre dans plusieurs œuvres publiées dans les périodiques; elle est la plus évidente dans *Podróż bez celu* (Un voyage sans but, 1824-1825) et *Pan Starosta* (Monsieur le Staroste, 1826) de Skarbek. Skarbek était en même temps l'auteur de romans historiques, peu postérieurs à *Jan z Teczyna* (Jean de Teczyn) de Niemcewicz. La parution de ce dernier roman en 1825 marque les vrais débuts du roman historique polonais.

Ainsi, c'est le livre de Niemcewicz, l'auteur des premières doumas nationales et des chants historiques et l'un des membres actifs de la *Société Varsovienne des Amis des Sciences* — groupe qui se proposait d'encourager la littérature nationale et les recherches sur le passé polonais — qui clôt l'époque des Lumières et annonce de nombreux romans sur l'histoire de la nation polonaise, qui verront le jour à l'époque suivante. Ces romans, et la poésie réclamée par Brodziński et par les jeunes romantiques presque en même temps, (bien que les programmes des deux côtés n'aient été que partiellement identiques) feront apparaître ce qui sera désigné non sans emphase comme « l'esprit national ». Cet esprit sera également présent dans la lutte de l'insurrection de Novembre pour l'indépendance, lutte qui deviendra une des sources les plus importantes de la poésie romantique polonaise.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LE RÔLE DE LA *SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES* DANS L'HISTOIRE DES LUMIÈRES TARDIVES EN POLOGNE

PAR
ZDZISŁAW LIBERA

Le problème des Lumières tardives dans la culture et la littérature polonaise a été et reste toujours un sujet soulevant des controverses et des divergeances de vues. La chute de l'Etat polonais en 1795 avait en effet clos une période de l'histoire de l'Etat polonais et ouvrit une parenthèse dans l'histoire de la nation polonaise : marquait-elle cependant en même temps la fin de la culture des Lumières en Pologne? Cette question appelle une réponse, qui exige à son tour une réflexion qui embrasserait divers phénomènes de la vie culturelle de ce temps. Qu'est-ce qui fait que, dans l'évolution de la culture, on commence à percevoir des symptômes d'une crise de valeurs et d'institutions définies? D'après quels critères avons-nous le droit d'affirmer que, dans la vie scientifique et littéraire, dans les idées sociales ou politiques, intervient le phénomène appelé habituellement crise de conscience?

La chose semble encore plus compliquée quand nous considérons la culture des Lumières non seulement comme un ensemble de dominantes culturelles et de courants puissants mais aussi comme une période pleine de contradictions et diversifiée dans sa culture. La formule « unité et contradictions » ou « unité et diversité », employée depuis un certain temps dans les recherches sur les Lumières, fait apparaître cette période de la culture dans toute sa richesse et met en garde contre une approche schématique et une simplification excessive. Par ailleurs, l'idée de « longue durée » demande que l'on considère les phénomènes de la culture dans leur évolution continue, dans le processus de leur durée. De là, les frontières que nous traçons pour diviser la continuité de l'évolution historique en périodes successives semblant parfois artificielles et conventionnelles.

Les véhicules des idées, ce sont à la fois des hommes déterminés, et des institutions scientifiques et des établissements d'enseignement définis. La chute de l'Etat en 1795 n'a pas arrêté pour autant l'activité des écrivains et des savants qui, à l'époque de la Pologne indépendante, s'étaient fait connaître comme les idéologues des Lumières et les porte-parole des aspirations réformatrices. Ils ont survécu aux partages et continuaient pendant de nombreuses années à écrire. Signalons ici l'activité de Stanisław Staszic (jusqu'en 1826), Hugo Kołłątaj (jusqu'en 1812), Jan Śniadecki (jusqu'en 1830), Julian Ursyn Niemcewicz (jusqu'en 1841), Franciszek Karpiński (jusqu'en 1821), pour ne retenir que les écrivains les plus représentatifs du temps de Stanislas-Auguste, le dernier roi de Pologne. Ils continuaient à écrire

dans de nouvelles conditions politiques, il est vrai, tandis que sur le monde déferlait la tempête des guerres napoléoniennes qui devaient laisser des traces profondes dans la conscience des Polonais.

La Pologne a vu changer au cours des trente premières années du XIXe siècle ses formes institutionnelles. Jusqu'en 1807, le pays fut dominé par les puissances limitrophes : la Russie, la Prusse, l'Autriche; en 1807 on institua sur la partie de l'ancien territoire d'occupation prussienne le Duché de Varsovie, tandis qu'en 1815, le Congrès de Vienne instaura le Royaume du Congrès. Sous l'effet des événements politiques et des transformations sociales, de nouvelles opinions virent le jour, l'idée de réformer l'État et la société, qui prévalait à l'époque stanislavienne, devait inévitablement, dans la situation modifiée du pays, changer de forme. Dans la troisième décennie du XIXe siècle commencèrent à pénétrer de force en Pologne les idées du romantisme dont les premières manifestations avaient déjà apparu dans les écrits philosophiques. Les œuvres poétiques créées en ce temps, bien que classiques par leur forme, apportaient de nouveaux éléments, étrangers à la poétique du classicisme. Le début du siècle vit la naissance des tendances messianiques et religieuses éloignées de l'esprit des Lumières (cf. les *Poésies* de J. P. Woronicz). En un mot, la situation culturelle était complexe, bien que ne se fussent pas éteintes les idées caractéristiques du XVIIIe siècle qui devaient survivre pendant des années encore tant dans la sphère de la science et de l'éducation que dans le domaine de la littérature.

L'institution qui, dans les nouvelles conditions de la vie politique en Pologne, servait à sauvegarder et à propager les idées des Lumières, était la *Société des Amis des Sciences,* fondée à Varsovie en 1800. Cette *Société* était issue de la tradition des Lumières : en effet, des tentatives de créer ce genre de société avaient déjà eu lieu au XVIIIe siècle en Pologne, mais celles-ci n'avaient guère déployé d'activité importante. Dans les années 1800-1830, la *Société* a joué un grand rôle dans la vie scientifique polonaise; il serait exagéré d'affirmer qu'elle assurait « le gouvernement des esprits », surtour pas parmi les jeunes, mais elle n'en assumait pas moins des missions importantes dans de nombreux domaines de la vie intellectuelle et culturelle. Un des spécialistes de l'histoire de la *Société des Amis des Sciences,* Bodgan Suchodolski a remarqué à juste titre que « la période allant du partage à l'insurrection de novembre est (...) une période de modernisation de la vie intellectuelle en Pologne ». « Ce n'est pas du tout l'effet d'un hasard ou d'une influence superficielle », affirme-t-il, que le nom de Bacon était si souvent cité et avec une telle estime. La Pologne connaissait alors effectivement son « âge baconien » orienté vers l'expérience, le respect de la pratique, l'organisation de la vie artistique, scientifique et industrielle. Durant cette période, le sol polonais et le travail humain deviennent l'objet principal des « arts utiles au service de l'Economie nationale. En même temps, les rapports économiques et les rapports sociaux deviennent un objet digne d'étude systématique pour les sciences économiques et les statistiques qui doivent fournir des renseignements et des propositions à

l'administration et au gouvernement, contribuer à éliminer le mal, et à accroître le bien social ».[1]

Les idéaux des Lumières ont trouvé leur reflet dans le programme d'action de la *Société* qui, dans ses statuts de 1802, avait formulé ses objectifs en sept points : 1° garder la langue polonaise dans sa pureté, 2° propager les moyens d'éducation par la présentation des sciences et des arts en polonais, 3° publier des dissertations apportant quelque utilité au pays ou dissipant quelque doute, 4° travailler à la traduction des auteurs servant de modèles et encourager les compatriotes à un travail analogue, 5° publier les ouvrages des membres au nom de la *Société* et parrainer les autres, soumis à l'appréciation des membres ou des étrangers, 6° réimprimer les ouvrages essentiels dans la langue nationale, de sorte cependant que leur acquisition soit facilitée au public, en indiquant les tirages sur l'édition, 7° transmettre à la postérité la mémoire des membres défunts par la présentation de leurs œuvres littéraires.[2]

Abstraction faite des questions relatives à l'organisation, liées à l'activité de la *Société* (éditer les travaux des membres, donner son avis sur les ouvrages, faciliter l'obtention des publications difficilement accessibles, prononcer des discours célébrant la mémoire des membres défunts), on constate que les autres objectifs renouent avec les idéaux traditionnels proclamés en Pologne au XVIIIe siècle par les tenants des Lumières. La *Société* exprimait sa sollicitude pour la pureté de la langue, visait à propager le savoir dans la société, tant par ses conférences que par ses publications, celles-ci devant garder en vue l'utilité publique. La *Société* insiste aussi sur la nécessité de traduire les œuvres étrangères qu'il convenait de rendre accessibles au large public.

Compte tenu des Annales de la *Société des Amis des Sciences* et des publications sorties sous l'égide de la *Société*, nous sommes en droit d'affirmer que la plupart d'entre elles exprimaient des idées et des conceptions propres aux Lumières. Plusieurs ouvrages portaient sur les mathématiques, des sujets scientifiques, techniques, agricoles et médicaux, p. ex. ceux de Jan et Jedrzej Śniadecki, Jacek Krusiński, Aleksander Chodkiewicz, Adam Kitajewski, Michał Szubert, Abraham Stern, entre bien d'autres. Voyons le livre, *De Copernic*, de Jan Śniadecki, un éminent mathématicien et astronome, à la fois philosophe et écrivain s'intéressant aux problèmes de la culture et de la littérature. Śniadecki l'avait écrit à la demande de la *Société* en 1801; traduit dans les principales langues européennes, ce n'était pas uniquement un éloge du grand astronome polonais, mais aussi une profonde analyse de sa vie et de son œuvre sur une toile de fond historique. Śniadecki commençait ses considérations sur Copernic par un jugement sur l'époque stanislavienne dont il répertoriait les acquis dans le domaine de la science et de

[1] SUCHODOLSKI, B., *Rola Towarzystwa Warszawskiego Przyjaciół Nauk w rozwoju kultury umysłowej w Polsce* (Le rôle de la Société varsovienne des Amis des Sciences dans le développement de la culture intellectuelle en Pologne), Warszawa, 1951, p. 204.

[2] MICHALSKI, J., *Z dziejów Towarzystwa Przyjaciół Nauk* (Pages d'histoire de la Société des Amis des Sciences), Warszawa, 1953, p. 25.

l'éducation. Śniadecki exprimait la conviction que la *Société* avait été implantée sur un terrain préparé par la culture des Lumières au XVIIIe siècle. « Même la récente disparition de l'existence politique de la Pologne — écrivait-il — ne l'empêchera pas de briller par sa célébrité dans l'histoire des nations, célébrité due au premier exemple donné par l'institution et les œuvres de la *Commission d'Education*. Ses efforts de greffer dans les Polonais un attachement noble aux sciences et à leur développement ont été à l'origine de notre *Société* et du zèle qu'elle manifeste pour entourer de respect et d'admiration les inventions et les travaux de ses savants compatriotes. »[3] Śniadecki relevait « les fruits de l'esprit et de la raison nés sur le sol des Polonais », il est conscient du fait que la patrie est condamnée « à la pénitence pour les erreurs et les fautes de nos ancêtres », ce qui lui fait rechercher une consolation « dans les occupations pacifiques de l'homme, c'est-à-dire dans la réflexion sur la vérité et la nature ».[4]

La vérité et la nature, telles sont les notions qui définissent l'orientation que les Polonais doivent suivre dans les nouvelles conditions de la vie politique. Les idées de Śniadecki sont solidement ancrées dans la culture intellectuelle du XVIIIe siècle. Elles portent la marque des transformations qui s'accomplissent dans le monde et veulent aboutir à des valeurs durables, démontrant qu'il n'y a que deux sources de la « gloire honnête, durable et bienfaisante de l'homme : les œuvres de justice d'une part, par lesquelles on crée, entretient et orne l'ordre social, et les inventions de l'autre, qui, en perfectionnant les forces et les aptitudes humaines, nous font découvrir l'ordre physique du monde ».[5]

De la plume de Śniadecki es aussi sortie *Żywot literacki Hugona Kołłątaja* (La vie littéraire de Kołłątaj), l'un des plus remarquables philosophes et idéologues des Lumières polonaises, réformateur de l'Académie de Cracovie et militant politique, qui a contribué par son activité aux réformes de l'Etat. Śniadecki se prononçait avec une haute considération sur les mérites de Kołłątaj, sur l'importance de ses activités dans le développement des sciences et de l'éducation en Pologne. Il soulignait le rôle joué par Kołłątaj dans la lutte contre les orientations métaphysiques dans lesquelles Kołłątaj voyait un danger pour la langue et l'éducation.

Śniadecki était aussi l'adversaire des courants romantiques surgis alors en Occident. Dans un article retentissant de 1818, intitulé *O pismach klassycznych i romantycznych* (De la littérature classique et romantique) il mit en garde ses compatriotes contre leur infiltration en Pologne. C'est lui qui réclamait que l'on suivît les enseignements de Locke en philosophie, les règles d'Aristote et d'Horace en littérature, et les règles de Bacon pour les sciences d'observation et d'expérience.[6]

L'activité philosophique, scientifique de Śniadecki et ses jugements ne sont qu'un exemple parmi d'autres de l'activité des éminents membres de la *Société des Amis des Sciences* dans la période d'après les partages. Il convient aussi de rappeler que

[3] Śniadecki, J., *Pisma rozmaite* (Œuvres diverses), Wilno, 1818, t. I, pp. 239-240.
[4] *Ibid.*, pp. 242-243.
[5] *Ibid.*, p. 238.
[6] Śniadecki, J., *op. cit.*, t. IV, Wilno, 1822, p. 34.

les présidents successifs de la *Société* ont été Jan Albertrandi (jusqu'en 1809), Stanisław Staszic jusqu'en 1826), et Julian Ursyn Niemcewicz (jusqu'en 1831) — tous des personnalités actives de la vie culturelle polonaise au temps du règne de Stanislas-Auguste. Si le premier d'entre eux représentait un type érudit enfermé dans le monde de l'archéologie et de la numismatique, Staszic et Niemcewicz s'attachaient à d'autres valeurs. Staszic, dans sa jeunesse, traducteur de Buffon et de Voltaire, écrivain politique, auteur d'ouvrages fondamentaux des Lumières polonaises du XVIIIe siècle, dont *Uwagi nad życiem Jana Zamojskiego* (Remarques sur la vie de Jan Zamojski) et *Przestrogi dla Polski* (Avertissements à la Pologne) dans lequel il avait formulé les principes de la réforme de l'éducation, des institutions sociales et politiques, se consacra, après les partages, au développement de l'industrie minière et de l'industrie en général en Pologne, et aussi à l'organisation de l'enseignement. Il était l'auteur d'un poème intitulé *Ród ludzki* (Le Genre humain), dans lequel il présentait l'histoire de l'humanité depuis ses origines jusqu'aux temps récents, mettant en relief, dans l'évolution de l'homme, la voie du progrès et le rôle de la raison. Cette œuvre imprégnée de rationalisme a été en butte à des chicanes de la part de la censure, et, comme le dit la légende transmise par les mémorialistes, le grand-duc Constantin, voyant dans le *Genre humain* un danger pour le pouvoir monarchique, faisait brûler ses feuillets dans la cheminée du palais du Belvédère.

Parmi les trois présidents de la *Société des Amis des Sciences*, c'est Julian Ursyn Niemcewicz qui s'éloignait peut-être le plus des idées des Lumières. C'était avant tout un homme de lettres, poète, dramaturge, romancier. Il s'occupait aussi de l'histoire et collectionnait des matériaux historiques. Dans l'œuvre de Niemcewicz s'exprimait une nouvelle vision des choses; l'intérêt pour le passé historique et la connaissance de la littérature anglaise, les contacts avec les jeunes littérateurs; tout cela fait que Niemcewicz ait dépassé le cadre des Lumières bien que certaines de ses opinions (p. ex. sur l'assimilation des Juifs, l'acceptation du progrès social accompli depuis l'époque saxonne jusqu'au début du XIXe siècle, notamment jusqu'à la période du Duché de Varsovie) le rattachent encore à la culture intellectuelle du XVIIIe siècle.

Dans le domaine de la littérature, la *Société* continuait à favoriser le programme esthétique propre au classicisme du XVIIIe siècle. Ce programme demandait la propagation des classiques et des langues anciennes jusqu'alors négligées, la traduction des classiques en polonais, la traduction dans la langue nationale des poèmes latins écrits par des auteurs polonais.[7]

Dans leurs éloges funèbres des écrivains défunts, les membres de la *Société* brossaient des portraits conformes aux principes de l'esthétique du XVIIIe siècle. On citait et lisait les œuvres des Anciens et celles des poètes classiques polonais et français. « La poésie romantique », comme l'indique Jerzy Michalski, « n'était pas

[7] Cf. SUCHODOLSKI, B., *op. cit.*, p. 156.

présente aux sessions de la *Société*. Une seule fois y a été lu un poème de Mickiewicz, et cela en traduction ukrainienne ».[8]

En tant qu'institution groupant savants et amateurs des sciences, la *Société* a marqué de son empreinte, pendant les trente années de son activité, de nombreux domaines des sciences, tant naturelles qu'humaines. La *Société* voyait dans les Lumières un moyen pour sauvegarder l'identité nationale et, en même temps, pour élever la Pologne de son état arriéré au niveau du degré de « civilisation ». Sous ce rapport se perpétuait la lignée d'animateurs et savants qui, sous Stanislas-Auguste, travaillaient au redressement politique et économique de la Pologne.

De même qu'au XVIIIe siècle l'idéologie des Lumières était loin de rassembler toutes les opinions politiques et sociales, parmi lesquelles on peut distinguer des idées révolutionnaires et radicales, tout aussi bien que des positions conservatrices et rétrogrades, dans la *Société* les conservateurs siégeaient à côté des partisans des idées progressistes.

Dès les débuts de la *Société* une polémique fut déclenchée entre le général Kajetan Hebdowski et le président Albertrandi, celui-ci affirmant que, quoique la Pologne fût privée de l'indépendance politique, elle pouvait néanmoins œuvrer pour le développement des sciences et de la vie scientifique. Hebdowski ne partageait pas le point de vue d'Albertrandi. « Comment peut-on vouloir entretenir les sciences, demandait-il, dans n'importe quel pays sans la participation de l'autorité nationale sous laquelle sont placées les écoles et l'éducation? »[9]

Des différences de position et d'opinion devaient se manifester plus tard en matière sociale. Parmi les événements retentissants signalons l'affaire d'Abraham Stern, un Juif, membre correspondant de la *Société*, qui devait prononcer en séance publique une conférence sur l'invention d'une machine servant à extraire la racine carrée. Une partie des membres conservateurs protesta, mais cette protestation rencontra une violente opposition de la part des cercles progressistes, dont l'un des membres, le chimiste et écrivain Aleksander Chodkiewicz, menaça même de quitter la *Société*. Cet incident fut réglé selon les vœux de Chodkiewicz, car la conférence de Stern eut lieu : c'était cependant un signe des divergences d'opinion au sein de la *Société*.[10]

Pour faire le bilan de l'activité de la *Société des Amis des Sciences* du point de vue de ses rapports avec l'idéologie des Lumières, on peut formuler les thèses suivantes :

De par sa nature, la *Société* en tant qu'institution ayant la vocation de développer les sciences et de diffuser ses résultats dans la société, restait en parfait accord avec les idéaux de la culture des Lumières.

De nombreux membres de la Société (Staszic, Jan Śniadecki, Jedrzej Śniadecki, Stanisław Kostka Potocki), exprimaient par leur activité des idées rationalistes : en tant que savants, ils étaient partisans de l'observation et de l'expérience. Elevés dans l'esprit du rationalisme du XVIIIe siècle, convaincus de l'importance de la raison

[8] MICHALSKI, J., *op. cit.*, p. 217.
[9] SUCHODOLSKI, B., *op. cit.*, p. 127.
[10] *Ibid.*, p. 64.

dans la connaissance du monde, ils défendaient ouvertement leurs positions contre la critique de leurs adversaires. Certains d'entre eux, comme Stanisław Kostka Potocki et Jedrzej Śniadecki, continuaient la tradition du feuilleton renouant — du moins pour ce qui est de la forme — avec les feuilletons des revues polonaises du XVIIIe siècle (le *Monitor*). Ils restaient persuadés de la puissance de la satire sociale et du besoin constant de propager leurs idées au moyen de leurs ouvrages d'opinion.

Dans le domaine de l'esthétique littéraire, la *Société* se réclamait en principe des règles de l'esthétique classique, bien que sous ce rapport les opinions des membres particuliers de la *Société* se modifiassent progressivement, et il serait difficile de parler d'une conception unique et homogène. Certains arguments des romantiques étaient acceptés avec compréhension; cependant, l'extrême variété des positions esthétiques des membres de la *Société* fait que nous y découvrons, à côté de défenseurs acharnés de la poétique du classicisme, des partisans d'idées modérées et des tenants de l'idée de concilier les principes du classicisme à ceux du romantisme.

Il résulta des nouvelles conditions de la vie politique que, parmi les principales préoccupations de la *Société des Amis des Sciences* l'effort de sauvegarder et de renforcer la conscience nationale, a revêtu une importance particulière, d'où un intérêt permanent porté à l'histoire de la Pologne et à l'histoire du monde slave. On pourrait même remarquer que la question de la formation du sentiment de la tradition nationale, la volonté de propager des connaissances sur le passé national, et toutes initiatives entreprises dans ce domaine, témoignaient d'une nouvelle attitude à l'égard du passé, notamment du XVIIIe siècle, et c'est là un trait caractéristique des Lumières tardives. L'éveil du sentiment national, la prise de conscience nationale ne se bornait pas à la seule histoire en tant que science. Il a trouvé son reflet également dans les belles-lettres qui, par les poèmes épiques classiques, les œuvres dramatiques (notamment les tragédies dont les sujets furent puisés dans l'histoire nationale), les romans, les élégies et les chants (*Śpiewy historyczne* — Chants historiques — de J. U. Niemcewicz), propageaient des connaissances sur le passé de la Pologne, les saturant d'éléments émotionnels.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA PRÉPARATION, LES DÉBUTS ET LA FIN DES LUMIÈRES EN RUSSIE

PAR
LOUDMILLA NÉMETI-CHARGUINA

Le règne de Pierre Ier fut la période de la préparation des Lumières en Russie. Ce fut aussi un exemple de l'évolution dite inorganique, dans la mesure où le souverain cherchait à moderniser son pays d'en haut. Dans sa politique par laquelle il voulait moderniser, « européaniser » la Russie, Pierre Ier s'inspirait de l'exemple hollandais, aussi bien que de celui de l'Allemagne du Nord. Mais, ni Pierre ni ses successeurs n'avaient l'intention d'opérer des changements dans la structure économique et sociale de Russie.

La politique de Pierre Ier visait essentiellement à affermir le rôle de la Russie sur la scène internationale et, à l'intérieur, le renouvellement et l'adaptation du vieux système gouvernemental aux impératifs de l'évolution.

La culture européenne qui pénétrait en Russie fut considérablement infléchie sous l'effet des conditions économiques (servage), politiques (autocratie), et de la persistance des anciennes traditions culturelles moscovites. Bien sûr, au début du XVIIIe siècle cette « européanisation » fut au fond le fait de la seule noblesse de la capitale et se traduisait en premier lieu au niveau du mode de vie de la noblesse. La deuxième période de l'absolutisme éclairé en Russie coïncide indiscutablement avec le règne de Catherine II. C'est aussi la période des Lumières russes proprement dites (1760-1790).

La Russie connut depuis la mort de Pierre Ier (1725) jusqu'à l'avènement d'Elisabeth (1741), une période de réaction et de despotisme barbare, de même que dans les dernières années du XVIIIe siècle, sous le règne de Paul Ier, fils de Catherine II.

Quant aux vingt années du règne d'Elisabeth (1741-1761), on ne les considère pas comme une période d'absolutisme éclairé.

Sans doute, l'évolution culturelle de Russie avançait-elle visiblement, même sous le règne d'Elisabeth : l'Académie des Sciences reçut un statut qui raffermissait sa position, l'Université de Moscou (1775), l'Académie des Beaux-Arts, le théâtre russe furent fondés, et maints lycées et écoles furent créés en province.

Au début du règne d'Elisabeth les facteurs objectifs et subjectifs ont conduit à une situation paradoxale : le programme de l'absolutisme éclairé allait se réaliser sous l'effet des besoins sociaux et par un gouvernement qui n'avait jamais élaboré un tel programme.

La première génération, nourrie des idées de Pierre l^er^, entra en scène pendant les premières années du règne d'Elisabeth, et le gouvernement était obligé d'en tenir compte dans sa politique.

Et Catherine II devait, elle aussi, s'accomoder de cette situation.

Souveraine, la plus illégitime de l'histoire russe, femme intelligente, prévoyante, et surtout très circonspecte au début, Catherine II avait bien compris le rôle de cette couche éclairée de la noblesse, et pour affermir ses positions, assez précaires à son avènement, elle était obligée de prendre en considération cette opposition virtuelle, qui devait se transformer peu à peu en opposition réelle.

Sans doute Catherine II avait-elle compris les avantages concrets de la politique de d'absolutisme éclairé, dont elle avait vu les réalisations dans l'Europe du XVIIIe siècle et dans la Russie de Pierre l^er^. Cependant elle ne pouvait pas prévoir, bien entendu, la portée de la contradiction interne provenant de la coexistence de l'absolutisme et de la culture, de la civilisaton éclairées.

Le décalage chronologique du début du XVIIIe siècle — quand on commençait à adopter en Russie les idées et les doctrines des « phases » européennes — disparaissait peu à peu au début des années 1760. A Pétersbourg et à Moscou on lisait avec le plus vif intérêt la littérature des Lumières françaises. Le traité d'Helvetius *De l'Esprit* fut publié en France en 1758, et pas plus qu'un an plus tard le même livre fut acquis pour la bibliothèque de la jeune princesse Catherine Vorontsov, (âgée alors de 16 ans), devenue plus tard princesse Dachkoff, et aussi présidente de l'Académie des Sciences de Russie.

Depuis les années 1750 les œuvres des écrivains français des Lumières se vendaient en Russie par des milliers d'exemplaires, — en français, bien entendu. Il n'y avait pas de grande bibliothèque privée où on ne trouvât pas les volumes de l'Encyclopédie, y compris aussi ceux qui étaient interdits en France. Et il s'agit ici non seulement de collections comme celle du prince Vorontsov ou celle du comte Cheremetiev, mais aussi des bibliothèques de la noblesse campagnarde.

Si on parcourt les annonces de vente des livres étrangers dans *Le bulletin de Saint-Pétersbourg* et dans *Le bulletin de Moscou* parues dans les années précédant immédiatement la Révolution française et en 1789, on se rend compte qu'il n'y avait aucun livre des encyclopédistes français que la grande noblesse russe — surtout celle de la capitale — n'eût connu.

Le rythme accéléré de l'évolution russe du XVIIIe siècle posait beaucoup de problèmes politiques, économiques, sociaux, religieux, éthiques, esthétiques etc.

Cependant, malgré la multitude et la diversité de ces problèmes on peut souligner deux points essentiels : le problème politique (« le souverain idéal, parfait ») et le problème social et éthique (« le hobereau idéal »). Ce sont les thèmes cardinaux de la littérature russe du XVIIIe siècle. Ils englobent aussi d'autres thèmes liés aux problèmes indiqués plus haut.

Le problème du « souverain idéal » pose aussi le thème « souverain despote et tyran »; celui du « sujet idéal » comprend encore le thème du « mauvais sujet », du « patriote », etc.

Le thème du « hobereau idéal » est lié à celui de « l'attitude à l'égard des serfs », « l'immoralité du servage », etc. Et enfin, tous ces thèmes sont en rapport avec celui de « l'homme idéal ».

La fin du XVIIIe siècle voit, sinon une désillusion complète, du moins un doute profond que le souverain idéal puisse exister.

Dans la littérature russe, cela s'exprime, entre autres, dans le roman oriental *Caïb* de Krilov, dans la tragédie *Vadime Novgorode* de Kniaznine, et dans le premier roman russe d'utopie sociale intitulé *Le voyage au pays d'Ophir de M. S., gentilhomme suédois* du prince Chtcherbatov.

L'idéologie politique des Lumières russes évolue donc depuis la foi dans le « monarque éclairé » (Kantemire, Lomonossov) jusqu'au désappointement total (Novikov, Fonvisine, Krilov, Chtcherbatov), et enfin jusqu'à la lutte contre l'idéologie de l'absolutisme éclairé sur tous les fronts, voire même jusqu'à l'adoption de l'idée de la révolution sociale (Radichtchev).

Le programme social et politique des Lumières russes comprenait les éléments suivants : lutte contre le despotisme et le servage; lutte pour la liberté de conscience et d'expression; la création des institutions parlementaires, le droit de la société de créer des établissements d'enseignement indépendants de la politique gouvernementale.

On peut distinguer cependant quelques tendances au sein des Lumières russes.

— la tendance démocratique (Koselski, Anitchkov, Desnizki) et démocratique-révolutionnaire (Radichtchev). C'était le courant le plus fécond du point de vue de la philosophie et de la théorie politique, mais aussi, vu la spécificité des conditions russes, le courant le moins nombreux.

— le courant le plus nombreux était celui de la noblesse libérale. Ses chefs de file (Golitsyne, Polenov, Soumarokov, Fonvisine, Novikov, Plaviltchikov) se font soit les porte-parole de la noblesse s'efforçant de s'adapter aux nouvelles conditions de la vie économique, soit essayent de concilier les intérêts des nobles et des paysans.

Il y avait aussi certaines tendances inspirées des idées des Lumières ou les utilisant à leurs fins :

— un courant « officiel » des Lumières avec l'impératrice elle-même à la tête.

— un groupement assez influent d'aristocrates venant de la noblesse campagnarde qui appliquent les idées du droit naturel et constitutionnalisme dans le cadre étroit de leurs intérêts de classe.

Ce groupe (les frères Panine — l'un chancelier, l'autre général —, le prince Chtcherbatov et les autres) adopte et exploite les principes occidentaux d'une monarchie constitutionnelle dans le but d'obtenir une limitation de l'autocratie en Russie au moyen d'organes représentatifs de la noblesse ancienne.

— la dernière tendance fut constituée par les partisans de la position de l'Eglise russe orthodoxe vis-à-vis de l'absolutisme éclairé et des Lumières. D'une part, l'Eglise n'approuvait pas les coquetteries de l'impératrice avec les encyclopédistes, d'autre part les changements dans la vie économique obligèrent les ecclésiastiques à s'accommoder des processus en cours, d'autant plus que les institutions d'enseignement contrôlées par l'Eglise — les écoles primaires et les séminaires —

restaient à la fin du XVIIIe siècle des centres importants de l'instruction élémentaire et secondaire. Par le truchement de cette même tendance les thèmes nouveaux pénétrèrent dans la littérature ecclésiastique. L'Eglise essayait d'exploiter les idées des Lumières dans le domaine de l'instruction et de la culture, mais en même temps elle cherchait aussi à les purifier du matérialisme et de l'athéisme des Lumières.

Il faut ajouter que presque à la même époque où Catherine II était en correspondance avec Voltaire, Diderot et Grimm, et qu'elle affirmait que *L'esprit des lois* de Montesquieu était son livre de chevet et qu'elle annonçait à d'Alembert dans une lettre : « Vous verrez d'après mes *Instructions*, comment j'ai dévalisé le président de Montesquieu au profit de mon empire », l'impératrice écrivait dans ses *Mémoires secrets* (écrits en 1767, publiés en 1867-1916) :

« L'empire russe est si vaste que, hormis un souverain autocrate, toute autre forme de gouvernement lui est nuisible. »[1]

Ajoutons ici qu'au début de sa politique éclairée, Catherine publia *Le Manifeste du silence* qui, lu dans les rues de Moscou le 4 juin 1763, et accompagné de roulements de tambour, portait à la connaissance de la population que parmi les sujets de l'impératrice il existait des gens de mœurs et de pensées dépravées, « qui se permettaient de discuter d'affaires ne les concernant nullement ». (Il s'agissait des bruits courant sur la mort de l'empereur Pierre III, mari de Catherine.)

Sur un ton maternel l'impératrice leur enjoignait de se taire et de s'occuper de leurs propres affaires. S'ils ne se calment pas, ajouta-t-elle « nous agirons avec toute la rigueur de la Loi ».[2] Le manifeste fut publié dans toutes les villes de l'empire.

Ceux qui avaient pris au sérieux les principes éclairés proclamés par Catherine II furent bientôt obligés de reconnaître que les difficultés qu'ils rencontraient sur leur chemin étaient loin de diminuer (Novikov, Radichtchev).

Il est à noter que c'étaient à la fois les événements de Russie — notamment la révolte de Pougatchev (1775), — et la situation internationale — la guerre d'indépendance d'Amérique du Nord, la Révolution française — qui ont mis fin à l'absolutisme éclairé de Catherine II. La période qui s'ouvre alors est celle du déclin des Lumières russes.

Deux œuvres littéraires sont très révélatrices sur la période finale des Lumières russes. L'un est *Le voyage de Pétersbourg à Moscou* de Radichtchev, l'autre le roman d'utopie sociale intitulé *Voyage au pays d'Ophir de M. S., gentilhomme suédois*.

La première fut écrite par un écrivain philosophe, représentant du courant démocratique-révolutionnaire; l'autre, par un homme d'Etat, historien, extrémiste de l'opposition frondeuse aristocratique, qui était, selon Plekhanov, « l'idéologue peut-être le plus remarquable de la noblesse russe du XVIIIe siècle ».[3]

[1] Сборник Императорского русского исторического общества, СПб, 1867-1916, (Recueil d'études de la Société Historique Impériale Russe), t. X, p. 31.

[2] Солобъев, С. М., *История России* (Histoire de la Russie), t. 5, p. 1457.

[3] Плеханов, Г. В., *История русской общественной мысли* (L'histoire de la pensée sociale russe), in *Сочинения*, (Œuvres complètes), t. XXII, 1925, p. 185.

Ce sont deux images de la réalité russe de la fin des Lumières qui se dégagent de ces deux ouvrages.

Mais si Radichtchev décrit ce qu'il voit, Chtcherbatov construit son roman d'une manière toute différente : à tous les phénomènes négatifs réels il oppose un exemple positif, créé par lui dans le roman.

Tous les deux écrivains arrivent à la conclusion que la Russie est un pays gouverné par un despote. Mais les solutions données dans ces livres sont différentes. Le conservateur Chtcherbatov annonce l'idée d'un Etat socialement très hiérarchisé, avec un parlement aristocratique qui détient le pouvoir réel.

Radichtchev, après avoir « découronné » définitivement le souverain idéal éclairé, pose le problème de la république démocratique et justifie la révolution sociale.

Il n'est pas étonnant que Catherine II, après avoir lu le livre de Radichtchev déclarait : « C'est un insurgé plus dangereux que Pougatchev. »

Le voyage de Pétersbourg à Moscou fut imprimé aux presses privées de l'auteur par Radichtchev lui-même en 1790. Le livre fut confisqué bientôt après sa parution.

Le roman de Chtcherbatov, écrit vers 1784, comme son traité *De la corruption des mœurs en Russie*, ne fut publié qu'en 1896-98.

Ce n'est pas par hasard que Herzen a publié en 1868 *Le voyage de Pétersbourg à Moscou* de Radichtchev et le traité intitulé *De la corruption des moeurs en Russie* de Chtcherbatov en un volume à Londres dans son « imprimerie libre russe ».

Les Lumières russes recoururent comme moyens littéraires les plus importants à la satire, au journalisme satirique, à la nouvelle « orientale » satirique ou utopique, au genre du « rêve », à « l'entretien dans le royaume des morts ». Ces formes littéraires propres aux Lumières russes continuèrent à vivre dans la littérature à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles.

Quant aux idées des Lumières, elles survécurent encore pendant longtemps au XIXe siècle, notamment dans les ouvrages des décembristes, des démocrates-révolutionnaires, et marquèrent également l'œuvre de Lev Tolstoï. Mais c'est déjà un autre problème.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LE PROBLÈME DE LA « FIN » DES LUMIÈRES DANS LES RÉGIONS SLOVÈNES ET EN AUTRICHE INTÉRIEURE

PAR
PETER VODOPIVEC

Le problème de la périodisation de l'histoire culturelle slovène fut traité surtout par les historiens de la littérature slovène qui situèrent les Lumières en Slovénie entre les années 1768 et 1830.[1] En 1768 fut publiée une grammaire slovène intitulée *Kranjska gramatika* (Grammaire carniole), écrite par le moine augustin Père Marko Pohlin, et c'est alors que commença le travail « pratique » des collectionneurs de monuments linguistiques et littéraires, personnages caractéristiques de l'éveil national slovène et du mouvement slovène des Lumières en général; dans les années 1820-30, les influences romantiques prévalaient dans la littérature slovène, surtout en poésie, ce qui devrait marquer la fin des Lumières dans les régions slovènes au plus tard vers l'année 1830.[2] Si, du point de vue de l'histoire plus large des idées et de la culture, la première démarcation reste assez plausible, puisque les années soixante du XVIIIe siècle, furent marquées sur le territoire habité des Slovènes par l'influence dominante du rationalisme et des Lumières, l'année 1830 semble être beaucoup plus problématique. Une étude approfondie de la situation de l'époque en Carniole, en Carinthie et en Styrie — qui ne se limiterait pas uniquement aux belles-lettres, et prendrait aussi en considération l'ambiance intellectuelle au sens plus large qui régnait alors parmi la population slovène et allemande — montrerait en fait que le romantisme ne marque que partiellement la vie intellectuelle et que sa pénétration n'élimine pas les autres courants, y compris aussi ceux des Lumières. Au contraire : grâce au relâchement graduel, assez timide au départ, de la politique intérieure autrichienne à partir du début des années trente du XIXe siècle, l'Autriche deviendra plus réceptive aux acquis de la révolution industrielle et cette conjoncture provoquera un état d'exaltation intellectuelle très favorable à l'intégration de

[1] KORUZA, Jožef, *Konstituiranje slovenske posvetne književnosti in njenih žanrov* (La constitution de la prose profane slovène et de ses genres); *Obdobje razsvetljenstva v slovenskem jeziku, književnosti in kulturi* (Les Lumières dans la langue, la littérature et la culture slovènes); *Obdobja 1. Razsvetljenstvo* (Les époques 1. Les Lumières), Ljubljana, Znanstveni inštitut filozofske fakultete, 1979, p. 8.

[2] J'ai déjà décrit les caractéristiques dominantes des Lumières dans les régions slovènes à l'occasion du 5e colloque des Lumières de Mátrafüred (en 1981). Voir *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale* — Actes du 5e Colloque de Mátrafüred, 24-28 oct. 1981, Budapest, Akadémiai Kiadó — Paris, Ed. du CNRS, 1984, pp. 169-180. J'y ai aussi précisé ce que j'entends par régions slovènes.

certains aspects des idées des Lumières. L'influence de la pensée éclairée dans les régions slovènes de même que dans toute l'Autriche intérieure[3] resta donc sensible au moins jusqu'au milieu du XIXe siècle, sinon plus tard, alors qu'il est très difficile de définir la « fin des Lumières » avec exactitude, puisque la pensée des Lumières se trouve intégrée à l'idéologie et à l'arsenal intellectuel des mouvements modernes, surtout en ce qui concerne le libéralisme; dans une région arriérée sur le plan économique et social, ayant une vie intellectuelle moins intense où la formulation précise des idées reste plutôt rare, il est particulièrement difficile de saisir le passage d'une époque historico-culturelle à l'autre et surtout les transformations multiples de la pensée.

Le début du règne de François II en 1792 qui marque la fin de l'époque de l'absolutisme éclairé dans la Monarchie des Habsbourg et le début d'une nouvelle ère avec la victoire de la réaction et l'attitude du refus du pouvoir à l'égard des réformes progressistes et des idées des Lumières ne représente cependant pas sur le plan culturel une césure nette dans les régions slovènes.

Evidemment, celles-ci ressentent, elles aussi, la pression politique croissante — notamment celle de la censure —, d'autant plus que dès le début de l'année 1793, au cœur même du territoire slovène, en Carniole, la police est réorganisée. La propagande officielle contre la Révolution française se sert dans la presse aussi de la langue slovène, et s'appuie sur des écrivains slovènes (un des auteurs des écrits anti-révolutionnaires fut le poète Valentin Vodnik qui faisait partie du cercle du baron Žiga Zois, adepte des Lumières), bien qu'en général la Révolution française ne compte pas beaucoup de partisans dans l'intelligentsia slovène. De petits cercles de sympathisants de la Révolution française se réunissant à Graz, à Klagenfurt et à Trieste, étudiants, intellectuels et hommes d'affaires (dont quelques Slovènes à Graz et à Klagenfurt), cessent rapidement leur activité sous la menace d'un contrôle policier plus strict et des procès contre les « jacobins » à Vienne et ailleurs dans la Monarchie.[4] Les états régionaux carnioles et le pouvoir local considèrent Joseph Lukman, avocat de Ljubljana, comme partisan des idées révolutionnaires; celui-ci s'était attiré la gloire d'être le seul parmi les avocats de Carniole à avoir osé défendre les paysans dans les procès contre les propriétaires fonciers. En 1791, Lukman adresse un mémoire à l'empereur Léopold II, le priant de suivre, dans son œuvre de réforme, l'exemple de Joseph II, mais dénoncé pour avoir propagé l'esprit révolutionnaire, il doit se retirer cette même année de la vie publique.[5] Parmi les propagateurs des Lumières slovènes, le seul à exprimer ouvertement sa sympathie

[3] Le terme « Autriche intérieure » était employé à Graz et autour du cercle de l'archiduc Johann dans la première moitié du XIXe siècle pour désigner la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Puisque les tendances de l'évolution intellectuelle et idéologique de ces régions dans la première moitié du XIXe siècle ne peuvent, à mon avis, pas être toujours dissociées sur le plan « national » en éléments slovènes et éléments allemands, j'ai décidé d'employer ce même terme.

[4] Voir plus amplement sur ce sujet : ZWITTER-TEHOVNIK, Dana, *Wirkungen der Französischen Revolution in Krain* — Veröffentlichungen des Historischen Instituts der Universität Salzburg, Wien — Salzburg, Geyer-Edition, 1975.

[5] *Ibid.*, pp. 80-96.

pour la Révolution française reste le moine cistercien Martin Kuralt (1757-1845) qui, pendant des années révolutionnaires, est professeur à l'université de Lvov où il s'occupe aussi de la bibliothèque,[6] tandis que le personnage central des Lumières slovènes, Anton Tomaž Linhart, n'est pas considéré comme politiquement suspect, de façon qu'il exerce jusqu'à sa mort en 1795 la fonction de secrétaire du « gouvernorat » de la Carniole, même s'il est sujet à la pression de la censure à la suite de son œuvre de dramaturge et d'historiographe.[7]

Les régions slovènes ne connaissent donc pas, après 1792, de persécutions sérieuses contre les adversaires politiques de la cour de Vienne ou de procès intentés contre les sympathisants de la Révolution française. Les deux « jacobins » carnioles, traduits en justice respectivement en 1794 et en 1796 à Vienne, sont en fait des descendants de la noblesse carniole, mais n'ont eu ni l'un ni l'autre guère d'influence dans le pays. Le comte Leopold Stanislav Hohenwart (1775-1810) se rapproche des idées de la Révolution française pendant son séjour en Italie pour adhérer, alors qu'il faisait ses études à Vienne, dans les années 1792-94, au cercle du baron Andreas Riedl, incarcéré en 1794 et accusé d'être le chef des « jacobins » viennois. Hohenwart, emprisonné à la même époque, déposa pendant l'enquête contre ses coaccusés, alléguant que son enthousiasme pour la Révolution française ne fut que la conséquence d'une « étourderie juvénile ». Plus intéressant est la personne du second « jacobin » carniole, le baron Siegfried von Taufferer (1750-1796), officier jusqu'en 1787 des troupes affectées à la garde de la frontière, qui adhéra pendant son service à la franc-maçonnerie pour se lier par la suite aux jacobins hongrois et autrichiens. Au printemps 1794, Taufferer se retira de Vienne en Italie, chercha contact avec des représentants diplomatiques français et forma aux alentours de Gênes un détachement militaire de volontaires qui combattirent du côté français. Sous l'instigation de Robespierre le jeune, il élabora, toujours à Gênes, un projet pour l'insurrection dans les pays des Habsbourg, par lequel il cherchait à convaincre le *Comité du Salut public* de Paris de profiter du mécontentement des garde-frontière de l'armée pour organiser une révolte contre les Habsbourg, puisque selon lui, une telle révolte se serait rapidement propagée depuis les frontières vers d'autres régions de la Monarchie habsbourgeoise. En 1795, Taufferer fut pris par les Autrichiens, amené à Vienne et exécuté un an plus tard.[8]

On ne possède pas d'informations plus concrètes concernant l'écho parmi la noblesse et l'intelligentsia des régions slovènes des procès contre les « jacobins », surtout des procès contre Hohenwart et Taufferer. La vie culturelle du territoire

[6] *Ibid.*, pp. 78-79.

[7] ZWITTER, Fran, *Linhartova doba, misel in delo* (L'époque, la pensée et l'œuvre de Linhart); LINHART, A. T., *Poskus zgodovine Kranjske in ostalih dežel južnih Slovenov Austrije*, 1-2 (Un essai de l'histoire de la Carniole et des autres régions des Slaves du Sud de l'Autriche), Ljubljana, Slovenska matica, 1981, p. 346. D'après Zwitter, Linhart fut considéré au moment de sa mort comme un homme opposé au régime en place, étant donné que les autorités auraient interdit, d'après une lettre de Žiga Zois au poète Valentin Vodnik, de porter le deuil à sa mort. Il est toutefois vrai que ces mêmes autorités n'avaient pas persécuté Linhart de son vivant.

[8] ZWITTER-TEHOVNIK, Dana, *op. cit.*, pp. 154-260.

slovène ne connut pas de changements importants après 1792, malgré un climat politique assez tendu. La nouvelle situation ne put paralyser les courants intellectuels issus des Lumières à partir du milieu du XVIIIe siècle; simultanément, l'effort pratique, commencé par le mouvement des Lumières se poursuivait, orienté vers l'exploration des possibilités d'expression de la langue slovène et l'élévation du niveau des connaissances de la population paysanne slovène. La place centrale dans la vie culturelle slovène fut toujours réservée aux adeptes des Lumières regroupés autour du baron Žiga Zois à Ljubljana,[9] profondément marqué par la mort de Linhart, mais revigoré grâce à Zois qui y fit entrer de nouveaux membres. Ce fut sous la tutelle de Zois que se forma le poète le plus marquant des Lumières slovènes, Valentin Vodnik (1758-1819), prêtre catholique d'orientation joséphiste, devenu en 1798 professeur du lycée de Ljubljana, qui publia en 1806 — en tant que premier poète slovène — un recueil de poèmes patriotiques, pratiques et didactiques. A l'initiative de Zois, Vodnik consacra toute son énergie à l'éducation du peuple, en écrivant des manuels pour les paysans et les écoliers, et en rassemblant les matériaux pour un dictionnaire et une grammaire slovènes, en éditant le *Grand Almanach* (1795-97) et le *Petit almanach* (1797-1806) destinés à amuser et à instruire les paysans. De plus, il se lança, entre 1797 et 1806, dans l'édition du premier journal slovène intitulé *Lublanske novice* (Nouvelles de Ljubljana), grâce auquel il enrichit considérablement les moyens d'expression de la langue slovène et contribua à la formation de la prose journalistique slovène.[10] Le cercle de Zois donna, aussi entre autres, le slavisant de réputation européenne, Jernej (Bartholomé) Kopitar (1780-1844), qui, dans sa pensée et dans son activité, resta fidèle aux enseignements des Lumières, bien qu'il fût plus ou moins influencé par Herder. Son ouvrage principal, *Grammatik der slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steiermark* marque le sommet des efforts fournis par les auteurs d'une série de dictionnaires et de grammaires slovènes à partir du milieu du XVIIIe siècle. Kopitar fonda sa philosophie du langage sur la pensée linguistique grecque et latine, tandis que sa vision du monde ainsi que le choix de ses sujets montrent l'influence des auteurs comme A. L. Schlözer, Dobrovski, L. A. Muratori et B. Bolzeno. De son propre aveu, il connaissait les philosophes français également, surtout Rousseau, alors qu'il rejeta Voltaire dont les idées tendaient, selon lui, vers la destruction de la générosité et de la poésie. Il est intéressant de remarquer que Kopitar se servit du terme *Aufklärung* pour indiquer le niveau le plus élevé de la culture dans les belles-lettres.[11]

[9] Le cercle de Zois fut traité en profondeur dans ma communication citée dans la note 2; *op. cit.*, PP. 175-180.

[10] Toutes les histoires littéraires slovènes soulignent l'importance de Vodnik dans le développement de la littérature slovène. Voir p. ex. *Zgodovina slovenskege slovstva I* (Histoire de la littérature slovène), Ljubljana, Slovenska matica, 1956, pp. 401-424, pour le journal intitulé *Lublanske novice* (Nouvelles de Ljubljana), v. surtout p. 408.

[11] PATERNU, Boris, *Problem literarnostilne diferenciacije v slovenski književnosti razsvetljenstva* (Problème de la différenciation dans la littérature slovène des Lumières), *Obdobja 1, op. cit.* p. 53, cf. note 1 ci-dessus.

Dans l'évolution culturelle slovène de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, des influences multiples viennent se mêler à celles des Lumières; le romantisme y pénètre seulement après 1815, ce qui fait que la situation culturelle dans les régions slovènes du début du XIXe siècle offre une image variée et même contradictoire, vu la divergence des tendances et des aspirations. Même si les Lumières slovènes sont considérées comme un mouvement particulièrement syncrétique, réunissant des éléments hétérogènes depuis l'éveil national jusqu'à l'éducation du peuple, la définition de l'époque entière d'avant 1830 comme appartenant exclusivement aux Lumières ne semble pas être tout à fait convaincante ni acceptable. Mais en même temps il est vrai qu'avant 1830 la vie culturelle slovène ne connaît pas de bouleversement important, ce qui fait que les éléments des Lumières continuent à garder une place importante dans la vie intellectuelle et artistique; de même, d'autres mouvements intellectuels du XVIIIe siècle persistent encore à côté d'eux, issus de l'époque de l'absolutisme éclairé autrichien. Le clergé dans les régions slovènes continue à être marqué, dans la première moitié du XIXe siècle, par la mentalité joséphiste et janséniste, et cela entrave la diffusion plus large des tendances religieuses romantiques à colorations sentimentale. Le disciple de l'« apôtre » viennois Hofbauer, Friderik Baraga, se voit même dans l'obligation de quitter en 1830 la Carniole et de partir pour l'Amérique pour se soustraire à la haine et aux pressions du clergé janséniste.[12] Au début du XIXe siècle, les attitudes et la mentalité de la population sont façonnées par les contacts directs avec les Français pendant les quatre années de la domination française lors de la formation des Provinces Illyriennes (1809-1813). Les Provinces Illyriennes ne recouvrent en fait que deux tiers du territoire national slovène, mais une série de réformes administratives, de même que le fait que les Français accordent une place plus importante à l'usage de la langue slovène aux échelons inférieurs de l'administration et dans les écoles que ne l'avaient fait les autorités autrichiennes, suscitent des sympathies pro-françaises dans une partie de l'intelligentsia slovène. L'arrivée des Français provoque aussi des divergences dans le cercle de Zois, puisque celui-ci garde une attitude de refus marqué envers les nouveaux maîtres, alors que Vodnik leur témoigne de vives sympathies en écrivant même une ode intitulée *L'Illyrie ressuscitée* en l'honneur des Français. Après le départ de ceux-ci, plusieurs intellectuels slovènes sont persécutés par les autorités autrichiennes, accusés de francophilie, de professer des idées libérales et d'appartenir à la franc-maçonnerie, même si certains documents nous permettent aujourd'hui de conclure qu'il existait un nombre beaucoup moins important de francophiles déclarés et de francs-maçons parmi les slovènes que ne l'avait supposé la police autrichienne.[13]

[12] PRIJATELJ, Ivan, *Duševni profili slovenskih preporoditeljev* (Profils spirituels des agents de l'éveil national), in *Izbrani eseji in zazprave Ivana Prijatelja* (Essais et écrits choisis d'Ivan Prijatelj), Ljubljana, Slovenska matica, 1952, p. 213.

[13] C'est la conclusion qu'on peut tirer, entre autres, des documents conservés aux Archives du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui concernent les loges franc-maçonniques dans les Provinces Illyriennes, si on les compare aux indications des documents autrichiens

Ce ne fut donc qu'au début des années trente du XIXe siècle, avec le commencement de l'ère romantique, qu'une coupure importante fut marquée dans la vie culturelle et littéraire slovène, et surtout dans l'évolution de la poésie slovène. Si les Lumières slovènes qui considéraient la littérature nationale, étant à ses débuts en langue slovène, comme un moyen utilitaire et pratique, et, par conséquent ne purent développer un style littéraire esthétiquement mûr et cohérent, le romantisme par contre rompit assez rapidement avec tout didactisme pour créer le premier style accompli dans la littérature slovène et marqua ainsi de manière décisive l'évolution ultérieure.[14] Grâce au poète éminent France Prešeren (1800-1849), la poésie slovène put accéder à la maturité artistique et au niveau littéraire européen. Tout en étant un événement capital dans l'histoire de la littérature slovène, le romantisme ne put se propager, même après 1830, dans tous les domaines de la vie intellectuelle et artistique aux régions slovènes et en Autriche intérieure. Les débuts de l'industrialisation moderne et un afflux croissant de nouvelles sur la révolution technique et industrielle de l'Europe occidentale, facilité par le relâchement graduel du contrôle politique et policier de la cour de Vienne dans les années trente, contribuèrent à l'éveil de l'intérêt pour les questions économiques, parallèlement à une approche, au niveau spirituel de l'avenir, du développement technique et scientifique et des problèmes de la modernisation socio-économique, ce qui favorisa le retour en force des courants rationalistes n'ayant d'ailleurs jamais complètement disparu.

Or, l'évolution intellectuelle et culturelle de toute l'Autriche intérieure, aussi bien que des régions slovènes, fut particulièrement marquée par la présence de l'archiduc Johann, frère cadet de l'empereur François, qui s'installe en 1809 à Graz (en Styrie) pour y fonder une série d'institutions culturelles et éducatives.[15] Il est connu que l'archiduc Johann fut formé sous l'influence des idées de son père Léopold et que ses prétendues convictions libérales lui valurent la rupture avec la cour de Vienne. Pour l'archiduc Johann, le gouvernement idéal était celui de Toscane, à l'époque du règne de Léopold, alors que les réformes sociales conçues dans le même esprit seraient le seul moyen pour éviter le mécontentement de la populace et pour éviter le danger de

---

sur les francs-maçons de l'époque de la domination française. Voir KIDRIČ, France, *Francoska ilirska loža prijateljev rimskega krajla in Napoleona v Ljubljani* (La loge illyrienne des amis du Roi de Rome et de Napoléon à Ljubljana), *Slovan* XII, 1914; ZWITTER, Fran, *Nov seznam frankofilov v Napoleonovi Iliriji* (Nouvelle liste des francophiles dans l'Illyrie Napoléonienne), *Glasnik muzejskega društva za Slovenijo* (Revue de l'association des musées de Slovénie) XII, 1931, Ljubljana, 1932.

[14] V. plus amplement sur ce problème : PATERNU, Boris, *Konstituiranje slovenske poezije* (Les débuts de la poésie slovène); *Obdobje romantike v slovenski književnosti in kulturi* (L'époque du romantisme dans la littérature et la culture slovènes) — *Obdobja 2* (Les époques), Ljubljana, Znanstveni inštitut Filozofske fakultete, 1981, pp. 7-28.

[15] La littérature historiographique consacrée à l'archiduc Johann est très abondante, mais il n'y a que très peu d'articles portant sur ses idées relatives à la modernisation économique. A propos de l'influence des institutions mises sur pied par lui dans les régions slovènes, v. plus amplement BUFON, Z., *Začetki slovenskega meščanstva v industrijski družbi* (Les débuts de la bourgeoisie slovène dans la société industrielle), *Zbornik za zgodovino naravoslovja in tehnike 2* (Recueil pour l'histoire des sciences naturelles et de la technique), Ljubljana, Slovenska matica, 1974, pp. 117-163.

la révolution. Marquée par l'idéologie des Lumières aussi bien que par le romantisme, l'activité pratique de l'archiduc s'inscrivait dans les limites tracées par l'absolutisme éclairé dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Selon l'archiduc Johann, la tâche principale de son époque consisterait dans l'élévation du niveau d'instruction du peuple, et surtout dans la propagation des connaissances des différents domaines de la technique et des sciences naturelles, indispensables pour suivre le rythme accéléré du progrès de la civilisation humaine. Dans ce but, il institua en 1809, suivant le modèle de la Royal Society britannique, le musée *Joanneum*, et s'appliqua jusqu'en 1848 à la réanimation des sociétés agricoles, à la création d'écoles techniques et de cercles de lecture.

Après 1830, l'archiduc Johann réunit autour de lui un cercle de sympathisants, composé des membres de la noblesse régionale d'orientation libérale et de la bourgeoisie styrienne naissante, devenue le noyau du mouvement pour la modernisation économique et sociale. Si les objectifs concrets de ce cercle gardent un caractère purement pratique et une orientation vers la transformation physiocratique de l'agriculture et l'industrialisation, son horizon intellectuel est marqué par l'enthousiasme pour la raison humaine, pour le progrès et pour la faculté cognitive des sciences techniques et naturelles. L'expérience, le savoir, de même que la capacité humaine de s'approprier et de maîtriser les lois de la nature sont des points cruciaux autour desquels tournent les réflexions des chefs de file de ce cercle. « S'il est une chose digne d'observation sérieuse pour le savant, c'est sans doute l'histoire des créations humaines, le progrès de tous les arts et sciences jusqu'à cette perfection dont peuvent se vanter aujourd'hui les peuples de premier rang »; voilà ce qui est écrit en 1838 par Carl Frankenstein de Graz, inventeur, rédacteur du *Journal industriel et artisanal de l'Autriche intérieure*.[16] « La force humaine se révèle pareille à la puissance divine dans les petites et dans les grandes choses. » D'après Frankenstein, les grandes découvertes techniques coïncidant avec les transformations économiques de la deuxième moitié du XVIIIe siècle créent un hiatus profond en établissant des relations tout à fait nouvelles entre la science et l'économie, et modifient non seulement les conditions économiques et sociales au sens large, mais aussi les rapports de l'homme avec la nature et avec sa propre histoire. Dans ce but, il publie dans son *Journal* toute une série d'articles, copiés en partie sur des revues allemandes ou d'autres journaux économiques et techniques qui propagent les nouveautés techniques, glorifient le progrès industriel et essaient de deviner les possibilités et les limites du progrès dans le futur. Certains articles comparent la science et l'esprit humain à la lumière divine qui avait aidé l'homme à éclairer le monde matériel; ils affirment que les nouvelles connaissances et les découvertes dans les sciences naturelles, surtout en physique et en chimie, ébranlèrent considérablement les conceptions traditionnelles de la vie et du monde. « L'esprit clairvoyant des gens de notre époque a découvert dans les sciences naturelles une

[16] Le journal fut appelé en allemand : *Innerösterreichisches Industrie und Gewerbe Blatt;* à mon avis, les historiographies autrichienne et slovène ne lui ont pas accordé jusqu'à maintenant assez d'attention. L'article de Frankestein fut publié dans le n° 69 du 24 déc. 1839, p. 381.

nouvelle forme de vie spirituelle, la base de tout savoir », écrit le *Journal industriel et artisanal* en 1840, alors qu'ailleurs il affirme timidement, mais très ouvertement que « l'homme n'est pas uniquement l'esprit » et qu'il est « bien possible que son développement soit conditionné par l'ordre physique », ce qui signifie en dernière analyse que le monde ne peut pas être défini par la seule pensée, mais qu'il est gouverné par des « lois naturelles vérifiables par voie d'expérimentation ».[17]

Ces quelques indications nous permettent déjà de conclure à la survivance des éléments rationalistes et à ceux des Lumières en général, même s'ils sont simplifiés et adoptés au niveau des hommes de la pratique qui, vivement impressionnés par le développement de la technique et de l'industrie, font des efforts en vue de transformer rapidement leur environnement direct. Dans la dernière décennie de l'époque de *Vormärz*, on rencontre souvent, dans les régions de l'Autriche Intérieure, une attitude positive à l'égard de la nécessité de la continuation des réformes amorcées en Autriche à l'époque de l'absolutisme éclairé, bien que cette attitude ne soit pas, vu la pression politique, toujours exprimée clairement et ouvertement. Par contre, la revendication de l'élévation du niveau d'instruction de la population, ainsi que de l'acquisition de connaissances sur la révolution industrielle et technique se font de mieux en mieux entendre, puisque les cercles partisans des réformes partagent unanimement la conviction qu'une population instruite et ouverte aux nouveautés est l'une des conditions préalables de la modernisation économique. Il faut donc créer un réseau approprié d'écoles techniques, propager l'enseignement des sciences naturelles, développer l'échange des connaissances et des informations de toutes sortes, bref : assurer l'ouverture indispensable et une ambiance facilitant le ralliement au progrès. Même si les discussions concernant les sources d'énergie disponibles et la nécessité de la construction de nouvelles voies de transport sont assez nombreuses, l'intelligentsia du *Vormärz* considère, en Styrie, en Carniole et en Carinthie, que « vouloir et savoir progresser » ce sont en eux-mêmes des garanties du progrès, tandis que les aspects pratiques du progrès — y compris aussi la question des capitaux et des conditions économiques préalables au développement de l'industrie — restent relégués au deuxième plan.[18]

Dans toute la première moitié du XIXe siècle, Graz fut le centre de la vie intellectuelle en Autriche intérieure. Cependant, tandis que les initiatives pratiques du cercle de Graz purent assez rapidement trouver des sympathisants et des imitateurs sur le territoire slovène, leurs idées concernant le progrès technique et économique ainsi que la vision du monde qu'elles véhiculaient, n'y eurent, à l'époque du *Vormärz*, guère d'écho. Les conditions sur le territoire slovène étaient

[17] *Innerösterreichisches Industrie und Gewerbe Blatt*, n° 26 du 28 mars 1840, pp. 101-102; n° 42 du 27 mai 1843, p. 165.

[18] J'ai traité plus à fond cette question dans *Odmev industrijske revolucije na Štajerskem v prvi polovici 19. stoletja* (L'écho de la révolution industrielle en Styrie dans la première moitié du XIXe siècle), *Časopis za zgodovino in narodopisje* (Journal d'historiographie et d'ethnographie), n°s 1-2/1979, Maribor, 1981, pp. 264-277.

bien moins développées que dans les régions du Nord de la Carinthie et de la Styrie, la noblesse moins intégrée à la vie intellectuelle et économique, l'industrie et la bourgeoisie moins importantes. La tenue de Biedermeier quant aux affaires publiques et la sentimentalité romantique s'exprimant dans la poésie et dans le mouvement slovène de l'éveil national eurent pour corollaire un manque d'intérêt pour les questions concernant l'avenir social et économique de ces régions. Tout de même, dans les années trente du XIXe siècle, la situation commence à se modifier assez rapidement dans les régions slovènes : on y remarque notamment un regain d'activité dans les Sociétés agricoles formées déjà dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, mais condamnées à l'inaction depuis l'avènement de François II. Ces sociétés deviennent, avec d'autres associations culturelles et économiques, les noyaux du mouvement pour la modernisation économique, surtout agricole, en même temps que les promoteurs et organisateurs de l'enseignement technique et de celui des sciences naturelles; elles disposent de moyens pour diffuser la littérature technique (artisanale), pour organiser des échanges de vues et d'expériences. Ce fut aussi grâce à elles que se réanima, dans les années trente du XIXe siècle, la campagne pour l'éducation du peuple, menée depuis la deuxième moitié du XVIIIe siècle, de même que toute l'ambiance générale éveillée par les réformes de l'absolutisme éclairé et étouffée ensuite dans le climat tendu suivant la mort de Léopold II.

Parallèlement aux influences romantiques en poésie, les régions slovènes connaissent, dans les années trente, une continuité dans le développement de la prose utilitaire et «technique», qui n'est plus réduite aux manuels les plus indispensables et simplifiés destinés aux paysans, mais répond déjà à des besoins plus larges de la population. On voit donc paraître en langue slovène et allemande, des manuels économiques, des livres de physique, de chimie et de topographie dans le domaine des sciences naturelles, et des précis sur le développement économique et technique, écrits par des intellectuels laïques aussi bien que par des cléricaux libéraux. Certains de ces ouvrages témoignent de la tension typique de l'époque entre la vision traditionnelle, conservatrice et religieuse d'une part et la pensée de la nouvelle ère de l'autre, puisqu'ils affirment en même temps le rôle de la raison et l'omniprésence du progrès ainsi que les valeurs éternelles de la religion et de la morale. La valeur évidente de ces textes pour la plupart pratiques et descriptifs ne réside pas uniquement dans la propagation des connaissances pratiques et dans l'instruction de la population inculte, mais aussi dans leur apport au développement de la langue, surtout au niveau de la terminologie technique et des formes littéraires en prose. L'histoire littéraire slovène, qui fut pendant longtemps trop occupée par la poésie romantique devenue, dans la première moitié du XIXe siècle, grâce surtout au poète France Prešeren, le porte-parole de l'éveil national, ne s'attaqua que très tard à ces textes. C'est l'analyse récente de Matjaž Lmecl qui a révélé enfin le message spirituel et historique spécifique de ces textes écrits dans les années trente et quarante : leur style et leur esprit sont ceux de l'homme rationnel qui se fie avant tout à ses propres expériences (empirisme), et aux expériences et découvertes vérifiables des autres. Cette vision du monde vient de la certitude que le cours du monde et de l'histoire est gouverné par la causalité où Dieu, source et fin dernière de

tout, reste présent sans toutefois intervenir dans les affaires humaines « terrestres » que l'homme gère tout seul, en accord avec sa raison et en fonction de ses facultés. Dans ce sens, la littérature technique et la littérature destinée au peuple créées dans les dernières quinze années de l'époque du *Vormärz* signalent une transformation particulière des structures intellectuelles léguées par les Lumières, qui devaient revêtir une forme régénérée et appropriée à l'époque.[19]

Cette nouvelle direction de pensée se manifestait aussi dans le seul journal slovène de l'époque du *Vormärz* intitulé *Kupčijske in rokodelske Novice* (Nouvelles commerciales et artisanales), édité à Ljubljana à partir de 1843 avec le soutien de l'archiduc Johann. Son rédacteur fut le docteur Janez Bleiweis (1808-1881), vétérinaire et médecin, formé dans l'esprit rationaliste des Lumières, « freigeist » dans ses convictions et partisan de la tolérance religieuse, tout en restant conservateur dans ses attitudes politiques et peu favorable à des transformations économiques et sociales rapides.[20] Les *Novice* de l'époque du *Vormärz* étaient avant tout un journal qui s'adressait aux paysans slovènes, pour les encourager, conformément aux initiatives pédagogiques du cercle de Graz, à la modernisation de l'agriculture, à l'introduction de nouveaux procédés, outils et cultures préconisés par les physiocrates, tout en attaquant les superstitions des paysans et leurs vieilles façons culturales, les invitant à plus de rationalisme dans les cultures, à l'élargissement de leur activité par l'arboriculture fruitière, l'apiculture, l'élevage des vers à soie et l'artisanat paysan. Sans s'attaquer directement aux multiples conséquences idéologiques et sociales à longue portée des modifications technologiques et économiques, le journal mettait en garde ses lecteurs — bien qu'assez timidement et de manière prudente — contre le danger du retard sur les autres pays, et affirmait la nécessité inévitable de la modernisation et du progrès. Les *Novice* publièrent aussi des articles littéraires et des essais patriotiques, ce qui donna au journal un rôle particulièrement important dans le développement du mouvement slovène de l'éveil national.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, Bleiweis devint l'une des personnalités centrales de la vie politique et nationale slovène, la marquant profondément de son apport personnel. En matière politique, il garda toujours une attitude conservatrice, aussi se mit-il, au moment de la scission du mouvement politique slovène en tendances catholique et libérale après 1867, à la tête du groupement slovène conservateur (catholique). En même temps, toute son activité dans la Société agricole et dans les *Novice* prouve qu'il resta dans les cadres de la pratique pédagogique et vulgarisatrice du rationalisme des Lumières, conçue comme la seule voie praticable de la modernisation sociale et économique de la vie paysanne slovène jusqu'aux années soixante-dix et quatre-vingts du XIXe siècle. Des

[19] KMECL, Matjaž, *Od pridige do kriminalke* (Du sermon au roman policier), Ljubljana, Mladinska knjiga, 1975, pp. 53-54.

[20] Voir plus à fond sur Bleiweis et sur ses conceptions dans *Bleiweisov zbornik* (Recueil d'études sur Bleiweis), *Zbornik za zgodovino naravoslovja in tehnike 7* (Recueil pour l'histoire des sciences naturelles et pour la technique), Ljubljana, Slovenska matica, 1983, p. 297.

changements plus importants dans ce domaine n'interviendront sur le territoire slovène, qu'à partir des années soixante-dix du XIXe siècle lorsque les hommes politiques bourgeois slovènes finiront par comprendre que la paysannerie peut devenir un facteur politique important; aussi prêtent-ils beaucoup plus d'attention à la question paysanne et à la situation de plus en plus critique de l'agriculture, en mettant sur pied des coopératives et des banques de prêt.

La continuité de la tradition des Lumières ne se manifeste pas uniquement dans les rapports de l'intelligentsia bourgeoise slovène avec la paysannerie et les campagnes slovènes, mais aussi dans le développement des sciences humaines telle l'ethnologie[21] et surtout dans la formation de la prose réaliste slovène. Comme le souligne Boris Paternu, historien de la littérature slovène, « la pression que le modèle des Lumières tel qu'il a été légué par le passé, exerça sur la littérature slovène de la deuxième moitié du XIXe siècle, fut nettement plus forte que la continuité du modèle romantique de Prešeren, même si celui-ci laissait des traces profondes et multiples ».[22] Les éléments des Lumières peuvent donc être décelés même dans la prose slovène de la deuxième moitié du XIXe siècle, encore que la « fin » ne soit pas encore exactement située par l'histoire littéraire slovène.

La question de la fin des Lumières dans les régions slovènes semble donc être assez complexe. On peut sans doute dire que la dynamique des mouvements de pensée, à l'instar des processus socio-économiques, diffère considérablement dans les territoires marginaux de la Monarchie où le rythme du développement est plus lent, de celle des régions centrales et des grands centres de culture, à tel point qu'il est impossible de fixer les limites chronologiques entre les époques culturelles et historiques différentes d'une manière précise et valable pour toute la Monarchie. Dans mon exposé, j'ai eu l'intention de signaler brièvement l'existence de courants de pensée sur le territoire slovène et plus largement en Autriche intérieure, courants engendrés par les Lumières et se perpétuant, malgré l'absolutisme politique et la naissance du romantisme, jusqu'au XIXe siècle, qui ont déterminé dans une large mesure même les conceptions concernant la modernisation économique et sociale, avant d'être remplacés, dans la deuxième moitié du siècle, au moment de la formation des conceptions bourgeoises socio-économiques et politiques, par la revendication des réformes plus modernes. Une délimitation plus précise des époques culturelles et historiques de l'évolution slovène du XIXe siècle, qui ne se maintiendrait pas uniquement dans le cadre des normes historico-littéraires et stylistiques, et qui prendrait en considération les mutations de la vie littéraire et artistique slovène et allemande sur le territoire slovène dans toute leur complexité, reste donc indiscutablement une tâche dont l'historiographie slovène devra encore s'acquitter.

[21] KREMENŠEK, Slavko, *Etnološka misel v obdobju romantike* (La pensée ethnologique à l'époque du romantisme), *Obdobja 2, op. cit.*, pp. 525-532.; v. la note n° 14, plus haut.

[22] PATERNU, Boris, *K tipologiji realizma v slovenski književnosti* (Sur la typologie du réalisme dans la littérature slovène), *Obdobje realizma v slovenskem jeziku, književnosti in kulturi* (L'époque du réalisme dans la langue, la littérature et la culture slovènes), *Obdobja 3* (Les époques), Ljubljana, Znanstveni inštitut Filozofske fakultete, 1982, p. 17.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

ORIENTATION ANGLAISE EN HONGRIE, DU SIÈCLE DES LUMIÈRES A L'ÈRE DES RÉFORMES

PAR

ZSUZSA RÉNYI

János Batsányi, poète hongrois gagné aux idées éclairées, a écrit en 1798 un poème dont un vers peut être cité comme devise du mouvement des nobles et des intellectuels progressistes : « Fixez sur Paris vos regards attentifs! »

Les événements de la Révolution française et l'évolution de la civilisation française ont exercé une influence énorme sur les Hongrois de l'époque. Dans mon intervention je me propose de démontrer qu'à la fin du XVIIIe siècle et plus tard, pendant la période dite l'ère des Réformes le modèle anglais avait toujours une importance également grande.

Les idées éclairées en Hongrie étaient nourries essentiellement de celles de l'*Aufklärung*, et même les idéaux politiques et culturels nés en Angleterre pénétrèrent par un relais allemand. Les livres parvenus en Hongrie poussaient beaucoup de Hongrois à connaître l'Angleterre. L'influence anglaise avait une importance particulière pendant deux périodes : d'abord durant la seconde moitié des années 1780, l'âge d'or en Hongrie des idées éclairées, ensuite dans les années 1830-40, c'est-à-dire pendant l'ère des Réformes. Comme on le sait, le système économique et social du féodalisme traversait alors une crise et les contemporains à la recherche d'une issue voulaient connaître l'agriculture, l'industrie, le système social et politique des pays occidentaux développés pour mettre à profit leurs expériences dans leur pays.

La plupart de nos voyageurs s'intéressaient avant tout à l'économie et au régime politique anglais. Les propriétaires aisés et les aristocrates disposaient des moyens nécessaires pour introduire une nouvelle gestion et pour acheter des machines. Déjà à partir des années 1830 bon nombre de simples gentilshommes partent pour l'Angleterre; ils s'intéressent de plus en plus aux institutions politiques et culturelles et ces patriotes hongrois croient y voir la réalisation de leurs rêves.

Dans ce qui suit, je vous exposerai les impressions de quelques voyageurs de marque pour montrer la bien forte influence du modèle anglais. Je ne ferai que mentionner leurs expériences concernant la vie économique, j'insisterai surtout sur les idées politiques et culturelles qu'ils ont connues et dont l'importance, à mon avis, égale celle des premières.

Dans les années 1780 beaucoup de jeunes, futures personnalités éminentes de la vie politique et scientifique hongroise, visitaient l'Angleterre : Gergely Berzeviczy et

les comtes Teleki en 1787, le comte Ferenc Széchényi et le baron Miklós Vay la même année, l'année suivante József Podmaniczky, tous des personnalités en vue de l'ère du joséphisme. Berzeviczy, Vay, Széchényi et leur compagnon, Podmaniczky, qui étaient francs-maçons, prirent contact avec leurs confrères de Londres et d'Edimbourg et parmi eux avec des savants et des hommes politiques.

Parmis les hommes politiques illustres de l'époque suivante, le baron Miklós Wesselényi (en 1822), le comte István Széchenyi plusieurs fois (en 1815, 1822, 1832, 1834), József Eötvös (1833-36), Bertalan Szemere (en 1837) et László Szalay (en 1840) visitèrent l'Angleterre.

Leurs lettres, leurs journaux intimes et leurs références ultérieures au modèle anglais nous ont transmis leurs impressions. Je me réfère surtout aux expériences qui ont poussé Ferenc Széchényi et son fils István Széchenyi, personnalités de premier plan de l'histoire de la Hongrie du XIXe siècle, à promouvoir le développement de la culture et des sciences en Hongrie.

Ferenc Széchényi joua un rôle politique important sous le règne de Joseph II. Cependant, en 1785, lorsqu'il entra en conflit avec la politique du souverain, il renonça à ses fonctions et partit pour un long voyage. Il a passé quatre mois en Angleterre. A Londres et dans plusieurs villes de province il visita des usines et étudia les procédés de fabrication industrielle de même que ceux de l'agriculture. Observateur avisé de la démocratie parlementaire, il parle avec estime de la législation, du pouvoir royal limité, de la raison d'être de l'opposition, des débats parlementaires publics, de la liberté de parole. Il exprime sa sympathie pour la tolérance religieuse. Il apprécie l'aisance des classes supérieures et moyennes et le fait que les ruinés des familles nobles apprennent un métier. Il s'intéresse aussi à la vie quotidienne.

Décrivant minutieusement les conditions de la vie scientifique et culturelle, il est ébloui par le soutien généreux accordé aux universités, écoles, bibliothèques et associations scientifiques : « C'est une nation qui peut être prodigue dans l'attribution des sommes aux arts et aux sciences ... Cette nation peut à juste titre se tenir pour la plus heureuse et la plus judicieuse. »

Pendant son voyage, il a visité partout les bibliothèques et les collections scientifiques, et en parle avec ravissement. Il a cherché à connaître les savants contemporains et leurs derniers résultats. Il a fréquenté médecins, biologistes, astronomes. Il a rencontré Adam Smith à Edimbourg, mais, malheureusement, il en parle peu dans son journal. Il est aussi entré en contact avec Robertson dont il estimait beaucoup les travaux historiographiques.

Il se rendit à Cambridge et à Oxford où il apprécia dans les collèges le respect de l'héritage des anciens savants. Il était impressionné par l'atmosphère particulière y régnant, et par l'estime et le soutien dont jouissaient les recherches scientifiques. Il a attribué les grands résultats à une éducation concentrée sur la réflexion des étudiants. A Cambridge, il admira surtout les merveilleux bâtiments des collèges et à Oxford, la collection Bodléienne.

A Londres, la fréquentation des cafés, clubs, théâtres et concerts lui suggère que ces lieux de rencontre permettant aussi la lecture des journaux, servant de cadres à

des conversations et à des échanges de vues sont devenus les cadres démocratiques de la vie sociale.

Il est présent à l'une des séances de la Royal Society et — fait particulièrement intéressant pour nous — assiste à l'admission de Miklós Vay pour sa découverte optique. C'est également grâce à Vay qu'il a pu visiter la loge anglaise, étant donné qu'il était ancien frère en Hongrie. Il est regrettable qu'il ne mentionne pas les noms des francs-maçons anglais qu'il avait rencontrés — son silence s'explique par le secret obligatoire imposé aux francs-maçons — mais il est à supposer qu'il en avait rencontré plusieurs.

Déjà à ce temps-là Széchényi était un collectionneur passionné de livres. Il acheta énormément de livres pour sa bibliothèque, et admirait beaucoup les riches collections du British Museum. Après ses visites dans les bibliothèques de Prague et les grandes collections allemandes, le British Museum contribua à ce que quinze ans plus tard, en 1802, il fasse don de sa précieuse collection à la Hongrie, fondant ainsi la Bibliothèque Nationale.

Vingt-huit ans séparent le voyage de Ferenc Széchényi et ceux de son fils István. Ce dernier, aussi ouvert que son père aux acquis économiques et politiques, fit son premier voyage en Angleterre en 1815 et s'y rendit encore trois fois (1822, 1832, 1834). Dans ce qui suit, je me bornerai aux expériences de Széchenyi concernant la prospérité de l'Angleterre qui favorisait l'épanouissement de la culture et des sciences. Dès son premier voyage il s'est rendu compte du niveau du développement et a constaté que « l'Angleterre a atteint un niveau plus élevé qu'aucun autre peuple, et elle peut monter encore plus haut. » Dans son journal il enregistre minutieusement les expériences de ses voyages en 1832 et 1834. Son objectif est d'examiner à fond et de comparer l'évolution de la Hongrie et de l'Angleterre afin « que nous puissions emprunter à l'Angleterre tout ce qui est bien, directement et non pas au prix d'une crise sanglante » (1832).

Cette phrase résume aussi les efforts ultérieurs de Széchenyi, convaincu qu'en Hongrie, la société bourgeoise doit être instaurée au terme d'une évolution et non pas d'une révolution.

Il étudie à fond les nouveautés techniques, s'entretient avec des hommes politiques, banquiers, ingénieurs et toutes sortes de techniciens, sur la construction d'un pont à Pest, sur la régularisation du Bas-Danube, sur la navigation à vapeur sur le Danube, sur la mise en place d'un réseau ferroviaire, etc. Son souci principal est d'assurer les ressources financières nécessaires.

Entretemps il participe avec plaisir à la vie mondaine anglaise. Etant familier dans les milieux aristocratiques, il est présenté au prince régent, puis au roi, assiste à une réception à la cour, et rend des visites à Lord Holland et à Palmerston. Pál Esterházy, ambassadeur à Londres de l'empire des Habsbourg l'introduit auprès des personnalités éminentes. Aux séances de la Chambre des Communes, il assiste aux discours de Cobbet et de Peel. Il exprime plusieurs fois son estime pour la constitution anglaise et pour le régime politique où « le roi n'a le pouvoir que de faire du bien ».

A la Diète de 1832 il veut convaincre ses compatriotes de la nécessité du développement de la navigation et de la construction d'un réseau ferroviaire. Très significative est la rédaction de ses notes à ce propos : « le système féodal » hongrois est qualifié par lui de « barbarisme », tandis que la France et l'Angleterre sont des « civilisations ». Selon Széchenyi, sans connaître et sans comprendre les réformes introduites en Angleterre et en France une évolution pareille en Hongrie n'est guère possible (note datée du 23 octobre 1832).

Dans cet esprit, il mène une campagne passionnée pendant une quinzaine d'années. Ses efforts ont porté leurs fruits, car la navigation à vapeur, la construction des chemins de fer, le premier pont de pierre et bien d'autres de ses projets ont été réalisés. La fondation de l'Académie Hongroise des Sciences est liée à son nom. Il est évident que la Royal Society a été le *modèle* pour l'Académie Hongroise des Sciences, fondée par des particuliers sans aucun soutien de l'Etat. L'exemple des deux Széchenyi illustre bien l'ouverture d'esprit et la volonté d'agir des hommes des Lumières et de l'ère des Réformes. Ils avaient tous la conviction qu'en introduisant les acquis économiques, scientifiques et culturels de l'Occident moderne ils contribuent au bien-être de leur patrie. Ils étaient « européens » par le fait même qu'ils voulaient faire rattraper par la Hongrie son retard par rapport aux pays d'Europe occidentale.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

BENJAMIN CONSTANT DEVANT LE SENS DU LITTÉRAIRE

PAR
BÉATRICE FINK

Benjamin Constant était un passionné du jeu. Ses *Journaux intimes* l'attestent. Je me permets donc à son égard un jeu de mots. Dans mon titre, « sens » est à prendre dans plusieurs sens du mot. Le *Robert* en indique trois qui nous intéressent :

1. discernement ou entendement
2. signification
3. mouvement orienté

Le littéraire (à savoir ce qui tient à la littérature) est — ici je renvoie à Constant — production et preuve de l'esprit d'un siècle. Il informe donc les variantes du mot « sens » inscrites ci-dessus en tant qu'il s'incorpore dans le réseau complexe d'événements, de phénomènes et d'idées qui constituent la matière brute de l'histoire. Si le littéraire a un paramètre d'ordre historique, l'histoire de son côté n'est jamais dénuée d'une composante littéraire. Elle est, au niveau du scriptural, interprétation; elle tient du discours, est faite de signes, et s'agence le plus souvent sous forme narrative.

Ce sens du littéraire est donc perception constantienne de la signification d'un phénomène entrevu comme une force (Constant se sert du mot « impulsion ») qui impose son rythme et ses modifications au processus historique, qui est indice de la direction à suivre ou déjà tracée. Il a à la fois une dimension prescriptive et descriptive. Mon jeu de mots est en fait un entrejeu du sémantique et de l'historique.

*

Le fondement des idées constantiennes sur l'histoire est posé dès la dernière décennie du XVIIIe ^siècle.[1] La quasi totalité des écrits philosophiques de Constant est imbuée de la notion d'un déroulement historique à travers pays et sociétés, l'exemple le plus articulé étant les cinq volumes de *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (1824-31). Je m'en tiendrai dans la présente

[1] Dans sa première brochure politique, intitulée *De la force du gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier* (s.l., 1796), Constant parle de « la marche de la société » vers l'égalité; cette idée progressiste s'exprime le plus explicitement dans l'essai *De la perfectibilité de l'espèce humaine*, publié pour la première fois en 1829 mais dont le développement reprend des textes rédigés vers la fin du Consulat. L'orthographe des titres de Constant et des textes cités est modernisée.

étude à deux écrits qui situent spécifiquement le fait littéraire dans ce déroulement. L'esquisse qui est publiée intégralement ci-dessous date presque certainement de 1807.[2] *Les Fragments d'un essai sur la littérature dans ses rapports avec la liberté* ont vraisemblablement été rédigés à la même époque (1805-07).[3]

Nous sommes donc au moment de la rédaction d'*Adolphe* (1806), qui n'entrera d'ailleurs que très indirectement dans mon propos. Il s'agira du philosophe de l'histoire et du critique littéraire, de l'écrivain redevable à la pensée des Lumières dont la vision de l'histoire en tant que « marche invariable que suit l'espèce humaine » s'est fertilisée au contact des penseurs allemands, plus particulièrement de Herder dans son *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*.[4]

J'aimerais citer, après ces remarques préliminaires, deux constantiens de renom. Ecoutons d'abord Simone Balayé qui disait en 1968 que « Benjamin Constant n'a guère fait œuvre de critique littéraire ». Douze ans plus tard, Kurt Kloocke, qui vient de publier une biographie intellectuelle de Constant, affirmera que « l'étude de Benjamin Constant critique littéraire reste à écrire ».[5] La lacune notée par Kloocke renforce-t-elle la remarque de Balayé ou la déprécie-t-elle? Il est vrai que pour mener à bien une telle étude il faudrait rassembler beaucoup de morceaux épars. Nous nous trouvons devant des fragments : fragments de sujet et de texte, esquisses, en somme des silences. Michelet nous enjoint de faire parler les silences de l'histoire. Il s'agit à présent de faire parler les silences de Constant.

Le critique littéraire, quelles que soient les approches ou les présuppositions dont il investit sa démarche, agit sur ou réagit à un texte, à une écriture. La littérature, que je ne me propose certes pas de définir, est à la fois signifiant et signifié, concept et corpus de textes délimités selon des critères qui varient. Dans le cas de Constant, il existe précisément, au moment où celui-ci entre dans l'arène des écrivains, un glissement sémantique dans l'interprétation du rapport établi entre critique et écrit. Toute question d'engagement idéologique mise à part (et un tel engagement colore sans aucun doute nombre de textes constantiens), faire œuvre de critique littéraire mène dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle à un rapport de communication

[2] La version manuscrite de ce texte se trouve dans les *Œuvres manuscrites de 1810* (Bibliothèque Nationale, n.a.f. 14362, 109-112); il a été publié dans *Europe*, mars 1968, pp. 18-21, où le texte est établi par Simone Balayé et présenté par Roland Mortier.

[3] Voir KLOOCKE, Kurt, *Une étude littéraire inachevée de Benjamin Constant : les « Fragments d'un essai sur la littérature dans ses rapports avec la liberté »* dans *Annales Benjamin Constant*, n° 1 (1980), pp.173-200. Après une présentation, Kloocke publie pour la première fois ce texte qui paraît également dans les *O. M. de 1810* sous sa forme manuscrite (n.a.f. 14362).

[4] Constant indique dans ses *Journaux intimes* à la date du 10 janvier 1805 que *De la perfectibilité*... avait d'abord été conçu comme introduction à un extrait de l'ouvrage précité d'Herder (voir *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1957, p. 444). La signification de l'influence allemande ressort dans DEGUISE, Pierre, *Benjamin Constant méconnu*, Genève, Droz, 1966. Voir également *Constant et les 'Lumières'* dans MORTIER, R., *Clartés et ombres du siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1969, pp. 144-56, et FINK, Béatrice, *Benjamin Constant and the Enlightenment, Studies in Eighteenth-Century Culture*, vol. 3 (1973), pp. 67-81.

[5] Voir respectivement BALAYÉ, S., *Benjamin Constant, lecteur de Corinne*, dans *Benjamin Constant*, Genève, Droz, 1968, p. 189, et KLOOCKE, *op. cit.*, p. 173.

dialogique entre le critique et le « texte parlant » qui s'y trouvent confrontés. Grâce, d'autre part, à une croissance impressionnante de la presse périodique à cette même époque, le critique peut s'exprimer autrement, s'entretenir de façon nouvelle avec d'autres types de lecteurs, organiser différemment son travail.

« Littérature » paraît dans plus d'un titre de Constant et trace des parcours à travers un grand nombre de ses ouvrages. Si l'auteur se pose le problème au niveau théorique : « qu'est-ce que la littérature et comment agit-elle? » c'est à ses réalisations concrètes et partielles qu'il s'en prend le plus souvent. Autrement dit, et même si son *concept* du littéraire s'insère de façon plus marquée et plus centrale dans sa pensée, Constant est bien plus prolifique au niveau du commentaire sur tel ou tel écrit, tel ou tel écrivain. Raisons financières? Pressions, voire passions politiques? Penchants personnels? Il n'y a pas d'explication monolithique. Dans ses *Journaux intimes* et les fragments d'un *Carnet*, dans maintes lettres on trouve des remarques probantes sur les ouvrages de ses contemporains (Goethe, Schiller, le cercle de Coppet...) ou bien sur ceux de ses intimes (Germaine de Staël bien entendu, mais aussi Mme de Charrière, Mme de Krudener...) sans parler des écrits de la personne qu'il connaissait le mieux, à savoir lui-même. Dans une série de lettres destinées à sa cousine Rosalie il analyse à fond la genèse de sa pièce *Wallstein* (1809), l'importante préface de celle-ci et les raisons qui l'ont amené à franciser la trilogie de Schiller.[6]

On peut trouver des commentaires plus élaborés dans des journaux ou périodiques auxquels Constant contribue avec des articles dès la fin du XVIIIe siècle. Il s'y prononce sur plusieurs ouvrages de Mme de Staël — *De l'influence des passions, De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Corinne, Delphine* — dans des périodiques tels que *Le Publiciste, Le Moniteur universel* et *Le Citoyen français*.[7] Ses *Réflexions sur la tragédie*, qui constituent un pendant à la préface de *Wallstein*, paraissent dans la *Revue de Paris* en 1829, donc un an avant sa mort. Les trois articles sur *Corinne* (parus en 1807) sont réédités sans grands changements et avec quelques ajouts en 1829 sous le titre « *De Mme de Staël et de ses ouvrages* » dans les *Mélanges de littérature et de politique*.[8] On trouve dans ce même livre une refonte de la préface de *Wallstein* intitulée « *De la tragédie de Wallstein* [sic] *par Schiller et du théâtre allemand* ». Je ne m'étendrai ni sur ce

[6] CONSTANT, B., *Wallstein, tragédie en cinq actes et en vers*, précédée de *Quelques réflexions sur le théâtre allemand*, Genève et Paris, Paschoud, 1809. Cette pièce qui ne fut jamais jouée sur scène est une adaptation de la trilogie *Wallenstein* de Schiller et respecte dans ses grandes lignes les normes du théâtre classique. Constant s'en explique dans la préface, qui est en fait un premier manifeste du théâtre romantique préfigurant ceux de Stendhal et de Victor Hugo.

[7] Il existe, grâce aux efforts et à la science d'Ephraïm Harpaz, quatre volumes de recueil d'articles de Constant recouvrant les années 1795-1824. Les morceaux de critique littéraire paraissent pour la plupart dans CONSTANT, B., *Recueil d'articles, 1795-1817*, éd. E. Harpaz, Genève, Droz, 1978.

[8] Paris, Pichon et Didier, 1829. Groupement d'écrits divers dont certains ont été publiés au préalable, d'autres sont restés jusqu'alors inédits et encore d'autres ont été rédigés spécifiquement pour cet ouvrage. Constant misait sur la parution des *Mélanges* pour appuyer sa candidature à l'Académie française. Il ne fut jamais reçu.

manifeste ni sur les *Réflexions*. . ., l'esthétique théâtrale de Constant ayant déjà fait l'objet des études approfondies de Martine de Rougemont.[9] J'aimerais toutefois faire une observation qui me paraît pertinente. Dans les *Mélanges* l'essai *De la tragédie de Wallstein*. . . s'insère entre deux morceaux qui le complètent : *De la guerre de trente ans* et *Notes sur la guerre de trente ans*, le tout préfaçant à l'origine une tragédie historique ayant pour thème une guerre de libération. C'est dire que la notion constantienne de littérature dramatique est fortement imbriquée dans l'histoire.

Lorsque Constant se prononce non sur un texte en particulier — réalisation très partielle d'un ensemble infiniment grand — mais sur la littérature en tant que telle, celle-ci acquiert à certains égards une allure de *Zeitgeist*. On est frappé par le caractère fragmentaire de son écriture quand il s'en prend à cet ensemble qui est un dépassement des parties qui le constituent. En fait, le mot écrit ne s'entend alors que par les « silences » du non-dit. Vu la quantité impressionnante de fragments, d'esquisses, d'abrégés, de pensées détachées et autres formes de textes laconiques ou lacunaires qui parsèment l'œuvre théorique (sans parler de la prose elliptique d'*Adolphe*), on est tenté de se demander pourquoi Constant a laissé tant de blancs. Cette caractéristique vaut tout particulièrement pour les deux textes sur la littérature qui sont l'un et l'autre inachevés et restèrent inédits du vivant de l'auteur, du moins dans leur forme d'origine. Une version abrégée des *Fragments* paraît en effet dans le *Mercure de France* en 1817 et est reprise dans les *Mélanges*. Kloocke nous rappelle cependant dans sa présentation de ce texte que Constant envisageait dans un premier temps élaborer deux livres ayant pour sujet la littérature, l'un traitant du XVIIIe siècle français et l'autre, faisant en ceci écho aux préoccupations staëliennes, des rapports entre la littérature et la liberté.[10] On pourrait évidemment expliquer le non-aboutissement du projet en évoquant un concours de circonstances. Par exemple, Constant aurait entrepris trop de projets en cours de route, il lui fallait donc en abandonner certains; ou bien ces écrits auraient pu lui paraître encombrants ou déplacés à des moments où ses activités d'homme d'Etat prenaient le dessus. Ces explications ne sont pourtant pas entièrement satisfaisantes et doivent être maintenues au niveau d'hypothèses. Pourquoi Constant présente-t-il le phénomène littéraire sous forme d'écriture fragmentaire là où pour d'autres écrits, également inédits du vivant de l'auteur dans leur mouture initiale, ce n'est pas le cas?

L'*Esquisse d'un essai sur la littérature du XVIIIe siècle* reproduit en annexe est un exemple frappant, quasi prototypique, d'écriture lacunaire où le discours est interrompu par des fragments de récit, où le discours lui-même est une juxtaposition de l'historique et du philosophique. Les jonctions entre l'un et l'autre —

[9] Dans une thèse de doctorat en voie de publication et dans « L'esthétique théâtrale de Benjamin Constant », *Benjamin Constant, Mme de Staël et le groupe de Coppet*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1982, pp. 243-56.

[10] Kloocke, *op. cit.*, p. 175. L'ouvrage de Mme de Staël en question est bien entendu *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800).

discours/récit, histoire/philosophie — sont à établir par le lecteur. L'*Esquisse* s'achève (si on peut dire) par des notes, en fait une série elliptique d'indices menant à un texte inexistant. A nouveau au lecteur d'extrapoler.

En même temps, ici comme ailleurs, Constant arrive par une sorte de poétique du lacunaire à communiquer avec son lecteur, à globaliser sa pensée. Comme dans le cas d'*Adolphe*, peu dire c'est tout dire. Le mot « tout » revient d'ailleurs très souvent dans l'*Esquisse* : « la littérature tient à tout », « un siècle est le résultat de ceux [à savoir tous ceux] qui l'ont précédé », « tout est moral dans les individus mais tout est physique dans les masses », « tout convenu », « tout factice », « toutes les institutions du XVIIIe siècle contre la tendance des idées », etc... La totalisation (on pourrait ajouter des expressions du même genre telles que « l'atmosphère » ou « l'esprit général ») se situe dans un univers réglé par les lois du déplacement. « Dès qu'il [l'individu] entre dans un ensemble il cesse d'être libre parce que le mouvement de l'ensemble s'empare de lui, et non seulement le subjugue, mais le modifie. » Ce mouvement est la manifestation d'une logique de causalité dans un système où « tout dans la nature est à la fois cause et effet ». La caractéristique mécaniste ou cyclique du mouvement est toutefois subordonnée à une composante organiciste ou vitaliste lorsqu'une logique de l'histoire se surimpose à la logique causale, lorsque la « tendance d'une époque », l'impulsion reçue et retransmise impose aux phénomènes et aux institutions les lois d'un déroulement diachronique avec ses « faits nécessaires » et ses modifications.

Bien que dirigée en apparence par des mouvements simultanés (le grand tout) et successifs (la séquence des siècles) la littérature jouit toutefois d'un statut spécial. Elle a des liens avec l'ensemble de ce qui signale une ère ou un moment de l'histoire, et dans le réseau d'un *ethos* spécifique elle « occupe *nécessairement la première place*, à la fois comme *Production* et comme *preuve* de cet esprit » (souligné par moi, B. F.). La littérature est donc un agent privilégié de la dynamique historique, un déterminant de l'opinion divorcé de « la nomenclature exacte et détaillée des divers auteurs » de telle ou telle époque. Mais comment ce *Literaturgeist* se rapporte-t-il à son actualisation, à la nomenclature fictive et non fictive? En fait, par un tour de force, par une esquive qui permet d'entrevoir la fonction du lacunaire dans l'écrit constantien. Constant fait face non tant à l'ouvrage qu'à celui qui le produit. Ce sont les écrivains qui modifient les tendances qu'eux-mêmes ressentent. En tant qu'agents littéraires au service d'un régulateur historique autonome, les auteurs et leurs produits se plient à une norme et sont en quelque sorte des miroirs de concentration : « Les écrivains supérieurs d'un siècle n'influent pas sur ce siècle en lui donnant leurs propres opinions, mais en lui donnant les siennes fortement et clairement exprimées. »

La littérature est ainsi conçue comme une poussée en avant, un phénomène *primus inter pares* étant donné sa capacité de projeter les opinions par le moyen du mot écrit et, comme le déclare ailleurs Constant, « c'est aux opinions seules que

l'empire du monde a été donné ».[11] En même temps elle est la dérivée, tout au plus la complice d'un processus historique qui évoque l'idéalisme hégélien. Cette appréhension du littéraire fait penser à l'étude de Hayden White intitulée *Metahistory* qui établit une grille permettant d'isoler la structure poétique sous-jacente d'un écrit entrevue comme paradigme de ce que devrait être une explication historique.[12] Bien que l'adaptation au texte constantien de cette grille complexe m'entraînerait trop loin, le travail de White souligne le rôle possible de l'imagination historique en tant que métalittérature, à savoir en tant que déroulement historique où la littérature serait un facteur primordial. Cette imagination, où ce qui est et ce qui devrait être, le descriptif et le prescriptif, se mêlent de façon indissoluble, est le pré-texte de la prose constantienne d'idées.[13]

Les *Fragments* est un ouvrage beaucoup plus long et élaboré que l'*Esquisse*. Il contient 43 fragments dont dix réapparaîtront ultérieurement dans les *Mélanges*. Constant y inscrit en épigraphe : « Tout ceci n'est qu'une réunion, sans ordre, de pensées détachées. » Il y a, en fait, deux lignes directrices. La première est celle de l'interaction de la littérature et de la liberté. « Toutes les beautés littéraires », écrit Constant, « tiennent aux sentiments vrais, tous les sentiments vrais à la liberté ». Nous retrouvons l'accent sur le globalisant. Lorsque l'auteur évoque un écrivain ou une époque historique spécifiques, la liberté sert de biais pour expliquer les disfonctionnements d'une progression linéaire qui se doit en principe d'être automatique. Autrement dit, le tracé du graphique, celui de l'ensemble des courbes historiques, résulte d'une opération à variables multiples.[14] Au fragment n° 5 l'auteur précise que « pour qu'on ne me prête pas un système exagéré, je dois dire que par le mot d'idées ou de sentiments de liberté, je n'entends pas ce qu'on appelle liberté politique, mais l'instinct plus ou moins développé de l'indépendance individuelle, des droits de tous les hommes en société, de l'égalité, en un mot de la dignité humaine ».[15] La liberté sous forme d'instinct ou de droit est plus fondamentale que — et antérieure à — sa concrétisation politique et s'en distingue. Elle ressemble en cela à ce que Constant appelle ailleurs sentiment religieux. Son rapport à la liberté politique évoque celui de la littérature à la critique littéraire. L'accent, comme dans l'*Esquisse*, est placé sur les inclinations et les instincts

[11] *Mélanges*, pensée détachée n° 8, p. 442. Voir également la pensée détachée n° 14, p. 457, où Constant écrit : « l'opinion naît, prend des forces, se glisse à travers les dangers, se relève de mille échecs et s'érige enfin en autorité ».

[12] Baltimore and London, John Hopkins University Press, 1980. Ce livre porte le sous-titre de *The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*.

[13] Cf. l'article de Frank Paul BOWMAN intitulé *Benjamin Constant et l'histoire*, dans *Benjamin Constant, Mme de Staël...*, pp. 129-50.

[14] On retrouve une échappatoire analogue dans les notions d'abus et d'anachronisme dont se sert Constant pour expliquer les déviations d'un progrès linéaire. Voir, p. ex., mon étude : « Benjamin Constant et la guerre, ou l'erreur contre la chronologie » dans *Benjamin Constant, Mme de Staël...*, pp. 177-87.

[15] Fragments, *op. cit.*, pp. 181-82.

s'apparentant à des « impulsions » nu à des « tendances » qui se modifient au cours des siècles.[16]

L'autre ligne directrice des *Fragments* réside dans la structure même de l'ouvrage, à savoir dans son état fragmentaire. Cette forme d'écriture signifie autre chose qu'une réserve plus ou moins vaste mise de côté.[17] Il s'agit d'un mode de penser, d'une poétique de la lacune d'ordre métalittéraire. Les sauts en arrière, en avant ou de côté sont tout d'abord la résultante d'une méthode de travail qui s'inspire du fichier. Ils sont également une échappatoire (consciente ou non) permettant d'accommoder le factuel au normatif. Même lorsque sa prose atteint une forme très élaborée, comme par exemple dans *De la religion,* Constant procède par sauts : seuls certains siècles ou certaines époques sont pris en ligne de compte. La « métahistoire » constantienne est donc d'ordre fragmentaire. Pour la littérature, les ères privilégiées sont celles de Rome (avant tout du temps d'Auguste) et le XVIIe siècle (entendons l'époque de Louis XIV). Dans les *Fragments,* Horace, Massillon, Bossuet — tous maîtres de l'art de la persuasion — sont privilégiés. En ce qui concerne le XVIIIe siècle français, époque durant laquelle « la littérature ne fut plus un but mais devint un moyen », la « décadence » du style (« Bossuet chantait victoire, Voltaire combattait ») n'est que prétendue car pendant ce temps « l'esprit humain a fait de grands progrès » (fragment 35). Le cas de Montesquieu est symptomatique : « Si on peut lui reprocher quelques défauts, un style trop haché, trop d'ironie, quelques faux brillants », la cause en est « l'impulsion que la littérature avait reçue de son temps » (fragment 31). Il n'y a que Rousseau, véritable frère ennemi de Constant, qui soit « indépendant de toute époque », vu la hauteur de son génie, et qui échappe ainsi à la contrainte du mouvement de l'histoire.

L'*Esquisse* et les *Fragments* se rejoignent donc dans leur approche au « sens » du littéraire. Dans les deux cas un système de pensée perfectibiliste sous-jacent moule la vision constantienne du déroulement historique. A l'intérieur de ce système la littérature détient un rôle privilégié. Le lacunaire de l'écrit, sa forme fragmentaire tiennent de la poétique même de l'auteur. Mais les blancs et les silences, les espaces entre les fragments sont l'inexpliqué, voire l'inexpliquable d'un processus soumis en premier lieu aux exigences et à « l'impulsion » constantiennes et non à la pure mais certes moins poétique historiographie. Au lecteur d'assumer au choix la fonction de rectificateur ou d'esthète en comblant les lacunes. Ce n'est pas une tâche déplaisante.

[16] Voir *inter alia* « De la liberté des anciens comparée à celle des modernes », discours prononcé à l'Athénée en 1819 mais élaboré dès 1806. Celle des anciens correspond à la liberté dont il est question dans les *Fragments*. La liberté des modernes équivaut à la notion de liberté politique. On retrouve ces développements dans la 2e partie de *De l'esprit de conquête et de l'usurpation* et dans la version manuscrite des *Principes de politique* récemment publiée et présentée par Etienne Hofmann (Genève, Droz, 1980). Cette dichotomie constantienne n'est pas sans rappeler celle de Rousseau.

[17] Cf. le volumineux manuscrit des *Fragments d'un ouvrage abandonné sur la possibilité d'une constitution républicaine dans un grand pays* (dans n.a.f. 14364) dont des morceaux paraissent dans divers écrits publiés ultérieurement par Constant. La forme fragmentaire facilite les découpages et les nouvelles moutures.

ANNEXE

BENJAMIN CONSTANT
ESQUISSE D'UN ESSAI
SUR LA LITTÉRATURE DU 18e SIÈCLE

Il y a deux manières de tracer le tableau de la littérature d'un siècle. L'une consiste à présenter une nomenclature exacte et détaillée des divers auteurs qui ont illustré ce siècle; on peut alors caractériser chacun d'eux avec plus ou moins de finesse, de force ou de précision; mais on n'arrive guère par cette route qu'à des résultats partiels. Comme ce qu'il y a de plus facile, et en même temps ce qui paraît le plus ingénieux à remarquer dans chaque écrivain, c'est ce qui le distingue des autres, on fait ressortir les différences plus que les ressemblances. Or les différences n'indiquent que le talent ou le caractère particulier de l'écrivain : les ressemblances seules constituent l'esprit général. La seconde manière consiste à déterminer d'abord quelle a été la tendance d'une époque, et à montrer ensuite comment chaque auteur a été modifié par cette tendance : comment ceux même que leur caractère, leurs opinions ou leurs intérêts excitaient à la combattre ont, sans le savoir, subi son joug, et porté ses couleurs : comment l'impulsion de l'un a été exagérée, la résistance de l'autre affaiblie par l'atmosphère qui les environnait.

Chaque siècle a son idée dominante. Chaque auteur reçoit l'empreinte de l'idée dominante de son siècle. Ceux qui marchent à la tête des doctrines victorieuses ne font dans la réalité qu'obéir à cette idée. Ceux qui semblent lutter capitulent.

La littérature tient à tout. Elle ne peut être séparée de la politique, de la religion, de la morale. Elle est l'expression des opinions des hommes sur chacune de ces choses. Comme tout dans la nature, elle est à la fois effet et cause. La peindre comme un phénomène isolé, ce n'est pas la peindre. Ce n'est donc pas la littérature d'un siècle qu'il faut tracer, c'est le tableau de l'esprit d'un siècle : mais dans ce tableau, la littérature occupe nécessairement la première place, à la fois comme production et comme preuve de cet esprit.

Ceux qui écrivent de nos jours pour ou contre le 18e siècle, paraissent croire qu'un siècle peut mériter le blâme ou la louange à la manière des individus. C'est une grande erreur. Un siècle est le résultat nécessaire de ceux qui l'ont précédé. Un siècle ne peut jamais être que ce qu'il est. La jeunesse est plus forte que l'enfance, l'âge mûr plus prudent que la jeunesse, la vieillesse plus faible que l'âge mûr. Il n'y a là matière ni à la censure ni à l'éloge.

Ce n'est pas une fantaisie qui prend aux hommes d'être à telle époque religieux ou irréligieux, enthousiastes ou calculateurs, énergiques ou pusillanimes. C'est l'effet d'une impulsion qu'ils ont reçue, qu'ils n'ont pas pu ne pas recevoir, qui se modifie en eux, qui se transmet ainsi modifiée aux générations qui les remplacent, et qui, par ces modifications successives, devient différente de ce qu'elle était, et crée graduellement un esprit nouveau.

Tout est moral dans les individus, mais tout est physique dans les masses. L'assertion paraît contradictoire; elle ne l'est pas. Il n'est pas plus étonnant de voir

des volontés libres produire un résultat nécessaire, que de voir des intérêts particuliers qui souvent s'entrechoquent, aboutir, sans se concerter, à un intérêt général, différent de chacun d'eux.

Chacun est libre individuellement, parce qu'il n'a individuellement à faire qu'à lui-même, ou à des forces égales aux siennes. Mais dès qu'il entre dans un ensemble, il cesse d'être libre, parce que le mouvement de l'ensemble s'empare de lui, et non seulement le subjugue, mais le modifie.

Les écrivains supérieurs d'un siècle n'influent pas sur ce siècle, comme on le croit, en lui donnant leurs propres opinions, mais en lui présentant les siennes fortement et clairement exprimées. Ils paraissent l'entraîner, parce qu'ils le servent, être ses guides parce qu'ils sont ses interprètes, le persuader, parce qu'ils lui révèlent son propre secret.

Sans doute l'influence de ces écrivains est grande, mais ce n'est pas comme direction, c'est comme accélération du mouvement général. Ils rendent avec usure à leur siècle ce qu'ils ont reçu de lui.

L'esprit d'un siècle est un fait nécessaire, un fait physique. Or un fait physique se raconte et ne se juge pas.

Pour connaître l'esprit du 18e siècle, il faut étudier celui du 17e, et surtout celui du règne de Louis XIV.

Lorsque ce prince monta sur le trône, la France sortait à peine de l'agitation des guerres religieuses. Ces guerres terminées par la conversion de Henri IV avaient fait à la religion des blessures que cette conversion ne guérit pas. L'assentiment avec lequel elle fut reçue par la majorité des Français, était une espèce de transaction entre le fanatisme et la lassitude.

Lorsque les hommes ont été tourmentés longtemps par des opinions qui ont mis en mouvement leurs passions les plus violentes, ils se sentent saisis d'une sorte de fatigue qui ne les porte pas à désavouer leurs opinions, mais bien à s'attacher au premier prétexte pour se reposer avec honneur. Ce que, dans leur ferveur primitive, ils eussent rejeté comme une forme mensongère et dérisoire, ils l'acceptent avec transport, comme une satisfaction suffisante, qui leur sert à se justifier à la fois devant les autres et devant eux-mêmes, à repousser le reproche d'apostasie et à tranquilliser leur conscience.

Ainsi quand un amour aveugle de la liberté a causé des révolutions orageuses et sanglantes, ces révolutions se terminent d'ordinaire par des institutions qui ne conservent de la liberté que quelques dénominations et quelques formes. Personne ne veut examiner si ces apparences ne sont pas trompeuses, parce que tout le monde craindrait de les trouver telles, et d'être appelé à des résistances dont l'idée seule est devenue importune.

Les catholiques français se plurent à croire à la conversion subite et forcée d'un prince hérétique, parce que le doute eût fait renaître une lutte qu'ils étaient impatients de terminer. Il ne s'ensuivit pas immédiatement en France une incrédulité positive. Les règnes de Louis XIII et de Louis XIV furent encore des règnes dévots. Mais il en résulta une impression sourde que la religion pourrait bien être, en partie, une chose politique, un instrument d'Etat, et de là moins de scrupule

dans la manière de l'envisager, et le sentiment qu'une délicatesse trop consciencieuse était une source de calamités et de désordre.

Louis XIV. Sa pompe. Ses guerres. Ses mauvaises mœurs. Ses austérités religieuses. Tout convenu—enfin tout factice.

Dans le 17e siècle point de but à la littérature que sa perfection. Dans le 18e un moyen, sa perfection, un accessoire.

Toutes les institutions du 18e siècle contre la tendance des idées. Parlements. Noblesse. Clergé. Décadence actuelle. Poèmes descriptifs.

BICENTENAIRE
DE LA MORT DE DIDEROT

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

L'INVENTION D'UNE FORME : L'ÉCRITURE MATÉRIALISTE DU *RÊVE DE D'ALEMBERT**

PAR
PHILIPPE ROGER

Le temps de dire mon plaisir à être ici néophyte, nouvel initié aux mystères de Mátrafüred, et me voici contraint de confesser, aussitôt, mon embarras. Triple embarras que je vous confierai sur le mode de la charade — dont Diderot ne dédaignait pas d'alimenter *La Correspondance Littéraire*.

Mon premier : d'avoir, en l'absence regrettée de plusieurs éminents spécialistes de Diderot, le redoutable honneur de prolonger ici cette année de commémoration, dont Béatrice Fink a su dérouler pour nous le fil.**

Mon second tient de près à mon premier : c'est d'oser proposer quelques remarques sur un texte aussi commenté que celui-là, et par d'aussi bons esprits que Jacques et Anne-Marie Chouillet, Roland Desné, Roland Mortier, pour ne mentionner que les absents... Leurs études précieuses (tout comme celles d'Andrea Calzolari, d'Herbert Dieckmann, de Georges May, de Jean Varloot, d'Aram Vartanian), auxquelles le temps imparti ne me permet pas de rendre plus longuement justice, comment pourtant ne leur rendrais-je pas hommage, au moment de m'essayer à « placer la balle autrement »?

Mon troisième, ce sera la crainte d'introduire devant votre assemblée un type de réflexion qui passera, peut-être, pour bien erratique — par rapport à la problématique (de périodisation, de diffusion des Lumières dans une aire géographique donnée) qui a jusqu'ici animé nos débats; par rapport aussi aux méthodologies, aux types d'approche, qui ont été à l'œuvre dans les communications précédentes. En choisissant de traiter du *Rêve de d'Alembert*, et d'en traiter comme de l'invention d'une *forme* échappant aux genres reçus, j'avais en tête d'introduire, dans le cortège des commentaires diderotiens, cette question si présente à l'esprit de Diderot — et capitale dans l'analyse de la « diffusion des Lumières » : celle des formes d'écriture les plus aptes à *inscrire* le message philosophique. Et je m'empresse d'ajouter que je ne parle pas en termes de « support » (*La Correspondance Littéraire* où paraît mon texte est un véhicule

* Les notes portant sur le *Rêve* renvoient à l'édition des *Œuvres Complètes*, au Club Français du Livre, Paris, 1971.

** Au cours de la séance d'après-midi, Mme Fink a passé en revue les diverses manifestations commémoratives du bicentenaire de la mort de Diderot.

éminemment élitaire), ni de « réception ». Je m'en tiens au texte, et aux problèmes que Diderot y a rencontrés et résolus — car vous m'accorderez qu'avant la circulation, et l'éventuelle diffusion, vient ce moment du *choix d'écriture*. Et je voudrais suggérer que, de ce point de vue, celui de la *formalisation*, le *Rêve* (ou ce que j'appellerais volontiers, après Otis Fellows[1], la trilogie d'Alembert, représente une pointe très affinée de cette réflexion sur la forme. Raison pour laquelle je l'avais élu, *cum grano salis* : pour assaisonner d'une réflexion métalangagière les plats de résistance des exposés de contenu. Ces mets roboratifs nous faisant défaut — reste mon grain de sel ... Que je tenterais volontiers de placer quand même : de le poser sur la queue de nos discussions de tout à l'heure. Car parallèlement à l'immense question des rapports entre philosophie et rhétorique, et de l'attitude des philosophes des Lumières vis-à-vis de la langue et de son usage légitime[2] — question évoquée si justement hier à propos de la Pologne par Mme Kostkiewiczowa — on doit poser aussi la question des formes, des genres, des choix d'écriture de la philosophie, telle qu'elle s'impose aux propagateurs des Lumières, et à Diderot tout particulièrement. La trilogie d'Alembert pourrait bien, dans ce contexte, représenter un moment privilégié de la « pensée des Lumières », au sens où l'exposé des thèses n'y fait plus l'économie d'une réflexion sur les modalités littéraires de l'énonciation des idées. Et que, d'autre part, le dépassement des genres, dans un tel texte, a partie liée avec la dissolution d'une croyance naïve aux pouvoirs représentatifs du discours. En ce dernier sens, ce texte d'apogée des Lumières (je m'efforce, vous le voyez, à la périodisation) est à mettre en perspective avec un autre texte, qui lui aussi mêle théâtre et dialogue philosophique pour en brouiller (autrement) le sens : *La Philosophie dans le Boudoir* de Sade. Je n'aurai pas le temps, fût-ce d'esquisser ce qu'un tel rapprochement offrirait d'éclairages réciproques; je tenais à en mentionner la ligne, pour suggérer que si Sade est bien celui qui « achève les Lumières », selon le mot de Michel Foucault, c'est autant par la manière dont il excède et pervertit les *genres* (formes et positions d'énonciation) que par le « contenu » de ses thèses supposées.

Je parlais à l'instant de « problème résolu » par Diderot dans la trilogie d'Alembert. Ce problème porte sur la possibilité d'une écriture matérialiste : d'une écriture qui ne saurait trouver ailleurs que dans sa *forme* même les moyens de la conviction qu'elle veut emporter. Telle est la perspective bien précise dans laquelle j'évoquerai la théâtralité du *Rêve*.

Prenons le mot « théâtralité », pour commencer, dans la simple acception de « rapport à la forme théâtrale ». Ce point, je crois, ne soulève pas de difficultés. Cet aspect du texte a été noté par maint commentateur. Jean Varloot[3] évoque, dans son

[1] FELLOWS, Otis, *Diderot*, Twayne, Boston, 1977; « the trilogy or the triptych called le *Rêve de D'Alembert* », p. 98.

[2] Je me permets de renvoyer ici à ROGER, Ph., La guerre des tropes n'aura pas lieu, *Critique*, n° 378, novembre 1978.

[3] *Œuvres* de DIDEROT, Editions sociales, t. III, 1971; « Les personnages sont en scène, et Diderot est auteur dramatique »; p. CXXVII; J. Varloot juge que « le total de ces éléments proprement théâtraux reste pourtant peu élevé », p. CXXVIII.

édition l'influence de l'ambiance théâtrale pendant la deuxième quinzaine d'août 1769 — quinzaine cruciale dans la composition du texte. Georges May, dans un ingénieux article, suggère que les dialogues ont été écrits dans l'euphorie de la reprise réussie du *Père de Famille* par la Comédie Française, le 9 août. On se rappelle les lettres, où Diderot dit sa joie du « glorieux charivari » : « on n'a pas mémoire d'un succès pareil », etc.[4] Et Georges May avance l'hypothèse que si l'échec du *Père de Famille* en 1761 a pu être le point de départ du *Neveu de Rameau,* le succès de sa reprise en 1769 pourrait bien avoir déterminé la forme dramatique du *Rêve de D'Alembert*[5].

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, une étude détaillée du texte confirmerait ce qu'atteste son survol, l'importance des procédés théâtraux : les jeux de scène abondent, soulignés par des indications qui ressemblent aux « directions » à l'usage des acteurs; le dialogue est fréquemment interrompu par des répliques d'une vivacité où comique de mots et comique de situation concourent : ainsi de l'échange ouvert par d'Alembert, et promptement refermé par Mlle de l'Espinasse :

> D'ALEMBERT
> Je crois que vous dites des ordures à Mlle de l'Espinasse.
> (...)
> MLLE DE L'ESPINASSE
> Oui, oui, taisez-vous; et ne vous mêlez pas de nos affaires.[6]

— « affaires » qui ont pour objet la description de l'organe sexuel féminin considéré comme testicules retournés... Ailleurs encore, les répliques qu'échangent Mlle de l'Espinasse et Bordeu sont des phrases entrecoupées, et qui se chevauchent, procédé plus propre au dialogue théâtral qu'au dialogue philosophique traditionnel. Et pourquoi ne pas évoquer la saveur moliéresque que Diderot introduit très délibérément, en jouant de la référence ou de l'allusion? Quand Bordeu, satisfait du bon esprit de Mlle de l'Espinasse, lui dit : « Venez que je vous embrasse »[7], l'allusion aux *Femmes Savantes* et aux embrassements « pour l'amour du grec » est claire; et non moins transparente est l'allusion faite au *Bourgeois gentilhomme* par Mlle de l'Espinasse lorsqu'elle s'écrie : « j'ai fait de la prose sans m'en douter »[8].

La référence théâtrale est bien omniprésente, mais quel est le sens de cette « théâtralisation » du dialogue philosophique? Au-delà des données biographiques, et de leurs incidences possibles sur le travail de création de Diderot, il convient d'évoquer ici un facteur qui pourrait bien avoir été important dans le choix opéré par lui, et qui relève d'une réflexion sur le dialogue philosophique comme genre. Disons-le — un peu brutalement — vers l'année 1769, Diderot ne croit plus (du

[4] Lettre à Sophie Volland, 23 août 1769; O. C., VIII, p. 889.

[5] Le rêve de d'Alembert selon Diderot, in *Studies on Voltaire, The Rêve de d'Alembert,* par H. DIECKMANN, G. MAY et A. VARTANIAN, avec introduction; SPEAR, F., *Diderot Studies,* XVII, 1973.

[6] O. C., VIII, p. 113.

[7] *Ibid.*, 107.

[8] *Ibid.*, 99.

moins provisoirement) à la vitalité du dialogue philosophique. Il faut rappeler d'un mot les péripéties de la composition du *Rêve*. Diderot avait d'abord envisagé un dialogue « à l'antique » entre Démocrite, Hippocrate, et une certaine Leucippe, « maîtresse de Démocrite »[9], et ces dignes personnages deviennent, comme on sait, D'Alembert, Bordeu et Mlle de L'Espinasse, dans une version qui scandalise les intéressés, lesquels obligent Diderot à faire machine arrière. Diderot feint de se soumettre (en réalité, il ne détruit pas son manuscrit) avec une mauvaise grâce dont l'expression nous intéresse : « en changeant le nom des interlocuteurs, ces dialogues ont encore perdu le mérite de la comédie »[10].

Première indication sur le sentiment de Diderot, ce qu'il appelle ici « comédie » distingue ces dialogues des dialogues philosophiques à la Voltaire. C'est moins d'un an plus tôt, en effet, qu'il a commencé de marquer son éloignement pour ce genre, en recevant très froidement l'*ABC* de Voltaire. Au cours des années 1768 et 1769, il multiple les réserves à l'égard d'un genre et d'un homme, qu'il juge également caducs. On sait le mot cruel qu'il a pour Voltaire au reçu des *Lettres d'Amabed* : « l'ongle du lion caduc ». Et le *Rêve* lui-même contient cette réflexion peu amène sur la sénescence, par laquelle Bordeu associe « le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies »[11]. A travers ces piques anti-voltairiennes, il semble que s'exprime une lassitude de Diderot à l'égard de *formes* qu'il juge épuisées : le dialogue philosophique en est une.

Mais Diderot, en cet été 1769, est tout aussi fatigué de sa propre « comédie sérieuse ». En écrirait-il encore? Non, c'est une « corvée », dit-il, que d'ordonner « une pareille machine »[12]. L'écriture théâtrale *aussi* lui est à charge. Et dans l'écriture théâtrale, c'est précisément le dialogue qui le « tue » : « il est sûr que le plan ne me coûte rien, et que le dialogue me tue ». Le contraste est frappant avec la lettre qui, dans les mêmes semaines, annonce la rédaction foudroyante du *Rêve* :

> Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre D'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second, et il *a été fait*[13].

Il faut maintenant repartir d'une évidence. Si le dialogue philosophique présente des raisons, et si le théâtre expose des « conditions » en exploitant des situations, alors le *Rêve* ne relève strictement ni de l'un ni de l'autre. D'où les flottements significatifs de Diderot lui-même dans sa manière de désigner le texte à ses correspondants : « dialogue », « comédie », et aussi « conversation »[14] — « nous y causons assez gaiement et même assez clairement »[15]. Le *Rêve* est un beau monstre :

[9] *Ibid.*, 897. (A Madame de Maux?)
[10] *Ibid.*, 920. (A D'Alembert?)
[11] *Ibid.*, 135.
[12] *Ibid.*, 889; A Sophie Volland, 23 août 1769.
[13] *Ibid.*, 904; A Sophie Volland, 11 septembre 1769.
[14] *Ibid.*, 919.
[15] *Ibid.*, 894. A Sophie Volland, 23 août 1769.

« après cela, je vous défie de deviner ce que ce peut être », écrit Diderot à Sophie Volland.[16]

Reste à montrer que cet hybride, ce chèvre-pied textuel invente une forme qu'a rendue nécessaire le projet philosophique lui-même.

Il n'est pas question, dans ce cadre, de revenir sur les implications scientifiques du texte, sur lesquelles d'ailleurs l'exégèse tombe d'accord. Les enjeux essentiels peuvent être résumés ainsi : 1) l'affirmation matérialiste de la continuité de la matière, du marbre à l'homme, et son corollaire : l'affirmation de l'omniprésence de la sensibilité; 2) la négation des individus (« il n'y a qu'un seul individu, c'est le tout »).

Or, il est clair pour Diderot comme pour ses commentateurs que ces propositions sont proprement indémontrables : elles ne peuvent faire l'objet d'une dissertation, ni même d'un dialogue à caractère assertorique. D'où l'importance, souvent relevée (tout dernièrement encore, dans la préface de l'édition proposée par Jacques et Anne-Marie Chouillet)[17] de la « poétique » du texte, et, singulièrement, du rôle des métaphores. La plus importante, puisqu'elle forme réseau, qu'elle ramifie le sens, c'est la métaphore de la « grappe d'abeilles », qui se développe en celle du « couvent de moines » : la « grappe d'abeilles » figure l'organisme collectif dans la nature; le « couvent de moines » métaphorise l'image pour la communauté humaine :

> Mlle de l'Espinasse
> Je dis que l'esprit monastique se conserve, parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux que l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va; il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.[18]

Or, c'est dans de tels moments, ceux du plus grand brio métaphorique, que réside justement la faiblesse argumentative, aux yeux d'un Diderot qui partage avec la plupart de ses contemporains la méfiance de Locke à l'encontre du « langage imagé ». Pour Diderot, comparaison n'est pas raison. C'est Mlle de l'Espinasse qui est chargée de le rappeler au lecteur : « je vais m'expliquer par une comparaison. Les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. »[19]

En son humour, le texte récuse, à l'avance, la solution métaphorique.

Dès lors, le problème est bien, indissolublement, comme le dira Bordeu à propos des « hybrides », « de physique et de poétique » (quant à la « morale », Bordeu s'en tient d'emblée pour quitter). C'est dire qu'aux inévitables impasses où l'état des sciences va acculer l'administration de la preuve *physique* des thèses matérialistes, va devoir répondre l'invention — mais il serait plus juste de parler ici d'*elocutio* que

[16] *Ibid.*, 905. A Sophie Volland, 11 septembre 1769.
[17] *Le Rêve de D'Alembert et autres écrits philosophiques*, Paris, 1984.
[18] O. C., VIII, p. 124.
[19] *Ibid.*, 95.

d'*inventio* — d'une forme poétique (au sens très général de la *poiesis*) qui rend ces thèses péremptoires.

Le paradoxe est total, la gageure semble intenable : une poétique de la métaphore va en effet exactement à l'encontre du but recherché, puisque la fonction poétique, en tant qu'elle est d'imagination (et de mémoire), doit être niée, et l'est en effet, par les protagonistes. Car les objectifs philosophiques du *Rêve* exigent que ces protagonistes, à la fois, *aient recours et dénient toute valeur* aux deux formes possibles de leur discours : la « création » poétique; l'enchaînement logique des concepts. Et, en effet, ces deux options, qui sont comme les deux termes de l'alternative où l'écriture matérialiste menace de s'enfermer, sont explicitement discréditées sous les noms, respectivement, d'« imagination » et d'« abstraction ». Bordeu se pose cette question rhétorique : « Mais les abstractions? mais l'imagination? »[20]

L'imagination? Bordeu répondra que l'imagination n'est que la mémoire; et que la poésie n'en est que l'exagération ou la distortion. A d'Alembert qui se demande si une « forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit »,[21] Bordeu répond : « je le crois ».

Les « abstractions »? Bordeu est encore plus net : « il n'y en a point »; « on n'a nulle idée d'un mot abstrait »; « toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée ».[22]

Sur l'imagination, l'implacable Bordeu rallie Descartes décrivant la Chimère comme une composition de la mémoire; sur les « abstractions », en s'alignant de manière radicale sur la tradition hostile aux « universaux », il prive la philosophie de ses « outils ». Cette double négation, pour être logique, n'en est pas moins ruineuse de tout projet démonstratif. C'est le moment que choisit Mlle de l'Espinasse pour se plaindre du « style figuré » qui « embrouille la question ». Humour pédagogique de Diderot qui n'hésite pas à aiguiser les contradictions de son propre texte.

Mais si on ne peut parler ni par figures, ni par enchaînement d'abstractions, comment diable exposer quoi que ce soit, et le matérialisme en particulier? Le *Rêve* est-il donc un constat d'aporie?

Non, et c'est là que réside le coup de génie de Diderot, qui *inscrit dans la forme* ce qui ne peut s'inscrire autrement : cette forme pseudo-théâtrale qui va lui permettre non seulement de *mettre en scène* ce qui ne peut se démontrer — l'unité du « tout », la réalité de l'image de la grappe d'abeilles — mais d'en rendre l'inscription comme antérieure au texte même. Car la thèse de la continuité des êtres est inséparable de la thèse niant la possibilité d'une « création poétique »; et c'est la *forme* du texte qui, donnant la seconde comme évidente, incite à en inférer la nécessité de la première.

Et ceci selon une économie très simple : en dramatisant cette continuité des êtres en une continuité d'un *texte* qui n'appartient à aucun « individu ».

[20] *Ibid.*, 146.
[21] *Ibid.*, 146.
[22] *Ibid.*, 148.

On sait que Mlle de l'Espinasse, ayant noté le rêve de d'Alembert, entreprend d'en lire le manuscrit à Bordeu. Et que celui-ci s'avère capable de « rencontrer » — de deviner mot pour mot le contenu de cet écrit. La page est célèbre :

> BORDEU
> Et si je rencontre?
>
> MLLE DE L'ESPINASSE
> Si vous rencontrez, je vous promets... Je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.
>
> BORDEU
> Regardez sur votre papier et écoutez-moi.[23]

Voici donc que le texte de rêve, qui lui-même répète les allégations de Diderot protagoniste du premier dialogue, est répété sans faute ni hésitation par Bordeu. Le jeu, ici, n'est pas gratuit; et tout nous invite à ne pas en rester à l'interprétation de Mlle de l'Espinasse, d'un étrange « talent » de société du docteur : en particulier, le soin que Diderot a eu de reproduire ce procédé — ce signal — dans une autre scène, dont le sens, moins affiché, n'en est pas moins net. Mlle de l'Espinasse y commence en ces termes une anecdote scientifique : « Un jeune homme de 18 à 20 ans, dont je ne me rappelle pas le nom ».[24] Bordeu, aussitôt, l'interrompt :

> « C'est un Monsieur de Schellemberg de Winterthur. Il n'avait que 15 à 16 ans. »

Remarquable est le soin que prend Diderot d'ajouter le flou au faux dans les minces données de départ que livre Mlle de l'Espinasse. A l'évidence, cet échange vient redoubler le signal déjà lancé dans la scène du manuscrit.

Ainsi, la grappe d'abeilles, le couvent de moines ne sont plus seulement des « comparaisons », puisque c'est le texte lui-même qui impose le modèle de la continuité du discours.

La théâtralisation du texte philosophique n'est donc pas une enjolivure, un embellissement formel. Elle est chargée par Diderot de porter ce sens même qui ne pouvait être transmis autrement : la négation des individus ne pouvait qu'être *affirmée* par Bordeu, mais elle est *prouvée* par la structure des dialogues qui font des protagonistes eux-mêmes les vraies abeilles, les vrais moines — « vrais » au sens où ils ne le sont pas au prix d'une métaphore qu'eux-mêmes produiraient, mais sont bel et bien donnés pour les produits d'une poétique de la nécessité.

Diderot, entre les trois formes auxquelles il se réfère, organise un savant tourniquet : le « dialogue philosophique » — qui suppose le caractère démontrable

[23] *Ibid.*, 83.
[24] *Ibid.*, 126.

de la matière à débattre — est contaminé par la « folie » et la « gaieté » de la conversation (« nous ne composons pas, nous causons »); mais la gratuité, l'inventivité ludique, les « jets » spontanés (supposés tels par l'opinion) de la conversation *contredisent* par définition le projet philosophique du *Rêve*; et la forme théâtrale n'a pas d'autre sens, en fin de compte, que de présenter les prétendues inventions des causeurs comme une suite de *répliques* dont les acteurs ne font qu'assurer la *répétition*.

En même temps qu'il nous fait jouir du babil, du brio, du jaillissement que la conscience commune identifie avec le libre jeu de la conversation, le texte donne D'Alembert, Bordeu et l'Espinasse pour ce qu'ils doivent être : des machines de discours récitant *le grand rouleau des idées contigües des philosophes*.

Et la « conversation » paraît alors sous un nouveau jour, que définit bien dans le texte même une formule trop peu commentée, celle de Bordeu: « Presque toutes les conversations sont des comptes faits. »[25]

Il existe au XVIIIe siècle des « livres de comptes faits ». Les plus célèbres sont ceux de Monsieur Barème (que l'*Encyclopédie* orthographie Barrème) : *Les Tarifs et Comptes faits du grand commerce* et le *Livre des comptes faits ou le Tarif général des monnaies*. Ce sont, à l'usage des commerçants et comptables, des tables mettant en rapport, par des opérations simples, des poids, des mesures, des valeurs monétaires, etc. Ce que le *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle et des arts et métiers* appelle des « réductions toutes faites ».[26]

On comprend désormais toute la stratégie de Diderot dans le *Rêve*. S'il est démontré, par la formalisation des dialogues mêmes, que la conversation la plus libre et la plus folle n'est rien d'autre qu'un « compte fait », alors la gageure d'une écriture matérialiste est tenue, par ce détour d'une *théâtralité* qui met en scène la parole comme répétition d'un rôle. Et le pari prodigieux d'*une démonstration de la nécessité par la contingence d'une œuvre* est gagné, la trilogie D'Alembert n'étant plus qu'un fragment de l'*entretien infini* que suppose la continuité des êtres. Ce qui explique, je crois, le titre du premier dialogue, dont la bizarrie trouve ici sa raison : « *La Suite* d'un entretien entre Monsieur d'Alembert et Monsieur Diderot. »

[25] *Ibid.*, 148.

[26] Chez les frères CL et ANT Philibert, Copenhague, 1760. Même définition, presque mot pour mot, dans l'*Encyclopédie*.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DIDEROT ET LES LUMIÈRES HONGROISES. LA FORTUNE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE DE L'*HISTOIRE DES DEUX INDES*

PAR
OLGA PENKE

Ce sont les œuvres de Voltaire et de Rousseau qui ont exercé l'influence la plus significative et la plus spectaculaire sur le mouvement littéraire et social des Lumières hongroises. Adhérant d'abord au joséphisme puis, après l'avènement de Léopold II, aux aspirations nationales pour l'indépendance, nos penseurs réformistes ont cherché surtout dans les œuvres de ces deux auteurs des réponses à leurs problèmes philosophiques et politiques. Le *Contrat social* et les *Considérations sur le gouvernement de la Pologne* de Rousseau ont ainsi trouvé un écho en Hongrie, aussi bien que les ouvrages historiques et les tragédies d'actualité politique de Voltaire.[1]

L'influence de Diderot, troisième membre du grand triumvirat des Lumières françaises, paraît être bien plus pâle en Hongrie.

L'accueil défavorable fait aux œuvres de Diderot à l'étranger, comme en Hongrie, s'explique en grande partie par le fait que la plupart de ses ouvrages n'ont pas été édités de son vivant. Ses écrits parus anonymement ou dans la *Correspondance littéraire*, circulant en peu d'exemplaires, n'étaient guère connus en Hongrie, d'après l'état actuel de nos connaissances. Parmi les ouvrages publiés de son vivant, imprimés sous son propre nom, trois œuvres importantes, de genres absolument différents ont trouvé un écho dans la Hongrie du XVIIIe siècle : *L'Encyclopédie*, les *Pensées philosophiques* et *Le père de famille*.

Les idées de Diderot exprimées dans l'*Encyclopédie* ont influencé toute l'élite intellectuelle de la société hongroise contemporaine. Le comte József Teleki note, dès 1761, dans son journal écrit à Paris, que Diderot rédige non seulement une partie importante des articles mais qu'il impose aussi ses opinions à ses collaborateurs. Il considère d'ailleurs ce fait comme regrettable, à cause de l'athéisme de Diderot.[2] Les articles de l'*Encyclopédie* seront souvent cités ou

[1] BIRÓ, F., Voltaire et Rousseau en Hongrie à l'époque des Lumières ; HOPP, L., Voltaire et Rousseau. L'apparition des Lumières en Hongrie, in *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et Orientale*, Budapest, 1981, pp. 23-43 ; HOPP, L., Fortune littéraire et politique du *Contrat social* en Hongrie et en Europe orientale, *Studies on Voltaire*, Oxford, 1980, I, pp. 320-324. Entre 1772 et 1790 on a fait onze traductions des tragédies historiques de Voltaire, et la plupart ont été aussi jouées.

[2] RÁCZ, L., Gróf Teleki József naplójából (Du journal du comte J. Teleki), in *Napkelet*, 1925, I, pp. 406-408 ; H. CSANAK, D., *Két korszak határán (Teleki József...)* (A la charnière de deux époques), Budapest, 1983, pp. 83, 361.

traduits dans les années suivantes (Csokonai, Dessewfy, Gábor Nagy). József Kármán prend pour modèle l'*Encyclopédie*, dans la préface de la revue *Urania*. Le « dictionnaire » de Diderot a très probablement influencé le débat sur l'impartialité du journaliste qui se déroulait dans les pages des périodiques hongrois de l'époque.[3]

Dans son journal, Teleki mentionne encore, et sur le même ton désapprobateur, un ouvrage philosophique de Diderot : les *Pensées philosophiques*. Cet ouvrage qui propose à l'homme un affranchissement de sa réflexion de toutes les entraves a eu un accueil fort orageux en France après sa parution.[4] Son influence sur la pensée philosophique hongroise est très indirecte, et difficile à distinguer de celle du *Système de la nature* de d'Holbach, ouvrage bien connu chez nous. L'influence des *Pensées philosophiques* peut être reconnue dans les *Mémoires philosophiques ou la nature dévoilée*, le premier résumé systématique du matérialisme en Hongrie, écrit par Martinovics, futur chef et idéologue du mouvement des jacobins hongrois.[5] Cependant, nous connaissons mieux les écrits où le matérialisme hardi de Diderot a donné lieu à des critiques virulentes. Cette œuvre de Diderot, dont la structure même correspond aux principaux thèmes religieuses et philosophiques de l'époque, servait sans cesse de cible aux violentes attaques de la littérature apologétique catholique hongroise. Par ailleurs, ce livre a été pendant quarante ans en butte à une offensive concertée des adversaires français de l'esprit nouveau. Chez nous, Lajos Csapodi, professeur de théologie, János Molnár et János Nagy, jésuites, László Bielek, piariste, Mátyás Zsivics, chanoine, critiquent parmi d'autres ouvrages des Lumières françaises celui de Diderot, et le rendent responsable des progrès de l'irréligion, et du relâchement des mœurs. Leurs critiques du même livre, écrites après 1789, vont jusqu'à lui imputer l'arrivée de la Révolution. Les arguments des détracteurs hongrois de Diderot ne traduisent pas leur opinion propre (ils n'ont même pas lu le livre de Diderot), ils les puisent dans les ouvrages des jésuites français ou dans le *Journal* de Trévoux.[6]

Le premier spectateur hongrois des drames de Diderot fut très probablement József Teleki, défini pertinemment par D. H. Csanak comme un penseur à la fois

[3] Gesmey, B., *Les débuts des études françaises en Hongrie 1789-1830*, Szeged, 1938, pp. 178, 194, 207; *Uránia*, 1794, I; Kazinczy, F., *Levelezése* (Correspondance), Budapest, 1905, XI, p. 480; Kókay, Gy., *A magyar hírlap- és folyóiratirodalom kezdetei 1780-1795* (Les débuts de la presse littéraire en Hongrie, journaux et revues), Budapest, 1970, p. 235.

[4] Morin, R., *Les Pensées Philosophiques de Diderot devant leurs principaux contradicteurs au XVIIIe siècle*, Paris, 1975 (Annexe II : Diderot dans les dictionnaires contemporains, pp. 138-146).

[5] Martinovics, I., *Filozófiai írások* (Mémoires philosophiques), Préface par Mátrai, L. Budapest, 1956. Il a écrit le livre en français, en 1787. Makai, M., Martinovics filozófiája és a francia materialisták világképe (La philosophie de Martinovics et la vision du monde des matérialistes français), in *Filozófiai évkönyv* (Annales philosophiques), Budapest, 1956, pp. 231-289.

[6] Eckhardt, S., *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest, 1924, pp. 168, 171, 174, 210; Köpeczi, B., Les philosophes de la révolution française dans l'opinion publique hongroise contemporaine, in *Hongrois et Français*, Budapest, 1983, pp. 377, 385; Gesmey, *op. cit.*, pp. 79, 85; Brunner, *A francia felvilágosodás és a katolikus hitvédelelem* (Les Lumières françaises et la littérature apologétique catholique), Pannonhalma, 1930, pp. 12, 14, 17, 20-21, 52-54.

traditionnel et éclairé. Teleki a assisté à la seconde représentation du *Père de famille*, le 20 février 1761, à Paris. Nous savons que la pièce n'avait connu alors qu'un demi-succès et qu'elle ne fut accueillie favorablement par le public que plus tard, lors de sa reprise en 1769. A partir de cette année, on la joue avec succès, à l'opposé du *Fils naturel* qu'on ne présenta à Paris qu'en 1771, pour la première et la dernière fois. Les notes de Teleki témoignent d'un goût esthétique sûr. Cette « comédie » est conçue dans un genre nouveau, écrit-il (il s'agit du drame bourgeois); il en apprécie aussi la simplicité et le choix d'un sujet quotidien. Mais il constate aussi les défauts de la pièce : l'action est peu mouvementée et ne divertit pas. Les personnages sont tous trop bons, ni leur vice, ni leur héroïsme ne les distinguent les uns des autres. En poussant un peu trop loin les conclusions de son analyse, il affirme finalement que la pièce ne peut pas non plus remplir ses buts instructifs. Dans le cas de Teleki il s'agit naturellement d'une expérience personnelle isolée. Mais les drames de Diderot ont pu être rapidement connus chez nous par l'intermédiaire de l'Autriche. A Vienne, on a édité les deux pièces en français, le *Père de famille* en 1768, le *Fils naturel* en 1771.[7] La traduction allemande des drames de Diderot était déjà parue en 1760. Le théâtre français de Vienne présente les deux drames en 1771, la première viennoise du *Fils naturel* précédant de six mois celle de Paris. Le drame bourgeois a été ainsi introduit sur la scène viennoise grâce aux œuvres de Diderot.[8] A partir de 1787 on joue déjà à Buda le *Père de famille* au théâtre allemand, et il tient l'affiche pendant six ans, ce qui prouve son succès auprès du public.[9] On retrouve une adaptation allemande dans le programme du « château-théâtre » de Presbourg.[10] Le théâtre hongrois de Pest fait entrer cette pièce à son répertoire, et le *Magyar Hírmondó* (Courrier Hongrois) annonce aussi sa traduction en 1793.[11] La théorie dramatique de Diderot devient également connue en Hongrie, problement par l'intermédiaire de dramaturges allemands.

Quant à la postérité des œuvres de Diderot en Hongrie, nous ne mentionnons que quelques données intéressantes : le premier roman de Diderot paru en hongrois a été la *Religieuse*, publiée en 1869; le public hongrois pouvait lire en traduction ses ouvrages philosophiques à partir de 1895. Les premières études plus sérieuses paraissent à la même époque.[12]

[7] ORAVETZ, V., *Les impressions françaises de Vienne (1567-1850)*, Szeged, 1930, pp. 115, 121.

[8] WITZENETZ, J., *Le théâtre français de Vienne (1752-1772)*, Szeged, 1932, pp. 58. 98, 101.

[9] CSÁSZÁR, Edit, A nemzeti színjátszás kezdetei Közép-Kelet-Európában (Les débuts du théâtre national en Europe centrale et orientale), in *Irodalom és felvilágosodás* (Littérature et Lumières), Budapest, 1974, p. 475; KÁDÁR, J., *A budai és pesti német színészet története 1812-ig* ... (L'histoire du théâtre allemand de Buda et de Pest jusqu'en 1812), Budapest, 1914, pp. 36-37, 39, 96, 103.

[10] Au théâtre de F. Batthyány, dans la traduction de Gemmingen, le 4 septembre 1794. STAUD, G., *Magyar kastélyszínházak* (Les châteaux-théâtres hongrois), Budapest, 1964, III, p. 55.

[11] *M. H.* 1793, III, p. 721. Cité par BAYER, J., *A magyar drámairodalom története* (L'histoire du drame hongrois), Budapest, 1897, I, p. 149.

[12] DIDEROT, *Az Apácza* (La religieuse), trad. Ö. Szépfaludi, Pest, 1869; DIDEROT, *Válogatott filozófiai művei* (Choix d'œuvres philosophiques), trad. S. Kun et B. Alexander, Budapest, 1895-1900, I-II; ALEXANDER, B., *Diderot-tanulmányok* (Etudes sur Diderot), Budapest, 1900 (à partir de 1867, plusieurs études sont parues dans *Egyetemes Philológiai Közlöny*).

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé de toute une partie de l'œuvre de Diderot qui eut l'influence la plus intéressante et la plus importante sur les Lumières hongroises, à savoir de ses pensées politiques. On n'a découvert cette partie de l'œuvre du philosophe que 150 ans après sa mort.[13] Le public hongrois a pu connaître les idées politiques de Diderot dans l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes*, parue anonymement en 1770 et en 1774, et sous le nom de Raynal en 1780.[14]

L'abbé Raynal est placé au rang des plus grands philosophes des Lumières françaises, à partir de 1770 sa renommée égale celle de Rousseau et de Voltaire. Il sera considéré comme « le père de la Révolution » et on lui pardonnera même d'avoir désavoué son propre « enfant ».[15] C'est à l'*Histoire des Deux Indes* qu'il doit cette renommée, œuvre que les contemporains lisent non seulement comme « l'Encyclopédie du monde colonial » mais aussi comme une « machine de guerre » contre l'Ancien Régime. Des données statistiques sèches et des descriptions souvent ennuyeuses y sont reliées par des passages passionnés et passionnants sur la Vérité et la Légalité, et surtout par une conception philosophique et politique affichant la solidarité de l'auteur avec tout le genre humain. Joseph II et Frédéric II ont admiré Raynal tout comme les révolutionnaires; Toussaint-Louverture, chef de la révolte des Noirs de Haïti, et Napoléon ont lu son livre avec le même enthousiasme. L'ouvrage animé par le souci du bonheur de l'humanité fut condamné au feu par le Parlement « comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine, et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil ». Pourtant, nous pouvons en même temps trouver dans le livre des passages comme celui-ci : « Le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste et éclairé. » L'*Histoire des Deux Indes* fut interdite en France en 1781, et la même année en Hongrie, sur la proposition de l'archevêque Migazzi. Le public français était plus ou moins averti, déjà à l'époque, que Diderot et ses amis-philosophes avaient participé à la création de l'ouvrage. De nos jours, grâce aux recherches précieuses de Michèle Duchet, on sait avec certitude que Diderot a déjà collaboré à la rédaction de la première édition, et que la plupart des remaniements faits pour les éditions ultérieures, la forme définitive de l'œuvre, les idées les plus radicales, un tiers environ du texte de l'édition de 1780 sont dus à Diderot. L'abbé a assumé le risque, mais a bénéficié aussi de la renommée de cette « entreprise ». Les descriptions

[13] DIDEROT, *Œuvres politiques*, Paris, 1963, introd. par P. VERNIÈRE, pp. I-VII.

[14] Nos citations renvoient à l'édition de Genève-Neuchâtel, 1783. Nous indiquerons le numéro du folio, en nous rapportant aux *Annotations* de Pál Őz; la tomaison/le numéro de la page en nous référant à l'ouvrage de Raynal.

[15] Le 31 mai 1791 Raynal, effrayé par l'anarchie, adresse une lettre à l'Assemblée Nationale pour lui conseiller la modération. Il reconnaît sa responsabilité et exprime son regret d'avoir lui-même prôné la révolte. Il est vivement critiqué par les révolutionnaires pour la rétractation de ses idées mais on n'attaque jamais sa personne. (Pour son rôle pendant la Révolution, v. MORTIER, R., Les héritiers des « philosophes » devant l'expérience révolutionnaire, in *Dix-huitième siècle*, 1974, pp. 45-57; MORNET, D., *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris, 1934; FEUGÈRE, A., *Un précurseur de la Révolution. L'abbé Raynal*, Genève, 1970, Slatkine Reprints)

historiques et statistiques, la fraîcheur et l'abondance prodigieuse des informations concernant les événements et l'économie louent le zèle de l'abbé; néanmoins, tout l'ouvrage est marqué par la conception politique et économique de Diderot, notamment pour ce qui est des idées révolutionnaires concernant la morale, l'esclavage, la liberté, l'égalité, le despotisme, le fanatisme, la société juste. Les contradictions internes du livre qui a « saisi et traîné par les cheveux les tyrans civils et les tyrans religieux » (comme Diderot caractérise l'histoire de Raynal) ne résultent pourtant pas uniquement des conceptions politiques divergentes des collaborateurs.[16] Ce livre « collectif » présente les contradictions les plus profondes de la pensée politique de Diderot et de celles de ses amis-philosophes; aussi trouve-t-on par exemple, à côté d'une apologie de la monarchie absolue, l'affirmation de l'idée de la république et l'appel à la révolte.

Les divergences des idées de ce vaste ouvrage se reflètent aussi dans l'accueil du public hongrois. L'économiste Gergely Berzeviczy est attentif aux idées concernant les rapports du commerce et de la liberté. Ábrahám Barcsay, un des principaux représentants de la poésie hongroise des Lumières, membre de la garde du corps de Marie-Thérèse, écrit pendant dix ans des poèmes condamnant la barbarie de la colonisation et de la traite des esclaves, ce qui est d'autant plus intéressant que ce sujet n'est pas du tout prépondérant dans la poésie hongroise de l'époque. Ses hésitations en ce qui concerne l'utilité de la colonisation, donc celle du luxe, rappellent les objections de Raynal, comme le prouve entre autres son petit chef-d'œuvre : *Sur le Café*.[17] József Kármán, futur adepte du sentimentalisme rousseauiste puise dans l'histoire des colonisations de Raynal des épisodes sentimentaux qu'il traduit en hongrois. Des deux traductions parues dans la revue *Urania* en 1794, la première, *Eliza* a pour auteur Diderot. Ce récit, bien connu dans toute l'Europe était attribué au XVIIIe siècle à Raynal; on le publie aussi séparément et dans plusieurs recueils. Quelques années plus tard, Ferenc Kazinczy le retraduit sous le titre de *Raynal búcsúja Elizától* (Les adieux de Raynal à Elise).[18] L'autre histoire, *A két Szeretseny Ifjú* (Les deux jeunes Nègres) célèbre la morale des Noirs dans un épisode tragique et sentimental.

[16] Cité dans l'Apologie de l'abbé Raynal, in *Textes politiques de Diderot*, Paris, 1960, pp. 204-205. La littérature la plus importante concernant l'*Histoire des Deux Indes* et le rôle de Diderot dans la genèse de l'ouvrage : tout d'abord, pour une initiation à la question, le livre déjà mentionné de Feugère, paru la première fois en 1922; WOLPE, H., *Raynal et sa machine de guerre*... California, 1957; BENOT, Y., *Diderot de l'athéisme à l'anticolonialisme*, Paris, 1970; ESQUIER, *L'anticolonialisme au XVIIIe siècle*, Paris, 1951 et les études de DUCHET, M., *Diderot et l'Histoire des Deux Indes ou l'écriture fragmentaire*, Paris, 1978, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Paris, 1971; L'Histoire des Deux Indes : une histoire philosophique et politique, in *L'Histoire au XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, 1980, pp. 79-101; Diderot et l'Histoire des Deux Indes, in *Europe*, mai 1984, n° spec. pp. 51-57.

[17] Pour ce qui est de l'influence de Raynal sur le poème, voir : SZŐKE, Gy., Barcsay Ábrahám : a Kávéra, in *Irodalom és* ... (Littérature et ...), pp. 765-779; BIRÓ, F., *A fiatal Bessenyei és irótársai* (Le jeune Bessenyei et ses amis-écrivains), Budapest, 1976, pp. 76-95.

[18] *Uránia*, 1794, II, pp. 111-118 et III, pp. 243-245 et KAZINCZY, F., *Versek, műfordítások, szépprózа, tanulmányok* (Poésies, traductions littéraires, textes en prose, études), Budapest, 1979, pp. 174-177 (la traduction date de 1797).

Remarquons aussi que l'*Histoire des Deux Indes* a exercé l'influence la plus générale et la plus profonde sur les jacobins hongrois; parmi eux, c'était le juriste Pál Őz qui a été le plus sensible aux pensées politiques énoncées par Diderot. Ainsi presque toutes ses pensées importantes ont éveillé quelque écho chez les différents lecteurs.

Le livre de Raynal a particulièrement attiré l'attention du public hongrois qui en lisant cette histoire coloniale pensait au statut de son pays et y découvrait des analogies entre la situation de la Hongrie et celle des « pays plus sauvages ».[19] Ce message supplémentaire de l'*Histoire des Deux Indes* a contribué de toute manière à sa large diffusion en Hongrie.

L'*Histoire des Deux Indes* a enrichi plusieurs bibliothèques hongroises. Elle était lue aussi bien par la noblesse propriétaire campagnarde que par l'intelligentsia joséphiste et patriotique.[20] Au Nord du pays, dans la bibliothèque de József Pétzely elle est tout aussi présente qu'à Pest, chez le professeur Antal Kreil, ou au Sud de la Hongrie, dans la collection de Julianna Endrődy.[21]

Premièrement, c'est dans les organisations rosicruciennes que le livre devient généralement connu, vers les années 1780. La composition sociale des loges était fort variée : toutes les couches supérieures de la société hongroise y étaient présentes de l'aristocratie jusqu'à l'élite bourgeoise. Les francs-maçons eurent la conviction, indépendamment de leur appartenance sociale, que c'était la politique douanière de la cour de Vienne qui empêchait le développement économique du pays, et ils voulaient le faire sortir de cette situation « coloniale » par le moyen de réformes radicales, et notamment politiques. Le jeune Gergely Berzeviczy, futur économiste, a lu dans leur cercle le livre de Raynal. La lecture de cet ouvrage l'a convaincu de la nécessité de la liberté du commerce pour laquelle il luttera durant toute sa vie aussi bien en sa qualité d'administrateur qu'en propageant cette idée dans ses écrits.[22]

Le nom de Raynal apparaît dans nos périodiques en 1781 quand on annonce l'interdiction de l'*Histoire des Deux Indes* et on écrit sur lui pendant dix ans, toujours avec estime. Non seulement l'auteur mais aussi le sujet du livre est très à la

[19] Martinovics compare la bienveillance du futur Léopold II avant son avènement à celle de Colombe, de Bougainville, de Cook avant la conquête d'une colonie (« il feint de suivre nos cérémonies, notre mode d'habillement, » etc.) Cité par RÓBERT, Zs., *Az 1790-91-es országgyűlés pasquillus irodalmához* (La littérature de libelles de la Diète de 1790-91), in *Irodalom és* ... (Littérature et ...), p. 786.

[20] FÜLÖP, G., *A magyar olvasóközönség a felvilágosodás idején és a reformkorban* (Le public hongrois à l'époque des Lumières et à l'époque des Réformes), Budapest, 1978; BENDA, K., *A Magyar Jakobinusok Iratai* (dans la suite) *M. J. I.* (Les écrits des jacobins hongrois), Budapest, 1957, I, p. XXI; BENDA, K., *Emberbarát vagy hazafi?* (Philanthrope ou patriote?), Budapest, 1978, pp. 113-114, 120-121.

[21] *Catalogus librorum venalium Josephi Pétzeli*, Pozsony, 1793, pp. 22, 24; ECKHARDT, S., *Az aradi közművelődési palota francia könyvei* (Les livres français du palais de la culture publique à Arad), Arad, 1917; KOSÁRY, D., *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (La culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980, p. 562.

[22] H. BALÁZS, É., Contribution à l'étude de l'ère des Lumières et du joséphisme en Hongrie, in *Les Lumières* ... Budapest, 1970, p. 38. TESSEDIK—BERZEVICZY, *A parasztok állapotáról Magyarországon* (De l'état des paysans en Hongrie), Budapest, 1979, p. 353.

mode. Beaucoup d'articles parlent des atrocités de la colonisation, des produits et des animaux exotiques, des curiosités des mœurs dans les *Deux Indes*, même si la source n'est pas l'ouvrage de Raynal.[23]

C'est entre 1790 et 1795 que l'*Histoire* de Raynal est le plus souvent citée. Sámuel Decsy s'y réfère à propos du commerce hongrois, Péter Bárány, au sujet des droits politiques des femmes.[24]

L'*Histoire des Deux Indes* fait partie des plus importantes lectures des dirigeants du mouvement jacobin. Martinovics se vante de connaître personnellement l'auteur. Il emprunte plusieurs de ses pensées politiques à Raynal, il se réclame de lui dans chacun de ses écrits. Pour Martinovics, Raynal est le plus important parmi les philosophes français dans le domaine social, et ce qui est plus intéressant encore, il le considère comme le « père » des penseurs contemporains européens, le trouvant sans pareil dans la science de la société civile et politique et du gouvernement des villes et des pays.[25] Laczkovics ne cite de tous les auteurs français du XVIIIe siècle que son nom parmi ses lectures; Szentmarjai et Batsányi le considèrent comme un des plus grands esprits français aux côtés de Montesquieu, Voltaire et Rousseau.[26] Batsányi utilise plus d'une fois comme « machine de guerre » les citations prises dans l'*Histoire des Deux Indes* : il invoque les pensées du philosophe français quand il lutte sur les pages du *Magyar Muzeum* (Le Musée Hongrois) pour l'impartialité du journalisme, pour le service de la « Vérité Sainte » et contre la contrainte idéologique du gouvernement; dans son autodéfense il invite ses juges à respecter la légitimité.[27]

Les *Annotations* de Pál Őz, faites à partir de l'histoire coloniale de Raynal, méritent une attention particulière dans l'analyse de la fortune de cet ouvrage.[28] Le

[23] Sur l'interdiction de l'ouvrage : *Magyar Hírmondó*, le 23 juin 1781, p. 233; Nouveautés et des curiosités concernant les colonies : *ibid.*, 1792, I, pp. 278-279, II, pp. 129-134; *Mindenes Gyűjtemény*, 1790, III, pp. 371-379, IV, pp. 334, 379-385, 392-400, etc. La lettre de Raynal adressée à l'Assemblée Nationale dans *Hadi és Más Nevezetes Történetek*, 1791, IV, pp. 779-780.

[24] DECSY, S., *Pannóniai féniksz, avagy hamvából feltámadott magyar nyelv* (Le phénix de Pannonie ou la langue hongroise ressuscitée de ses cendres), Vienne, 1790, pp. 30, 92, 139, 206, 254, 255; CONCHA, Gy., *A kilencvenes évek reformeszméi és következményeik* (Les idées réformistes des années 90 et leurs conséquences), Budapest, 1885, p. 99.

[25] MARTINOVICS, Ignác, *A Magyar' Ország' gyűléseiben egybegyűlt nemes rendekhez 1790-dik Esztendőben tartatott Beszéd* (Discours aux ordres nobiliaires réunis à la Diète de Hongrie en 1790), traduit du latin en hongrois par János Laczkovics, s. l. 1791, pp. 89-91.

[26] ECKHARDT, *A francia . . ., op. cit.*, pp. 118-119. *M. J. I.*, I, pp. 129, 139, 141, 354, 419, 451, 581, 639, 762, II, pp. 203, 776.

[27] Vélekedés és javallás (Avis et propositions), in *Magyar Museum*, 1792, II, p. 418; Toldalék (Annexe) in *Viaskodás* (Combat), 1810. Voir BATSÁNYI, J., *Összes Művei* (Œuvres complètes), Budapest, 1967 IV, pp. 35, 106. « Malheur à l'Etat où il ne se trouverait pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiterait, avec sa fortune, son commerce, ses princes et ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les lois, les lois pour sauver une nation de sa perte, et la liberté des écrits pour sauver les lois. » (*M. J. I.*, II, p. 589. le 28 avr. 1795).

[28] Őz, Pál, *Vegyes töredékei* (Mélange de fragments). — Hongrois, allemand, français et latin. *XVIIIe siècle*, 94. fol., en partie autographe. Oct Hung. 507. Őz a utilisé l'édition de 1783, Genève-Neuchâtel, de l'*Histoire des Deux Indes*. Le tome I est enregistré parmi ses livres lors de la vente aux enchères de ses biens. (*M. J. I.*, II, p. 806)

jeune juriste hongrois fut considéré comme « un des meilleurs esprits du pays ».[29] Sa conception politique s'apparente aux idées les plus démocratiques de l'*Histoire des Deux Indes*, et le radicalisme social y est beaucoup plus présent que chez Raynal. Il se rend célèbre devant les contemporains par son authentique journal de la Diète. Le fait qu'il se charge seulement une fois de la défense d'un noble dans sa carrière juridique caractérise bien sa personnalité. Il critique les lois de l'époque parce qu'elles « excluent la partie la plus utile et la plus nombreuse du peuple de presque tous les droits ».[30] Őz a adhéré au mouvement jacobin tout en insistant sur les différences qui le séparaient des autres : peu enclin à admettre l'idée d'une conspiration, il attendait de l'éducation de l'opinion publique et de la transformation de la constitution la promotion du bonheur, mais il croyait « remplir l'un de ses plus importants devoirs humains en multipliant sa force par celle des autres » pour rendre le peuple heureux.[31] Les *Annotations* de Pál Őz, à la différence des autres jacobins hongrois ayant subi des influences plus indirectes ou s'étant contentés de la citation de tel ou tel passage, laissent voir les préférences de ce lecteur hongrois radical. Il a pris des notes en français dans les troisième et quatrième volumes, environs 60 pages sur 640. La construction active des textes recopiés, leur répartition logique prouvent une compréhension profonde. La tranformation du texte en forme de questions et de réponses, l'arrangement des réponses dans des points, le soulignement des mots importants laissent supposer qu'il a pris ces notes non seulement à son propre usage.

La première partie de ses notes, qui débutent au premier quart du troisième volume de l'*Histoire des Deux Indes*, est consacrée à un sujet essentiel du XVIIIe siècle traité par le philosophe français : les possibilités de la réalisation du bonheur humain en rapport avec l'importance du commerce et la nécessité du luxe. L'homme devient heureux en réalisant ses désirs, et la multiplication de ses besoins est le moteur de l'activité humaine aussi bien que du progrès social. La liberté du commerce sert aussi le rapprochement des peuples, et ainsi le bonheur de la « Société Universelle ». Ce passage fait ressortir les pensées suivantes de Diderot : la liberté est l'âme du commerce, le libre concours développe l'industrie, le « laisser-faire, laisser-passer du capitalisme marchand », avec cette phrase souvent citée à l'époque : « Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité parmi les hommes. »[32] Őz écrit par la suite des textes où les mêmes pensées sont actualisées dans la réciprocité du rapport entre « métropole » et « colonies ». Il prend pour exemple l'Espagne dont le déclin s'explique, entre autres, par sa mauvaise politique coloniale. Le même raisonne-

[29] C'est Kazinczy qui le caractérise ainsi. (*M. J. I.*, III, p. 377)

[30] Lettre de Pál Őz adressée à F. Kazinczy. (*M. J. I.*, II, p. 721)

[31] *M. J. I.*, II, pp. 726-727. Pour le rôle de Pál Őz dans le mouvement jacobin voir les livres de K. Benda et l'étude de DEGRÉ, A., Őz Pál szerepe a magyar jakobinus mozgalomban (Le rôle joué par P. Őz. dans le mouvement des jacobins hongrois), in *Állam és Jog*, sept. 1953, pp. 26-37.

[32] M. DUCHET analyse cette pensée de Raynal dans *Diderot et l'Histoire des Deux Indes*..., p. 166.

ment trouve en écho chez Berzeviczy : ils devaient tous les deux penser à la situation dépendante, voir même « coloniale » de la Hongrie.[33]

La méthode qu'Őz a adoptée pour prendre ses notes relatives aux principes de la colonisation, témoigne de ce que le juriste hongrois voulait remédier à la dépendance « coloniale » de son pays en restant dans les limites de la légitimité. Il abandonne régulièrement les remarques concrètes se rapportant aux colonies des *Deux Indes*. Par contre, il note les principes généraux de la colonisation que l'auteur français emprunte à Rousseau et note également le résumé des droits légitimes des nations : le pays « offensé » pourra « sans blesser les lois de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare (...) de ses propriétés; si j'attente à sa liberté civile; si je la gêne dans ses opinions religieuses; si je prétends lui donner des lois; si j'en veux faire mon esclave ». Aussi dans l'économie, n'est-il légitime d'établir que des rapports réciproques et ceux qui agissent autrement sont voleurs « qu'on peut tuer sans remords » (f49—IV/107).

La forme d'Etat idéale ou mauvaise revient plusieurs fois dans ses notes. Le pouvoir « arbitraire » se précipite nécessairement vers sa destruction, l'« esclavage politique » et « social » amène comme conséquence la condition coloniale. L'effet du climat, de la religion et des mœurs peuvent encore accélérer ce déclin.

Deux conceptions de l'histoire se rencontrent dans l'œuvre, l'une est la conception cyclique, l'autre la théorie des « révolutions ». L'une contient l'idée du progrès continu et caractérise plutôt le développement de l'esprit, tandis que l'autre plutôt la vie sociale.[34]

Une des rares parties où la traduction hongroise montre l'attention particulière du lecteur, est le court paragraphe écrit sur l'esprit national. Cette définition courte est fort abstraite mais elle pouvait servir de point de départ à la réflexion sur un changement favorable du statut politique et de la situation économique de la Hongrie : la « position physique » et les « principes » dérivés des événements historiques doivent être mis en harmonie pour qu'une nation puisse s'avancer vers « l'opulence et le bonheur » et puisse « se promettre le libre usage de ses ressources locales » (f51—IV/233). La traduction témoigne de la réflexion du patriote hongrois sur l'idée de la nation et de ses composantes : l'histoire collective est tout aussi importante que la liberté et l'autonomie commerciale et économique.

Őz a placé après ce texte (à la différence de Raynal) les passages écrits sur la sociabilité et sur les petites sociétés naturelles; peut-être a-t-il aussi réfléchi aux rapports de l'« identité » nationale et du bonheur (f51-53—IV/241-274). Il traduit deux parties où l'auteur français compare la vie naturelle à la vie civilisée : la première nie la nécessité des villes et des pays à population nombreuse (la traduction révèle ici son aversion à l'égard de Vienne), et la seconde célèbre par contre le

[33] Őz, *op. cit.*, 50. fol.; Raynal, *op. cit.*, *IV*/187-191; Berzeviczy, *op. cit.*, pp. 342-344.

[34] En s'opposant à la théorie du climat de Montesquieu, bien connue dans la Hongrie de l'époque, cette théorie, conçue par Helvétius, essaie de diminuer le rôle de la fatalité dans l'histoire. Voir à ce sujet : Benrekassa, G., *La Politique et sa Mémoire. Le politique et l'historique dans la pensée des Lumières*, Paris, 1983, pp. 182-256.

bonheur des petites sociétés naturelles.[35] Le texte évoque la destruction de la nature et ses conséquences pour la santé physique et morale de l'homme (la traduction du jeune réformiste est si suggestive qu'on pense aux luttes des protecteurs de la nature de nos jours).

Őz note plusieurs fois des parties critiquant l'activité des prêtres, la superstition, l'Inquisition.[36] Il n'omet jamais les passages présentant la condition des femmes avec la solidarité caractéristique du siècle des Lumières.

Plusieurs « annotations » ne révèlent que la curiosité personnelle de Pál Őz ou bien la mode de l'époque; telles sont les données statistiques, les particularités naturelles (flore, faune, minéraux, mines), les connaissances géographiques, la multitude des descriptions anthropologiques.

Ses omissions sont aussi intéressantes : l'histoire des colonisations, la traite des esclaves, la critique de la soif d'or des Espagnols, les exemples antiques ne sont pas retenus. Il laisse de côté les « digressions » morales ou politiques du philosophe où celui-ci blâme ou loue certains idées, personnes ou faits avec un enthousiasme véhément.[37] Il est donc intéressant pour nous qu'il en garde une, celle où Diderot affirme l'idée de l'égalité de tous devant la loi : « Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment partout; s'il vacille, s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage, la société est mal ordonnée. » (f.38—III/203)

Une des particularités intéressantes des *Annotations* de Pál Őz est qu'un tiers du livre, presque toutes les pensées politiques proviennent de Diderot : les rapports entre le commerce, la liberté, le degré de perfection d'une société et le bonheur; les résultats tragiques de l'esclavage politique et civil; les passages condamnant les prêtres et l'Inquisition; les principes de la colonisation; la définition de l'esprit national; la comparaison entre peuples naturels et civilisés (en dehors des passages concernant la condition des femmes et une partie des descriptions physiques).

Après la répression du mouvement jacobin nous n'avons plus de données concernant l'influence de l'*Histoire des deux Indes*. Ce n'était pas par hasard que « le livre qui fait naître les Brutus »[38] était au centre de l'intérêt de nos penseurs éclairés dans une période où on ne pouvait attendre le développement économique de la Hongrie — comme le suggérait l'*Histoire des deux Indes* — que d'un changement politique radical.

[35] La population de Vienne est à l'époque plus grande d'une échelle que celle des villes hongroises. La même angoisse se reflète dans les poèmes d'Á. Barcsay.

[36] Il note la critique de la société théocratique, la liste des vices des prêtres en Amérique (f.39.—IV/208).

[37] Le style emphatique de l'œuvre admirée par Batsányi et Martinovics sera encore connu en 1804 quand ses idées auront déjà perdu leur actualité, et la mention des « tonnerres de Raynal » par T. Ragályi prouve la survivance de l'influence de Diderot en Hongrie. (GESMEY, *op. cit.*, p. 136.)

[38] DIDEROT, *Apologie de l'abbé Raynal*, *op. cit.*, p. 205.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DIDEROT DANS LE THÉÂTRE DES LUMIÈRES POLONAISES

PAR
MIECZYSŁAW KLIMOWICZ

Il est intéressant de noter qu'on ne parle presque jamais de l'influence indirecte de Diderot sur le théâtre des Lumières polonaises bien qu'on constate l'empreinte de sa pensée sur le drame bourgeois dans la plupart des programmes et discussions sur le théâtre en Pologne à partir des années soixante du XVIIIe siècle. En 1954 Mme Ewa Rzadkowska a publié un livre très précieux intitulé *L'Encyclopédie et Diderot dans les Lumières polonaises* qu'on peut considérer comme le premier essai d'examiner le problème en question; l'auteur a consacré tout un chapitre à l'influence de Diderot et de l'Encyclopédie sur la scène polonaise.[1] Depuis on a élargi le champ des recherches relatives à ce problème, mais surtout en se fondant sur le répertoire des troupes françaises invitées en Pologne. Pourtant, il reste encore beaucoup de questions à étudier.

L'analyse de l'influence de Diderot sur le théâtre polonais peut être menée dans trois directions : 1. la présence de ses pièces dans le répertoire des troupes françaises invitées en Pologne; 2. l'influence de la pensée théorique de Diderot; 3. les traductions de ses drames en polonais et leur réception en Pologne.

Le *Père de famille* fut présenté au public de Varsovie par une troupe française deux ans après la première parisienne; la troupe se composait d'acteurs professionnels et sa tournée en Pologne fut organisée et financée par un bourgeois de Varsovie, J. F. Albani; elle donnait des spectacles en 1762 et pendant le carnaval de l'année suivante, ensuite elle fit faillite. Nous ne connaissons pas les noms de tous les acteurs, sauf celui de l'actrice Deplèche qui jouait plus tard les rôles de l'« amoureuse » dans une autre troupe, dirigée par le chorégraphe Favier. Cependant, nous connaissons le répertoire tout entier, mais sans les dates des spectacles; nous y trouvons des pièces appartenant au répertoire classique français : Molière et les œuvres des dramaturges post-moliéresques, comme Régnard, Dancourt, Brueys et Palaprat, Boissy, Marc Legrand, et enfin les pièces des

[1] RZADKOWSKA, E., *Encyklopedia i Diderot w polskim oświeceniu* (L'Encyclopédie et Diderot dans les Lumières polonaises), Wrocław, 1955; *Studia Historycznoliterackie*, publ par KOTT, J., t. XXVI, PAN, Instytut Badań Literackich.

précurseurs et des auteurs du « nouveau » théâtre du XVIIIe siècle, comme Marivaux, Destouches, la Chaussée et Diderot avec son *Père de famille*.[2]

Lors de la fondation, sur l'initiative du roi Stanislas Auguste, d'un théâtre public permanent à Varsovie, qui était composé de trois troupes : une troupe polonaise, une troupe italienne d'opéra bouffe et une troupe française, ce fut cette dernière qui joua un rôle énorme dans la formation de la conception de la scène nationale polonaise. La troupe de Villiers, organisée à Paris sous la tutelle de Mme Geoffrin, de même que, à partir de 1766, la troupe de Josse Rousselois, présentaient au public polonais, jusqu'en 1767, un répertoire très riche où figuraient les pièces d'auteurs classiques comme Molière, Racine, Corneille, et d'auteurs post-moliéresques; on y constate un accent très fort mis sur la comédie didactique dans le style de Destouches, sur la comédie larmoyante, sur le drame et l'opéra comique. Ce répertoire ne comprend aucune pièce de Diderot, mais il est très probable qu'on en a donné, puisque la liste des pièces dans les archives n'est pas complète. Or, la correspondance de Diderot témoigne de ses interventions directes dans l'activité de la troupe française de Varsovie. Il recommanda, notamment — certainement par l'intermédiaire de Mme Geoffrin, — l'admission à la troupe française, formée à Paris pour le théâtre polonais, de l'actrice Jodin, fille de son ami suisse Pierre Jodin. Mlle Jodin jouait à Varsovie pendant trois ans des reines, des mères nobles et des coquettes.

Les lettres adressées à cette actrice par Diderot révèlent le souci du dramaturge pour les succès de sa protégée, mais on pourrait également en tirer un petit manuel d'art théâtral destiné à la troupe varsovienne.[3] En partant de la théorie mécaniste, selon laquelle l'acteur est un excellent imitateur de la nature, Diderot considère l'art du comédien comme un métier exigeant des exercices continus et un grand travail de l'acteur sur lui-même. Diderot veut que la Jodin travaille constamment pour améliorer ses qualités d'actrice. Il affirme aussi que les sentiments nobles et le niveau moral élevé du comédien ont un effet heureux sur son jeu; aussi y a-t-il, dans ces lettres, des remarques de caractère moralisateur. Diderot s'oppose à la préparation du rôle devant un miroir et recommande à l'acteur d'observer le comportement et les sentiments des gens simples. Il exige que l'acteur, récitant son rôle, ne tienne pas compte de la cadence, de l'harmonie, des hémistiches. Il faut refléter et moduler les sentiments d'après le sens du texte poétique, il faut le prononcer sans emphase, de manière claire, en adaptant l'intonation au contenu du texte. Diderot désapprouve le « hoquet tragique », c'est-à-dire la vielle tradition théâtrale selon laquelle l'acteur devait s'agiter, hurler lorsqu'il avait à exhiber des passions fortes. Cela n'était justifié que rarement; en principe les effets en furent déplorables :

[2] KORZENIEWSKI, B., Teatr francuski za Augusta III (Le Théâtre français sous Auguste III), *Pamiętnik Teatralny*, 1/1956; WIERZBICKA, K., *Teatr warszawski za Sasów* (Le théâtre varsovien sous les rois saxons), Wrocław, 1964, pp. 129-134; *Studia z dziejów teatru w Polsce* (Etudes sur l'histoire du théâtre en Pologne), publ. par SIVERT, T., t. IV, L'Institut de l'Art de l'Académie Polonaise des Sciences.

[3] KLIMOWICZ, M., *Poczatki teatru stanislawowskiego. 1765-1773* (Les débuts du théâtre stanislavien), pp. 15-105.

« Modérez votre voix, ménagez votre sensibilité, ne vous livrez que par gradation, il faut que le système général de la déclamation entière d'une pièce corresponde au système général du poète qui l'a composée. »[4]

En se prononçant contre les longues tirades de la tragédie classique, il les compare à d'énormes serpents qui entortillent l'acteur :

« Le sens d'un beau vers n'est pas à la portée de tous, mais tous sont affectés d'un long soupir tiré douloureusement du fond des entrailles; des bras élevés, des yeux tournés vers le ciel, des sons inarticulés, une voix faible et plaintive, voilà ce qui touche (. . .) Il n'y a point de maxime que nos poètes aient oubliés que celle qui dit que les grandes douleurs sont muettes. Souvenez-vous-en pour eux, afin de pallier, par votre jeu, l'impertinence de leurs tirades. Il ne tiendra qu'à vous de faire plus d'effet par le silence que par leurs beaux discours. »[5]

Diderot demanda aux acteurs un nouveau style de jeu, un style propre au drame bourgeois. Il expliqua à sa protégée vivant alors à Varsovie les principes d'un jeu harmonieux, nécessaire pour obtenir une complète illusion scénique; il faut tenir compte de l'existence des autres acteurs, il faut savoir parler, mais aussi savoir écouter; parfois il faut même avoir le courage de montrer le dos au public; il faut oublier l'existence du public dans la salle. Ces recommandations de Diderot sont en principe analogues à ses opinions exprimées plut tôt, p. ex. dans les *Entretiens sur le « Fils naturel »* (1757) ou dans le *Discours de la poésie dramatique* (1758); il y développe quelques-unes de ses idées notamment en ce qui concerne le jeu dans les tragédies.[6] On peut supposer que non seulement ses conseils furent suivis par la troupe française de Varsovie jouant des comédies sérieuses, des drames et des tragédies, mais qu'ils contribuaient aussi, d'une manière indirecte, à la formation des acteurs de la troupe polonaise organisée en 1765, composée d'anciens acteurs des théâtres scolaires et de belles Varsoviennes rêvant de briller sur la scène. Pour ces dernières, une loge spéciale fut réservée au théâtre pour qu'elles puissent observer le jeu des acteurs français et perfectionner leur connaissance du métier.[7] En ce qui concerne *le Père de famille,* il est sûr que la pièce fut jouée au théâtre français de Varsovie en 1777 par la troupe de Hamon; les deux représentations données par cette troupe eurent un succès considérable, ce qui, probablement, stimula la traduction polonaise de cette pièce.[8] On peut aussi supposer la présence des œuvres de Diderot dans les salles de lecture de certaines bibliothèques et librairies qui importaient des livres et des revues étrangers, mais nos informations sur ces salles de lectures ne sont que fragmentaires. Nous trouvons, par exemple, dans la revue

[4] DIDEROT, D., *Œuvres complètes (. . .)* Noticles, notes, tables analytiques. Etude sur Diderot par ASSÉZAT J. et TOURNEAUC, M. Paris, 1876, vol. 19, p. 388.

[5] *Ibid.*, pp. 382-3, 396.

[6] *Ibid.*, pp. 381-412.

[7] KLIMOWICZ, *op. cit.*, p. 161

[8] WIERZBICKA—MICHALSKA, *Teatr w Polsce XVIII wieku* (Le théâtre polonais au XVIIIe siècle), Warszawa, 1977, pp. 141-142; *Dzieje teatru polskiego* (L'histoire du théâtre polonais), publ. par SIVERT, T., t. 1.; RZADKOWSKA, E., *op. cit.*, p. 143.

Gazeta Warszawska du 7 octobre 1774 une note, selon laquelle il y eut, dans la librairie de J. A. Pozer à Varsovie des livres français et allemands, entre autres des œuvres de Diderot, mais sans mention aux titres.[9]

La traduction polonaise du *Père de famille* parut en 1780, sous le titre de *Ojciec dobry* (Un bon père); elle fut l'œuvre de l'auteur comique le plus éminent du XVIIIe siècle, Franciszek Zabłocki. Cette traduction qui entra dans le répertoire du théâtre polonais en 1782, devint vite très populaire, et fit couler beaucoup d'encre. Zabłocki avait traité cette œuvre comme une comédie. Selon les conventions d'alors, il resta en principe fidèle au texte français, mais situa l'action en Pologne, l'adopta à la réalité polonaise, avec des personnages caractéristiques de la Pologne. Il existe une autre traduction du *Père de famille*, une traduction authentique et non une adaptation. L'auteur en fut Wojcieh Bogusławski, « le père du théâtre polonais ». Sa traduction, faite probablement vers 1796, fut publiée dans le volume II de *Dziela dramatyckie*, (Œuvres dramatiques) de Bogusławski en 1820, dont la préface développait le programme et l'apologie du « drame bourgeois ».[10]

La réception de l'œuvre de Diderot par le théâtre polonais ne peut pas être limitée aux représentations du *Père de famille*. Il faut aussi prendre en considération l'influence de ses idées concernant le théâtre, bien que l'examen de ce problème soit encore plus difficile, puisqu'il s'agit là d'influences plutôt indirectes. Diderot jouissait en Pologne d'une grande popularité, surtout grâce à l'*Encylopédie* dont beaucoup d'exemplaires circulaient librement en Pologne, sans être interdite par une censure religieuse ou laïque. Stanislas-Auguste chercha à contracter Diderot par l'intermédiaire de Grimm, mais sans succès, car le grand philosophe, admirateur de la Sémiramis du Nord, n'avait nullement l'intention de risquer la bienveillance de Catherine II pour l'amitié du roi de Pologne : en allant en Russie en 1773 il traversa plutôt la Prusse pour éviter Varsovie.[11]

L'*Encyclopédie*, comme l'a bien démontré Ewa Rzadkowska dans son étude déjà mentionnée, eut une influence considérable sur divers domaines de la vie en Pologne, en particulier sur le journalisme et sur le programme de la *Commission d'Education Nationale*. Diderot lui-même n'y a pas écrit d'articles sur le théâtre; il confia leur rédaction à ses collaborateurs, notamment à Marmontel, à Jaucourt, à Mallet, qui tenaient compte des nouvelles tendances de l'art dramatique, c'est-à-dire de la comédie didactique à la Destouches et de la comédie sérieuse, mais ils en cherchèrent l'origine dans la tradition de l'Antiquité. On peut dire que leurs considérations sur le théâtre ne sont en effet qu'une adaptation pour le siècle des Lumières de la doctrine classique. En ce qui concerne les conceptions de Diderot sur le théâtre bourgeois, elles sont presque absentes dans l'*Encyclopédie*; elles ne sont

[9] RZADKOWSKA, *op. cit.*, p. 124; SZCZEPANIEC, J., *Gabinety i wypożyczalnie literatury w Polsce w drugiej połowie XVIIIew.* (Les salles de lecture et les bibliothèques en Pologne dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle), « Ze skarbca kultury », 1983, p. 37.

[10] PAWŁOWICZOWA, J., Cf. Teoria i krytyka (Théorie et critique), in *Teatr Narodowy 1765-1794*, publ. par KOTT, J. Warszawa, 1967, pp. 230-231, 306-309.

[11] Cf. FABRE, J., *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, 1952, p. 340 et suiv.

exposées que — et cela non sans certaines réserves — dans le *Supplément aux premiers dix-sept volumes*, rédigé par Marmontel.[12]

Les débuts du théâtre national polonais (les années soixante et soixante-dix) sont fortement marqués par les idées de la première édition de l'*Encyclopédie*, idées complétées dans certaines compilations où l'on essayait d'adapter la doctrine classique à l'art théâtral du siècle des Lumières, comme l'*Ecole de littérature* de l'abbé de la Porte (t. 1-2, Paris 1763). Ces idées se reflètent dans les opinions sur le théâtre et sur le drame parues dans la revue *Monitor* (1765-1785), porte-parole des réformes préconisées par l'entourage du roi Stanislas et aussi dans les écrits théoriques de A. K. Czartoryski. Ce dernier citait parfois Diderot, par exemple dans *List o dramatyce* (Lettre sur la dramaturgie, 1779), mais ses idées furent en général conformes aux normes classiques. De la même manière, au programme du théâtre national dominait, dans les années soixante et soixante-dix, la comédie didactique à la Destouches, parfois teintée de certains éléments de la comédie larmoyante. Les drames mis alors en scène, comme par exemple *Nagroda cnoty* (La vertu récompensée, 1766), une adaptation anonyme « polonisée » de *l'Ecossaise* de Voltaire et *Obraz nędzy ludzkiej* (L'image de la misère humaine, 1768) de J. A. Załuski, furent plutôt des « drames nobles », puisque leurs héros, situés dans un milieu bourgeois, retrouvent toujours leurs origines nobles.[13]

Cette situation ne changea qu'au cours de la deuxième moitié des années soixante-dix, lorsque à côté des comédies didactiques, sérieuses et des comédies de mœurs parurent aussi toute une série de drames bourgeois, le plus souvent en traduction et adaptation, comme : *Bewerley* d'E. Moore, *Zbieg z miłości ku rodzicom* (Un fugitif à cause de l'amour pour les parents) de Stephani, *Nędznik* (Le Misérable) de Mercier, *Minna von Barnhelm* de Lessing, etc. Ces tendances trouvèrent leurs parallèles théoriques dans les écrits publiés en allemand entre 1775 et 1776 de Wawrzyniec Mitzler sous le titre *Briefe eines Gelehrten aus Wilna (...) die polnischen Schaubühnen betreffend.* Ces lettres, composées sur le modèle des écrits de Lessing sur le théâtre, exposaient le programme d'un théâtre bourgeois, et réclamaient l'introduction, sur la scène polonaise, des artisans et des paysans comme héros « positifs » ; l'argumentation de l'auteur rappelait la *Dramaturgie de Hambourg* de Lessing et, indirectement, les « entretiens » de Diderot. Mitzler réclama également la transformation du héros noble, la création d'un modèle patriotique et national plus démocratique, et rejeta la conception d'honneur léguée par le code chevaleresque archaïque pour la remplacer par des vertus socialement utiles, p. ex. le respect des droits de tous les états (classes), l'accomplissement de tous les engagements écrit et oraux, le culte du travail, un comportement quotidien conforme à l'âge de la raison, etc.

Tandis que les écrits de Mitzler encourageaient le drame bourgeois polonais, le *Journal littéraire de Varsovie* publié dans les années 1777-1778 à l'intention de l'élite

[12] RZADKOWSKA, *op. cit.*, p. 126 et suiv.

[13] KLIMOWICZ, M., *Oświecenie* (Les Lumières), Warszawa, 1980, 4e éd. pp. 91-101 ; RZADKOWSKA, *op. cit.*, p. 132 et suiv.

varsovienne prit position pour l'art théâtral classique: la comédie et la tragédie adaptées à l'esprit du siècle des Lumières. Ce journal combattait le drame arguant qu'il y avait sur la scène polonaise trop de prisons, trop de chaînes, que les soldats étaient souvent vulgaires, et que les paysans prononçaient des tirades sublimes, ce qui non seulement contrastait avec le caractère de ces personnages, mais influait aussi de manière négative sur le jeu des acteurs perdant l'habitude des gestes nobles. On note l'existence de ces deux courants dans le théâtre polonais jusqu'aux premières décennies du XIXe siècle, donc jusqu'aux débuts du romantisme.[14]

Tandis que le roi et son entourage encourageaient le théâtre classique et surtout les comédies «anti-sarmates» dans le style de Zabłocki, Wojciech Bogusławski favorisait les mélodrames, les drames et les opéras comiques. C'est à lui qu'on doit la traduction du *Père de famille* intitulée *Ojciec familii*, dont la préface comprenait une apologie de ce genre dramatique, inséré — il est vrai — dans ses *Œuvres complètes*, à côté du texte de la traduction, en 1820. Dans les opinions de cet organisateur de la scène polonaise, dramaturge et acteur, on retrouve dès les débuts l'écho des idées les plus importantes du *Discours de la poésie dramatique* de Diderot.[15]

Bogusławski commence sa préface par quelques données historiques. Il rappelle qu'à la représentation du *Père de famille* on avait affaire à un spectacle tout à fait différent de ceux alors en vogue, à savoir : les comédies et les tragédies. Parmi les critiques du nouveau genre on retrouve même Voltaire oubliant qu'il avait été lui-même auteur de pièces de ce genre, comme *Nanine*, *l'Ecossaise* et *l'Enfant prodigue* qui «ne sont que des drames qui, en dessinant des événements de la vie familiale, tirent des larmes de pitié aux yeux du spectateur». Ensuite, Bogusławski demande : «Est-ce qu'on peut appeler comédie la pièce, dont la principale intention est d'étaler le malheur d'un père déplorant la perte de son fils en proie de toute sorte de dépravations? ou celui d'une amante malheureuse contrainte à épouser le frère cadet lorsque son cœur souffre et bat pour le frère aîné, bien que celui-là ait été déshonoré par une vie vicieuse? Est-ce que ce fils prodigue, se jetant aux pieds de sa bien-aimée et de son père, suppliant leur pardon, ne provoque-t-il pas de pitié et de regret chez le spectateur?»[16]

Comme Diderot, Bogusławski considère que la comédie doit être entièrement risible, et la tragédie entièrement sérieuse, alors que le mélange du comique et du tragique réduit la valeur des œuvres. Il expose ensuite ses conceptions conformes aux idées de Diderot sur le genre; à savoir que le genre dramatique doit être d'un ton homogène et sérieux, capable de présenter la vie et les problèmes des hommes simples, de tirer des larmes aux yeux des spectateurs et de provoquer la pitié, comme la tragédie. Puis Bogusławski insiste sur le caractère didactique du drame. Il croit, tout comme Diderot, que le drame contribuera à la transformation de l'homme, à la

[14] KLIMOWICZ, *Oświecenie*, *op. cit.*, p. 204 et suiv.

[15] PAWŁOWICZOWA, J., *op. cit.*, pp. 306-309; BOGUSŁAWSKI, W., *Dzieła dramatyczne* (L'histoire de la dramaturgie), t. 2., Warszawa, 1820, pp. 147-151.

[16] Traduit d'après PAWŁOWICZOWA, *op. cit.*, p. 307.

solution de ses conflits. « Si l'on connaissait les événements de la vie des familles — écrit Bogusławski — il s'avérerait combien de belles filles innocentes avaient été sauvées par l'image d'Eugénie séduite et combien le drame de Zoé avait probablement réconcilié de parents avec leurs enfants? »[17]

Les idéologues et les partisans du drame croyaient sincèrement dans l'avenir et la force éducatrice de cette œuvre qui, malgré les nouveaux personnages, et conflits, respectait en principe les unités classiques. Pour démontrer cette thèse, Bogusławski rappelle un épisode qui s'est réellement produit à Lwow au moment de la représentation du *Père de famille* dans cette ville :

Le lendemain de la première représentation de cette pièce à Lwów en 1796, le directeur du théâtre a reçu la lettre suivante : « Je vous dois, Monsieur, le bonheur, le mien, celui de ma femme et de mes enfants. Pendant douze ans nous vivions dans la misère parce que nous nous sommes mariés contre la volonté paternelle. Hier, votre jeu et votre pièce l'avaient ému. Après être rentré du théâtre il nous fit appeler, il nous pardonna et nous bénit. Aujourd'hui, je vous écris de sa maison, en sa présence. Nous vous en remercions, moi-même, ma femme et mes deux filles. Que Dieu bénisse votre pièce et vous-même, Monsieur. »[18]

Après avoir décrit cet épisode, Bogusławski ajoute : « Si ce genre de drame n'avait pas eu d'autres qualités, cette preuve aurait démontré son utilité. » Beaucoup de mémoires et de journaux écrits en Pologne au XVIIIe siècle témoignent du fait qu'on identifiait l'illusion théâtrale et la vérité, surtout en province : on note également leur influence moralisatrice. En conclusion de tous ces indices de la présence de Diderot dans le théâtre polonais du XVIIIe siècle, constatons que malgré le manque de traces d'une influence directe, l'impact de ses idées dans les tentatives de renouveler la scène nationale polonaise ne saurait être remis en question.

[17] *Ibid.*
[18] *Ibid.*

ANNEXE

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LES IDÉES POÉTIQUES DU NÉO-CLASSICISME IDÉALISTE

PAR
JÓZSEF PÁL

Le courant néo-classique né dans le dernier tiers du siècle des Lumières se présenta comme un amalgame de l'objectivisme esthétique du *rien n'est beau que le vrai* de Boileau et de la tradition platonicienne, essentiellement subjective qui, refusant la connaissance empirique ou rationnelle du monde dans le domaine de la littérature et de l'art, n'admettait que l'intuition et l'expérience directe. Le *all beauty is truth* de Shaftesbury avait supprimé la frontière entre le monde extérieur et le monde intérieur: *interior numbers* — qui se retrouvent dans chaque manifestation du beau — expriment aussi en même temps les lois de la nature, de la réalité physique.[1] Si dans la corrélation du *beau* et du *vrai* c'est le premier qui a la primauté (l'artiste crée selon l'idée qui surgit dans son esprit), les peintres et les poètes n'en sont pas moins contraints à créer de manière à ne pas aller à l'encontre de la nature : « The appearance of reality is necessary to make any passion agreeble represented. »[2] Reynolds, le législateur de la *Royal Academy of Art* identifie l'état parfait de la nature et la beauté idéale. C'est sur la terre et non dans le ciel que l'artiste cherchera la perfection et la beauté... « This great perfection and beauty are not to be sought in the heavens, but upon earth. They are about us, and upon every side of us... »[3]

Tout au long du XVIIIe siècle français le *moi* et l'*objet* avaient gardé leur indépendance réciproque : sans mettre en doute l'importance de l'imitation, les générations après Boileau admettaient entre la nature et le sujet créateur une zone de rencontre et tout en supprimant ainsi l'exclusivité de la phrase de Boileau, ils la remplacèrent par un principe plus modeste : *le vrai est beau,* qui permettait de ménager à l'indépendance de l'idée artistique une place plus importante. Les notions de *délicatesse* (Bouhours), *goût, sixième sens* (Du Bos), puis de *belle nature* (Batteux) et de *modèle idéal* (Diderot) traduisent une intention de concilier les composantes objective et subjective et de réglementer l'inspiration artistique par l'intermédiaire de principes correspondants. La *belle nature* diffère de par sa qualité de la nature originale brute, on ne peut pas déduire celle-ci de celle-là au moyen des principes classiques de la *sélection* et de la *correction*. « . . . une imitation où on voit

[1] CASSIRER, Ernst, *La filosofia dell'illuminismo*, Firenze, 1944, pp. 429-430.
[2] Cf. FOLKIERSKI, Władysław, *Entre le classicisme et le romantisme*, Cracovie-Paris, 1925, p. 103.
[3] REYNOLDS, Joshua, *Works*, éd. E. Malone, London, 1809[4], I, p. 57.

la Nature, non telle qu'elle est en elle-même, mais telle qu'elle peut être, et qu'on peut concevoir par l'esprit. »[4] La loi suprême — comme ce sera le cas une décennie plus tard chez Winckelmann — est la beauté idéale, et pour la réaliser l'artiste doit porter en lui-même un modèle idéal qui est la nature sublimée, créée à partir des données du sujet : « . . . la fiction embellit la vérité, et la vérité donne du crédit à la fiction ».[5] Diderot de son côté accentue dans ses œuvres tardives le rôle complémentaire du *beau* et du *vrai*, ce qui exclut en même temps toute exclusivité. Le *modèle idéal* modifie l'état naturel (c'est par là que Diderot, dépasse l'émotivité et le naturalisme de ses écrits de jeunesse), il l'élève au diapason idéal de la perfection subjective qui existe dans l'âme de l'artiste. Le grand acteur ou le grand artiste appréhende et exprime la réalité profonde, la réalité essentielle à l'aide d'une image idéale qu'il a créée en lui-même : « Toute composition digne d'éloge est en tout et partout d'accord avec la nature; il faut que je puisse dire : 'Je n'ai pas vu ce phénomène, mais il est'. »[6]

Partant de la sculpture antique et de la peinture de Raphaël, Winckelmann démontrait que l'observation de la belle nature ne suffisait pas, il fallait que l'artiste développpât la notion générale de la beauté, une nature spirituelle qui ne s'esquissât que dans l'intelligence. Ses exemples nous permettent de comprendre que la création artistique était pour lui la synthèse du terrestre et du supraterrestre, de la réalité et de l'idée : « c'est la beauté sensuelle qui a donné à l'artiste la belle nature, la beauté idéale, les traits sublimes; à la première il emprunta l'humain, à la seconde le divin ».[7]

L'idée de la synthèse du vrai et du beau est après Bellori et Gravina un thème qui hante tout le XVIIIe siècle italien. Ce qui, au-delà de l'intérêt que l'Europe portait aux ruines et aux villes antiques restées plus ou moins intègres (Pompéi, Herculanum), augmentait l'attrait de l'Italie, c'étaient les tendances « centristes » des théoriciens italiens, tendances qui portaient les germes de la théorie néo-classique. Dans les années 1780 Temanza et Milizia parviennent jusqu'à l'idée de l'*imitation idéale*, une *imitation* étant une *invention* continue, la découverte dans la réalité d'une image existant dans l'idéal. Goethe, lors de son voyage en Italie, alla encore plus loin : s'appuyant sur des exemples empruntés aux arts, il affirmait qu'il existait entre l'*imitation* et l'*invention* une identité absolue. C'est lorsqu'il exprime son propre moi que l'artiste est le plus fidèle à la nature et qu'il l'imite réellement; en plongeant jusqu'aux couches les plus profondes de son âme, il appréhende en même temps l'essence de l'être des choses. Vu de l'autre côté, cela signifie aussi qu'en exprimant les véritables lois de la nature l'artiste livre nécessairement aussi son moi profond.

[4] BATTEUX, Charles, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, Paris, 1773, p. 45 (repr. Genève, 1969).

[5] BATTEUX, *op. cit.*, p. 329.

[6] DIDEROT, Denis, Pensées détachées sur la peinture, in *Œuvres esthétiques*, éd. P. Vernière, Paris, 1968, p. 773.

[7] WINCKELMANN, Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke, 1955, in *Művészeti írások* (Ecrits sur l'art), Budapest, 1978, p. 18 (en hongrois).

Dans son ouvrage théorique, *Einfache Nachahmung, Manier, Stil,* (1788) l'artiste, choisi comme exemple, parvient, au-delà des positions contraires, à la synthèse de l'imitation objective de la nature et de la manière subjective. Le *style* est capable de contaminer la particularité de l'objet imité et l'universalité de l'idée artistique. Le style appréhende à la fois les particularités extérieures des choses, leur manière d'être, il n'*imite* donc pas simplement ce qui a été créé une fois, mais crée de façon analogue à la nature. « Si . . . *par l'étude exacte et poussée des objets eux-mêmes l'art parvient* à connaître exactement et toujours plus exactement les particularités des choses et la modalité de leur existence, s'il s'élève à une vue générale des formes et est capable d'aligner et d'imiter les différentes formes caractéristiques : il est parvenu au *style,* le plus haut degré qu'il ait pu envisager d'atteindre . . . »[8] La *simple imitation de la nature* peut être mise en rapport avec le principe *rien n'est beau que le vrai* du classicisme qui se veut objectif, tandis que la *manière* est tributaire de la tendance émotionnelle née au XVIIIe siècle. Le *style* synthétisant les deux « repose sur la pierre angulaire la plus profonde de la connaissance, sur l'essence des choses telle que nous pouvons l'appréhender dans les formes visibles et palpables ». Les relations profondes de la réalité, les lois générales régissant son existence correspondent nécessairement aux règles de la beauté qui se crée dans l'esprit de l'artiste; c'est ce qui permet à l'artiste créateur de produire l'*organique spirituel* qui est à la fois naturel et surnaturel.

L'auteur néo-classique est *symboliste,* nominaliste, et l'universel lui apparaît dans l'individuel, car il croit en une harmonie profonde existant effectivement entre la raison et la nature, entre la beauté et les lois de la réalité. Le fait qu'à côté et en opposition avec l'artiste symboliste Goethe ménage théoriquement une place à l'artiste *allégoriste* qui part de l'universel, de l'idée qu'il trouve dans son esprit, et va trouver l'individuel dans la nature — comme Schiller dans son *Über naive und sentimentalische Dichtung* (1795) — implique l'éventualité de la désagrégation de l'unité et de l'harmonie néo-classique.

La rupture survenue dans le développement de la révolution bourgeoise, le rapport ambivalent avec la révolution ne manqua pas d'engendrer des changements dans l'évolution de néo-classicisme également. Les moments subjectifs allaient en se renforçant : la grâce schillerienne (*Über Anmut und Würde,* 1793) est une notion spirituelle qui, tout en formant une unité avec la beauté de la réalité objective ou tout en obéissant aux lois de la nature, autrement dit fidèle encore dans une certaine mesure au principe de l'imitation, ne s'en écarte pas moins d'une manière incontestable, car elle renonce au rationalisme normatif de celui-ci et met l'accent sur l'attrait de l'individuel, sur les sentiments. Comparée à l'unité gœthéenne du *style,* ici ce sont les traits émotionnels et subjectifs qui dominent. Nature et esprit se séparent, la plus grande beauté (grâce) qui est capable d'unir les hommes par la sympathie doit son existence à l'esprit et non à l'unité indissoluble de la réalité objective et du sujet.

[8] MARTIGNONI, Ignazio, *Del Bello e del Sublime* (1810). Publ. Como, 1826, pp. 64-65. Cf. BINNI, Walter, *Classicismo e neoclassicismo nella letteratura del Settecento,* Firenze, 1963, pp. 133-134.

Au sommet de la hiérarchie des valeurs esthétiques des auteurs néo-classiques italiens la *beauté* synthétique est désormais relayée par la *grazia* qui vient renverser l'équilibre au profit de la tendance idéaliste. Les Kharis de Canova ont inspiré Ugo Foscolo. Le poète italo-grec a consulté même Leopoldo Cicognara en écrivant *Le Grazie*. Cicognara parle de la grâce dans le cinquième chapitre de son traité *Del Bello* (1808), la première théorie néo-classique importante parue après la révolution, dans laquelle la grâce assume le rôle de la beauté idéale. La théorie qui dénonce l'influence du platonisme postule derrière la nature soumise au changement incessant un ordre secret que le spectateur ne peut pas observer en effet directement, mais qui éveille en lui le sentiment de la volupté et du beau. Nous sommes en mesure d'appréhender la proportion, bien que celle-ci soit inaccessible à l'esprit, et nous saisissons l'enseignement des contes et des mythes anciens par l'intuition et non par la raison. L'ordre et les proportions secrets du monde agissent sur l'homme à travers ses sens et en éliminant la raison, et l'obligent à leur obéir.

Parmi les poètes de la génération de Foscolo, de Hölderlin et de Berzsenyi, ceux qui voulaient conserver les valeurs esthétiques et l'idéal de vie de l'Antiquité et de la Renaissance se trouvaient nécessairement entraînés hors de la vie communautaire active. Par contre, l'idée de la perfection éloignée de la « méchante époque » et des luttes du présent signifiait pour eux un refuge provisoire. Dans des poèmes tels que *Der Archipelagus, Brot und Wein* de Hörderlin ou *To a Nightingale* de Keats le contraste entre la vie pleine de luttes, l'horizon sombre du présent d'une part et la lumière sereine de l'Olympe de l'autre est beaucoup plus aigu et douloureux que dans *Le Grazie* de Foscolo. L'art est une douce magie — affirme Ignazio Martignoni, écrivain théorique italien presque oublié des nos jours —, il appartient exclusivement aux poètes aspirant à la volupté par tous les moyens de la séduction. Dans le sillage de Gravina, Martignoni expose que la poésie de son époque a besoin de mythes et de contes. Les admirables idoles de l'univers poétique sont les produits de l'imagination et non de l'activité imitatrice de l'homme. On ne doit donc les confronter à aucun niveau avec l'ordre extérieur, puisque c'est précisément après être entrées dans l'univers spécifique de la poésie que les choses commencent à vivre. « L'Universo poetico degli antichi era infatti popolato da mille simulacri, ed idoli dalla fantasia creati, che li rendeano sommamente vago e mirabile. Gli oggetti, che non hanno senso, vi prendeano anima, e vita, e forme sensibili quelli che ne sono privi. »[9] Conformément à l'ontologie platonicienne, ce qui existe vraiment, ce sont ici aussi les idées auxquelles renvoient les allégories et les symboles de la poésie, ce sont elles qui « animent » la matière morte sur cette terre.

La beauté génératrice du monde placée au-dessus de toute autre valeur, l'idéalisme, la prépondérance d'une vague nostalgie annoncent déjà la poétique romantique en train de naître, et il est indiscutable que sur plusieurs points essentiels, le néo-classicisme tardif constitue une transition au romantisme, dont il s'écarte toutefois clairement. Dans l'étude de Schiller il est possible de concevoir sur la base de l'humanisme et de la perfection formelle antiques une transition et même

[9] PRAZ, Mario, *La carne, la morte e il diavolo nella letteratura romantica*, Firenze, 1931.

une synthèse entre le type de poète naïf créant en harmonie avec la nature et le poète sentimental qui cherche la nature perdue. Le *beau* reste dans son domaine classique, le principe de la mimésis se fait également valoir de manière indirecte, à travers les œuvres d'art antiques. En effet, si l'unité naturelle primitive du monde antique ne peut pas être restaurée, le poète créateur de mythe n'en est pas moins « capable de rétablir en lui-même la nature ». Grâce au maintien du rôle régulateur de l'inspiration antique, le néo-classicisme ne tomba pas entièrement dans le relativisme, ne se donna pas au piège final maniériste de l'impossibilité absolue de toute norme ou règle.

La beauté créatrice de mythes affirmée par le néo-classicisme n'est pas une qualité passive inhérente aux choses (comme c'est le cas dans la terminologie des classicismes), mais un phénomène actif, et malgré les éléments nostalgiques, subjectifs et idéalistes qu'elle contient, c'est une force positive au service de l'évolution de l'humanité. Cette conception s'oppose nettement au romantisme, où la beauté satanique, la femme démoniaque apparaît souvent comme une force destructrice et où la souffrance, l'horreur, les tourments de l'âme sont source de qualités esthétiques. La véritable nouveauté apportée par le romantisme est, selon Mario Praz, d'avoir découvert pour la connaissance de soi l'univers des instincts inconnus ou refoulés.

La beauté néo-classique participait initialement à la fois d'un certain état de la nature *et* des œuvres d'art antiques, et elle était tributaire de la conviction propre aux Lumières selon laquelle l'âge d'or pouvait être réalisé dans le présent ou dans un proche avenir. Les zéniths du développement historique cyclique représentent en même temps les meilleures périodes des arts classiques (Voltaire). Les expériences douloureuses du tournant des XVIIIe et XIXe siècles amenèrent les esprits progressistes de l'époque à penser que le monde traversait une phase descendante, que l'unité originelle de l'homme et de la nature en tant que donnée immédiate était impossible à rétablir et ne pouvait être reconstruite qu'à l'aide de ressources subjectives, par la *réflexion* sur la nature. Kant a vu dans l'art une possibilité de franchir l'abîme séparant la nécessité et la liberté, le monde du déterminisme naturel et le monde des actions morales. A sa suite Schiller a indiqué la fonction civilisatrice de l'instinct ludique de l'homme esthète qui avait su créer la synthèse de la sensibilité et du rationalisme. Le jeu libre, l'art rétablissent l'unité de l'homme et de la nature, de la raison et du sentiment, ils réconcilient l'homme avec le monde et avec lui-même.

Le traité intitulé *Harmonie poétique* (1832) de Dániel Berzsenyi peut à juste titre être considéré comme une poétique représentative de l'époque. L'auteur y formule une fois de plus et avec un accent idéaliste les principes artistiques et poétiques du néo-classicisme. L'harmonie, la valeur esthétique suprême aux yeux de Berzsenyi n'est plus une unité créée d'emblée, mais un *accord* conscient et voulu. « ... l'harmonie ... ne veut point et ne suppose pas d'unité, mais seulement un accord. L'idéal s'accorde avec la nature sans s'unir à elle, et le poète suit la nature sans la copier ... la structure de ce qui est différent ne devient un tout harmonieux, n'évite l'hétérogénéité que si les contraires et les différences fusionnent par leurs

couleurs moyennes au point de leur rencontre et s'y mélangent. »[10] Le beau mélange harmonieux est une union des extrêmes. La fiction, la poésie est un travail libre de l'âme, qui ne se contente pas des images par lesquelles le monde extérieur se révèle, mais s'élève au-dessus des objets directement appréhendés pour en faire, grâce au talent et à l'originalité du poète, des formes nouvelles. Le poète domine le monde extérieur et ses impressions, autrement dit, il idéalise.

La modalité de l'existence, les lois du cours de vie de l'homme sont en accord avec celui du monde; par conséquent le beau poétique est en même temps le beau naturel, le beau est l'universalité même, l'unité du vrai et du moral se manifestant sous une forme abstraite. Le monde, la nature apparaissent à l'homme non pas directement, mais dans leurs *propriétés,* ce qui exclut d'emblée le naturalisme; l'artiste peut librement idéaliser son modèle. Berzsenyi remplace la « belle nature » par la « belle culture », par les exemples les plus réussis de « la combinaison harmonieuse de la nature et de l'idéal », et ainsi — fidèle à la tradition néo-platonicienne, à Winckelmann — il affirme la primauté du vécu artistique, de la beauté idéale, du modèle intérieur subjectif. L'exemple le plus parfait en a été fourni par les Grecs. Arguant des leçons des fouilles archéologiques amorcées au milieu du XVIIIe siècle et des idées du nouvel humanisme des arts plastiques, il constate que le plus bel homme « moyen », celui qui unit toutes les beautés des sexes et des âges, est l'Apollon, l'éternellement jeune Apollon, sur sa statue bouclée de Belvédère Winckelmann avait observé précisément la nature androgyne, la concentration des plus belles parties du corps à ses différents âges, l'état idéal perfectionné de la nature. Berzsenyi constate aussi à regret que ce monde discordant et les imperfections de la nature humaine ne nous permettent pas de développer l'idéal artistique sur la base de la belle nature, que « nos yeux sont fermés à tout jamais... à leurs statues spirituelles », et que nous avons même de la peine à imiter les œuvres réalisées, achevées des anciens. En fait les langues modernes ne sont pas non plus aptes à véhiculer un contenu artistique : les mots n'éveillent pas une multitude d'images dans l'esprit, ils n'ouvrent pas de nouvelles voies, n'invitent pas à faire des rapprochements. « Le Grec, par contre, dès qu'il entendait parler la langue poétique sentait résonner en lui l'Hélicon entier, car l'éducation esthétique ainsi que toutes les formes de la vie le rendaient fort sensible au beau, tandis que nous, en conséquence de notre vie et de notre éducation mornes et prosaïques, sommes devenus tellement froids que seules les réflexions lyriques et schilleriennes sont susceptibles de nous émouvoir tant soit peu. »

A la fin du XVIIIe siècle la poésie descriptive, l'objectivité du principe *ut pictura poesis* pris à peu près à la lettre, le rôle central de l'imitation ont cédé la place à la poésie lyrique qui exprimait directement les sentiments, ménageait une place importante à l'imagination, communiquait un état d'âme subjectif et tout comme la musique, jaillissait spontanément des sentiments. Le néo-classicisme idéaliste se sent également à l'aise dans les deux branches de l'art : la description de la nature

[10] BERZSENYI, Dániel, *Összes Művei* (Œuvres complètes), Budapest, 1978, pp. 294-339. (Les passages cités de Berzsenyi sont empruntés à cette édition.)

permet au poète d'exprimer les changements de son état d'âme. La catégorie de la poésie lyrique comprend les genres que Berzsenyi a lui-même cultivés : l'ode, l'élégie et la chanson. Sa vision du monde politique, les changements de l'idéal de l'homme communautaire tel qu'il le concevait, se traduisent le plus directement dans ses poèmes alcaïques. Les trois premières strophes du poème intitulé *Amathus* (1799) évoquent les événements historiques de l'époque, la campagne de Napoléon en Egypte, la victoire de l'amiral Nelson. Les mots « Peu me chaut » sur lesquels s'ouvre la deuxième strophe sont censés exprimer le refus du poète de s'intéresser à un monde qui se trouve dans la phase descendante du cycle alternant de la « création » et de la « destruction ». Dans la conception cyclique de l'histoire, le « bien » et le « mal » sont des principes éternels qui se relayent. Il existe dans le monde un « mal » métaphysique qui se déclenche automatiquement lorsque l'évolution arrive à son zénith et qui réduit le monde à son état barbare antérieur. Par le geste du « peu me chaut » Berzsenyi tourne le dos à ce grand mouvement historique qui, tout spectaculaire qu'il est, n'a ni finalité ni raison et qui, au lieu de créer de vraies qualités, sape les valeurs morales par la cupidité, le « compagnon de la méchanceté », et par la « misérable et maudite ambition ». En parlant de l'amour platonique inspirateur (Amathonte) il tourne son regard vers les valeurs éternelles et leur réalisation, vers le culte de l'amour et de la poésie. Le poète se détourne de la lutte éternelle, des luttes vides de sens de l'ascension et du déclin, de la nature destructrice, et cherche un refuge dans les bois de lauriers, au cœur de la belle nature calme et paisible; dans la description de l'existence poétique immuable et idéale le monde extérieur hostile n'apparaît que sous forme d'absences traduites par les mots : « il n'y a pas ici... »

Amour te soigne ici et une tendre vierge de Pier
T'offre une coupe de nectar et son sein ambrosiaque,
Et la vie animée se meut enjouée
Dans l'aether pourpre des Hespérides.

L'image des « Hespérides », de l'« île de la félicité » évoque le désir de quitter la société. Le poème intitulé *A Melissa* décrit le bonheur de l'amour solitaire avec moins de réminiscences antiques et sur un ton plus direct. Aux temps troubles seules la poésie et la nature sereine offrent un espace viable :

Ma Muse déambule dans des contrées plus souriantes,
C'est sous la voûte de la forêt silencieuse
Que se complaît sa lyre joyeuse et elle
Regarde avec terreur vers le dieu des armées fortes.

L'esprit créateur de la poésie de Berzsenyi n'est autre chose que la présence de l'harmonie qui a produit et qui maintient le monde. C'est par la volupté que la main divine amène l'artiste à reproduire les mouvements harmonieux. L'esprit créateur des Grecs a réalisé la loi immuable du beau poétique, l'idéal parfait de la belle âme qui règne sur le beau corps. « Car du sentiment du beau corporel découle le

sentiment du beau spirituel, et c'est l'amour de la beauté spirituelle qui élève l'homme dans le bel univers spirituel où il règne, tel un dieu souriant, et flotte au-dessus de tout ce qui est terrestre. » Le véritable état de l'âme est le calme qu'elle a atteint une fois les passions vaincues. Berzsenyi a fait la synthèse supérieure de la « raison » et de la « passion » ; à l'échelon supérieur de la beauté poétique on trouve chez lui l'harmonie de la sagesse, de la vertu et de la religion. La beauté liée à la raison, la grandeur morale combinée avec le sublime divin et la calme sérénité offerte par la religion produisent le sublime poétique.

Le « sublime » de Berzsenyi est fait précisément de ce calme, de l'« accalmie équatoriale que rien ne vient troubler ». Les chefs-d'œuvre antiques qui, obéissant à des principes de composition partent de spectacles offerts par la belle nature pour parvenir à la sphère du général, devaient nécessairement tenir compte du spectateur situé en fin de compte en dehors de l'action. La tragédie du début du XIXe siècle « . . . nous fait partager d'une part les douleurs de l'humanité, alors que d'autre part elle nous réjouit par la vue du monde idéal, elle nous élève par les spectacles grandioses de la vertu, elle nous rassure et nous apprend la résignation en nous communiquant l'idée divine du destin ».

Le poète subit l'attrait de la poésie qui lui fait entrevoir une vie plus belle et plus vraie, un monde soumis à d'autres lois. Dans son poème intitulé *Le poète* (1825) les passions de l'âme blessée s'élèvent à la sphère de l'universel, conformément à un principe optique.

Comme lorsque notre âme regarde dans les eaux du Léthé
Se voit libéré de toutes les charges terrestres,
Et renaissant, étend les bras
Pour s'envoler vers les ombres parents de l'Elysée :

Celui qui puise aux eaux de Castalia
Est emporté par le charme d'un nouveau monde féerique
S'oubliant lui-même meurt tout en vivant —
Et retrouve la vie sous un soleil plus chaud.

C'est là que naît une force flamboyante merveilleuse,
Il en tombe des fleurs célestes;
N'y touche pas d'une main brutale :
Elles gèlent dans les mains froides!

L'idée de la mort qui conduit à la vie se trouve exprimée aussi dans *Hyperion* de Keats où Apollon « die(s) into life ». La primauté de la vérité de l'art sur le monde qui nous est donné à vivre, la beauté et la fragilité de l'existence poétique sont évoquées dans les métaphores du cygne et de Diotima, fleur dans le gel de l'hiver. Le néo-classicisme de Berzsenyi — tout comme celui de Chénier, de Foscolo, de Hölderlin, de Keats — regorgeait d'éléments émotionnels, et constituait de ce point de vue une réaction à la rigidité du classicisme académique. Toutefois, malgré l'intensité de ses émotions, Berzsenyi ne se sentait pas entravé dans sa création poétique par les mondes classiques.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

L'ALPHABÉTISATION DES PAYSANS EN TRANSDANUBIE OCCIDENTALE AU TEMPS DES LUMIÈRES

PAR
ISTVÁN GYÖRGY TÓTH

Nous pouvons étudier les débuts des Lumières sur plusieurs niveaux. Les conférences de ce colloque ont examiné cette question dans le temps et dans l'espace : dans quelle région, à quel moment peut-on parler du début des Lumières?

Cependant, il ne faut pas négliger une troisième dimension de ce problème : la profondeur des différentes couches des sociétés. Dans cette petite contribution, je voudrais démontrer dans quelle mesure la couche la plus large de la société hongroise, la paysannerie était encore imperméable aux idées nouvelles.

Ces dernières années le problème de l'alphabétisation a été examiné assez souvent en Europe. Il semble inutile de souligner combien il est important de savoir dans quelle mesure l'information écrite a pu pénétrer dans la société; c'est plutôt le problème des sources qui constitue l'inconvénient majeur pour les recherches.[1]

Nous disposons de sources abondantes pour les villages de la seigneurie de l'abbaye cistercienne de Szentgotthárd, située à la frontière autrichienne, pour la période entre 1650 et 1848. Trois nationalités vivaient ensemble dans les 26 villages de la seigneurie : des Hongrois, des Allemands et des Slovènes. Pour la bourgade de Szentgotthárd nous n'avons que quelques inventaires de décès de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Dans ces documents j'ai compté 32 signatures et 25 croix. Cependant, la plupart de ces signatures étaient celles des conseillers de la bourgade, et ainsi nous ne pouvons guère en tirer des conclusions quant à l'alphabétisation de la population.

Dans les villages, au contraire, les inventaires de décès, les comptes des communautés villageoises donnent suffisamment d'informations pour une re-

[1] Je ne peux citer ici que les œuvres générales les plus importantes : FURET, François—OZOUF, Jacques, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, 1977, I-II; CRESSY, David, *Literary and the Social Order. Reading and Writing in Tudor and Stuart England*, Cambridge, 1980; HOUSTON, Rab, Literary and Society in the West, 1500-1800, *Social History*, Vol. 8, n° 3, oct. 1983; Alfabetismo e cultura scritta, *Quaderni Storici*, n° 38, maggio-agosto 1978; *Literacy and Social Development in the West : a Reader*, éd. CRAFF, Harvey, J., Cambridge, Studies in Oral and Literate Culture. Cambridge, 1981; RICHTER, Jochen, Zur Schriftkundigkeit mecklenburgischer Bauern im 17. Jh., *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte*, 1981, III.

cherche statistique sur l'alphabétisation des villageois.[2] La visite pastorale de l'année 1757 a recensé dans ces villages 4615 âmes confessantes, et si nous tenons compte du fait qu'à ce temps-là, les enfants ne fréquentaient les écoles que pendant trois ou quatre ans, nous pouvons supposer à juste titre que ce chiffre correspond au nombre de ceux qui auraient déjà pu terminer leurs études dans les écoles villageoises.[3] Dans les documents du XVIIIe siècle relatifs à ces villages, j'ai trouvé à peu près 600 croix et aucune signature, autrement dit, de 600 personnes nous savons qu'ils étaient analphabètes. Si nous prenons en considération que des femmes figuraient très rarement parmi les signatures, nous ne disposons d'informations que sur un quart de la population masculine. Cependant, cette proportion n'est pas tellement favorable car ces 4615 âmes ont été recensées à un moment précis, où beaucoup de paysans figurant dans les documents étaient déjà morts ou bien ils n'étaient même pas nés.

L'impression que donnent ces tableaux n'est pas trop prometteuse. Jusqu'à la révolution de 1848, dans les 6 villages slovènes et dans les 11 villages hongrois il n'y avait pas un seul paysan capable de signer. L'analphabétisme était également total dans les 6 villages allemands aux XVIIe-XVIIIe siècles, et même au début du XIXe siècle nous ne trouvons des signatures que dans quatre villages allemands et parmi ceux-ci, à Raks, il n'y avait qu'un seul paysan capable de signer. L'alphabétisation ne se répand que dans trois villages allemands au début du XIXe siècle, mais là aussi les illettrés composaient la majorité écrasante.

Si nous regardons le comitat entier de Vas (la seigneurie se situait sur le territoire de ce comitat), l'impression est la même : Kálmán Benda a trouvé pour 1769, parmi les 356 villages 25, seulement soit 7,0%, où il y avait au moins un seul conseiller communal capable de signer.[4]

Nous pouvons comparer les données de la seigneurie de Szentgotthárd à celles de la seigneurie voisine, aux villages autour de la bourgade de Körmend. Trois nationalités vivaient également sur ce territoire; nous trouvons des Hongrois et des Allemands dans toutes les deux seigneuries, dans celle de l'abbaye il y avait des Slovènes, tandis qu'autour de Körmend on trouve des Croates.[5] Au XVIIIe siècle, dans les villages de la seigneurie de Körmend, nous ne trouvons aucun paysan sachant écrire. Cependant, au siècle suivant, quelques villageois savaient déjà signer, même si la grande majorité restait encore analphabète. Du point de vue de l'alphabétisation, la seigneurie de l'abbaye était alors un territoire nettement plus

[2] Archives du comitat de Vas (Szombathely) : Archives de l'abbaye de Szentgotthárd XI-604. H, G et Divisionales.

[3] Archives Nationales (Budapest) Film 5197. fol. 991. 99. 1013. 1032. 1053. 1071.

[4] Benda, Kálmán, Les Lumières et la culture paysanne dans la Hongrie du XVIIIe siècle, in *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale. Actes du Troisième Colloque de Mátrafüred, 26 septembre—2 octobre 1975*, Budapest, 1978, pp. 97-109.

[5] Archives du comitat de Vas (Szombathely) : Archives de la bourgade Körmend; Archives Nationales (Budapest) : Archives de la famille Batthyány; Archives de la famille Békássy; Archives de la Chambre Royale E 554; Collection du Musée Rába de Körmend; Collection de la Bibliothèque Municipale de Körmend.

arriéré que la seigneurie voisine. Pour en chercher l'explication, nous devons d'abord examiner les écoles où les enfants de paysans pouvaient apprendre à lire et à écrire.

Le *magister scolae* de Szentgotthárd est mentionné pour la première fois en 1554, et nous connaissons le nom de quatre autres maîtres d'école des décennies suivantes.[6] Pour les villages, les visites pastorales donnent les meilleures informations car dans la seigneurie de l'abbaye les villageois étaient — excepté une minorité de 40 personnes à Kondorfa — tous catholiques. En 1697, l'abbé István Kazó visita ces villages. Il y trouva trois écoles, dont deux étaient pourtant sans maîtres, et le maître de la troisième école n'enseignait pas non plus, car *aucun enfant ne venait à son école.*[7]

Au moment de la visite pastorale suivante du diocèse, en 1757, dans ces 26 villages il y avait déjà 5 écoles.[8] Le recensement national de petites écoles en 1770 en trouva autant. A Rábagyarmat le maître avait 10 élèves en hiver, mais presque aucun en été, car les parents les envoyaient aux champs pour garder le bétail. Le maître de Kéthely se plaignit également des parents, en hiver il n'apprenait l'écriture qu'à 9 enfants. János Hédl à Szentgotthárd enseignait vingt enfants en hiver et autant en été — apparemment les enfants de la bourgade n'étaient pas employés comme petits bergers. Son collègue et probablement aussi son proche parent, András Hédl, enseignait, au village voisin, à Nagyfalva, 15 élèves en hiver. A Gyanafalva, le maître avait 30 élèves en hiver et 10 en été.[9]

Cinq écoles avec autant de maîtres, c'est bien plus que ce que la visite pastorale de Kazó avait trouvé soixante ans plus tôt, mais c'est fort peu pour 26 villages.

L'école de la bourgade de Körmend était connue déjà à la fin du XVe siècle, et aux siècles suivants, parmi les maîtres nous trouvons d'anciens élèves des universités autrichiennes et allemandes. En 1770, le maître enseignait 60 enfants, à l'aide de deux précepteurs et au milieu du XVIIIe siècle, six sur les dix villages voisins avaient une école.[10] Ces villages n'étaient pas loin l'un de l'autre, et ainsi dans la seigneurie de Körmend. la densité d'écoles était suffisante. Cependant, nous avons trouvé des différences énormes dans l'alphabétisation des villages voisins. Autrement dit, le problème de l'analphabétisme ne s'explique pas uniquement par l'absence des écoles.

L'appartenance des paysans à des nationalités différentes était naturellement un facteur important. Tandis que les Allemands parlaient mal le hongrois, les Croates

[6] Barta, Gábor, A társadalmi és gazdasági fejlődés főbb vonásai 1526-1734 között (Les tendances principales du développement social et économique entre 1526 et 1734), in *Szentgotthárd*, Szombathely, 1981, p. 85.

[7] Archives Nationales (Budapest), Film 52. fol 188, 192, 187, 178.

[8] Archives Nationales (Budapest), Film 5197, fol. 999, 983. 969. 1013. 1031. 1051. 1069. 1070.

[9] Archives Nationales (Budapest) : Consilium Locumtenentiale. Acta fundationalia C-39. Lad. E. Fasc. 12. I. Com. Castriferr. Cf. Kosáry, Domokos, *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (La culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980, pp. 95-98.

[10] Tóth, István György, Schulen und Schulmeister in der Körmender Gegend. 1499-1848, *Savaria* (Szombathely), 1984.

connaissaient bien cette langue. Les enfants croates apprenaient à l'école à lire en croate aussi, mais les enfants slovènes, même s'ils avaient fait à pied 10-15 km jusqu'à l'école la plus proche, auraient dû suivre à Kéthely ou à Szentgotthárd les explications du maître en hongrois. Un fait encore plus important est que les petits Croates et les Slovènes avaient sous les yeux des livres écrits en leur langue maternelle certainement beaucoup plus rarement que les habitants des villages allemands et hongrois : comme aux enfants parlant *plattdeutsch* en Allemagne ou aux Occitans au Sud de la France, la galaxie Gutenberg leur parla en une langue bien connue, mais étrangère.

Même là où nous trouvons des écoles, celles-ci n'étaient fréquentées que par une minorité d'enfants. Comparons le nombre des âmes encore incapables de se confesser dans les paroisses différentes au nombre des enfants fréquentant les écoles des mêmes paroisses *en hiver*.

Même si un enfant fréquentait l'école, il n'est pas tout à fait sûr qu'il y ait appris l'écriture aussi. Beaucoup d'élèves, probablement la majorité, se contentaient de la lecture, et les maîtres ont reçu quelques deniers en plus des parents des enfants à qui ils ont appris aussi à écrire. Cependant, ce fait peut aussi être interprêté *inversement*. Si les maîtres avaient deux tarifs, l'un pour ceux qui ont appris seulement la lecture et l'autre pour ceux qui ont commencé à écrire aussi, il est sûr qu'une partie des élèves n'a jamais appris à écrire. Mais ainsi il est aussi certain que l'autre partie des enfants a bien appris l'écriture. Or, dans les 26 villages de la seigneurie, au XVIIIe siècle je n'ai trouvé aucune signature. Même si ces enfants ont appris un peu à écrire, ils n'avaient pas l'occasion de pratiquer ce savoir; aussi ont-ils vite oublié les caractères. L'école n'a donné que la *possibilité* d'apprendre l'écriture — les paysans n'en profitaient que s'ils en avaient besoin.

Je pense que ce fait explique l'énorme différence entre les deux seigneuries voisines dans le niveau d'alphabétisation. Körmend était au carrefour de chemins de transport très importants, et les paysans habitant les villages autour de Körmend participaient eux aussi à ce commerce assez intense; ils transportaient leur blé, leur bétail juqu'aux foires de Vienne, de Graz,[11] tandis que les villages autour de Szentgotthárd et surtout les villages slovènes du Sud, plus éloignés des routes, du commerce et du transport, restaient plus repliés sur eux-mêmes. Leurs habitants avaient moins besoin de l'écriture. Je ne pense pas que ce soit seulement la stricte nécessité économique qui ait joué un rôle dans cette évolution — là où les marchandises et les nouvelles se répandirent ensemble sur les routes, l'intérêt, mais aussi la curiosité ont poussé les paysans à conquérir le monde de l'information écrite. Aux foires les marchands vendaient non seulement des vêtements et des outils, mais des lectures aussi, par exemple au marché de Körmend en 1689[12] un bouquiniste de Sopron vendait des calendriers.

[11] Archives Nationales (Budapest) : Archives de la famille Batthyány, P 1314. Missiles n° 54884. 33749. 33775.

[12] *Loc. cit.* n° 31164. Cf. Borzsák, István, Semiramis kertjeitől a Csörsz árkáig (Des jardins de Sémiramis jusqu'au fossé de Csörsz), *MTA I. Oszt. Közl.* (Budapest) 30, 1978, p. 443.

La seule route importante de la région de Szentgotthárd, celle de Fürstenfeld se situait au nord de la seigneurie. Les quatre villages allemands, où nous avons trouvé les signatures au début du XIXe siècle, se trouvaient à proximité de cette route, les uns à côté des autres. Ce fait explique probablement l'alphabétisation partielle de ces villages. Cependant, les villages voisins se trouvaient encore plus proches de cette route, mais là les paysans, de langue également allemande, ne savaient pas écrire. Peut-être trouverons-nous la solution de ce problème en examinant de près comment les paysans « ont commencé à signer » dans les quatre villages.

En 1838 à Nagyfalu le maire Georg Granitz, a signé les comptes de la communauté avec des caractères incertains. Alors il savait écrire, huit ans plus tôt, il avait pourtant dessiné sur le papier une grande croix tremblotante. En 1839, quand il était encore maire, il a marqué les comptes de nouveau avec une croix. Ce fait indique très clairement combien il est dangereux de faire la statistique des croix et des signatures sans tenir compte des circonstances exactes de la production du document donné.

Mais pourquoi notre maire a-t-il signé en 1838? Probablement parce que Joseph Dax, le conseiller figurant devant lui sur le papier, a signé, lui aussi, son nom avec des caractères rudimentaires. Mathias Dax, probablement son proche parent, a mis une croix sur le papier en 1841, mais en 1843, quand il est devenu maire, nous trouvons sa signature tarabiscotée, et l'année suivante il a de nouveau signé comme conseiller. Cette année cinq signatures figuraient déjà sur les comptes de la communauté villageoise.

A Ercsenye il n'y avait que des croix sur les comptes de 1815 à 1833. En 1834 le maire et un des conseillers ont signé, et leurs signatures sont authentiques, car l'année suivante ils avaient écrit leurs noms sur les comptes avec les mêmes caractères. En 1838, deux paysans ont signé, mais dans les années suivantes, ils ont toujours mis une croix, ce qui montre bien l'usage encore vacillant.

Le plus grand nombre de signatures de paysans provient de Kristyán. De 1816 à 1824, nous ne trouvons que des croix sur les documents. En 1825, trois paysans, qui, jusque-là, avaient toujours mis des croix, ont signé leur nom avec des caractères rocailleux. *Une fois la glace rompue,* signer de sa propre main devenait une exigence : l'année suivante nous ne trouvons rien moins que douze mains différentes qui ont signé. Il y avait pourtant dix-huit signatures, écrites par douze mains : entre les signatures écrites par les paysans sachant écrire et les croix des analphabètes, figuraient sur le papier six fausses signatures, de caractères facilement identifiables : chacune provenait de la main d'un ami lettré du « signataire ». Ces six paysans ne se risquaient pas dans l'écriture, mais ils voulaient quand même faire semblant de savoir écrire. Ces « paires de signatures » montrent clairement que dès qu'une partie des paysans avait appris à signer, l'alphabétisation était dans le vent, elle avait un certain prestige. Les paysans qui avaient appris les rudiments de l'alphabet ressentaient le besoin de prouver leur « érudition ». Ils ont ainsi stimulé non seulement les demi-analphabètes à abandonner la croix habituelle et à dessiner leur signature (une tâche visiblement difficile), mais ils ont éveillé aussi le zèle des analphabètes authentiques pour au moins faire semblant d'écrire.

L'alphabétisation est un phénomène social de multiples dimensions, conditionnée surtout par les besoins de la vie économique, mais nous ne saurions négliger les autres motivations, par exemple le rôle du prestige. Nous pouvons examiner statistiquement l'alphabétisation, mais nous n'interpréterons correctement nos tableaux statistiques que si nous examinons le rôle exact de l'écriture dans la vie d'une société donnée.

L'excellent monographe de l'alphabétisation de l'Angleterre, David Cressy, ironise à juste titre sur les historiens de la littérature qui ne veulent pas admettre que le père de Shakespeare était analphabète, et pour justifier la marque au lieu de sa signature, ils cherchent une interprétation mystique et symbolique. En effet, dit

L'alphabétisation des paysans dans les villages de la seigneurie de l'abbaye de Szentgotthárd, 1650-1848

	1650-1699		1700-1799		1800-1848	
	croix	sign.	croix	sign.	croix	sign.
Villages slovènes						
Börgölin	15	0	28	0	68	0
Istvánfalva	59	0	22	0	66	0
Orfalu	30	0	43	0	54	0
Permise	4	0	17	0	56	0
Szakonyfalva	34	0	19	0	74	0
Tótfalu	18	0	22	0	47	0
Villages allemands						
Badafalva	1	0	39	0	53	0
Nagyfalu	10	0	23	0	33	7
Németlak	9	0	8	0	120	0
Raks	7	0	37	0	133	1
Kristyán	11	0	12	0	130	24
Ercsenye	12	0	44	0	176	8
Olaszfalu	—	—	19	0	106	0
Janafalva	—	—	25	0	—	—
Horvátfalu	—	—	14	0	71	0
Magyarlak	—	—	39	0	—	—
Pócsfalu	—	—	—	—	63	0
Villages hongrois						
Csörötnek	22	0	41	0	31	0
Farkasfa	5	0	39	0	16	0
Háromház	10	0	14	0	12	0
Kéthely	5	0	8	0	25	0
Kisfalud	6	0	—	—	11	0
Kondorfa	8	0	45	0	—	—
Rábagyarmat	15	0	28	0	47	0
Talapataka	7	0	4	0	16	0
Zsidó	2	0	17	0	10	0

L'alphabétisation des paysans dans les villages de la seigneurie de Körmend, 1600-1848

	1600-1699		1700-1799		1800-1848	
	croix	sign.	croix	sign.	croix	sign.
Villages croates						
Berkifalu	—	—	26	0	51	2
Horvátnádalja	6	0	13	2	29	2
Harasztifalu	11	0	8	0	44	1
Villages hongrois non occupés par les Turcs						
Hidashollós	16	0	36	4	66	35
Egyházhollós	11	0	25	2	51	24
Molnaszecsőd	38	0	88	6	12	14
Villages hongrois occupés par les Turcs au XVIIe siècle						
Nádasd	—	—	20	0	108	18
Halogy	—	—	26	0	125	0
Villages allemands						
Németsároslak et Kertes ensemble	46	0	66	2	26	17
Total	128	0	308	16	512	113

I. Le nombre des âmes encore incapables de confesser (1757)

II. Le nombre des enfants fréquentant les écoles en hiver (1770)

III. Le rapport I-II en pourcentage

	I.	II.	III.
Szentgotthárd	204	20	9,8%
Rábagyarmat	116	10	8,6%
Kéthely	152	9	5,9%
Nagyfalu	415	15	3,6%
Gyanafalva	489	30	6,0%
	1376	84	6,1%

l'auteur, la croix était le signe du sanctionnement au Moyen Age, mais au XVIe siècle, elle ne signifiait plus qu'une simple ignorance.[13]

En 1829, sur les comptes du maire de Badafalva, le notaire a écrit les noms des 39 témoins, dont 38 ont mis leurs croix tâtonnantes sur le papier, mais le dernier, Caspar Jud n'était pas disposé à dessiner une croix. « Kein Handkreuz », aucune croix, marqua le notaire après le nom de ce marchand juif.[14] Du point de vue de l'alphabétisation, les villages autour de Szentgotthárd vivaient encore au début du siècle dernier au Moyen Age — la symbolique de la croix restait, de même que le niveau de l'analphabétisme, dans son état médiéval.

[13] CRESSY, *op. cit.*, p. 214.

[14] Archives du comitat de Vas (Szombathely) : Archives de l'abbaye de Szentgotthárd, XI-604. G/1. Badafalva, 1829.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

LA CORRESPONDANCE DE DEUX HISTORIENS HONGROIS DU XVIIIe SIÈCLE : DANIEL CORNIDES ET MARTIN FELMER

PAR
TÜNDE MIKES

Au cours de la documentation de ma thèse sur le mouvement académique en Europe, des XVIIe et XVIIIe siècles deux livres me servaient de « modèles » : le premier est l'essai de Maurice Agulhon avec la notion de sociabilité faisant l'objet d'une réflexion tout à fait nouvelle.[1] L'autre, c'est l'excellent ouvrage de Daniel Roche sur les académies provinciales.[2] Roche a montré le développement du mouvement académique français en trois étapes soulignant le changement des petits cercles professionnels et amicaux — en des institutions régulières. Ce passage de l'informel vers le formel signifie que lds académies devenaient d'importants appareils idéologiques de l'Etat absolutiste, acceptant également ordonnances et protections.

Quant aux efforts du XVIIIe siècle pour avoir une académie hongroise des sciences, c'est-à-dire une institution consacrée uniquement aux recherches, il y en avaient beaucoup, surtout à partir de 1730 : jusque-là, sans compter le *Sodalitas Litteraria Ungarorum* du roi Mathias Corvin, on ne trouve point de société scientifique, ni réelle, ni virtuelle. Le rôle stimulatif de l'Etat, le mouvement des savants n'existaient pas.

En Hongrie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la classe bourgeoise active ne s'était pas formée — les causes en sont connues. Son rôle dans le développement économique et social du pays a été assumé par la noblesse. Dans le processus de la naissance de la nation, dans la relation triple *Etat — nation — culture*, c'est le rapport entre les deux derniers qui est le plus dominant. C'est dans ce domaine que la possibilité de l'épanouissement de la résistance nationale et de l'indépendance était relativement assez grande. La mission protectrice de l'Etat dans la Monarchie des Habsbourg ne prenait pas figure (contrairement à la situation par excellence française) justement à cause de la multitude des nationalités. Autrement dit : les efforts hongrois ne trouvaient pas leur Colbert ou leur Richelieu dans le gouvernement...

Les concours d'organisation de la vie scientifique et culturelle étaient les formes typiques des mouvements nationaux. Les causes en sont nombreuses : le souhait du

[1] *Le cercle dans la France bourgeoise 1810-1848*; Paris, 1977, Cahiers des Annales.

[2] *Le Siècle des Lumières en province. — Académies et académiciens provinciaux 1680-1789*, I-II, Paris-La Haye, 1978.

développement du pays, l'exigence du savoir rationnel et pratique posée par ce même développement, le défaut des formes de sociabilité et de publicité.

Les sièges prévus de ces sociétés scientifiques sont bien significatifs : on les trouve surtout en Transylvanie, dans la Haute-Hongrie et dans la partie nord de la Transdanubie — c'est-à-dire là, où la domination turque n'était pas présente ou pas si forte : à Vienne, à Pozsony, puis à Buda.

Plusieurs, parmi elles, voulaient s'occuper des sciences naturelles — géographie, biologie, botanique, médecine, minéralogie, géologie —, de l'histoire du pays, et de les faire connaître. Nous pouvons citer les exemples — sans prétendre à l'exhaustivité. En 1730, Daniel Fischer, médecin de Késmárk voulait organiser la publication d'une revue sur «la historia naturalis» de la Hongrie. En 1735, le célèbre professeur de Pozsony, Mátyás Bél dressa le plan d'un cercle qui s'occuperait de toutes les sciences. (C'est d'ailleurs lui qui arriva à réaliser une certaine coopération des savants en rédigeant son œuvre majeure, la *Notitia Hungariae*.) En 1752 à Pozsony, une *Société Scientifique* s'est formée s'occupant surtout de l'histoire et de l'histoire naturelle, autour de Karl Gottlieb Windisch. Dans les années 1760, János Dániel Perliczy, médecin et savant, voulant tout d'abord faire connaître le pays, pensa le premier à créer l'enseignement officiel et systématique des médecins. En 1763, Ádám Ferenc Kollár voulait organiser la vie scientifique hongroise dans le cadre d'une *Societas Litteraria* qui aurait eu pour but l'étude des sciences naturelles, économiques et historiques. En 1770 un plan anonyme est né, intitulé *Academia Augusta* avec Pozsony comme siège, visant toute la connaissance universelle à développer.

Avec le temps, les objectifs se sont modifiés : après 1770 environ — parallèlement à la standardisation de la langue nationale — c'était plutôt à la littérature et aux problèmes linguistiques qu'on accordait une importance primordiale. C'était, par exemple une *Literata Societas* que Péter Bod, prêtre de Transylvanie voulait fonder en 1756. Son but était de rassembler les grammaires parues jusque-là et en rédiger une plus moderne. Le programme du poète György Bessenyei signifie une nouvelle étape. Selon lui, c'est avant tout une société scientifique qui peut et qui doit faciliter et encourager le mouvement culturel national. D'abord il l'a imaginée dans le cadre de la nouvelle université de Buda où les professeurs et écrivains auraient dû diriger gratuitement les travaux d'un dictionnaire et des publications. Après, il envisageait une institution indépendante qui aurait eu la tâche de promouvoir l'usage du hongrois. Quelques années plus tard, le projet a été repris par Miklós Révai, rédacteur de la revue *Magyar Hírmondó* (Courrier Hongrois) à Pozsony, qui a réédité l'ouvrage de Bessenyei, puis a élaboré son propre *Planus erigendae Eruditae Societatis Hungaricae*... Après la diète de 1790-91, les efforts sont restés vains — sauf quelques exceptions — jusqu'à la diète de 1825, date de la fondation de l'Académie des Sciences de Hongrie comme le seul et principal centre de recherches du pays qui marqua déjà l'ouverture de l'ère des réformes.[3]

[3] Naturellement, dans ce bref aperçu, on ne peut pas examiner tous les facteurs de ce mouvement, ni de le montrer de tous les aspects. La bibliographie n'est pas trop vaste non plus. Le premier résumé date

Bien sûr, il y a des différences entre le processus observé en France et celui que je viens de décrire en Hongrie, mais il y a aussi des points communs, surtout dans la phase initiale. Toutefois, ce ne sont pas les ressemblances et les différences que je me propose d'analyser ici.

Si nous acceptons que les petites sociétés des gens du même métier ou bien celles formées par des amis ayant des intérêts et des préoccupations communs constituaient des noyaux virtuels d'une académie, nous pourrons en voir un exemple dans la maison du comte József Teleki en Transylvanie où Daniel Cornides travaillait comme secrétaire.

Daniel Cornides est né en 1732,[4] il a fait ses études à Pozsony sous la direction de Mátyás Bél, puis à l'Université d'Erlangen. De retour en Hongrie, il est devenu instituteur dans la famille des barons Wesselényi en Transylvanie. A partir de 1766, pendant 18 ans, il était le secrétaire du comte Teleki. Au cours de ces années, il a beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne et en France avec le comte qui était son vrai mécène. En 1784, il fut nommé professeur de la diplomatique et de l'héraldique à l'Université de Buda. Il a commencé son travail par un an de congé pour faire un grand voyage avec les deux fils de Teleki. Ils ont séjourné à Göttingen aussi où Cornides a présenté un discours sur l'ancienne religion des Hongrois.[5] En reconnaissance de cette conférence, il est devenu membre correspondant de cette même académie. Après une année de vacances, il a travaillé encore deux ans à la faculté de Buda comme professeur et bibliothécaire. A cette université, protestants et catholiques pouvaient enseigner, les uns à côté des autres et Cornides y a formé des cercles scientifiques de valeur. Il est mort en 1787.

---

du siècle passé : TOLDY, Ferenc, *Az académiai eszme Magyarországon Bessenyei előtt* (L'idée de la fondation d'une académie en Hongrie avant Bessenyei), in *Irodalmi arczképek és szakaszok*, Pest, 1873, pp. 354-394. En 1942, le bénédictin János Lajos CSÓKA essaie de constater les points communs et différents du mouvement hongrois et ceux de la France : *A magyar tudományosság megszervezésének kísérletei a 18. században* (Les efforts pour organiser la vie scientifique dans la Hongrie du 18e siècle), Pannonhalma, 1942. Parmi les études modernes, celle de Ágnes R. VÁRKONYI examine les tentatives hongroises dans un contexte européen et souligne que les trois facteurs nécessaires pour la fondation d'une société scientifique — notamment le rôle stimulatif de l'Etat, le mouvement des savants et un niveau culturel relativement élevé de la nation — n'existaient pas au même moment dans ce pays. *A Magyar Tudományos Akadémia megalapitása, 1825-1831* (La fondation de l'Académie des Sciences de Hongrie), in *A Magyar Tudományos Akadémia 150 éve*, Budapest, 1975, pp. 9-27, sous la direction de P. Zs. PACH et Domokos KOSÁRY, dans sa grande synthèse, voit des rapports directs entre les efforts et les changements du système gouvernemental, entre les tendances du baroque tardif et celles de l'absolutisme éclairé. *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (Culture dans la Hongrie du XVIIIe siècle), Budapest, 1980, pp. 140-144, 562-571.

[4] Nos connaissances sur Cornides sont partielles et incertaines. Sa biographie détaillée n'est pas encore écrite; ses œuvres n'ont pas encore été étudiées, malgré la reconnaissance de leurs valeurs dans tous les manuels importants. Dóra F. CSANAK donne un bref aperçu de sa vie dans *Két korszak határán — Teleki József, a hagyományőrző és felvilágosult gondolkodó* (A la charnière de deux époques : J. T., gardien des traditions et disciple des idées des Lumières), Budapest, 1983, pp. 443-454.

[5] *Commentatio de religione veterum Hungarorum*, Viennae, 1791.

Parmi ses œuvres, la plus importante est la *Commentatio de religione veterum Hungarorum* avec la *Vindicae anonymi Belae regis notarii.*[6] Il a laissé une trentaine de manuscrits concernant l'histoire de la Hongrie,[7] de riches collections de diplômes, de chartes, de médailles et d'armoiries.[8] Sa correspondance compte plusieurs milliers de lettres dont la majorité sont écrites en latin, le reste est en allemand, en français et quelques-unes en hongrois.[9] Voilà ses principaux correspondants, presque tous historiens — je les énumère par ordre alphabétique : György Aranka (1737-1817), fondateur de la *Société pour la défense de la langue hongroise de Transylvanie* en 1790 et de la *Société d'anciens manuscrits* en 1792; József Benczur (1728-1784), professeur et recteur du lycée luthérien de Késmárk, puis celui de Pozsony, auteur de nombreux ouvrages d'histoire du droit; András Czirbesz (1732-1813), pasteur luthérien qui a écrit plusieurs articles géographiques et de sciences naturelles dans les premiers périodiques hongrois; Martin Felmer dont nous parlerons encore; József Hajnóczy (1750-1795) qui, après des études de droit, a été engagé comme secrétaire chez le comte Miklós Forgách, puis comme avocat chez le comte Ferenc Széchényi, plus tard, il est devenu l'un des dirigeants du mouvement jacobin hongrois; István Katona (1732-1811) qui enseignait dans des écoles jésuites, puis comme professeur d'histoire hongroise aux universités de Nagyszombat et de Buda — il est un des personnages les plus importants de l'école jésuite de l'historiographie en Hongrie; Károly Koppi (1744-1801), professeur piariste d'abord à l'Académie de Kassa puis à la Faculté de Buda comme successeur de Katona d'où il était chassé à cause de son rôle joué dans le mouvement jacobin; György Pray (1723-1801), initiateur de l'historiographie critique et analytique en Hongrie — jésuite, il enseignait d'abord dans des écoles de cet ordre, puis on lui a offert la possibilité de se consacrer entièrement aux recherches comme « historiographus regius » de Marie-Thérèse. A partir de 1777, il était professeur de la diplomatique et bibliothécaire à l'Université de Buda; le comte Sámuel Teleki (1739-1822), fondateur de la grande Bibliothèque Teleki à Marosvásárhely, un des plus grands mécènes; Károly Wagner (1732-1790) professeur jésuite : à partir de 1777, il enseignait la sigillographie et l'héraldique à Buda; Karl Gottlieb Windisch (1725-1793), maire de Pozsony, membre de plusieurs sociétés scientifiques étrangères — de celles d'Augsbourg, d'Altdorf, etc. —, il faisait beaucoup d'efforts pour fonder une académie dans la ville dont il était maire. Son plus grand mérite consiste à avoir créé et fondé différents magazines en Hongrie — comme le *Ungarisches Magazin* — et d'y avoir publié des articles.

Jusqu'à présent, je n'avais dépouillée que la correspondance entre Daniel Cornides et Martin Felmer — il s'agit de 160 lettres à peu près, écrites entre 1762 et 1767, en langue française.

[6] *Vindiciae anonymi Belae regis notarii.* Editæ a Chr. Engel, Budae, 1802.

[7] Ces manuscrits servaient de sources de base à György Fejér pour écrire son *Codex Diplomaticus.*

[8] Les collections ont été achetées par le comte József Teleki après la mort de Cornides.

[9] Ces lettres se trouvent aux Archives Nationales, au Département des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, à la Bibliothèque de l'Université et aux Archives luthériennes.

Le partenaire, Martin Felmer, pasteur et professeur, est né en 1720, en Transylvanie, dans une famille saxonne. Il a fait ses études universitaires à Halle où il s'occupait des sciences historiques pendant trois ans. Il vivait en Transylvanie de 1743 jusqu'à sa mort. Il était à tour de rôle prêtre et professeur de lycée. Il enseignait l'histoire, notamment l'histoire nationale. Ses œuvres sont de caractère théologique et historique. Ses *Primae Lineae* est l'un des meilleurs manuels traitant du passé de la Transylvanie.[10] Il a également publié des articles numismatiques, mais la plupart de ses ouvrages sont restés sous forme de manuscrits. L'Académie de Leipzig l'a élu son membre. Il est mort en 1767.

Voyons enfin leur correspondance. Laissons de côté les éléments biographiques également intéressants. Ce qui est plus important, c'est le contenu scientifique des lettres — du point de vue des Lumières. Quels sont les traits caractéristiques de la correspondance? Il faut signaler tout d'abord que les deux savants s'occupaient des sciences auxiliaires de l'histoire qui avaient une grande importance à cette époque. Pensons à l'activité de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris et à ses aspirations, au rôle de l'abbé Mabillon pour ne citer que les exemples les plus éclatants.[11] Le but de Cornides était pareil. Nous trouvons dans leur correspondance, des idées qui anticipent sur celles des années 1780 : ainsi les lettres sur l'origine des Saxons en Transylvanie,[12] les voïvodes et les évêques transylvains[13] qui sont de Felmer. Cornides a, lui aussi, ses thèmes préférés : l'origine de la famille Hunyadi,[14] Anonymus, l'écriture des Huns.[15] Ce qui est commun, c'est la méthode, les matériaux : la généalogie des rois,[16] les explications données à propos des monnaies et des médailles hongroises et étrangères, les copies des diplômes royaux. Le problème de l'échange des livres revient aussi dans chaque lettre. La description des villes, des villages qu'ils habitent, les récits de voyages sont les preuves de leur volonté de faire connaître la patrie,[17] de chercher à définir l'identité nationale.

La description géographique, industrielle et commerciale du pays, les efforts pour prouver la légitimité de telles ou telles actions des rois, le programme de la langue

[10] *Primae Lineae, M. Principatus Transylvaniae Historiam, antiqui, medii et recentioris aevi referentes et illustrantes,* Hermanstadt, 1780.

[11] LEFÈBVRE, G., *La naissance de l'historiographie moderne,* Paris, 1971; *Les travaux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — Histoire et inventaire des publications,* Paris, 1947; DURANTON, H., Le métier d'historien au XVIIIe siècle, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine,* 1976, pp. 481-500; La recherche historique à l'Académie des Inscriptions. L'exemple de l'histoire de France, *Historische Forschung im 18. Jahrhundert,* hg. von HAMMER K.—VOSS, J. Bonn, 1976, pp. 207-255, v. encore ROCHE, D., L'histoire dans les activités des académies provinciales en France au XVIIIe siècle, ibid., pp. 260-295.

[12] Felmer à Cornides, le 19 mars 1765, Heltan; MTAK Kézirattára (Département des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie), Irod. Lev. 4-r. 58.

[13] Felmer à Cornides, le 3 juillet 1763, *ibid.* Cornides à Felmer, le 15 juillet 1763, *ibid.*

[14] Cornides à Felmer, le 1er février 1764, *ibid.*

[15] Cornides à Felmer, le 16 mai 1765, *ibid.*

[16] P. ex. Cornides à Felmer, le 21 février 1762, *ibid.*

[17] Felmer à Cornides, le 12 septembre 1762 et le 27 avril 1763; Cornides à Felmer, le 23 octobre 1763, *ibid.*

montrent déjà les aspirations des années 1780. A cette époque, Cornides avait l'intention de mener des recherches plus strictes. Il voulait — avec György Pray — traiter toute la diplomatique, avec un chapitre à part sur la diplomatique hongroise qui — selon eux — diffère de la diplomatique des autres nations. Mais Cornides n'a pas eu le temps de classer ses notes — sa maladie, puis sa mort l'en ont empêché.[18] Leur correspondance reflète intégralement toutes leurs prétentions — son dépouillement intégral est l'objectif de mes futurs travaux.[19]

[18] LISCHERONG, G., *Pray György élete és munkái* (La vie et les œuvres de György Pray), Budapest, 1937, pp. 90-91.

[19] Quant à la création d'une académie hongroise, Cornides et Felmer l'ont considérée eux aussi indispensable pour le progrès scientifique. Mais le mot « académie » signifiait pour eux — comme pour les autres — un lycée ou une école supérieure. Felmer à Cornides, le 2 octobre 1762, le 27 avril 1763, le 22 septembre, le 5 novembre et le 10 décembre 1764.; Cornides à Felmer, le 7 octobre et le 27 novembre 1764, *ibid.*

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

ANTAL RUPRECHT, SAVANT ÉCLAIRÉ, FONDATEUR DE LA MINÉRALOGIE HONGROISE

PAR
FERENC SZABADVÁRY—ÉVA VÁMOS

En Hongrie, l'exploitation des mines de métaux précieux remonte à un passé éloigné. Au Moyen Age ce pays était le plus grand producteur d'or en Europe, et la production d'argent et de cuivre était également importante. Au XVe siècle les mines de cuivre furent envahies d'humidité. C'est alors qu'intervint János Thurzó (1453-1508), un des plus intéressants entrepreneurs dans l'économie et la technique de cette époque, un vrai « self-made man », qui, en peu de temps, créa une véritable grosse entreprise capitaliste en Haute-Hongrie (aujourd'hui Slovaquie). Il prit à bail les unes après les autres les petites mines devenues humides, les assécha avec des méthodes modernes, ensuite, en 1495, conclut un contrat avec Jacob Fugger qui lui accorda un capital en échange de participation aux bénéfices, pour construire une nouvelle fonderie de cuivre. Dans la suite les associés se nouèrent des liens de famille, le fils de Thurzó épousant la fille de Fugger et le fils de Fugger une fille de Thurzó. Ils finirent par gérer l'une des plus importantes entreprises industrielles de l'Europe, produisant et exportant une quantité considérable de cuivre et d'argent. Le gigantisme de l'entreprise ressort aussi du fait que 4000 de ses ouvriers se mettaient en grève en 1525. La famille Fugger-Thurzó obtint pour ses activités de nombreux privilèges royaux.[1]

En 1541 les Turcs occupèrent Buda et s'approchaient donc dangereusement du domaine minier : aussi la famille se décida-t-elle à une retraite financière. En 1546 elle ne prolongea plus le contrat conclu avec le roi et les fonderies revinrent à la Trésorerie royale. Après des tentatives avec d'autres preneurs dont aucun ne devait répondre aux attentes, la Chambre royale décida finalement de prendre en gestion camérale directe les mines de métaux et le traitement des minéraux.

Au cours des deux siècles suivants, la gestion d'Etat donna des résultats non négligeables. Les mines qui étaient sur le point de s'épuiser, augmentèrent leur production. De nombreuses innovations scientifiques et techniques furent introduites. Nous savons que c'est là que la poudre fut appliquée pour la première

[1] SZABADVÁRY, F., Francia—magyar kapcsolatok a XVIII. századi természettudományos és technikai oktatásban (Relations franco-hongroises dans l'enseignement des techniques et des sciences naturelles au XVIIIe siècle), in *Sorsotok előre nézzétek* (Regardez l'anticipation de votre destin), Budapest, 1975, pp. 245—248.

fois dans le monde à des fins pacifiques, notamment comme explosif de mine (1627) et que furent mises en œuvre les premières machines à vapeur du continent, des machines de type Newcomen, achetées en 1722, utilisées au pompage des infiltrations souterraines. Montesquieu a vu lui aussi ces machines à Selmecbánya (Schemnitz, aujourd'hui Banska Stiavnica) au cours de son voyage en 1728 et il en parle dans son livre intitulé *Voyages*.[2] Ce fut dans cette même ville que Károly Hell, frère de l'éminent astrologue Miksa Hell, construisit la première machine élévatrice à colonne d'eau, ancêtre de la machine appelée aujourd'hui « gas-lieft ».

Il va sans dire que cette grosse entreprise camérale formait aussi des spécialistes, certainement dans ses cadres mêmes, surtout par la pratique. Le roi Charles III devenu empereur sous le nom de Charles VI donna en 1735 des cadres scolaires à ces activités en prescrivant par ordonnance des matières d'enseignement, des examens, mais tout resta du ressort de l'entreprise. Dans l'enseignement pratique un rôle très important fut assigné à l'analyse des minerais et des métaux, à l'analyse chimique. L'ordonnance royale indique avec exactitude les analyses pratiques que les étudiants, dits « expectants » devaient exécuter. Elaboré avec minutie, ce programme était très moderne, à cette époque.[3] Il n'est donc pas étonnant que de nombreux jeunes hommes désireux de faire des études y affluaient de plusieurs régions, surtout après 1763-69, lorsque Marie-Thérèse accorda l'indépendance à cet établissement en le transformant en école supérieure autonome, disposant de chaires. La chaire de chimie et de métallurgie fut créée en 1763 et les cours étaient complétés par des travaux pratiques aux laboratoires. Aujourd'hui, cette méthode est généralement appliquée dans les universités du monde entier, mais n'oublions pas que ce fut l'Académie des Mines de Selmecbánya qui leur servit d'exemple, dont s'inspirèrent, entre autres, les fondateurs de l'Ecole Polytechnique de Paris. Le 11 mars 1794, B. Barère présenta à la Convention son projet d'une nouvelle école supérieure destinée à former des ingénieurs. On pensait alors lui donner le nom d'« Ecole centrale des travaux publics ». On lit dans la proposition : « La physique et la chimie n'ont encore été montrées qu'en théorie en France. L'école des mines de Schemnitz en Hongrie nous fournit un exemple frappant de l'utilité de faire exercer ou pratiquer par les élèves les opérations qui sont la base de ces sciences utiles. Des laboratoires y sont ouverts et munis des ustensiles et des matériaux nécessaires pour que tous les élèves y répètent les expériences et voient par les yeux tous les phénomènes que les corps présentent dans leur union. Le Comité de Salut public a pensé qu'il fallait introduire dans l'école des travaux publics cette méthode ... »[4]

Cela est confirmé encore par le texte de l'introduction au premier numéro (1794) du *Journal polytechnique ou bulletin de travail* : « Il faut dire encore que l'école est tellement montée, que l'on s'y attache bien plus au travail que l'élève exécute de ses

[2] MONTESQUIEU, A. de, *Voyages*, Bordeaux, 1894, t. 2, p. 253.

[3] SCHMIDT, F., *Chronologisch-systematische Sammlung der Berggesetze*, Serie 2: Königreich Ungarn, t. 4, p. 461.

[4] *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, no 8. Octidi 8. Vendemiaire l'an 3 de la République.

propres mains, qu'à ce qu'il peut apprendre en écoutant les professeurs ou en étudiant dans les livres.

C'est en effet la meilleure méthode pour fixer dans l'esprit les connaissances que l'on acquiert, s'assurer de leur justesse, et être certain qu'on les possède complètement. La collection de ces ouvrages est d'ailleurs un témoin irrécusable de l'emploi que l'élève a fait de son temps.

Cette condition dans le mode du travail distingue éminemment l'école centrale des travaux publics. Elle imite en cela l'école de Mézières pour les ingénieurs militaires, depuis disparue; et l'école de Schemnitz en Hongrie, quant à la pratique de la chimie.

On ne saurait trop, dans un moment où l'on va réorganiser l'instruction publique en France, insister sur la nécessité d'obliger les jeunes élèves de tout âge à un travail manuel; sans cela ils n'auront que des notions superficielles, et seront incapables d'une occupation suivie.»[5]

Il est bien connu que sous le règne de Louis XV et de Louis XVI les rapports, traditionnellement mauvais, entre les Habsbourg et les Bourbons, s'amélioraient considérablement. Les relations scientifiques s'élargirent et le nombre des voyageurs augmenta. Le Néerlandais Jacquin, premier professeur de chimie à l'Académie de Selmecbánya, plus tard professeur à l'Université de Vienne, se rendait souvent à Paris.[6] Il visita le laboratoire de Lavoisier et connaissait probablement aussi le chimiste Fourcroy, ami et protégé de Lavoisier, et qui avait élaboré la proposition de loi. (Sous la Terreur, devenu un personnage influent, Fourcroy n'entreprit aucune démarche pour sauver la vie de Lavoisier. Cela devait lui être souvent reproché par la suite, même lorsqu'il était déjà ministre de Napoléon.) Scopoli, successeur de Jacquin, visita également la capitale de France. A la même époque, Jars, membre de l'Académie des Sciences de Paris, vint également en Hongrie où, entre autres, il étudia les mines et visita aussi l'école des mines, dont il parle dans ses œuvres.[7] Liebig se rendait compte à l'Ecole Polytechnique des avantages du travail pratique au laboratoire qu'il allait introduire à l'Université de Giessen, après y être nommé professeur, et d'où cette méthode allait se répandre dans toutes les universités.[8]

L'âge d'or de l'Académie de Selmecbánya fut atteint sous son troisième professeur de chimie Antal Ruprecht, premier professeur ayant fait ses études à cette même Académie.

Ruprecht naquit probablement à Szomolnok en 1748. Entre 1772 et 1775 il avait fait ses études à l'Académie de Selmecbánya où il fut ensuite nommé professeur adjoint. Entre 1776-1779, avec une bourse d'Etat, il fit un long voyage d'études à l'étranger au cours duquel — c'est certain — il passa en Suède, où il visita, entre

[5] *Journal polytechnique ou bulletin de travail,* Paris, an III, avant-propos III-V.

[6] Szabadváry, F.—Szőkefalvi Nagy, Z., *A kémia története Magyarországon* (Histoire de la chimie en Hongrie), Budapest, 1972, pp. 82-94.

[7] Jars, G., *Voyages métallurgiques,* Lyon, 1774-81.

[8] Szabadváry F., Early laboratory instruction, *Journal of Chemical Education* 56, 794 (1979).

autres, l'Université d'Uppsala et rencontra Torbern Bergman, alors principale autorité dans le monde entier en analyse chimique. Ruprecht travailla aussi au laboratoire d'Esmark à Stockholm. En 1779 il fut nommé professeur de métallurgie et de chimie à Selmecbánya. En 1792 il devint conseiller des mines à la Chambre impériale de Vienne et intendant suprême des mines de la Monarchie. Dans sa biographie il y a encore bien des détails inconnus; nous ignorons par exemple la date de sa mort. Dans l'annuaire de la Hofkammer il figure pour la dernière fois en 1802, et c'est à la même date que fut nommé son successeur; il est donc à supposer que sa mort survint vers ce temps-là. Aucun portrait de lui n'a encore été retrouvé. Nous connaissons par contre sa riche œuvre scientifique, de rang européen, car elle fut publiée, et lui valut du renom, voire même provoqua, sur certains points, de grands débats internationaux.[9]

Ce fut sous son professorat qu'eut lieu en chimie ce qu'on désigne sous le nom de révolution chimique, au cour de laquelle se confrontaient la nouvelle théorie de Lavoisier sur le rôle de l'oxigène dans les combustions et l'ancienne théorie de Stahl sur le phlogistique. Il est bien connu que, malgré leur logique et les démonstrations expérimentales, les idées nouvelles de Lavoisier furent accueillies avec méfiance et animosité par les chimistes, même en France, et encore davantage à l'étranger. Un de nous, F. Szabadváry chercha à en expliquer les raisons dans sa monographie sur Lavoisier.[10] Nous ne disposons pas d'informations concernant les cours de Ruprecht à l'Académie, car il n'a pas écrit de manuel. Mais il connaissait les idées nouvelles qui le préoccupaient; cela ressort d'une phrase d'une de ses publications où il écrit: « da ich schon in diesem Jahrgange meinen Zuhörern alle Erscheinungen nach beiden Theorien vorgetragen habe », c'est-à-dire qu'il décrivait les phénomènes, et en accord et en opposition avec la théorie de phlogistique. Son travail le plus remarqué, sur la « transformation des terres en métaux »,[11] révèle pourtant que de sa part, il était attiré par la doctrine de Lavoisier sans laquelle il n'aurait pas commencé la série d'expériences dont nous venons de parler. A ce temps-là on appelait « terres » les oxydes des métaux alcalino-terreux (Ba, Sr, Ca, Mg), considérés en général comme matières élémentaires. Mais Lavoisier écrivit déjà : « Il est à présumer que les terres cesseront bientôt d'être comptées au nombre des substances simples... Les terres seront peut-être des oxydes métalliques ... Ce n'est, au surplus, qu'une simple conjecture que je présente ici ... à ne pas confondre avec des vérités de fait et d'expérience ... »

Ruprecht tâcha de justifier cette supposition et de produire par réduction des métaux à partir des terres, à l'aide d'un mélange d'huile de lin et de charbon pulvérisé. Il publia les résultats de ses expériences après avoir réussi à produire de purs métaux sous forme de toutes petites pépites métalliques. Il leur donna même des noms : *borbonium, parthenum* et *austrium*. Sa communication fit grand bruit et

[9] *Ibid.*, 82-94.

[10] SZABADVÁRY, F., *Lavoisier. The investigator and his time*, Cincinnati, 1977.

[11] SZABADVÁRY, F., Professor Ruprecht and the metallization of earths, *Periodica Polytechnica Chimica* 26, 143-147 (1982).

provoqua des scepticismes. Plusieurs chimistes étrangers, dont Westrumb et Klaproth, refirent ses expériences, mais sans confirmer les résultats de Ruprecht. En effet, des pépites métalliques surgirent, mais composés surtout de fer et, selon Westrumb, elles provenaient non pas des terres, mais des polluants du creuset.

Les chimistes adoptèrent l'opinion des objecteurs. Ils avaient d'ailleurs raison : il n'est pas possible de produire de cette manière des métaux alcalino-terreux. Après des combats d'arrière-garde, Ruprecht a certainement reconnu son erreur, car il abandonna la discussion. Toutefois, vingt ans plus tard Davy démontra que Ruprecht avait en principe raison. Grâce à la réduction électrique, Davy produisit en effet à partir des terres les métaux Calcium, Barium et Strontium.[12]

Ruprecht avait également joué un rôle dans la découverte du tellure bien que le mérite ne lui appartînt pas. C'est d'ailleurs l'unique élément chimique découvert en Hongrie, en 1784. En analysant un minerai transylvain contenant de l'or, il y croyait découvrir, en dehors de l'or, aussi de l'antimoine. Un de ses anciens camarades d'école, Ferenc Müller, directeur des mines de Transylvanie, mit en cause la découverte de Ruprecht à partir de ses propres analyses. Il croyait y trouver du bismuth, ce que Ruprecht réfuta. La discussion entre les deux savants se déroulait dans un périodique spécial et aboutit à la conclusion de Müller que les difficultés sont dues à ce que l'or s'accompagne non pas d'un corps simple connu, mais d'un corps nouveau, inconnu jusque-là. Ce minerai s'appelait « nagyágit » (d'après le nom du lieu où fut trouvé son gîte); quant à sa composition chimique, c'est un tellure d'or. Ruprecht réussit par contre à réduire différents minerais en métaux : du wolfram et du molybdène, découverts ailleurs peu avant. Ces expériences accompagnées d'un succès partiel, furent effectuées à l'aide d'un four construit par lui et où il pouvait produire une température plus élevée que ses confrères. Nous ne savons pas davantage sur la structure du four. Il est à supposer qu'au lieu de l'air il y travaillait dans une atmosphère d'oxygène. (L'oxygène fut découvert peu de temps avant, par Lavoisier et, indépendamment de lui, par Priestley.) Dans le four il pouvait produire une température de 1600°, ce qui lui permit, le premier au monde, de faire fondre du platine.[13]

La période où travaillait Ruprecht était l'âge d'or du régime politique et économique caméral de l'Autriche, quand l'Etat manifesta, par l'entremise de la Chambre, un vif intérêt pour le développement de l'industrie et, sous ce rapport, de la technique et des sciences, et les encourageait de plusieurs manières. A la tête de la Chambre des Mines se trouvait alors Ignác Born (1742-1791), originaire de Transylvanie, savant, de connaissances multiples, notamment en minéralogie, et

[12] RUPRECHT, A., *Über die metallische Natur der Bitterkalk- und Kieselerde*, Crells Annalen, 1790, II, pp. 195, 291, 388.; WESTRUMB, J. F., *Geschichte der neuentdeckten Metallisierung der einfachen Erden*, Hannover, 1791.

[13] RUPRECHT, A., *Über den siebenbürgischen gediegenen Spiessglaskönig*, Physikalische Arbeiten der einträchtigen Freunde, Wien, 1783, pp. 141-162.; MÜLLER, F., *Versuche mit dem in der Grube Mariahilf in dem Gebirge Fazebay bei Zalathna vorkommenden vermeinten Spiessglaskönig*, Physikalische Arbeiten der einträchtigen Freunde, Wien, 1784, pp. 63 sq.; *loc.cit.*, 6, pp. 155-161.

organisateur — passionné — des recherches scientifiques. Il commença sa carrière comme jésuite, et mourut comme franc-maçon. Son compagnon de loge maçonnique, Mozart, lui dédia une cantate.[14] La discussion sur les tellures, déjà citée, se déroulait sur les pages d'un périodique viennois éphémère, fondé par Born, et qui dans son titre même indiquait l'alignement de l'auteur : « Physikalische Arbeiten der einträchtigen Freunde. » Il est possible que Ruprecht aussi fût proche de la franc-maçonnerie. D'ailleurs ce périodique cherchait également à contribuer au développement des sciences naturelles dans l'empire des Habsbourg.

Une grande initiative de Born, très importante pour l'histoire des sciences, fut également réalisée à Selmecbánya, avec le concours de Ruprecht. Born expérimenta un nouveau procédé pour extraire par étamage le contenu d'or des minerais aurifères. Après les expérimentations faites en laboratoire à Vienne, Born fit créer une entreprise expérimentale à Szkleno, près de Schemnitz, et chargea le professeur Ruprecht de la direction. Born a rendu compte dans un livre des procédés et des résultats. Cette méthode s'avéra efficace, et elle fut généralement introduite dans la Monarchie. Afin de la faire connaître par le public international, en 1786, ving-sept spécialistes étrangers obtinrent l'autorisation d'étudier cette méthode sur place, à Szkleno. Les spécialistes venaient d'Angleterre, de Danemark, de France, d'Espagne, de Suède, de Russie, et de différents Etats allemands. Ils ne venaient pas tous en même temps, mais en septembre 1786, quand Born arriva aussi, ils étaient assez nombreux pour tenir une petite conférence où chacun exposa ses opinions, ses expériences et propositions concernant l'extraction de l'or, compte tenu tout particulièrement du procédé de Born. Les interventions furent publiées, et plusieurs comptes rendus nous sont parvenus. Il est intéressant, et peut-être caractéristique du siècle des Lumières, que la question fut examinée, et le nouveau procédé comparé à d'autres aussi sur le plan des effets nuisibles à la santé.[15] Dans l'histoire des sciences on cite souvent cette conférence de Szkleno comme le premier congrès scientifique et technique international dans le monde. Ce fut Antal Ruprecht qui, pendant toute la conférence, accomplit les tâches d'hôte et d'organisateur.[16]

Un autre résultat de cette rencontre fut la fondation de la première Association internationale scientifique et technique. Born proposa de fonder une *Sozietät der Bergbaukunde*, et les participants prirent une décision dans ce sens. Sur place, ils rédigèrent les objectifs et les statuts de l'association. L'introduction à *Einladungsschreiben der Sozietät der Bergbaukunde* affirme : « Anerkannt und gesucht

[14] HORVÁTH, Z., Ignatius Born und Mozart, *Technikatörténeti Szemle* (sous presse).

[15] VÁMOS, É.—SZABADVÁRY, F., On Ignatius Borns eighteenth century so-called European amalgation process, *Periodica Polytechnica Chimica* 25 (1981), pp. 211-221.; VÁMOS, É.—SZABADVÁRY, F., Egy kohászati eljárás orvosi véleményezése a XVIII. században (Avis médical sur un procédé métallurgique au XVIII[e]siècle), *Technikatörténeti Szemle* 11 (1979), pp. 113-117.

[16] VÁMOS, É.—SZABADVÁRY, F., Egy korai nemzetközi tudományos konferencia és kísérlet nemzetközi tudományos társaság létrehozására (La conférence de Szkleno, l'un des premiers congrès scientifiques internationaux et une tentative de fonder une association scientifique internationale au XVIIIe siècle), *Technikatörténeti Szemle* 8 (1976), pp. 261-266.

sind die großen Vortheile des Bergbaus schon längst, denn es ist die erste Quelle der Reichthümer... Aber noch arbeitet hierinne mehrentheils jeder nur an seinem Theile in der Stille; zieht einzeln von seinen gesammelten Kentnissen Vortheile so gut er kann; entbehrt den Beyrath anderer, die auf gleichem Wege mit ihm gehen und theilt auch aus sich, was er kann, andern nicht mit ... Daß hierinne ein großer Mangel bestehe, und daß der doch noch sehr drückend sey, sahen die unterzeichneten Liebhaber des Bergbaues lebhaft ein, als ihnen die neu wiedergefundenen großen Vortheile der Amalgamation, eine glückliche Gelegenheit gegeben hatten, sich in Ungarn zu Glaßhütte (oder Szkleno, welches in Schlawackischer Sprache Glaß heißt) ohnweit Schemnitz zusammen zu finden. Sie glaubten ihm an besten dadurch abzuhelfen, wenn sie ihre Freunde, und zugleich Freunde und Beschützer des Bergbaues, in ein Ganzes, zu einer Sozietät der Bergbaukunde zusammen zu verbinden suchten ... Sie entwarfen in nachfolgenden Punkten die Einrichtung der Sozietät, legen diese nun den gewählten Gliedern vor ...»[17] Parmi les neuf signataires se trouve aussi Antal Ruprecht. L'association débuta avec succès, nous savons qu'elle avait 147 membres en douze pays. Parmi les membres se trouvaient James Watt, Antoine Laurent Lavoisier et Johann Wolfgang Goethe. Pendant un temps assez bref elle publia aussi des annuaires sous le titre de *Bergbaukunde*. De tout cela nous avons déjà rendu compte dans des publications et dans des exposés devant des milieux spécialisés en histoire des sciences et de l'industrie minière. Les guerres suivant la Révolution française, mirent fin aux activités internationales de l'association, ainsi qu'au mécénat exercé par la Chambre. La guerre absorba toutes les ressources intellectuelles et matérielles. Les idées éclairées cédèrent la place à un raidissement conservateur.

Les activités camérales de Ruprecht à Vienne datent déjà de cette période. Le dépouillement des documents d'archives de cette époque est déjà engagé, mais il est loin d'être terminé. Jusqu'ici nous n'avons pas encore trouvé de traces d'une activité scientifique pareille en importance aux précédentes, il est même probable que Ruprecht cessa de s'occuper de questions scientifiques. Les documents portant sa signature, déjà dépouillés, concernent des affaires administratives et financières insignifiantes.

Si nous avons présenté l'âge d'or de l'Académie de Selmecbánya en citant un document français, nous allons recourir à un autre pour mettre en lumière le déclin qui le suivit pour durer pendant un demi-siècle. Le géologue français Beudant fit un voyage d'études prolongé en Hongrie en 1818, dont il publia un livre : *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*. Il visita aussi l'Académie de Selmecbánya et il rendit compte de ses expériences : « L'école des mines, établie à Schemnitz, par l'impératrice Marie-Thérèse, a acquis, à sa naissance, une juste célébrité par toute l'Europe. Les encouragements donnés à tous ceux qui se livraient aux sciences, les talents des professeurs, des améliorations notables dans les procédés d'extraction,

[17] *Bergbaukunde*, Einladungsschreiben 1789, pp. 1-8; VÁMOS, É.—SZABADVÁRY, F., Über die Jahrbücher «Sozietät der Bergbaukunde», *NTM Schriftenreiche Geschichte der Naturwiss., Technik, Med.*, Leipzig, 19 (1982), pp. 88-93.

dans le traitement des minerais y ont attiré de toutes parts un grand concours d'élèves, comme aussi de savants très distingués. Mais à peine existe-t-il maintenant quelques traces de cette splendeur passagère. Plus occupée aujourd'hui de réaliser des produits que de propager les connaissances utiles, la chambre des mines ne semble mettre d'intérêt qu'à surveiller la gestion des finances; c'est le principal emploi qu'elle confie à ses officiers; tout ce qui regarde la science, et même le perfectionnement de l'art, est comme un objet subalterne, qui semble à peine mériter son attention. Aussi, point de professeurs livrés spécialement à l'étude des diverses branches de la science du mineur; quelques officiers des mines sont seulement chargés, comme par surcroît, de faire quelques cours, auxquels ils ne peuvent jamais sacrifier que le temps qu'ils dérobent aux affaires administratives. On ne fait aucune différence entre l'ingénieur et le mineur; les mêmes leçons doivent servir à tous deux, et il en résulte nécessairement qu'elles ne conviennent ni à l'un ni à l'autre. Il n'y a pour laboratoire qu'une salle dépourvue des ustensiles nécessaires, et pour collection, qu'un amas confus d'échantillons mal choisis, entassés pêle-mêle et couverts de poussière. Tel est l'état dans lequel se trouve aujourd'hui cette école célèbre; et sa décadence entraînera la ruine totale de ces belles exploitations, qui commencent déjà à se sentir fortement de cet impardonnable abandon. Il y a des hommes de mérite parmi les officiers de mine; mais leurs efforts sont paralysés par l'esprit entièrement fiscal qui règne dans toute l'administration. La quantité des produits est, en quelque sorte, ordonnée d'avance, et la chambre refuse d'en distraire les fonds les plus indispensables, non seulement pour l'avantage de la science, mais encore pour l'accroissement même de cette branche importante de revenus. Heureusement les travaux que l'insouciance n'a pu encore détruire, rappellent aux voyageurs le génie qui les a conduits dans des temps de prospérité. »[18]

[18] BEUDANT, F. S., *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, Paris, 1822, pp. 257-258.

Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale
Actes du Sixième Colloque de Mátrafüred 20-25 octobre 1984

DISCOURS DE CLÔTURE

PAR
BÉLA KÖPECZI

Chers collègues,

Nous voilà arrivés à la fin de notre colloque — je dois avant tout remercier tous ceux qui ont pris part à nos débats et qui ont contribué au succès d'un échange de vues intéressant, et je dirais même important.

Je suis particulièrement heureux de constater que les collègues qui ont assisté pour la première fois à notre colloque de Mátrafüred y ont trouvé une atmosphère de cordiale discussion et de propos francs et directs. Parmi les participants nous avons pu rencontrer cette fois un nombre plus important de jeunes chercheurs et c'est là un développement fort salutaire qui prouve le maintien de l'intérêt pour les études du XVIIIe siècle. J'ajouterai aussi que tôt ou tard ils devront prendre la relève, faire fructifier ce que notre génération a pu apporter de valable à cette discipline et en élargir les champs d'investigation et les méthodes de travail. Je dois également exprimer notre joie d'avoir pu saluer parmi nous des collègues venus de plusieurs pays d'Europe, tout aussi bien que nos regrets devant l'absence de certains amis de France, d'Italie, de l'Allemagne démocratique ou de Tchécoslovaquie.

En ce qui concerne les questions traitées par ce colloque, nous avons essayé de définir les limites de l'époque des Lumières qui, cependant, englobe des périodes différentes dans les divers pays européens. Ces périodes commencent le plus souvent par l'élaboration des programmes, continuent avec des réalisations en vue de rattraper certains retards économiques et culturels et aboutissent en général à la Révolution française. L'époque tout entière est précédée d'un temps de préparation plus ou moins long et a des prolongements qui varient d'un pays à l'autre.

Cette vision globale de l'évolution n'exclut pas l'analyse des particularités, qu'il s'agisse d'activités ou d'objectivations. C'est surtout la survie des Lumières qui a suscité des débats. Je crois que même ceux qui veulent attribuer une importance plus grande à la conservation de certaines idées et programmes des Lumières, reconnaissent que les réformes ultérieures devaient être réalisées dans un contexte différent de celui de l'époque qui précède la Révolution française.

Ceci dit, je ne veux nullement clore le débat: il se poursuivra chez nous, tout aussi bien qu'ailleurs, et la confrontation des opinions, à laquelle nous avons assisté, contribuera certainement à la recherche d'une approche comparatistique complexe.

En ce qui concerne l'avenir de notre coopération, nous prévoyons la publication des *Actes* de ce colloque qui paraîtront en 1987 pour le Congrès International sur les Lumières. Dans le cadre de ce grand Congrès nous organiserons une table ronde pour faire le bilan et examiner les projets des colloques de Mátrafüred. Je prierai M. Paul Cornea d'établir et de présenter ce bilan et je demanderai aux participants des colloques de donner leurs avis sur les possibilités de continuer nos travaux et sur les différentes formes qu'on pourrait leur prêter. D'ores et déjà nous envisageons la publication d'une collection sous le titre d'*Etudes de Mátrafüred sur les Lumières*. Le premier volume, qui porte sur l'*absolutisme éclairé*, sera publié en 1985,* pour 1986 est prévue la parution d'un recueil d'études sur les *Lumières en Pologne et en Hongrie*. Nous y proposons d'autres thèmes tels que les physiocrates, la formation de la conscience nationale, les débuts des Lumières en Europe Centrale et Orientale, etc. M. Lotman nous a suggéré la publication d'un dictionnaire des symboles des Lumières. Un comité de rédaction sera désigné sous la présidence de M. Lajos Hopp pour organiser cette publication.

Faut-il poursuivre ces colloques? C'est une question à laquelle nous devrons répondre au Congrès de 1987 et c'est surtout aux jeunes qu'il appartiendra d'en décider.

Je crois que les six colloques de Mátrafüred ont apporté quelque chose de nouveau dans l'histoire des études des Lumières. Peut-être avons-nous contribué à une meilleure connaissance des Lumières de l'Europe Centrale et Orientale. Peut-être que la comparaison a permis de mettre en relief des tendances générales, spécifiques à l'ensemble des Lumières. Peut-être, avons-nous apporté quelques idées nouvelles à la méthodologie des recherches de l'histoire, de l'histoire de la culture et des diverses activités culturelles. Et surtout, avons-nous peut-être renforcé les liens personnels entre chercheurs venus de l'Est et de l'Ouest, tous désireux de connaître et de comparer leurs résultats réciproques et de se réunir dans un esprit humaniste.

Ce n'est pas sans un certain regret que nous allons nous séparer, mais j'espère que nos jeunes collègues vont continuer et honorer cette entreprise.

Au revoir à tous, et rendez-vous à Budapest en 1987 au Congrès des Lumières de la SIEDS!

Bibliotheca Academiae Scientiarum Hungaricae
MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

* Le volume est sorti en effet en 1985.



5074444

DÉBUT ET FIN **DES LUMIÈRES** EN HONGRIE, EN EUROPE CENTRALE ET EN EUROPE ORIENTALE